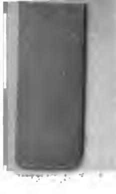
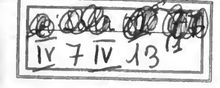
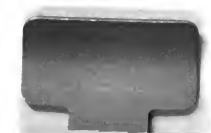

LLI






IV 7 IV 13 1



L'ABBESSE

DE

MONTMARTRE

Clichy. — Imp. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

L'ABBESSE

DE

MONTMARTRE

ROMAN HISTORIQUE

PAR

HENRI AUGU & GULLAUD

I

LE FAVORI DE HENRI IV



PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1870

L'ABBESSE

DE

MONTMARTRE

PROLOGUE

LES MASSACRES D'AUVERGNE

I

LE SAC D'ISSOIRE.

Le jour où commence notre récit est une des dates les plus sanglantes pour la malheureuse ville d'Issoire.

Ce jour-là, l'armée du duc d'Anjou, frère du roi Henri III, prit d'assaut ce boulevard du protestantisme en Auvergne, où commandait Chavagnac.

Après sa trahison envers les protestants, *Monsieur* était venu, avec les ducs de Guise, de Mercœur et de Nevers, sommer la ville de se rendre par ordre du roi, qui lui avait donné à Chenonceaux ces fêtes restées célèbres, où, suivant l'Estoile, « les dames les plus belles de la cour firent le ser-

vice des banquets, à moitié vêtues et ayant les cheveux épars comme espousées. »

Issoire n'avait pu résister que quelques jours.

Suisses, reîtres, lansquenets, carabins, stradiots, ligueurs bourgeois, tous s'étaient rués par les brèches sur l'infortunée cité, et y avaient promené le pillage, le feu, le carnage, toutes les horreurs qui accompagnent une ville prise d'assaut.

Nos annales modernes n'offrent même pas un second exemple du drame effroyable qui s'accomplit à Issoire.

Ici des potences, là des officiers huguenots arquebusés, plus loin des malheureux lancés dans les flammes, ailleurs des morts ou des blessés jetés par les fenêtres sur le pavé.

Hommes, femmes, vieillards, enfants : on massacrait tout. Dé la porte du Pont jusqu'à la tour Gentemolle, on n'entendait que l'escopetterie, des jurements ou des cris de désespoir.

La Couze charriait tant de cadavres, qu'ils ne pouvaient passer entre les piliers du pont.

Devant l'église paroissiale est massée une partie des troupes de Monsieur, tandis que le reste finit de piller et de tuer par la ville.

Des habitants s'étaient réfugiés dans le temple : on les y égorge sans pitié, et des ligueurs crient :

— A mort! à mort!... L'an dernier, le brigand Merle en a fait autant aux catholiques.

Un capitaine de reîtres, d'une trentaine d'années, mais dont la corpulence est déjà fort remarquable, se tient à l'écart, la bride de son cheval sur le bras. Il s'essuie tranquillement le front, en soulevant son casque de fer. La sueur ruisselle sur sa grande barbe.

— Mais, *der Teufel!* se mit-il à crier aux bourgeois ligueurs qui se montraient les plus acharnés à l'effroyable boucherie, burguoi tone les massagrer comme ça ?

— Des huguenots! lui répondit un des sicaires, en haussant les épaules.

— Il beut y avre des gadoligues aussi.

— Tant pis, capitaine : ils n'avaient pas besoin de rester dans Issoire.

— Moi, conclut le brave Allemand, ch'aime pien duer, mais seulement ceux qui se dévendent...

— Et ramasser du butin, comme les autres.

— Oh! du budin... *ia, ia.* A la querre, c'êdre bermis, mais ch'êdre bas méchant, moi.

Et le digne reître tâtait les poches de ses hauts-de-chausses, fortement gonflées, pour bien s'assurer s'il n'avait rien perdu de ses rapines.

Puis il s'éloigna de l'église avec son cheval, en traînant derrière lui sa lourde flamberge.

Devant une des maisons qui faisaient face, il s'arrêta et s'assit sur une borne. Ramenant sa gourde devant lui, il la porta à ses lèvres et but à longs traits.

Tout cela était fait gravement, méthodiquement, comme il convient qu'un vrai enfant de la Germanie le fasse.

Ayant bu, le reître poussa un gros soupir, à la fois de satisfaction, de regret et de compassion.

La satisfaction se traduisit par ces paroles :

— Ah ! *lieber Gott*, que c'êdre pon dut de même de poire un bedit gup, guand on avre pien dravaillé !

Son regret, il l'exprima plus clairement en ces termes :

— Ah ! *mein Gott*, gue che vutrais tonc pien aussi mancher maindenant !... Debuis si longdemps che n'avre manché mon gondent... Mais guand on est en querre...

Enfin, la compassion du mercenaire tudesque fut pour les tristes victimes qu'on tuait sans miséricorde.

— Ah ! *der Teufel !* grommela-t-il. Che n'aime bas voir ça... Mon bauvre betit gœur en suffre. Barlez-moi d'une ponne mêlée, guirasse gontre guirasse, *schwert* (épée) contre *schvert ;* à la ponne heure ! on se due, et ça fait blaisir..... Mais ces bauvres chens !... *Nein, nein,* ce n'êdre bas choli ça...

Et pour adoucir les souffrances de son pauvre petit cœur, il avala de rechef plusieurs grosses gorgées, puis poussa un nouveau soupir en ajoutant :

— Ah ! mon pon *Karkantoua ;* du n'es bas né bur la querre !... La querre, il êdre une pien driste chose.

Une voix s'éleva à quelques pas de lui.

— Ah ! ça, capitaine, fit-on, qu'avez-vous donc à philosopher tout seul de la sorte ?

Le capitaine regarda d'où venait la voix.

Sur le seuil de la maison devant laquelle il se trouvait, étaient assis deux arquebusiers ligueurs, gens d'Ambert, qui s'étaient joints à l'armée royale comme beaucoup d'autres volontaires armés des villes catholiques de l'Auvergne.

Las de piller et d'égorger, nos deux partisans prenaient quelque repos. Leurs habits couverts de sang, leurs casques ou *cabassets* tout bossués, témoignaient de la part qu'ils avaient prise à l'œuvre de meurtre et de dévastation.

— Che ne vus gonnais bas, vus ! répondit flegmatiquement le reître à l'interpellation de l'arquebusier.

— Nous vous connaissons depuis le siége, nous autres. Vous êtes le capitaine Gargantua.

— *Ia, ia,* on m'abbelle Karkantoua, che ne savre pas burguoi.

— Tudieu ! à l'affaire de la casemate, l'autre jour, lorsque le duc d'Anjou, en simple pourpoint, au son du timbre, essaya de donner un premier assaut, on vous vit, capitaine, narguer les balles ramées des huguenots, qui faisaient aux nôtres de si horribles blessures avec leur fil d'archal roulé en tortillement.

— *Ia, ia* les palles gubaient les jambes.

— Ce fut vous qui sauvâtes monsieur de Saint-Luc, en l'emportant au moment où, à la tête de ses compagnies, l'éclat d'un gros pétard venait de tuer son cheval.

— Oh ! mes bedits pras sont pons.

— Sont-ils bons aussi pour embrasser une jolie fille ?

— Ch'aime mieux emprasser ma galebasse.

Et le gros Allemand tourna le dos, en caressant sa gourde pour la troisième fois.

— Ce n'est pas comme toi, Hubert Brassier! intervint l'autre ligueur.

— Ça, c'est vrai, je ne m'en défends pas, Jean Rodon.

— A tel point que, quoique marié...

— Ma femme s'est faite huguenote, dit Hubert Brassier, en fronçant les sourcils, et j'ai fait rompre nos liens conjugaux.

Jean Rodon se mit à ricaner.

— Ce qui ne t'a pas empêché de rechercher en mariage, tout récemment, la belle Jeanne, la fille du pasteur Massin, du bourg de Pailhat.

— Ne me parle pas de cela, Jean ! s'écria Hubert en serrant les poings et en grinçant des dents. J'aime la belle Jeanne plus que jamais.

— Et tu as des droits sur elle, c'est incontestable, ajouta Jean d'un ton railleur. Comment se fait-il que le pasteur Massin, le *monistre* comme on le nomme, sachant que Jeanne a un enfant, n'ait pas consenti à... ?

— D'abord il ignore que c'est moi qui en suis le père. De toute l'aventure du Forez...

— Où tu surpris la petite dans sa cabane...

— Il ne sait que les conséquences.

— Ainsi, sa fille, qui t'a reconnu depuis, ne lui a jamais parlé de toi ?

— Non. Tu sais qu'ayant revu Jeanne à Pailhat, j'en devins réellement amoureux. Le pâtre Gros-Michel m'engagea à demander au monistre la main de sa fille. J'y consentis sans peine ; mais, Massin, que Satan confonde ! m'a répondu d'aller retrouver Marthe, ma femme... comme si mon mariage avec elle n'avait pas été dissous par le pape !

— Mais j'y songe, Hubert ! Ta femme ne vint-elle pas habiter Issoire ?

— On le dit.

— En ce cas...

— Quoi ?

— On l'aura tuée avec les autres.

Une masse inerte vint soudain tomber à deux pas des ligueurs d'Ambert.

— Hé ! là haut ! cria Jean Rodon, faites donc attention...... Il y a du monde sous les fenêtres.

Des rires sauvages répondirent du deuxième étage de la maison.

— C'est une femme, reprit Jean.

— Un cadavre, ajouta Hubert en promenant sur le corps sanglant de la malheureuse un regard indifférent.

Tout à coup il tressaillit, et s'élança vers la victime pour l'examiner de plus près.

Il se releva avec une joie féroce.

— Pour le coup, dit-il, me voilà bien libre !

— Qui donc est-ce ? demanda l'autre.

— C'est Marthe... Marthe, ma femme.

— Tu pourras épouser la belle Jeanne.

— Je reverrai le pasteur.

Une arquebusade venait de retentir dans un hôtel qui formait l'angle de la place.

— D'où cela part-il ? fit Jean Rodon.

— Hé ! de la maison du marquis d'Alègre, alité depuis l'autre jour d'une blessure que précisément lui a faite ce capitaine de reîtres... On vient sans doute de l'achever.

— *Ia, ia*, intervint Gargantua, qui avait entendu. Guoi ! c'êdre ce prave gendilhomme ?

— Si vous voulez, capitaine, secourir la dame de beauté qui est avec lui, vous n'avez qu'à vous hâter.

— Guelle êdre cette tame ?

— Madame d'Estrées, une Labourdaisière.

— Gonnais bas... Est-elle huguenote ?

— Probablement, puisqu'elle a quitté son mari, pour suivre à Issoire un seigneur huguenot.

Si le capitaine eût voulu secourir madame d'Estrées, il fût arrivé trop tard. Elle venait d'être tuée avec son amant, le marquis d'Alègre.

Cette Labourdaisière n'était autre que la mère de Gabrielle d'Estrées, la future duchesse de Beaufort.

Des officiers de l'armée catholique, qui venaient de déboucher sur la place, s'informèrent des personnes qui habitaient l'hôtel. Quand ils eurent appris des meurtriers eux-mêmes, qui sortaient de la maison en ricanant, l'assassinat du malheureux blessé et de la dame d'Estrées, ils en rougirent de honte et se signèrent.

On en vit qui tirèrent des tablettes de leur pourpoint et écrivirent sur des morceaux de papiers, qu'ils allèrent ensuite jeter par les rues. Ces billets portaient ces vers d'une amère ironie :

De Monsieur la miséricorde,
C'est le feu, le sang et la corde (1).

Tout à coup une cavalcade aux riches habits, aux brillantes armures, apparut devant l'église. C'était Monsieur, accompagné du duc de Guise et de ses principaux gentilshommes.

— Est-ce fini ? demanda le duc d'Anjou.

— Monseigneur, répondit un capitaine de carabins en étendant la main vers le temple, on n'entend plus rien.

Effectivement, aux cris de désespoir et d'agonie avait succédé un lugubre silence. L'église n'était plus qu'une vaste tombe...

— A une autre expédition ! s'écria le duc, devenu forcené ligueur après avoir été l'allié des protestants.

(1) Le duc d'Anjou s'était présenté devant Issoire avec des paroles de miséricorde.

Holà ! monsieur de Vauglas !

Un mestre de camp se présenta.

— Prenez avec vous deux cents cavaliers, et courez au bourg de Pailhat, ce nid de huguenots caché au milieu des rochers... D'Ambert il m'est venu d'étranges rapports.

— Lesquels, monseigneur ? demanda Henri de Guise, le Balafré.

— Un certain pasteur Massin gouverne Pailhat. C'est bien dit-on, le plus fougueux religionnaire qui se puisse voir, et de son repaire il excite à la révolte et au mépris de la religion tout le pays voisin.

En entendant ces paroles, Hubert Brassier s'approcha du frère du roi.

— C'est la vérité, monseigneur, dit-il en saluant. Et il n'y a pas plus de huit jours que des gens de Pailhat sont venus à Ambert, où ils ont osé outrager les catholiques par d'atroces chansons.

— Tu es du pays, toi ? demanda Monsieur.

— D'Ambert même.

— Eh bien ! je te charge de conduire le détachement.

— J'accepte avec joie. Seulement permettez-moi, en approchant de Pailhat, de devancer vos cavaliers, et d'aller préalablement reconnaître le repaire des huguenots, pour choisir le moment propice de les y surprendre.

— A quoi bon ? Mes cavaliers sont braves.

— Ces huguenots aussi.

— Des chanteurs de psaumes !

— Avec leurs épées et arquebuses toujours à portée de la main. Il y a là des gentilshommes du pays de Saint-Étienne, qui savent jouer d'estoc et de taille. Croyez-m'en, monseigneur : la circonspection est nécessaire.

— Soit donc. Je te confie la conduite de l'expédition... Quant à nous, messieurs, ajouta le duc d'Anjou en se tournant vers sa suite, demain nous continuerons, avec l'armée, notre route vers le Midi. Il s'agit, corbleu ! d'empêcher

Henri de Navarre, qui a fui de Paris, de rejoindre les troupes protestantes.

— Hé ! répliqua le Balafré, il n'est guère à craindre, le petit reyot ! Sans doute, à l'heure qu'il est, il s'est refugié auprès de ses amis de la Rome génevoise, où il aura repris la Bible après avoir pourtant juré de suivre la messe.

— Le Béarnais, repartit Monsieur, est fin comme un renard. Traqué dans un endroit, on le voit bientôt bondir de plus belle dans un autre. C'est le plus rusé compère que je connaisse... Ne nous y fions pas.

Tandis que le mestre de camp Vauglas réunissait et organisait son détachement d'après les instructions de Monsieur, le compagnon de Hubert Brassier prenait le bras de ce dernier et lui disait :

— Comment, Hubert, c'est toi qui vas porter le fer et le feu dans Pailhat ?

— Certainement : tu as vu que j'ai saisi la balle au bond.

— Et tout à l'heure tu te réjouissais de la mort de ta femme Marthe, parce qu'elle te rendait la liberté pour épouser la fille du pasteur Massin ?

— Sans doute. N'as-tu pas compris pourquoi je demandais à Monsieur de devancer le détachement?

— Afin de reconnaître le bourg et d'indiquer aux cavaliers royaux l'heure favorable.

— Oui, mais auparavant je verrai Jeanne.

— Pour avertir la pauvre fille ?

— Pour la sauver, si elle veut me suivre.

— Elle et ton enfant, n'est-ce pas ?

— L'enfant m'importe peu. C'est elle que je veux. Je l'aime plus que jamais, je te le répète. Elle est si belle !

— Voudra-t-elle consentir?

— Malheur à elle et à son père ! s'écria le sauvage ligueur, malheur à tous les siens, si elle refuse ! On les massacrera comme ceux d'Issoire.

Le duc d'Anjou venait de donner ses derniers ordres à

Vauglas, le chef de l'expédition contre Pailhat. Le mestre de camp se mit en route aussitôt du côté de l'est, vers la frontière du Forez, après avoir rallié ses gens, cavaliers et arquebusiers désignés.

Hubert Brassier se plaça à ses côtés.

— Allons ! capitaine Gargantua, en selle ! cria Vauglas au gros reître que nous connaissons déjà.

Celui-ci avait fini par trouver quelque chose à se mettre sous la dent, et se tenait sous une porte cochère, en faisant aller ses formidables mâchoires.

— *Ia, ia*, mousié de Fauclas, répondit Gargantua la bouche pleine. Laissez-moi vinir seulement ce bedit champonneau.

Le petit jambonneau était un énorme jambon. Le reître ne se hissa sur son cheval que lorsqu'il eut fini de dévorer la cuisse de porc, de façon qu'il n'en restât plus qu'un os dont un chien même n'eût pas voulu.

Le lendemain de ce jour néfaste, Issoire brûlait tout entier, tandis que l'armée royale se dirigeait vers le Midi. On avait mis le feu à ce qui restait de la ville saccagée.

Quand il n'y eut plus qu'un monceau de ruines et de cendres, on éleva une colonne, sinistre monument. Elle portait ces mots :

YCI FUST YSSOIRE.

Quelques malheureuses familles avaient pourtant pu se sauver, ainsi que la plupart des officiers protestants. Ils se réfugièrent à Clermont.

On vit alors — spectacle consolant au milieu des horreurs engendrées par ces guerres de religion, horreurs qui se commettaient de part et d'autre — on vit alors de dignes serviteurs de Dieu venir en aide au malheur, au risque de s'exposer à la colère de la Ligue, qui venait de s'organiser de plus belle.

Le chapitre cathédral de Clermont fit preuve d'un zèle

évangélique et du désintéressement le plus édifiant. La pure charité chrétienne consola l'infortune, sans demander sous quelle invocation on tendait la main, et doubla ainsi le bienfait.

Transportons-nous maintenant au bourg de Pailhat, qu'habitent la belle Jeanne et son père, le pasteur Massin.

I

LA BELLE JANNE ET LE LIGUEUR.

Au bord d'une ravine, appuyé contre un roc pelé, un jeune pâtre est debout.

Ses vêtements de laine grossière, ses cheveux bruns, coupés ras sur le front et tombant par derrière en boucles, indiquent un habitant de la pittoresque Auvergne.

Il dirige un œil mélancolique vers une des rustiques maisons disséminées à ses pieds, le long des déchirures de la montagne.

Il vient de faire rentrer dans l'enclos son troupeau de chevreaux et de moutons maigres, et dans la cabane qui lui sert de réduit, le *chabertaine* (joueur de chèvre ou de cornemuse) a suspendu l'instrument champêtre du pays.

Quoiqu'il ait dix-neuf ans à peine, le pâtre est grand, fort et robuste. Mais si l'on devine à ses membres bien développés, à son regard un peu sauvage, le libre et errant enfant de la montagne, une oreille indiscrète reconnaîtrait facilement aussi, aux quelques paroles, accompagnées de soupirs, qui lui échappent, un esprit qui n'est pas sans culture.

— Père Massin n'est pas sorti encore, murmure-t-il. Cependant on s'assemble, on l'attend... L'accompagnera-t-elle ?... Non, pas plus que les autres fois... Comme moi, elle aime à être seule, seule avec l'enfant... Mais aujourd'hui c'est un grand jour : peut-être ira-t-elle. Il faut pourtant que je lui parle, car je l'ai vu... *lui* !

Le pâtre serra ses poings robustes, sans pourtant que son grand œil parût jeter plus d'éclat qu'auparavant.

— Ah ! sans lui, reprit-il, Jeanne pourrait peut-être me donner son cœur... Et pourtant elle ne l'aime pas, cet abominable suppôt du diable ! Seulement... Ah ! je devinai tout, quand, il y a un an, à la paix de Beaulieu, il vint avec d'autres gens d'Ambert trafiquer à Pailhat....

Le front du jeune montagnard s'assombrit encore davantage.

— Comme elle avait tressailli en le voyant ! poursuivit-il. Je devais agir comme je l'ai fait... Mais rien ne servit : le *monistre* refusa avec horreur la main de sa fille à un ligueur, à un impie catholique. Il avait du reste appris que le ligueur était marié... Ah ! s'il savait que ce fut lui qui... Mais c'est le secret de ma pauvre Jeanne, et...

Le pâtre fit un mouvement.

— Enfin, dit-il, voici le père !

Un homme à barbe grise, de mine respectable, aux vêtements noirs avec un rabat blanc, venait de sortir de la maison qu'observait le *chabertaine*. Il tenait un gros livre sous le bras.

Aussitôt le pâtre dévala la montagne, et se dirigea vers la maison.

Un joli petit garçon, bond et rose, à l'œil plein d'intelligence, vint en sautant s'embarrasser dans ses jambes, l'appelant joyeusement :

— Michel !... Gros-Michel !

— Ah ! c'est toi, frère? dit en même temps une douce et triste voix, partant de l'intérieur de la modeste habitation, dont tout l'ameublement se composait d'un lit entouré de rideaux de serge verte, d'un grand coffre de sapin, et de quelques tabourets rustiques placés de chaque côté de la vaste cheminée.

— Oui, c'est moi, sœur Jeanne ! répondit le jeune homme.

— Tu n'es pas au prêche?

— Et toi, sœur, y vas-tu aujourd'hui ?

— C'est aujourd'hui le quatrième anniversaire de notre arrivée en ce pays, et mon père veut que je m'y rende, au lieu de prier, comme d'habitude, ici même... Je m'habille.

Elle avait poussé un soupir, en disant cela.

— Il faudra pourtant que tu y manques, et moi aussi.

— Tu n'y songes pas, Michel!

— Jeanne ! je viens de le voir, *lui*... il t'attend.

La jeune femme, belle et grande figure digne de servir de modèle à un statuaire, se montra, pâle et agitée, à côté du lit, ses longs cheveux châtains tordus dans la main, sa toilette inachevée.

— *Lui !* s'écria-t-elle, les lèvres frémissantes.

— Hubert Brassier, le papiste d'Ambert, le ligueur des bandes du Forez.

— Pour l'amour du Seigneur, Michel, ne me rappelle pas cet horrible souvenir de nos guerres de religion... Mon Dieu! nous sommes si tranquilles, depuis quelques années, dans ce pays désert, dans ces gorges sauvages, où nos pauvres frères ne demandent qu'à vivre paisiblement de leur industrie, en payant au roi Henri III les taxes et les subsides qui lui sont dus.

— Cependant il faut que je te rappelle ces abominations, ma sœur, bien que la mémoire m'en soit aussi cruelle qu'à toi.

— Hélas ! soupira Jeanne.

— N'est-ce pas pendant les premières guerres de religion que mon père perdit la vie ? Ma mère fut égorgée par les argoulets du duc de Guise, près de Montbrison, ce qui fit que ton digne et charitable père, maître Massin, alors pasteur à Saint-Etienne, me recueillit, et que ta mère me prodigua ses soins.

— Frère ! j'avais dix-huit mois alors.

— Et moi, six à peine... Au milieu des agitations et des guerres, nous grandissions. Mais survint la Saint-Barthélemy...

— Jours de sang et d'épouvante !

— Averti à temps, maître Massin, qui venait de perdre notre mère Julienne, gagna avec d'autres Stéphanois calvinistes les montagnes du Pilat. Mais là encore... là surtout !... pauvre Jeanne !

— Mon père, murmura Jeanne en baissant la tête, comme accablée sous le poids de quelque terrible souvenir, mon père se trouvait au prêche avec toi, dans la forêt voisine.

— Tu étais malade, la vieille Maurianne te gardait...

— Hélas ! dit la jeune femme avec un sombre accent, l'état où il me voyait n'arrêta point le misérable...

— Quand nous revînmes aux chaumières, la plupart étaient en cendres, Maurianne agonisait, et toi, ma pauvre Jeanne... tu sanglotais et te cachais la tête dans tes deux mains... Des arquebusiers royaux avaient passé là !

— Ils n'étaient qu'une dizaine..., mais des démons !

— Nous quittâmes les forêts du Pilat pour venir en Auvergne, et nous nous fixâmes ici, où Marcel vint au monde. Ton père, le monistre, m'avait donné quelque instruction... Fut-ce pour cela seulement qu'il me répugnait de me livrer à l'industrie comme les autres, et que je préférai la vie libre du pâtre dans la montagne?

— Michel! il y a une arrière-pensée dans tes paroles.

— On dit : *qué simple !* en parlant de moi. On a raison : chez les simples il n'y a point deux pensées.

— Pas toujours. Tu caches quelque chose.

Le pâtre étouffa un soupir et reprit :

— Il y a un an, après le cinquième édit de pacification, qui accordait de nouveau aux protestants du royaume le libre exercice de leur culte, des gens d'Ambert et même d'Issoire vinrent à Pailhat...

— Pour acheter des produits de notre industrie, qui prospérait, grâce au Seigneur et à l'active persévérance de nos frères.

— La vue de l'un d'eux, Hubert Brassier, te fit tressaillir

et pâlir. Ton père occupé à causer avec les autres, ne s'aperçut de rien ; mais le ligueur t'avait reconnue aussi. Je devinai... Je te pressai, et tu finis par avouer à ton frère que c'était *lui*.

Jeanne se cacha la figure dans les mains, et des larmes amères inondèrent ses joues.

— Tu pleures, maman ! dit le petit Marcel en la tirant par sa robe. Ne pleure pas ; va, je serai bien sage. Papa Massin ne me grondera plus.

Le pâtre reprit :

— Je devançai Hubert sur la route quand il s'en retourna, chargé de sa pacotille. Heureusement il était parti seul. Je l'accostai et lui dis : « Homme d'Ambert ! je sais tout... Il faut réparer le mal et épouser la mère de votre enfant. » Il ne nia rien, et me répondit qu'il songeait précisément à revenir pour demander ta main, sœur... que tu étais belle, qu'il t'aimait... Hubert revint, en effet, et s'adressa au monistre...

— Qui le repoussa avec une sainte indignation. Mon père, apôtre de la vraie foi, ne pouvait consentir à me voir unie à un odieux catholique, qu'on disait même marié.

— S'il savait !...

— Qu'il ne l'apprenne jamais ! Tu m'as juré, Michel, que tu te tairais. Mon père n'aurait de repos qu'il n'eût tué l'infâme, et la vengeance des ligueurs le frapperait sûrement... Mais il est temps de rejoindre nos frères au temple, Michel !

— Ne t'ai-je pas dit qu'Hubert était sur la montagne, qu'il voulait te parler?

— Moi ! revoir cet homme !

— Il le faut. « Au nom de notre enfant, m'a-t-il dit, qu'elle vienne ! Il y va de leur vie ! »

— De la vie de mon enfant !

— « Elle seule peut le sauver ! »

— Quel nouveau péril nous menace?

— Je le lui dirai, a ajouté Hubert, et de sa détermination dépend le salut des siens.

— Que peut-il vouloir de moi ?

— Viens !

Jeanne, qui avait fini de nouer ses beaux cheveux bruns, les couvrit du petit chapeau rond, jeta sur ses épaules une mante de drap du Cantal, prit son enfant par la main et suivit le pâtre.

On gravit la montagne. Sur le tronc d'un sapin renversé, un homme était assis. A sa vue, la jeune femme poussa un cri :

— L'arquebusier !

Hubert Brassier portait effectivement, comme nous l'avons vu à Issoire, le costume d'arquebusier d'une compagnie franche, l'épée au côté et battant sur ses larges haut-de-chausses. Ce n'était plus le marchand d'Ambert : il était redevenu le ligueur, avec la croix blanche sur la *salade* de fer, la croix aussi cousue sur le pourpoint bleu et orange.

Tel il était apparu à Jeanne dans la forêt du Pilat : c'était ce qui avait arraché le cri d'effroi à la jeune femme.

A l'aspect du pâtre et de sa sœur de lait, l'arquebusier se leva.

C'était un homme de taille moyenne, au corps trapu. Sa barbe et ses cheveux étaient d'un blond foncé. Il pouvait avoir une trentaine d'années ; mais la vie des camps et des luttes sanglantes, jointe à deux grandes moustaches retroussées, semblables à deux dents de sanglier, le faisait paraître plus âgé. Ses yeux vifs et gris s'enfonçaient dans la tête ; son nez était large et camus. Une expression à la fois de ruse et de férocité animait ses traits.

Vrai type d'aventurier et de ligueur.

Le petit Marcel eut peur en l'apercevant ; il se cramponna à la jupe de sa mère et y cacha sa figure effrayée.

— Oh ! le vilain homme ! cria-t-il.

— Ça, voyons, embrasse-moi, petit ! dit Hubert d'une voix rude.

Mais l'enfant étreignit sa mère avec plus de force encore.

— Dites-lui au moins qui je suis, grommela le partisan.

— Vous en rougiriez, murmura Jeanne.

— Au fait, nous avons le temps. Pour le moment, il s'agit de choses plus sérieuses, mort-Dieu !

— Que me voulez-vous ?

— Vous sauver.

— Quel est donc ce danger si menaçant?

— Ignore-t-on à Pailhat ce qui se passe?

— Nous vivons tranquilles dans ces montagnes, adorant Dieu et travaillant.

— Oui dà, c'est précisément parce que vous adorez Dieu en impies, que vous êtes menacés... Sachez donc que la guerre a recommencé, que la Ligue est plus puissante que jamais.

— Et l'édit du roi Henri III ?

— Faisant alliance avec le duc de Guise, le roi a ouvert les États de Blois, déclaré qu'il n'y avait qu'une religion en France, la religion catholique. Clergé, noblesse, tiers-état, ont offert argent, forces, corps et biens, *trippes et boiaux* (1), jusqu'à la dernière goutte du sang et jusqu'à la dernière maille du bien.

— Mais le parti des *Politiques*, nos alliés ?

— Le chef des *Malcontents*, le duc d'Anjou, frère du roi, s'est réconcilié avec Henri III, moyennant une augmentation d'apanage.

— Le traître ! murmura Michel, il a *tourné sa robe.*

— Nous avons le roi de Navarre, fit observer Jeanne.

— Il est en fuite. Avec une faible escorte, il a quitté Paris.

— Il va rassembler les protestants et se mettre à leur tête.

— Il se cache plutôt.

— Le prince Henri de Condé ?

(1) Ce sont les termes mêmes dont on s'est servi aux États de Blois.

— Il a Mayenne sur les bras, et s'est renfermé à la Rochelle.

— Les protestants d'Allemagne et de Suisse nous viendront en aide.

— Quand vous serez tous exterminés!

— Nous combattrons, s'écria le pâtre calviniste, et le Seigneur nous assistera!

— Comme il a assisté les huguenots de la Charité et d'Issoire.

— Que dites-vous?

— Le duc d'Anjou, avec Guise et Nevers, a pris la Charité. Quant à Issoire...

— Chavagnac y commande : c'est un invincible guerrier de la foi.

— Vaincu et en déroute! Issoire n'est plus qu'un monceau de cendres. Le sang y a coulé à flots.

— Horreur!

— On eut beau implorer à genoux le frère du roi. Votre ancien allié a répondu par des sarcasmes, la corde et l'arquebusade. Ses soldats jetaient les blessés par les fenêtres.

— Les infâmes!

— Les vôtres furent-ils moins cruels? s'écria le ligueur. Votre capitaine Merle, ce bourreau huguenot, n'a-t-il pas saccagé et brûlé Champeix, Saint-Sandoux, Saint-Saturnin et tant d'autres villes? Dans Issoire même, quand il la prit, ne fit-il pas serrer le front à nos prêtres catholiques avec une corde mouillée, jusqu'à ce que les yeux sortissent de l'orbite? Ne les a-t-il pas fait expirer sur un pal, qu'entouraient vos soldats ivres? Ne les a-t-il pas couverts de mèches soufrées pour les brûler vivants?

— Ah! que ces guerres sont épouvantables! s'écria Jeanne avec horreur, en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Et dans ce Forez dont vous sortez, qu'a fait le baron des Adrets, votre chef? Incendie, pillage, pendaison, exter-

mination en masse des catholiques : voilà quelles furent ses œuvres.

Le ligueur se mit à rire.

— Ha ! ha ! ha ! nous nous vengeons, ajouta-t-il. Vive la guerre ! Dieu est pour nous... Voulez-vous savoir maintenant ce qui vous attend à Pailhat ? Sachez d'abord qu'on n'épargnera personne, pas même les catholiques, s'ils sont alliés aux huguenots.

— Vous ne faites même pas grâce aux vôtres ?

Le fanatique arquebusier lança à Jeanne un regard farouche.

— Pas même aux femmes, répliqua-t-il, lorsqu'elles sont infidèles aux pères de leurs enfants. Écoutez !

Un frisson parcourut les membres de la pauvre Jeanne, tandis que le pâtre se rapprocha d'elle, comme pour la défendre.

— Il y avait à Issoire une catholique, reprit le ligueur, Anne d'Estrées, marquise de Cœuvres, fille de madame de la Bourdaisière. Elle avait quitté son mari pour s'attacher au marquis d'Allègre. On la massacra...

Le ligueur saisit brusquement le bras de Jeanne qui s'était couvert le visage de ses mains.

— Écoutez-moi, lui dit-il. Pailhat, ce nid de huguenots, doit être purgé par les soldats de la Sainte-Union.

— Ciel !

— C'est moi qui les guide. Je les ai laissés à Ambert, sous prétexte de reconnaître le chemin. Je suis accouru à cheval pour vous prévenir.

— Nous avons le temps de fuir.

— Fuir ! Où ? La Ligue est déjà partout debout. Sans un soldat royal qui vous protége, vous n'échapperez pas.

— Sauvez-nous donc !

— Vous, votre père et ce jeune homme, je le veux bien. Mais à une condition...

— Laquelle ?

— C'est que vous serez ma femme.

Jeanne frémit de tout son corps; ses jambes défaillaient.

— Mon père, dit-elle après un effort, ne voudra pas. La religion nous sépare.

— Vous embrasserez la mienne, et le monistre quittera le prêche pour la messe.

— Ne l'espérez pas!

— En ce cas, vous périrez.

— Périr! Mon père, mon enfant!

— Il y a un autre moyen. Fuyez seule, et suivez-moi!

— Jamais!

— J'ai un sauf-conduit du duc de Guise, pour moi et ceux qui m'accompagnent. Je laisserai le détachement royal trouver seul son chemin.

— Je préfère mourir.

— Et votre enfant!

La malheureuse mère poussa un cri d'effroi, et entoura de ses bras le petit Marcel.

— Mais c'est aussi le vôtre! s'écria-t-elle d'une voix vibrante d'indignation.

Le misérable se mit à ricaner, tout en couvant la belle Jeanne d'un regard ardent.

— Sans la mère, dit-il, qu'ai-je à faire du *meschin ?*

— Vous n'êtes pas un homme, mais un monstre.

Le routier rit de plus belle.

— C'est votre dernier mot? demanda-t-il enfin.

— Je cours prévenir mon père et nos coréligionnaires.

— Le soleil se couche : avant une heure les royaux seront à Pailhat.

— Nous avons le temps de fuir.

— Les stradiots de Guise et les carabins de Nevers ont des chevaux agiles pour la *tiraillerie*, et ces chevaux sont assez forts pour porter en croupe un arquebusier. Nous vous atteindrons.

— Nous combattrons ! s'écria le pâtre en montrant ses robustes bras.

— Vous serez écrasés par le nombre... Mais, non ; je veux te sauver malgré toi, Jeanne! Et tu m'appartiendras.

Et joignant le geste à la menace, Hubert s'empara du bras de Jeanne et voulut l'entraîner. L'enfant criait et s'efforçait de protéger sa mère contre les violences de l'arquebusier.

Celui-ci le saisit et le lança au loin.

— Infâme Philistin! s'écria Michel le religionnaire, en se précipitant sur le ligueur et en lui arrachant sa victime.

Mais celui-ci avait déjà tiré sa guindrelle (épée). Il fondit sur le pâtre.

— *Qué simple!* se borna à dire tranquillement le vigoureux enfant de la montagne.

De son bras, qui déjà promettait d'être herculéen, il para le coup et écarta le fer ; puis, courbant la tête à la manière du bouc de son troupeau, il se lança en pleine poitrine du soldat royaliste, qui tomba à la renverse, suffoqué et lâchant la guindrelle.

— Viens, sœur! dit ensuite Michel à Jeanne qui avait déjà recueilli son enfant et le pressait contre son cœur. Viens! il en a pour un peu de temps à se remettre, le mécréant!

Tous trois descendirent la montagne, laissant le ligueur s'efforcer de reprendre haleine , couché dans le lichen sauvage.

III

LE PRÊCHE.

Le soleil se dérobait, au loin, derrière les pics volcaniques et les domites blanchâtres des puys gigantesques, dont il fai-

sait scintiller les lames de fer oligiste. Avant de disparaître tout à fait dans les rouges vapeurs condensées à l'horizon, ses derniers rayons doraient encore les créneaux du vieux châtel des Dauphins d' Auvergne, construit en lave sur une des planéses (plateaux) du Petit Puy-de-Dôme.

Au sud-ouest se dressent, comme des géants, les groupes du Mont-Dore et du Cantal, sortis jadis incandescents des entrailles de la terre, soulevée par quelque grande convulsion antédiluvienne.

Panorama immense aux couleurs variées, aux tons tranchés, que ne peuvent présenter les Alpes éternellement neigeuses, et dont l'harmonieuse magnificence couvre l'aspect tourmenté et l'horreur des détails.

C'est à l'extrémité d'une gorge au sol fouillé, effondré par les lauvines (torrents grossis), sur le flanc des montagnes qui séparent le Forez de l'Auvergne, que s'élèvent les quelques centaines de maisons de bois, couvertes de chaume, auprès desquelles vient de se passer la scène que nous avons racontée.

Nous sommes à la fin du mois de mai de l'année 1577; l'immoral et fantasque Henri III, en se tournant tout à coup du côté des Guises et de la Ligue, vient de donner le signal d'une nouvelle guerre civile, après avoir pourtant solennellement juré l'édit de paix qui garantissait aux réformés « le libre et public exercice de leur culte par tout le royaume. »

Mais les maisons dont nous venons de parler ne sont pas de misérables burons ou cabanes de montagne, comme on en voit sur les planéses du Puy-de-Dôme et du Cantal. Elles sont proprettes et témoignent d'un certain art de construction; de plus, elles sont entourées de moulins à tan, de scieries, de fabriques de couteaux, de clous, d'épingles et d'autres menus objets de quincaillerie.

Ces petites usines, qui révèlent l'esprit industrieux des habitants, sont alimentées par des chutes d'eau, qu'on a

soigneusement recueillies dans des canaux formés, partie de maçonnerie, partie de troncs d'arbres creusés.

Le bien-être règne dans ce coin de terre. Et pourtant, quel site ingrat et sauvage !

Tandis que, dans les riches plaines de la Limagne et dans tous ces fertiles vallons qui s'étendent à l'ouest, pâturages à l'herbe touffue, noyers et châtaigniers au luxuriant feuillage, vignes aux pampres riants, charment l'œil et procurent l'abondance ; ici, dans cet endroit âpre et désert, rien ne sourit, rien ne promet. C'est à peine si quelques moutons décharnés, quelques chèvres osseuses, qui paissent aux flancs des rochers, y trouvent de quoi se nourrir.

Ce sont partout des crevasses, des ravines, des déchirures profondes, dominées par des forêts de sapins stériles et ployées sous les frimas pendant neuf mois de l'année. Sur la tête des solitaires colons, presque toujours un ciel nébuleux et glacial; à leur côté, à part quelques talus maigres et infertiles, des rochers arides qui eussent fait reculer tous autres que les infatigables travailleurs que la proscription a amenés en cet endroit inhospitalier; à leurs pieds, des pics nains et nus, s'étageant les uns sur les autres, des carrés de terres semés de cailloux, de ronces et de bruyères. Partout une nature désolée. Misère et solitude !

Quels sont donc les durs et rudes pionniers qui ont animé cette solitude, qui, par le travail, ont défié et chassé la misère ?

Une des constructions de bois et de chaume est plus vaste que les autres ; elle s'élève au centre. Des hommes, des femmes, des enfants en habits de fête, s'y acheminent de toutes parts.

Mais leur démarche est grave et recueillie, leurs habits sont sévères. C'est la veste de drap gris ou le manteau froncé de laine rayée, nommé *goubertie*, avec le bonnet de tricot et le grand feutre, pour les hommes ; les femmes

portent la robe également grise et le chapeau rond, noir et sans fond; presque tous ont des sabots.

La maison où ils se rendent, et vers laquelle se dirigent aussi, à pas précipités, la belle Jeanne, son enfant et Michel le pâtre, c'est le temple. Ces gens sont des calvinistes qui vont au prêche. Cette colonie industrieuse, dans un pays sauvage, c'est Pailhat.

Le modeste temple est adossé à un rocher de basalte, vers lequel s'incline un grand et épais toit de chaume. Mais avant d'y pénétrer, disons encore quelques mots de ces malheureux proscrits, que déjà nous ont fait connaître en partie les paroles échangées par Jeanne et le pâtre.

Les Stéphanois fugitifs, en arrivant en Auvergne, s'étaient présentés à Ambert, demandant d'y être admis comme citoyens. Mais la ville n'ayant alors dans son sein aucun réformé avoué (on était encore trop près de la sanglante Saint-Barthélemy), il fut résolu, à la maison commune, qu'on ne recevrait pas les Stéphanois.

Néanmoins, on les laissa libres de s'établir, ainsi qu'ils l'entendraient, dans le bourg ou village qui consentirait à les admettre. Ils vinrent à Pailhat.

Les proscrits ne trouvèrent d'abord que des cabanes disséminées çà et là ; des montagnards au langage inintelligible, aux mœurs à peine civilisées, furent les hôtes méfiants et ombrageux, qui vivaient là de pain noir et de lait. La proximité d'Ambert assurant aux religionnaires les choses indispensables aux premiers besoins, ils se prirent, avec une ardeur que stimulait encore la perspective du libre exercice de leur culte, à remuer cette terre ingrate dont ils se faisaient les enfants.

Heureux d'être oubliés; à l'abri de ces secousses qui ébranlaient, coup sur coup, les localités populeuses ; pauvres, mais laborieux, ils plantèrent un drapeau de paix sous lequel de nombreux indigents, enfants d'Auvergne pour la plupart, vinrent peu à peu se réunir.

Cette mère si puissante de l'industrie, la nécessité, alliée à l'intelligence, à des travaux opiniâtres, à une pensée vigoureuse de création, fit disparaître les plus décourageants obstacles. Ce fut bientôt une grande famille, sur laquelle le monistre et les anciens exerçaient une autorité paternelle. Massin était le pasteur.

On ne faisait du reste qu'imiter, à Pailhat, ces communautés de paysans d'Auvergne, petites républiques laborieuses qui remontaient aux premiers temps de la féodalité, et qui s'étaient groupées principalement autour de la ville de Thiers.

Ces communautés ont existé jusqu'à la Révolution. Il y avait les Taranté, les Baritel, les Terme, les Guittard ou Pinou, et autres.

La petite colonie protestante vivait donc ainsi à la manière des communantés primitives de l'Auvergne; seulement, à Pailhat, c'était le pasteur Massin qui était naturellement le *maître,* avec le titre de *monistre.*

Nos réformés étaient là, heureux et paisibles, adorant Dieu à leur manière et croyant que, dans cet endroit reculé, ils étaient désormais à l'abri des orages et de la persécution.

Hélas! ils comptaient sans le fanatisme religieux, triste apanage de ces temps néfastes, où l'intolérance, du reste, n'était que trop souvent égale des deux côtés.

Nous avons rapporté comment le duc d'Anjou, converti momentanément à la politique des Guises, et après s'être couvert des lauriers sanglants d'Issoire, avait ordonné impitoyablement l'extirpation de ce *nid de huguenots*, caché à Pailhat.

Il est vrai de dire que, quelques jours auparavant, trois jeunes gens de Pailhat, esprits turbulents, entraînés par la vivacité de leur âge et de leur fanatisme calviniste, qui avaient fait partie de la bande de Chavagnac, s'étaient montrés à Ambert, la bouche pleine de railleries et de provocations contre les catholiques. Ils payèrent même des paysans

pour chanter en patois, à tue-tête, dans les rues, des couplets dont l'esprit satirique, l'intention et la portée ne se couvraient d'aucun voile.

Les religionnaires de Pailhat célébraient ce soir-là, comme on le sait déjà, le quatrième anniversaire de la fondation de leur communauté, ne se doutant pas de l'orage qui allait fondre sur eux.

Bien qu'il y eût parmi eux des bourgeois et même des gentilshommes de Saint-Etienne, ils avaient généralement adopté, avec les outils de l'artisan, les mœurs des montagnards de l'Auvergne, d'autant plus que dans leur industrieuse colonie ces derniers, accourus de divers points, avaient fini par en constituer un des principaux éléments.

Depuis plus d'une heure déjà, les braves Auvergnats, en attendant la solennité religieuse, se livraient, dans le grand bâtiment qui servait de temple, à leurs naïfs et innocents plaisirs des veillées ordinaires.

Dans un coin de la salle, l'un d'eux, tirant de la *chambertaine* des sons aigus et nasillards, faisait danser la bourrée montagnarde à une quinzaine de jeunes gens et fillettes, qui sautaient en cadence, frappant des mains, agitant les bras, avec accompagnement de cris de joie.

Plusieurs chantaient :

Para laulou, p'tiota, para laulou ;
Para laulou kimporta la faidouna
Para laulou kimporta le moutou !

Prends garde au loup, petite, prends garde au loup ;
Prends garde au loup qui emporte la brebis,
Prends garde au loup qui emporte le mouton.

Naïve chanson, qui, avec celles des *Chin saoux* (cinq sous) et du *Cœur de ma mie*, reflète si bien le caractère simple et agreste des montagnards de l'Auvergne.

D'autres contaient, dans un cercle formé autour d'eux,

les nombreuses révoltes des paysans auvergnats contre leurs seigneurs du moyen âge, auxquels les femmes serves étaient tenues d'aller rogner, une fois par an, les ongles des pieds, tandis que les maris les amusaient en faisant des cabrioles, en imitant la marche des ivrognes, en se laissant tirer le nez, ou accabler sous un millier d'œufs lancés par la valetaille, sans compter des vexations moins plaisantes et plus barbares.

Puis on narrait des histoires de sortiléges, qui faisaient frissonner les fillettes.

Devant l'énorme cheminée de la salle, à côté de laquelle était dressée une table de sapin, qui devait servir au pasteur Massin pour la prière, les gentilshommes stéphanois s'entretenaient des exploits de Magdeleine de Saint-Nectaire surnommée l'*héroïne incomparable,* et de la gloire dont elle s'était couverte dans la dernière guerre, à la défense de Miremont contre le lieutenant de roi Montal.

— Ah! frères! dit le monistre Massin, qui venait d'entrer dans la salle servant de temple, c'est un vase d'élection, un champion prédestiné de la foi!

— Maître! répliqua un gentilhomme, vous connaissez les paroles du Béarnais : « Ventre-saint-gris! si je n'étais roi, je voudrais être Magdeleine de Saint-Nectaire! »

— Hélas! j'avais rêvé un pareil rôle, saint et agréable au Seigneur, pour ma fille Jeanne... Mais le ciel en a décidé autrement: n'y songeons plus... Je n'ai plus qu'à prier pour qu'il me soit donné de voir un jour l'enfant que, dans sa providence sans doute, Dieu lui a donné, devenir un nouveau David pour la gloire d'Israël...

— Les vues du Seigneur sont impénétrables, ô maître! Qui sait si cet enfant, fruit de l'infâme forfait d'un ligueur maudit, n'est point destiné à servir à l'accomplissement des desseins de Dieu sur l'Europe entière, pacifiée et régénérée dans l'esprit du Christ?

— Ainsi soit-il ! répondit le monistre. Et maintenant chantons le cantique saint, mes frères!

— Le psaume XIX? demandèrent quelques voix.

— C'est presque un chant de guerre, et nous avons résolu, frères, de vivre dans la paix du Seigneur. Récitons plutôt un psaume de poétique prière, qui soit pour ces enfants de l'Auvergne, se livrant à leurs ébats montagnards, le signal du recueillement.

Aussitôt il commença, en joignant les mains sur la Bible, le regard au ciel, un des psaumes de David, traduit en français, comme suit, par le poëte Chassignet :

Grand Dieu de mon salut, soit au soleil *mussant*,
Soit au commencement du beau jour renaissant.
Je t'invoque sans cesse;
Reçois mon oraison, mets-la devant tes yeux,
Pour m'exaucer plus tôt du haut sommet des cieux,
A mes gémissements les oreilles abaissé !

Déploie en Ephraïm, manifesté en Manassé,
Découvre en Benjamin ton pouvoir et ta grâce,
Nous sauvant des malheurs ;
Seigneur, convertis-nous; si nous voyons ta face,
Nous serons délivrés de toutes nos douleurs.

Les montagnards auvergnats avaient cessé musique, danse et récits dès les premières paroles du pasteur.

Il régnait un silence solennel. Tous se tenaient debout, dans une attitude austère. On sentait comme passer sur ces fronts inclinés l'esprit de Dieu, qu'ils appelaient dans la simplicité de leur cœur.

Le cantique terminé, le monistre se livra au prêche, qui fut écouté dans le même silence religieux.

Maître Massin, tout en parlant, dirigeait de temps en temps son regard vers la porte. Sa fille Jeanne, qui devait l'avoir suivi de près, tardait bien longtemps, et il devenait inquiet.

Ne pouvant plus dominer cette inquiétude, il s'interrompit enfin, et se tournant vers un montagnard, il lui dit quelques mots à l'oreille. Ce dernier s'achemina aussitôt vers l'entrée.

Au moment où il allait faire jouer le cliquet de la porte, elle s'ouvrit violemment, et Jeanne, avec son enfant et le pâtre, se précipita dans la salle.

— Mon père ! mes frères ! s'écria-t-elle. Fuyez, fuyez ! Les royaux arrivent à Pailhat.

Un frémissement parcourut l'assemblée. Bien des visages pâlirent. Les gentilshommes stéphanois portèrent machinalement la main au côté gauche, où l'épée était absente.

Mais il n'y eut ni cris ni tumulte, tant le respect pour la cérémonie commencée était profond chez ces religionnaires. encore dans toute la ferveur des néophytes. Chacun avait l'œil fixé sur le pasteur. Celui-ci était demeuré calme, en apparence.

— Ma fille, demanda-t-il, que signifient ces paroles?

— Le duc d'Anjou a fait cause commune avec la Ligue.

— Nous sommes sous la garantie des serments de Sa Majesté.

— L'armée royale a pris la Charité et mis Issoire à feu et à sang.

— Impossible!

— C'est un soldat ligueur lui-même qui vient de nous l'apprendre.

— Un ligueur ! Il aura voulu t'effrayer.

— Ne le croyez pas, mon père!

— En tous cas, nous sommes des gens paisibles, nous honorons le roi Henri III et payons exactement les taxes. Que peut-on nous vouloir?

— Je vous en supplie, mon père, fuyons! Je n'ai que trop lieu d'ajouter foi aux paroles du ligueur. Interrogez Michel!

Le pâtre confirma le dire de Jeanne.

— Je sais bien, reprit le monistre, que l'on a eu à se plaindre à Ambert de la conduite de trois de nos jeunes gens, qui, malgré mes remontrances, s'étaient enrôlés dans le corps de Chavagnac. Mais peut-on rendre Pailhat solidaire de la faute de quelques-uns de ses membres?

— O mon père, le temps presse... Je vous adjure, au nom du ciel; réfugions-nous dans la montagne.

Massin, ayant tenu conseil avec les anciens, résolut d'envoyer deux des siens vers Ambert, avec la mission de prendre des informations.

Il venait de donner ses instructions à deux agiles montagnards, lorsque le galop d'un cheval se fit entendre. Plusieurs des gentilshommes s'élancèrent vers la porte. Ils virent, dans l'obscurité naissante, un homme qui venait se précipiter vers eux, en criant:

— Aux armes!

C'était un religionnaire d'Ambert qui, par un chemin détourné, accourait prévenir ses frères. On le conduisit devant Massin.

— Que le Seigneur vous assiste! dit vivement cet homme. Prenez vos armes et apprêtez-vous à combattre!

— Expliquez-vous, frère!

— L'ennemi s'avance en force.

— Combien sont-ils? demanda tranquillement le monistre.

— Quatre cents... stradiots, carabins et arquebusiers francs.

— Un contre deux: nous pouvons nous défendre.

Aussitôt le pasteur, se transformant en capitaine, donna ses ordres.

Chacun courut à son logis, détacha silencieusement son ceinturon de combat pendu à la muraille, et secoua la poussière qui couvrait les arquebuses, les hallebardes et piques délaissées, les dagues et les *pétrinals* (forts pistolets qu'on appuyait contre la poitrine).

On revint, ainsi armé, à la maison commune.

— Où les avez-vous laissés? demanda encore au calviniste d'Ambert le monistre Massin, qui avait son épée attachée à un large baudrier.

— A une lieue d'ici; les cavaliers règlent leur marche sur les gens de pied.

— En ce cas, nous avons le temps... Avant le combat, mes frères, élevons nos cœurs vers le Seigneur, afin qu'il bénisse nos armes!

Il entonna alors d'une voix grave, avec les religionnaires, le psaume XIX, tel que l'avait paraphrasé le fameux Du Perron, tour à tour huguenot et ligueur, poëte et sermonneur, prêchant le pour et le contre:

Puisse le Roi des rois, au jour que la tempête
De mille flots armés menacera la tête,
De tes vœux avoir soin;
Puisse le Tout-Puissant t'ombrager de son aile,
Et du Dieu de Jacob la défense éternelle
Te couvrir au besoin!

. . . .

Nos ennemis, enflés d'espérances humaines,
Vantaient leurs chariots, pesants fardeaux des plaines
Qui sous eux gémissaient;
Leurs épaisses forêts de lances hérissées,
Et leurs osts si nombreux, que leurs ondes pressées
Les fleuves tarissaient:

Mais nous, foulant aux pieds toute mortelle audace,
Du Seigneur, pour secours, nous implorions la grâce
Et n'espérions sinon
Aux forces que le ciel nous avait préparées,
Sans connaître, au besoin, d'armes plus assurées
Que l'ombre de son nom.

. . . .

Le chant terminé, chacun se rendit au poste désigné par le pasteur.

Une vingtaine d'hommes, munis de broussailles sèches,

allèrent en avant, sur la route d'Ambert, et Gros-Michel, le pâtre, gravit la montagne, un pistolet à la main.

La troupe des ligueurs s'avançait contre le bourg des huguenots.

Le capitaine qui la commandait avait donné l'ordre, en sortant d'Ambert, de ne faire aucun quartier et de brûler Pailhat. Il suivait les instructions du duc d'Anjou.

C'étaient des *carabins*, espèce de dragons du temps, et de sauvages *stradiots;* il y avait aussi des *reîtres* allemands. En avant, marchait une compagnie d'arquebusiers francs.

Le nom de *carabins* leur venait de l'espagnol *cara*, visage, et du latin *binus*, double : c'est-à-dire *double visage*, pour indiquer que ces cavaliers combattaient tantôt en fuyant, tantôt en tournant la tête comme les Parthes. Les carabins étaient armés généralement d'une massue et d'une lance ferrée aux deux extrémités : quelques-uns avaient des pistolets, ce qui les faisait appeler *pistoliers*. A l'une des lances était attachée une banderolle qui servait de guidon. C'étaient de farouches soldats irréguliers, couverts du cabasset, qui chargaient vigoureusement. Ils avaient la même origine que les *argoulets* et dataient de Charles VII.

Mais plus farouches encore se montraient les *stradiots*, ces *aventuriers de guerre*, comme les appelle Brantôme, *tirez de là les monts*. Originairement, en effet, c'étaient tous des Grecs Albanais : *stratiotès* signifie soldat en grec. On les vit pour la première fois à la bataille de Fornoue.

« Les estradiots sont moult étranges, dit Jean Molinet, fort barbus, sans armures, sans chausses, ayant une targette (bouclier) en une main et une demi-lance de l'autre. Souvent ils portent des coups fort soudains, et quand ils peuvent tuer un ennemi, ils coupent la tête. »

Clément Marot leur a consacré ces quatre vers :

> Estradiots, au son de leurs bédons,
> Courent chevaulx, font bruire leurs guidons,

Saillent en l'air, vont de si roide sorte,
Qu'ils semblent bien que tempête les porte.

A l'époque où se passe notre histoire, les stradiots étaient armés de même que les chevau-légers, hormis qu'au lieu des avant-bras et gantelets ils avaient des manches et des gants de mailles, l'épée large au côté, la masse à l'arçon et l'*arzegaye* au poing, longue de dix à douze pieds. Leur cotte ou soubreveste d'armes était courte et sans manches. Ils avaient sur la tête une salade à vue coupée, avec une longue flamme rouge, réminiscence de leur long bonnet de laine.

Les *reîtres*, venus en France sous Henri II, étaient des Allemands portant le casque et une énorme épée, pareille à celle des *lansquenets* fantassins. Ils chargeaient en masse, et rien, disent les historiens, ne pouvait d'abord leur résister, nos escadrons de gens d'armes ayant encore à cette époque la coutume de former la haie.

« Ces gens-là campent en vrais gens de guerre, dit Montluc ; ils sont plus épouvantables que nous au combat, car on ne voit rien que *feu* et *flamme.*»

Aussi les appelait-on les *diables noirs.*

Tels étaient, avec les arquebusiers ligueurs, les éléments dont se composait la troupe de quatre cents hommes, chargée par le duc d'Anjou d'exterminer les malheureux calvinistes.

Hâtons-nous de dire que l'armée du roi et celle de la Ligue ne comptaient pas seules, dans leurs rangs, de ces terribles enfants perdus, mercenaires étrangers à la solde de qui voulait les payer.

Le prince de Condé avait aussi ses reîtres, commandés par le prince Casimir, et plus tard Henri de Navarre attira également sous ses drapeaux des stradiots et des carabins.

Le capitaine royaliste marchait en avant des arquebusiers. Il était précédé par un groupe de pistoliers, comme avant-garde.

A ses côtés, s'avançait Hubert Brassier, le ligueur d'Ambert, qui, revenu de son évanouissement, avait rejoint le détachement.

IV

MASSACRE ET INCENDIE.

— Voilà des feux qui s'allument devant nous! dit le capitaine, en désignant du doigt les hauteurs qui, à droite et à gauche, bordaient le chemin dans lequel la troupe marchait depuis quelque temps.

— En effet, messire, répondit Hubert.

— Seraient-ce des signaux? Aurait-on prévenu les huguenots?

— Ce n'est guère possible.

Le sauvage persécuteur de Jeanne se gardait bien d'avouer que, pour satisfaire sa passion, il avait été jusqu'à Pailhat pour offrir le salut à la fille du ministre.

— Pourtant, reprit le capitaine, on dirait bien... Ne sont-ce pas des cris qu'on entend?

Effectivement les feux s'allumaient et s'éteignaient devant la troupe, pour se rallumer de nouveau à peu de distance et s'éteindre encore.

En même temps, des cris lointains se faisaient entendre, répétés par intervalles.

— Halte! commanda subitement, d'une voix forte, le chef des royaux.

Un coup de pistolet avait été tiré sur la montagne, que venait de gravir le pâtre.

Evidemment on signalait l'approche de la troupe ennemie.

Ces indices irrécusables de défense firent hésiter le capitaine. Il assembla ses lieutenants, guidons et cornettes, pour tenir conseil.

Mais les réformés commirent alors une faute qui leur devint fatale : ils rallumèrent les feux, afin d'envoyer de nouveau à la découverte.

A cette lumière qui semblait encadrer Pailhat, les catholiques se reconnurent, virent la position défavorable de ces huguenots inexpérimentés, et s'élancèrent en poussant de grandes clameurs :

— Hourrah! hurlaient les reîtres et les stradiots.

— Guise et d'Anjou! criaient les carabins.

— Sainte-Union! fut le cri des arquebusiers ligueurs.

Apercevant les huguenots, venus en éclaireurs, qui se repliaient en hâte sur le centre toujours en observation et en ligne devant le bourg, les soldats royaux doublèrent le pas et s'établirent bientôt à portée de mousquet des religionnaires.

La réception fut meurtrière; le sang coula, et maint cavalier roula sur le sol en jurant, maint coursier hennit de douleur.

Une arquebusade bien nourrie obligea le commandant à reculer et à ne garder qu'une défensive douteuse.

De nouveau il tint conseil, tandis que du côté de Pailhat on entendait un cantique d'action de grâces et de triomphe s'élever au ciel :

...Nos yeux contents ont vu tomber sur l'herbe.
Le sacrilége orgueil de leur troupe superbe,
Des vautours le repas;
Et notre faible nombre, avec vœux et louanges,
Se charger sur le champ de dépouilles étranges,
Rouges de leur trépas.

— Il faut mettre le feu à ce repaire d'hérétiques, opina le lieutenant des carabins.

— Burguoi? demanda Gargantua, le philosophique et barbu capitaine des reîtres, que nous connaissons déjà. Il faut dut simblement biller les maisons, *der Teufel!*

— Et prendre les filles, ajouta le guidon des stradiots.

— Vous ne songez qu'au butin, vous autres! reprit le lieutenant.

— Et il s'agit, avant tout, d'exécuter les ordres de Monsieur, dit le commandant, de détruire le nid..... Or donc, il faut brûler d'abord, nous verrons après...

— Mais comment y parvenir, messire? La ligne des huguenots couvre le village.

— Et les rochers, les premières maisons servent de retranchements aux hérétiques.

— En outre, derrière le bourg se dresse la montagne. Par quelle voie tourner les huguenots?

— Il faut occuper la montagne qu'ils ont négligée, et de là les arquebuser.

— Comment y arriver?... Il y a partout des obstacles, des fondrières, des ravines, nous a-t-on dit.

Hubert Brassier, qui assistait au conseil, éleva la voix :

— Je sais un chemin : je conduirai le détachement.

— C'est vrai, mort-dieu ! dit le capitaine. Tu dois connaître Pailhat.

— Voyez-vous cette ligne blanche? C'est la route d'Ambert qui file à notre droite, vers le Forez, par une gorge boisée.

— Eh bien?

— A cinq cents pas d'ici, un sentier s'en détache et, par une rampe insensible, mène au sommet de la montagne. Des cavaliers même peuvent aisément, par là, gravir la hauteur.

— Des cavaliers? Parfait!

Une trentaine d'arquebusiers, avec autant de carabins et

de reîtres, furent choisis. On leur adjoignit une demi-douzaine de *goujats* ou valets d'armée, munis de torches résineuses.

— Allez! commanda le capitaine. Dès que les cahutes flamberont, l'arquebusade commencera de front et de revers.

— Nous viserons de la hauteur à la lueur du feu.

— Quant aux cavaliers, pourront-ils avec les goujats redescendre facilement l'autre versant de la montagne?

— Il y a plus d'escarpement de ce côté, mais...

— Suffit : Dieu aidera pour le triomphe de la foi... Les cavaliers prendront position en arrière du village et empêcheront toute fuite.

— C'est ça, *der Teufel!* s'éclama le chef des reîtres. Nus les débuillerons dus.

— Et à nous les femmes! dit le stradiot.

— Après nus, *Donner ound Hagel!* (Tonnerre et grêle).

— Vous autres, *diables noirs*, vous voulez tout pour vous, et, morbleu! vous êtes bien nommé, capitaine Gargantua.

Le reître allemand frappa sur son ventre, déjà si bombé, que le ceinturon de cuir avait de la peine à s'y maintenir.

— *Karkantoua* che m'abèle! et chavre droit à tut le pudin, suifant mon encachement, *der Teufel*!

— A tout le butin que vous pourrez faire, intervint le commandant pour couper court à une de ces disputes qui s'élevaient fréquemment entre les soldats mercenaires.

— Gomme vus le tites, gabitaine!

— Mais non pas à celui que peuvent faire les autres.

— A l'affaire Chadeau-Dhierry, on m'avre tonné raison gontre les guirassiers de Guise.

— C'est que les cuirassiers du duc de Guise étaient dans leur tort.

— A la ponne heure! grommela le reître, satisfait de cette conclusion.

Le détachement, conduit par Hubert Brassier, se mit en

route dans le plus profond silence. Les cavaliers caressaient leurs chevaux doucement, comme pour faire comprendre aux intelligentes bêtes qu'elles devaient faire avec leurs sabots ferrés le moins de bruit possible.

A cinq cents pas sur la route, vers le Forez, on trouva le sentier montueux, comme l'avait dit l'arquebusier. On s'y engagea. A droite et à gauche, il y avait des rochers ou des crevasses, d'où s'élançaient quelques conifères.

En ce moment la lune, se dégageant des nuages, éclaira les alentours. Un sourd jurement échappa au reître.

— *Der Teufel !* ils font nus voir.

— Non, capitaine. Les rochers et les arbres nous cachent suffisamment.

On n'eut pas fait une centaine de pas, que le chef des stradiots, à l'œil de lynx, arrêta son cheval brusquement.

— Qu'est-ce? demanda l'arquebusier qui marchait à ses côtés.

— Là ! contre ce rocher...

— Quoi tonc ? fit le gros reître en allongeant le cou derrière le stradiot.

Quelque chose de blanc !

— *Ia, ia*, gui remue... che le voie.

— Et une autre ombre toute noire à côté, avec des mules.

Déjà Hubert s'était élancé, l'arquebuse prête à faire feu.

Toute la troupe avait fait halte ; le stradiot, ayant glissé de ses arçons, courut sur les pas de l'arquebusier, et l'épais reître le suivit en faisant résonner la terre sous ses talons d'acier. Tous deux avaient flairé quelque aventure.

— Au nom de Jésus, ne nous faites point mal ! implora une voix de femme.

— Une nonne ! s'écria Gargantua.

— Une bénédictine... en ces lieux ! Que faites-vous ici, avec cet enfant ? demanda l'arquebusier.

— Et ce frogard noir, qui se gache? continua le reître.

L'ombre noire se redressa tout à coup. C'était un prêtre catholique à cheveux blancs.

— Béni soit le ciel ! s'écria-t-il. Ce sont des ligueurs !

— C'est vrai, dit le stradiot. Mais pourquoi êtes-vous cachés dans ce nid de huguenots ?

— Nous venons du monastère de Charlieu...

— Dans le Charolais ?

— Avec cette *meschine* (petite fille) ?

— Voici nos mules... En entendant devant nous l'arquebusade, nous sommes venus nous blottir ici.

— Hé ! la nonne ! nus avons là un pichou qui prille gomme une édoile au ciel !

On devine que c'était l'avide reître qui reluquait déjà le bijou.

— Ma croix d'argent !

— Et la *sadinette* (fillette) a une chaînette et des pendeloques qui reluisent diantrement ! dit le stradiot.

— Les bijoux de ma petite Marie !

— Marie ou Annette, mordienne ! elle a de mignonnes *nielles* (ornements).

Et déjà l'aventurier tenait dans ses doigts la chaîne d'or de l'enfant.

— Ah ! les vilaines gens ! s'écria en pleurant la petite fille, âgée de trois ans au plus.

— *Der Teufel!* hurla le reître, tu lui fais mal. Laisse-moi blutôt détacher ça.

Le soudard allemand avait brusquement écarté son rival en rapine, et cherchait à s'emparer des bijoux.

— Maman, maman ! criait la pauvre enfant.

— Vous n'avez pas honte ! dit le vieux prêtre. Comme nous, vous portez la croix sainte, et vous ne craignez pas de violer les lois de Dieu, en portant la main sur...

— Tais-toi, révérend sermonneur ! interrompit brutalement le stradiot. Tout est bonne aubaine pour qui sert le roi.

Qu'ils appartinssent au parti de la Réforme ou à celui de la Ligue, les mercenaires étrangers, gens de sac et de corde pour la plupart, ne se faisaient aucun scrupule de dépouiller les gens d'Église, quand l'occasion s'en présentait. L'amour du butin était leur seule religion.

— Dans quel temps vivons-nous, ô doux Jésus ! s'écriait la bénédictine. Au secours, au secours ! ô mon Dieu !

Hubert Brassier, qui avait ses motifs pour que l'expédition ne languît pas, attendu qu'il nourrissait des projets personnels, fit des remontrances aux deux aventuriers.

— Prenez garde, messires ! leur dit-il. Les cris de la nonne pourraient éveiller l'attention des huguenots. Le temps s'écoule d'ailleurs...

Le reître faisait de vains efforts pour détacher la chaîne : la religieuse serrait contre son sein l'enfant, qui pleurait.

— Au tiable ! dit-il enfin, s'apercevant du reste que les arquebusiers catholiques commençaient à murmurer contre la violence faite à des personnages religieux.

— Oui, laisse-les ! conseilla le stradiot.

— *Ia, ia*... c'est ça : pour gue du reviennes en larron et en dabinois...

Il savait, le gros reître, que ces légers stradiots jouaient parfois aux siens des tours de passe-passe pendables.

— Or çà, ajouta-t-il en s'adressant au prêtre, à gui cette meschine si pien barée ? Bas à doi, duchurs, vieux frogard ?

— C'est l'enfant de noble dame de la Bourdaisière...

— D'une alliée des huguenots !

— Que voulez-vous dire ?

— De celle gu'on a occise à Issoire, Anne d'Estrées de la Pourdaisière ?

— Madame Anne d'Estrées n'était qu'une parente de dame Marie Babou de la Bourdaisière, et cette enfant se nomme Marie de Beauvilliers, fille de Claude, comte de Saint-Aiguan, mon parent. A cause de sa faible complexion, on avait envoyé la petite dans le pays sain et montagneux du Forez,

auprès de l'abbesse des bénédictines de Charlieu, cousine de sa mère, et je la ramène aujourd'hui à ses parents.

— Gombrends bas dut ça, moi... C'est une Pourdaisière, gomme celle d'Issoire... Gamarade stradiot! faut les adacher à ces arbres, bur qu'ils ne buissent brévenir leurs gombères, les huguenots.

— Mort-dieu! tu as raison, compaing.

Tout bas, le stradiot ajouta :

— Avec mon léger destrier je reviendrai.

— *Der Teufel!* grommela le routier allemand, che duerai le stradiot, et ch'aurai les pichoux.

Ainsi d'accord, ostensiblement plutôt qu'en secret, les deux aventuriers lièrent prestement à des sapins le prêtre, la bénédictine et la petite fille, sans que les arquebusiers catholiques pussent y trouver à redire, eux qui avaient massacré à Issoire une la Bourdaisière, compagne du huguenot d'Allégre.

La troupe se remit en marche, non sans que le grossier reître dît durement au vieux prêtre et à la pauvre religieuse :

— Et si vus griez, *der Teufel!* che reviens vus prûler la cerfelle.

Un quart d'heure après, des colonnes de fumée rougeâtre annoncèrent au commandant de la troupe restée devant le bourg que l'expédition était en bonne réussite, et que les goujats, avec leurs torches, avaient pénétré dans Pailhat.

L'incendie allait éclater.

Les catholiques mirent alors l'arquebuse sur l'épaule, la hallebarde en arrêt, et attendirent ainsi que le feu se déclarât.

Favorisée par un vent violent, la flamme courut sur les toits de chaume.

En face de cet ennemi nouveau, les protestants obéirent à l'instinct de la conservation individuelle : la lutte cessa avec les hommes, pour commencer avec le feu.

Massin eut beau vouloir retenir autour de lui les combattants.

Les Auvergnats n'entendaient rien : ils ne songeaient qu'à sauver leur bien. Ils coururent aux maisons, aux étables, avec leurs femmes.

Voyant qu'il ne restait auprès de lui que les gentilshommes stéphanois, le monistre battit en retraite.

Alors l'arquebusade commença à la fois du bas et du haut.

A la lueur des flammes du vaste brasier, les ligueurs ajustaient leurs victimes et les décimaient.

Celles qui voulaient s'enfuir étaient repoussées au milieu de Pailhat en feu par les cavaliers qui avaient contourné le bourg par la montagne.

Avec quelques Stéphanois, le pasteur Massin, brandissant son épée et protégeant sa fille Jeanne et le petit Marcel, essaya bien de se frayer un passage; mais un coup d'arzegaye lui perça l'épaule.

Gros-Michel, avec une hallebarde pesante, digne d'être maniée par un Suisse d'Uri, fit merveille pendant cette retraite.

Il tint en échec une dizaine de cavaliers, jusqu'à ce que, atteint de quatre blessures, il rassemblât toutes ses forces pour saisir dans ses robustes bras une énorme poutre qui brûlait par un bout.

— *Qué simple!* dit-il avec le plus grand calme, en la balançant un instant, comme eût fait un frondeur.

Puis il la lança sur les reîtres et les stradiots.

— *Der Teufel!* hurla une voix.

C'était le capitaine des reîtres qui vidait les arçons, frappé en pleine poitrine par le madrier.

— Dommache burdant! murmura-t-il en roulant sur le sol. D'un goup de ma bistole ch'avre dué le stratiot... Et les pichoux gui... m'addendent là-haut!... Ah! dut durne audur de moi... Che... che... m'en va... *Der Teufel!*

Il perdit connaissance.

Parmi les autres cavaliers qui avaient fait le tour par la montagne, quatre étaient également tombés de cheval, atteints par la poutre enflammée. Le reste se retira.

Michel le pâtre eut encore la force de gagner un petit bâtiment construit en pierre et en cailloutis, éléments qui le préservaient des flammes, et où venaient de se réfugier le pasteur Massin et sa fille, tandis que les autres Stéphanois non blessés cherchaient à gagner la forêt par quelque autre endroit.

Mais sitôt qu'il fut dans le petit édifice, qui était une clouterie, et où il y avait des baguettes de fer et une forge, le pauvre Michel s'affaissa aux pieds de sa chère Jeanne.

Celle-ci ne faisait plus aucune attention à lui et au pasteur, son père. Elle paraissait folle; ses yeux hagards regardaient sans voir. Par instinct seulement, elle pressait contre son sein le petit Marcel.

L'horreur de cette nuit épouvantable, les coups de feu, les sauvages clameurs des cavaliers royaux, l'incendie, les gémissements des blessés, le râle des mourants, les cris de la foule, des femmes et des enfants, cherchant, éperdus, une issue au milieu des flammes et du cercle de lances qui les entourait : tout cet effroyable tableau avait bouleversé l'esprit de la malheureuse fille du pasteur.

Massin, assis sur un banc de bois, l'épée à ses côtés, avait réussi à arrêter le sang qui coulait de sa blessure, au moyen de son mouchoir et de son grand rabat.

Il songea alors à secourir l'infortuné pâtre, son enfant d'adoption. Avec la mante de Jeanne, il se mit en devoir de panser ses blessures.

Pendant ce temps, presque tous ceux des habitants de Pailhat qui n'avaient pu trouver un refuge contre les flammes dans les rares maisons de pierre, pareilles à la clouterie où était le pasteur, tombaient entre les mains des carabins et des stradiots.

Implorant en vain la merci des ligueurs, ils furent impitoyablement massacrés. Un très-petit nombre d'entre eux put seulement gagner les forêts voisines.

Ce ne fut que lorsqu'il n'entendit plus de cris ni de lamentations dans Pailhat, et qu'il crut que tout avait péri dans les flammes ou sous le fer de ses soldats, que le commandant fit sonner la trompette pour rallier ses gens.

Vingt minutes après, la troupe des royaux, diminuée d'une cinquantaine des siens, parmi lesquels le gros Gargantua, reprenait la route d'Ambert et de Brioude, pour aller annoncer à Monsieur, frère du roi, que la cause de la foi avait triomphé, et que le temple de Pailhat n'existait plus.

Vers le même moment, une petite troupe, d'une composition toute différente, arrivait au trot par la gorge des montagnes, sur la route du Forez.

Ces nouveaux cavaliers étaient au nombre de vingt environ, la plupart bien montés et bien fournis d'armures, comme la prudence l'exigeait chez des seigneurs en ces temps de guerre; le reste paraissait être des écuyers et des domestiques

Deux ou trois, parmi les seigneurs, étaient plus ou moins brillamment costumés et portaient sur le casque, comme sur la cuirasse polie, la croix des catholiques.

Les autres, au contraire, n'avaient que des armes grises sans ornement, de grands collets de peau et des chausses de fatigue.

A la vue du brasier, encore en partie incandescent, du malheureux bourg de Pailhat, qui venait de s'offrir à lui subitement au détour d'une arête de la montagne, celui qui marchait en tête de la troupe s'écria :

— De par la mort-Dieu ! comme dirait mon royal beau-frère, je ne m'étais pas trompé... C'était bien un bruit d'arquebusade, et non le tonnerre... Voyez, messieurs !

— Bel ouvrage ! fit une voix grave et sombre. Exploit des papistes, je gage...

— Qui le dit, harnibieu ?... interrompit brusquement un des cavaliers. D'Aubigné voit partout la main des catholiques. Vos hugnenots ne sont peut-être pas coutumiers du fait ?

— Et vous, Crillon, vous soutenez toujours vos frères les catholiques. Avant d'accuser, sachons du moins, palsanguienne ! quels sont les coupables.

— Pardious, messieurs ! reprit le premier cavalier, il a raison, Clignancourt. En vrai *politique*, il ne se prononce qu'à bon escient... Et toi, Castaignac, quelle est ton opinion ?

— Hé ! vous le savez bien, Sire ! répondit en gasconnant un tout jeune homme aux fines moustaches en croc. En toutes choses, mon opinion est celle de mon roi.

— A la bonne heure, cadet !

— Hé, sandis ! le fils de mon père, il ne connaît que la franchise.

— C'est cela, comme d'Aubigné et le brave Crillon.

— Mordious ! la vaillance de Castaignac vaut la leur, et quand ma bonne *Colichemarde*, qui, de père en fils, est venue jusqu'à moi, après avoir ébréché la *Durandal* de Roland...

— Et tu t'en vantes, cornibieu ! interrompit le patriotique Crillon.

— Quand mon invincible Colichemarde sort du fourreau, continua l'enfant de la Garonne, sans même daigner répondre à l'interruption du *Brave des braves*, et que sa terrible lame brille au soleil...

— Elle égale ta langue.

— Eh ! vous le dites, Sire !

— Tu iras loin, mon petit, et si tu étais à la cour de France...

— Capé dé dious ! je préfère la vôtre, Sire !

— Faute de mieux, grommela dans sa barbe naissante celui que le cadet de Gascogne appelait : Sire !

3.

— Qui sait? répliqua le Gascon, dont l'oreille subtile avait entendu. Tout chemin mène à Rome.

— Mordious, mon cadet : ce n'est toujours pas celui que j'ai suivi depuis Paris.

— Ah, Sire! dit le catholique Crillon avec sa rudesse ordinaire, au moins égale à celle du calviniste d'Aubigné, vous aviez choisi la *messe* devant le roi Charles IX, et il y a quelques jours vous présentiez un enfant en plein prêche...

— Au chant du psaume sacré :

Seigneur, le roi s'éjouira
D'avoir en délivrance...

— Harnibieu ! je le sais bien, monsieur d'Aubigné. Mais cela ne veut pas dire qu'il ait eu raison. Il avait accepté la *messe*...

— La nuit de l'exécrable tuerie, quand sonnait le glas de la Saint-Barthélemy à l'*horologe* du Palais, et quand tombait Coligny, le saint martyr de la foi... La *messe* ou la *mort!* avait dit Charles. J'eusse préféré la mort.

— Tais-toi, d'Aubigné !

— Non, Sire, je ne me tairai pas... Mais « l'esprit de Dieu a travaillé et habite encore en vous, » puisque vous êtes revenu à vos frères.

— Allons, allons ; embrassons-nous, dit légèrement le seigneur Ligier de Clignancourt; qui, de même que la plupart de ceux de son parti, celui des *Politiques* ou *Malcontents*, se moquait, quoique catholique, autant de la messe que du prêche. Pour ma part, j'excuse tout, pourvu qu'on soit fidèle à l'honneur et à sa dame.

— Ventre-saint-gris ! il a raison, le Clignancourt... Mais, halte !... et écoutons !

— Qu'y a-t-il, Sire ?

Toute la troupe s'était arrêtée.

V

LA VISION DU MOURANT.

Les cavaliers, qui n'avaient pas cessé de courir au trot sur Pailhat encore fumant et éclairé par les dernières lueurs de l'incendie, venaient d'arriver au sentier que nous connaissons et qu'avait suivi le détachement des ligueurs chargé de tourner le bourg par la montagne.

Des cris d'appel, poussés par une voix enfantine, avaient frappé l'oreille du chef de la troupe.

— Cela vient de ce sentier, dit-il : c'est un enfant qui crie... D'Aubigné, allez voir... Suivez, sire de Clignancourt ; toi aussi, Castaignac ! Et nous, Crillon, en avant !

— Toujours, Sire !... Harnibieu ! c'est ma devise.

— Et quels qu'ils soient, jouons d'estoc et de taille sur les truands qui ont fait cela.

— Ligueurs ou huguenots : à la bonne heure ! répliqua Crillon.

D'Aubigné, avec le Politique et le Gascon, avait pris le sentier, tandis que le restant de la troupe se mit à galoper vers le bourg en cendres.

A la vue de l'horrible désolation qui régnait partout, des décombres fumants, des maisons écroulées, des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, les uns en partie calcinés, les autres nageant dans le sang, le chef des cavaliers fit un mouvement de pitié et d'indignation.

— Les monstres ! dit-il. Que leur avaient-ils fait, ces pauvres gens ?... Ah ! si jamais...

— Je suis sûr, interrompit Crillon, que le roi...

— Tais-toi, Crillon ! c'est lui, cette fois, qui a donné le signal.

— La reine mère plutôt. Harnibieu ! un roi de France ne peut vouloir ces horreurs dans son royaume.

— Tu ne dis pas ce que tu penses, cette fois. Souviens-toi de Charles, son frère, arquebusant lui-même ses fidèles sujets calvinistes d'une fenêtre du Louvre. Tu as blâmé hautement toi-même ces infamies.

— Le pauvres Charles était en démence : Catherine avait abusé de son influence sur lui. Il en a pleuré des larmes de sang... « Ah ! que j'ai eu un méchant conseil ! disait-il à sa nourrice la nuit d'avant sa mort. O mon Dieu ! pardonne et fais miséricorde ! » Il eut Coconas en horreur, parce que celui-ci s'était vanté devant lui des atrocités commises, et pour cela surtout le fit condamner à mort.

— Et Henri III, qui voulait faire égorger Fervaques, uniquement parce qu'il le soupçonnait d'être en relations avec moi ? Tu le sais, puisque c'est toi qui l'as fait enfuir.

Crillon ne répondit pas d'abord.

— Sire ! murmura-t-il enfin de la voix d'un pécheur contrit, comme s'il eût à se confesser, lui, champion de la royauté, des crimes de celle-ci. Sire ! l'homme a ses faiblesses...

— Hé ! ventre-saint-gris, je le sais bien.

— Mais le roi est le roi.

— Tu le sers quand même...

— Il représente la France.

— Ah ! Crillon ! pourquoi n'es-tu pas à mon service ?

— Vous n'êtes pas le roi de mon pays.

Le chef des cavaliers ne répondit que par un sourire à cette observation, sourire étrange et qui sans doute tradui-

sait une pensée d'avenir, mais auquel Crillon, chevauchant à côté de son interlocuteur, ne put faire attention.

Tous deux, suivis de leur troupe, continuaient à avancer, mais lentement et avec peine, au milieu des débris enflammés et des corps gisants.

— Regarde, Crillon ! dit encore le chef. Ce sont bien de malheureux calvinistes. En voici un qui tient encore une Bible dans ses mains crispées.

— Et ceux-là, Sire ?

— Ils portent la croix, mais ce sont des soldats... Preuve de plus !

— Peut-être ont-ils été attaqués.

— C'est ce que nous saurons bien, si nous en rencontrons enfin un vivant.

— En voilà un !

— Où ?

— A deux cents pas devant nous.

— Un arquebusier ligueur !

— On dirait qu'il cherche un ami, un frère...

— C'est vrai, il regarde partout.

— Vous voyez donc bien, Sire !

— Quoi ?

— Pour qu'il cherche ainsi parmi les décombres et derrière les pans de mur, il faut que ce soit un habitant.

— Et tu en conclus, Crillon !

— Que c'est quelque bourg catholique, protégé par les soldats de la Ligue, qui a été assailli en camisade (attaque de nuit) par vos huguenots.

— Il va nous le dire... Hé ! l'homme !

Mais l'arquebusier qui, entièrement absorbé par ses recherches, n'avait point remarqué les cavaliers, s'était arrêté brusquement devant un petit bâtiment préservé du feu.

Il avait mis son arquebuse en joue.

— Arrête, coquin ! s'écria le chef, en éperonnant en même temps son coursier.

Mais le cheval se cabra devant une poutre qui crépitait encore, et un coup de feu retentit.

— Cornibieu ! s'écria Crillon, catholique ou calviniste, je le tue comme un traître.

On franchit l'obstacle, malgré la répugnance des chevaux; mais le meurtrier avait disparu.

— Où a-t-il passé, le pendard ? demanda Crillon.

— Courons toujours à cette maison... Il y a peut-être quelqu'un à sauver :

— Sire ! il me faut ce garnement. Je vous laisse pour le querir. Cornibieu ! je l'assomme à coups de pommeau.

— Va, Crillon ! va, fais ton métier de vengeur, chevalier sans reproche !... Suivez-le, messieurs.

Et le digne Crillon, que rien ne pouvait jamais retenir, qu'il eût à sauver un honnête homme ou à punir un scélérat, courut avec l'escorte à la recherche du félon arquebusier, tandis que le chef des cavaliers mettait pied à terre devant la maison.

Ce dernier avait à peine passé la bride de son cheval à un anneau dans le mur, qu'il entendit des cris d'enfant dans l'intérieur du bâtiment.

— Encore un *mion* qui pleure ! dit-il en s'élançant par la porte ouverte, sans se donner la peine de tirer son épée.

A quelques pas d'un homme agonisant, couché sur le sol, un groupe confus se débattait, à la lueur de l'incendie qui achevait de consumer une grange voisine, et dont les reflets de temps en temps plus vifs, venaient, par la fenêtre ouverte, éclairer sinistrement cette scène de violence.

L'arquebusier, que Crillon cherchait en vain dans les environs, tenait à bras-le-corps une femme évanouie qu'il voulait emporter, tandis qu'à la jupe et aux genoux de l'infortunée s'attachaient, d'un côté, un enfant en larmes, de l'autre, les mains crispées d'un blessé.

Le soldat royal jurait et lançait des coups de pied aux deux malheureux, mais en vain; car le blessé, dont le poids

seul suffisait pour retenir la victime, se cramponnait à la jeune femme par des efforts convulsifs.

— Jeanne est à moi, disait le ligueur en ricanant.

— Misérable ! répondait le blessé, tu viens d'assassiner son père.

— Crois-tu donc, répliqua l'autre, que je l'aie jamais voulue pour femme?... Une huguenote !... Néanmoins elle sera à moi : je l'ai juré.

— Cornibieu ! s'écria le compagnon de Crillon, en empruntant à celui-ci un de ses jurons favoris. Tu en as menti, Guisard maudit !

Et, le saisissant d'une main par le pourpoint et la fraise, de l'autre il lui asséna sur les bras de vigoureux coups de poing.

— Jarnigoi ! ajouta-t-il, je me souviens du Béarn. Voilà comment m'en baillait une de mes nourrices, et voilà comment aussi j'en baillais moi-même, dans les rochers de Coaraze, aux garçons du pays... Tiens, tiens ! lâcheras-tu?

Le ligueur finit par lâcher, en effet.

Pâle de rage, il tira sa guindrelle et se retourna.

Mais à peine eut-il aperçu le visage de son adversaire, qu'il s'écria stupéfait :

— Le roi de Navarre !

Aussitôt, sans demander son reste, il bondit vers l'étroite fenêtre, l'escalada et disparut.

Le Béarnais, qui se livrait toujours à l'impression du moment, quelles que fussent les scènes auxquelles il assistait, se mit à rire aux éclats en voyant cette fugue d'écureuil.

— Ventre-saint-gris ! dit-il, voilà un gaillard qui sera capable d'entrer au ciel par une lucarne, si, comme je l'espère bien, monseigneur saint Pierre lui refuse la porte.

Pendant cette scène, la jeune femme évanouie était tombée à terre comme une masse inerte, l'enfant se lamentait sur le corps de sa mère, le blessé cherchait à la ranimer, et le moribond était dans les affres de la mort.

A cette vue, Henri, reprenant son sérieux aussi rapidement qu'il s'était ébouffé, se pencha vers l'infortunée, et aida Michel le pâtre à la faire revenir à elle, tout en le questionnant avec le plus vif intérêt sur le désastre qui avait frappé le bourg.

— Ah! Crillon, j'ai raison contre toi, murmura-t-il quand il eut appris la vérité. Ces pauvres gens sont mes coreligionnaires.

Puis, voyant que Jeanne paraissait sortir de son évanouissement, il alla vers le mourant, et visita sa blessure.

— Las! dit-il. Tout l'art de maître Ambroise Paré n'y ferait rien. La balle de ce chenapan est dans les côtes... Il est presque trépassé : pauvre pasteur!

Comme il arrive souvent aux approches de la mort, le malheureux Massin sembla se ranimer : il ouvrit les yeux.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il d'une voix éteinte.

— Cher maître, c'est moi...

— Vous!

Le moribond, qui étendait la main, rencontra la cuirasse médiane du roi; il fit un geste d'horreur.

— Un reître, un ligueur!

— Ventre-saint-gris! non, dit vivement Henri.

— A ce juron bien connu déjà, Massin souleva la tête, examina un instant l'homme qu'il avait devant lui, et le reconnut enfin.

— Le Béarnais!

— Pardious! en chair et en os.

— Que le Seigneur soit béni! Vous leur avez échappé...

— Mais oui, grâce à Crillon et à quelques autres gentilshommes catholiques, sous la protection desquels j'ai traversé la Bourgogne et le Lyonnais.

— Vous nous vengerez!

— J'y compte bien.

Le vieillard calvaniste leva le regard au ciel, et comme si, au moment d'entrer dans l'autre vie, l'esprit de Dieu se

fût déjà emparé de son âme, et lui permît, des hauteurs où elle planait, de voir dans l'avenir :

— Sire ! dit-il d'un ton d'inspiré, vous êtes l'élu du Seigneur... A vous le glaive du droit et le sceptre de la justice !... Roi, vous ferez régner la paix et la tolérance, et par vous l'Europe entière doit...

Il s'arrêta : son œil se voila...

— Ah ! du sang, reprit-il, encore du sang !... O mon Dieu ! écartez cet horrible nuage.

— Qu'est-ce ? Parlez ! dit vivement le Béarnais, qui, malgré son insouciant scepticisme habituel, était fortement impressionné par les paroles du mourant.

— Roi ! fit solennellement le vieillard, voyez-vous cet enfant, mon petit-fils ?

Il montrait Marcel.

— Ce gentil blondin ?

— Ayez-en grand soin !

— Jarnidieu ! il me plaît, le petit luron, et j'en fais mon affaire.

— Confiez-le à de bonnes et de sages mains.

— Nous y aviserons.

— Henri de Bourbon ! les mielleuses paroles de la première femme ont perdu...

— Notre père Adam, je le sais : mais le moyen d'y résister, mordious ?

— Vous aimez et vous écoutez trop les dames.

— Ventre-saint-gris ! je ne suis pas un moine.

— Sire, écoutez ! Que jamais femme ne vous fasse éloigner de vous cet enfant, quand il sera grand. *Lui* et *celle* que je vois s'avancer...

— Celle que vous voyez s'avancer ? demanda Henri étonné.

Le Vert-galant regardait déjà tout autour de lui.

— Elle vient, cette autre enfant prédestinée... elle approche... la voilà !

— Je crois qu'il commence à battre la breloque, pensa le roi de Navarre.

— Que... tous deux, Henri de Bourbon!... soient, votre... votre...

— Achevez!

— Votre égide, ô roi de France!

A ces mots, qui firent tressaillir le Béarnais des pieds à la tête, le vieux calviniste se renversa et expira.

En même temps que pénétraient dans la salle de la clouterie plusieurs personnes, un cri déchirant retentit.

C'était Jeanne qui venait de pousser ce cri.

Depuis quelques moments, assise sur son séant, elle regardait son père d'un œil hagard, la prunelle dilatée, et l'écoutait sans comprendre.

En voyant retomber son père, elle s'était subitement redressée. S'approchant lentement du vieillard inanimé, elle prit sa tête entre les bras, en caressa un instant la chevelure argentée, puis appela doucement, comme si elle eût craint de réveiller quelqu'un :

— Marcel! Marcel!

Le petit alla vers sa mère. Alors, avec un navrant sourire, et une singulière inflexion dans la voix : elle dit à l'enfant :

— Tu vois, il dort... il dort, le père!... Ne le réveille pas...

Et inclinant contre son sein la tête du mort, elle se mit à la balancer naïvement, en chantant à demi-voix une vieille chanson de nourrice.

L'esprit de la pauvre femme avait succombé aux sombres péripéties de cette épouvantable nuit.

Jeanne était folle!...

Henri détourna le regard de cet affligeant spectacle, pour le porter sur ceux qui venaient d'entrer.

— Sire! dit Crillon, nous n'avons pu découvrir le bandit.

— Hé! pardious, c'est moi qui l'ai laissé s'échapper, répondit le roi.

— Vous, Sire!

— Le drôle avait une mine si singulière, et il grimpait comme un écureuil : cela m'a fait rire.

— En revanche, nous avons trouvé un roussin de reître et une haridelle de stradiot, qui avaient perdu leurs maîtres et erraient derrière le village.

Et moi, intervint d'Aubigné, en montrant son visage austère, j'amène deux papistes : un vieux porte-chape et une nonnain, avec leur poulette.

— Une petite fille! s'écria le roi avec la plus vive surprise.

— La voici!

Et d'Aubigné, tout rude qu'il paraissait, rejeta délicatement son manteau et découvrit l'enfant endormi sur son bras et la tête appuyée contre son épaule.

— Ah! la charmante brunette!

— N'est-ce pas, Sire?

— Donne-la-moi, d'Aubigné! que je la baise sur ses lèvres de cerise.

— Vous la réveilleriez! Pauvre petite! elle avait tant crié, qu'à peine l'eus-je prise, elle s'endormit.

— Et ces gens d'Église?

— Quoique de leur bord, ces damnés ligueurs les avaient attachés à des arbres... Vous avez beau me dévisager avec vos gros yeux, Crillon : c'est ainsi. Demandez-leur un peu!

— Hélas! dit le vieux prêtre, c'est la vérité.

— Que faisiez-vous dans ces montagnes? demanda Henri.

— La petite, qui s'appelle Marie de Beauvilliers, était au monastère de Charlieu. Je suis son parent. Sa mère, la comtesse de Saint-Aignan...

— Ah! j'ai connu le comte à la cour de France.

— Une la Bourdaisière... Je fus chargé de ramener cette chère créature à sa mère, au château de la Ferté-Imbert.

Mais, avec cette digne sœur, qui la soignait sous la direction de notre cousine, l'abbesse de la succursale de Charlieu, je crus devoir suivre les montagnes, la plaine étant tenue par les gens de guerre, et l'armée du roi compte tant de sauvages routiers, autant à craindre pour nous que les huguenots!...

— Plus à craindre, corps-Dieu! interrompit d'Aubigné.

— Harnibieu! riposta Crillon, cela vous plaît à dire, Monsieur!

— Paix, compaings! fit Clignancourt le Politique. On se vaut, et qui se sent le moins véreux jette la première pierre!

— Ventre-saint-gris! opina le roi, c'est aussi mon avis... Et le tien, Castaignac?

— Hé, cadédis! répliqua vivement le cadet de Gascogne, je pense toujours comme mon roi, et qui me contredit aura affaire à ma bonne Colichemarde, qui blessa Roland à Roncevaux.

— Hâbleur! fit Crillon en haussant les épaules, malgré la fanfaronnade du Gascon.

Mais celui-ci se garda bien de relever ce démenti; il connaissait trop bien son Crillon. Le Béarnais riait sous cape.

— Çà, dit Henri, qui reprit bientôt sa gravité, nous allons rendre les derniers devoirs à ce ministre de Dieu. D'Aubigné chantera un psaume.

Les domestiques avaient apporté de la forêt des branches de pin résineux, qu'ils avaient allumées aux derniers tisons de l'incendie.

Tandis que les écuyers donnaient leurs soins au pâtre Michel, dont les blessures n'avaient rien de très-grave, mais que la seule perte du sang avait épuisé, d'autres détachaient doucement l'infortunée Jeanne du corps de son père, en lui disant qu'ils allaient coucher le vieillard endormi.

— Dans son bon lit, au logis, n'est-ce pas? murmura-t-elle bien bas, toujours avec son sourire, de peur de l'éveiller.

Et elle laissa faire.

Dans la cheminée de la clouterie on alluma du feu, et on l'assit devant avec son enfant. Le prêtre et la bénédictine, à laquelle d'Aubigné, qui commençait à être fort embarassé de son fardeau, avait rendu la petite Marie, prirent place aux côtés de Jeanne. On coucha Michel sur deux manteaux.

Avec les gentilshommes catholiques et protestants, Henri voulut assister à l'enterrement du moniste Massin, qu'on mit dans une fosse creusée par les serviteurs à la lisière de la forêt.

Quand ce fut terminé, et que d'Aubigné eut dit son cantique de mort, Crillon se signa dévotement en bon catholique, puis jeta un peu de terre sur la dépouille du pasteur calviniste.

— A la bonne heure ! murmura le seigneur de Clignancourt, en imitant Crillon.

Le Béarnais pleurait à chaudes larmes. On sait d'ailleurs qu'il avait à tout moment la larme à l'œil. Il avait le cœur si tendre, le bon Henri..., trop tendre dans d'autres circonstances !

On s'en retournait vers la clouterie, où l'on avait résolu de goûter un peu de repos en attendant l'aube, lorsque le roi, qui marchait en avant avec Crillon et d'Aubigné, heurta du pied contre une masse humaine couchée sur le sol, et qui rendit un son métallique.

VI

LE REITRE ET LA COLICHEMARDE.

Der Teufel ! avait, en même temps, grommelé une grosse voix tudesque.

— Hein ? fit le Béarnais.

— Ah ! stratiot du tiaple, continua la voix, tu n'auras pas les pichoux !

Un serviteur s'était approché avec une branche résineuse, et il éclaira l'épais torse et la face grotesque du gros Gargantua, le capitaine des reîtres.

Celui-ci, revenant à lui peu à peu, s'était assis sur son séant et regardait d'un air effaré la compagnie qui se trouvait devant lui.

De temps en temps, il frottait ses yeux fauves, qui ressemblaient à deux petits lumignons mal pris, plantés de travers dans sa large face bourgeonnée et barbue, tandis que son nez, rubicon et évasé, faisait l'effet d'un éteignoir.

Il cherchait à se rendre compte du pourquoi il se trouvait là, et de ce que c'étaient que ces gens qui l'entouraient.

Enfin il se mit à éternuer d'une façon si bruyante, avec une secousse par tout le corps qui fit tellement retentir toutes les pièces de son armure, que Crillon lui-même en recula.

Mais cet effort sternutatoire eut pour résultat de ranimer tout à fait notre colossal reître, et de dissiper complétement le trouble de ses esprits.

— *Der Teufel !* cria-t-il d'une voix de tonnerre, et en se relevant tout d'une pièce. Gui êtes-vous ?

En même temps, il cherchait des yeux sa flamberge autour de lui. Mais, ne l'apercevant pas, il tira sa dague et mesura les gentilshommes d'un air menaçant.

— Tout beau ! fit Crillon. Vous voyez bien que nous sommes en nombre.

— C'est vrai, *Douner ound Hagel !* Edes-vus des soldats du roi ou des huguenots ?

— Regardez-moi bien !

— Gonnais bas.

— Et ceci ?

Crillon montrait la croix sur son casque.

— *Ia ia,* che vois pien, mais les autres ?

— Est-ce que tu ne m'as jamais vu ? demanda le Béarnais.
— Ni vu ni gonnu.
— Ventre-saint-gris ! tu n'as donc jamais été à la cour ?
— Ah ! tiantre, che vus regonnais maindenant, vus !
— C'est bien heureux !
— Vus êdes le roi casgon... Ah ! *Der Teufel!* me v'là pien dombé !
— Comme un diable dans un bénitier, répliqua le roi en riant.
Le reître promenait ses regards autour de lui, comme pour chercher son cheval, car il ne pouvait espérer échapper à pied.
— Allons ! rends-toi, dit Henri.
— C'est pon à dire, mais si che ne veux bas être bendu, moi !
— Au fait, cela te revient de droit. Vous avez fait du propre dans ce malheureux bourg.
— Tame ! c'avre êdre la gonsigne, et che ne tois bas être bendu bour ça.
— Jette ta dague toujours, et rends-toi.
— Che vus tis gue che veux pas être bendu, moi : ça fait faire une drop vilaine crimace, t'abord.
— Tu n'es déjà pas si beau, fit observer Clignancourt.
— Et buis, continua le reître en se grattant l'oreille...
— Et puis ?
Le soudart allemand parut réfléchir un moment.
— Eh pien ! no, no... che veux bas le dire.
— Ah ! il y a un mystère ?
— *Ia, ia*... un cros mysdère...
Il poussa un ronflant soupir et finit par conclure, comme il avait commencé :
— Et che veux bas êdre bendu, moi !
— Défends-toi alors, lui dit le roi.
— Tonnez-moi une ébée, répliqua tranquillement le reître.

— Castaignac ! tends-lui la tienne.

— Mon épée à ce soudart ! fit avec une superbe indignation le cadet de Gascogne. Ma bonne et vieille Colichemarde qui a pourfendu Roland !... Hé! cadédis, que diraient mes nobles aïeux ? Et ma Colichemarde en rougirait, mordious !

— Elle ne sera que plus fière encore, car elle va se mesurer avec l'épée de ton roi.

En entendant cela, tous les gentilshommes se récrièrent.

Le roi de Navarre faire l'honneur à cet aventurier de croiser le fer avec lui !

Ce n'était pas qu'ils doutassent de l'issue du combat, mais la majesté royale ne devait pas s'abaisser jusqu'à ce rouffier allemand.

— Hé ! pardious, s'écria le fils de Jeanne d'Albret, dans les montagnes du Béarn, quand j'étais petit, je me battais avec tous les garçons du pays.

Henri était un doux entêté, et quand une fois il avait décidé quelque chose, il ne revenait pas facilement à d'autres idées. Du reste, il avait son projet.

Le cadet de Gascogne dut remettre au reître la Colichemarde de ses illustres aïeux.

L'Allemand tomba en garde.

— Tiaple! rognonna-t-il, c'est bas lourd gomme mon *schwerdt*. C'est un chouchou !

— Comment te nommes-tu? lui demanda le roi avant de l'imiter.

— Ils m'ont abelé *Karkantoua*, che savre bas burguoi.

— Apparemment parce que tu as bon appétit.

— Oh ! bur l'abédit ça va duchurs. Che manche un guart de mudon et un bulet dut endier, guand ch'en ai... *Ia, ia*, che manche pien, et che pois pien aussi... Che ne m'en blains bas.

— Eh bien ! si tu me tues, Gargantua, je défends qu'on te maltraite. J'ordonne même qu'on te serve, à Usson, tout un veau à déjeuner.

— Un feau !... Gu'est-ce que vous tites là ?... Si che vus duais, vus me bardonneriez gomme ça ?

— Foi de roi ! Vous l'entendez, messieurs !

Le reître regardait Henri, en ouvrant de grands yeux. Une pareille générosité, et surtout la perspective inattendue d'un veau tout entier, lui allait droit au cœur.

Il crut pouvoir gagner le veau, tout en évitant le combat.

— Ah ! s'écria-t-il de la voix la plus tendre, vus êdre un pon roi, vus !... Moi, che veux bas me badre avec vus.

Il jeta la Colichemarde, dont la légèreté du reste ne lui inspirait qu'une médiocre confiance.

Ceci ne faisait nullement l'affaire du Béarnais.

— Prends garde ! dit-il. Si tu te rends sans coup férir, je ne te promets pas la vie sauve, et tu pourrais bien être pendu.

Il avait compris que c'était surtout la pendaison qui ne souriait point à notre capitaine.

— Ah ! c'est ça, répliqua le reître. Moi, che veux bas êdre bendu. Badons-nus !

Il ramassa tranquillement la Colichemarde du Gascon.

— *Der Teufel !* fit-il encore, en la pesant dans sa large dextre. Ce n'est bas mon *brand*. Gomment vais-che manier ça ?

Henri avait tiré son épée.

— Allons, en garde ! dit-il.

— *Ia, ia*, ch'y suis.

Mais le gros reître, qui n'était pas habitué à combattre à pied, au lieu de se fendre en avant et de porter des bottes, resta les pieds écartés, comme s'il était encore à cheval sur son roussin, et ne songea qu'à fournir des coups de taille.

Le roi parait en souriant, puis jouait d'estoc, faisait des feintes, des menacés, des battements, des liements avec une telle prestesse, que le reître n'y voyait que du bleu.

Henri harcelait, éblouissait son Allemand, qui bientôt sua à grosses gouttes.

On entendait celui-ci souffler comme un cheval, et par moments beugler comme un bœuf. Ce n'était pas un combat pour lui, mais un travail de galérien.

— Où est mon *schwerdt*, mon *brand*, *der Teufel!* hurlait-il.

Et en effet, avec une grande et pesante flamberge, il eut d'un seul de ses coups fait voler en éclats l'épée du roi.

Mais ne sachant pas manier avec l'art de l'escrime la lame espagnole du Gascon, elle lui devenait inutile, et ses mains d'Hercule, habituées à plus lourde besogne, étaient trop peu agiles pour tirer parti de la Colichemarde.

Le Béarnais s'amusait.

Voyant enfin que le reître n'en pouvait plus, par un croisé rapide, il fit sauter le fer des mains de son adversaire.

Aussitôt, marchant vivement en avant, et profitant de la stupéfaction du reître, il lui appuya la pointe de son épée sur la gorge.

— Te rendras-tu maintenant? lui cria-t-il.

— *Ia, ia, der Teufel!* il le faut pien, mais seulement che veux pas être bendu.

Décidément c'était là son cauchemar.

— Tu ne seras pas pendu, et tu auras ton veau, mais à une condition.

— Che mancherai le feau! Ah! *mein gott.*

— Avec deux pots de vin par-dessus le marché.

— Oh! barlez!

— C'est que désormais tu m'appartiendras!

— C'est chuste! Me v'là à vus, gorps et âme, foi de Karkantoua.

Le Béarnais, avant de remettre son épée au fourreau, se tourna vers Crillon.

— Tiens, Crillon! dit-il, je me sens en veine. Veux-tu que je t'en fasse autant, pour que tu entres à mon service?

— Sire! vous pourriez être trompé à ce jeu.

— Essaye toujours.

— Oubliez-vous que vous êtes sous ma sauvegarde?

— Ah! c'est vrai. A la première bataille, alors!

— Que je ne désire pas, harnibieu!

— Quoi! ne serais-tu plus Crillon?

— Je ne la désire pas contre vous.

Henri lui tendit la main avec un bon sourire. Puis on regagna la clouterie.

Mais on dut se passer de souper dans ce bourg en cendres. Heureusement qu'on avait bien dîné à Châtelneuf.

On s'arrangea tant bien que mal pour dormir. Avant de s'envelopper dans son manteau, le Béarnais s'approcha des pauvres gens accroupis ou couchés près de l'âtre, pour s'informer de l'état du blessé et de la malheureuse folle, et vit que le blond garçonnet, qu'il avait pris sous sa protection, dormait d'un bon sommeil.

— Monsieur de Clignancourt! dit-il, en s'adressant au Politique, comme je fais la guerre, moi, et que je serai toujours par monts et par vaux, vous devriez bien me faire un plaisir?

— Lequel, Sire?

— Vous n'êtes ni ligueur, ni huguenot, et je voudrais que ce petit n'épousât les passions ni de l'un ni de l'autre parti.

— Voilà une parole de sagesse.

— Vous m'obligerez en vous chargeant de l'avenir de l'enfant que la catastrophe de cette nuit m'a légué, dans le cas où je mourrais.

— Mordious! intervint le cadet courtisan, vous vivrez cent ans, Sire.

— Je puis être tué.

— Les balles vous respectent, cadédis!

— Il y a le poignard et le poison... Mes occupations de guerre pourraient du reste m'empêcher de songer à l'établissement futur de cet orphelin. Clignancourt, serez-vous assez bon pour avoir de la mémoire à ma place?

— Volontiers, j'aime les enfants.

— Et si vous pouviez même vous charger de son éducation dans votre manoir, derrière la butte Montmartre...

— Je ne lc pourrais guère plus que vous, Sire, par le temps qui court.

— C'est juste. Ah çà ! quel parti allez-vous suivre?

— A dire vrai, je n'en sais rien encore. Je vous dirai cela à Usson.

— Ah ! si Crillon avait seulement la même incertitude, fit Henri de Navarre en soupirant.

— Je suis soldat du roi, répliqua le rude guerrier, qui venait de s'étendre sur le sol battu de la clouterie. Mon devoir est tout tracé. Bonsoir, Sire !

Et il ferma tranquillement les paupières.

— Je vais donc être obligé, reprit Henri, de laisser le petit avec sa pauvre mère au château d'Usson.

— La Reine Marguerite s'y rend souvent, fit observer d'Aubigné.

— Hé ! l'enfant a cinq ans au plus.

— Mais plus tard...

— D'ici là nous aviserons ; du reste...

Le mari de Marguerite de Valois dirigea son regard vers un coin de la salle, où était étendue une formidable masse, dont les bruyants ronflements, sortant d'énormes cavités nasales, faisaient trembler les vitres. Il murmura les mots de *reître*, de *Gargantua*, et de *Margot*.

Le fin Gascon avait ses desseins.

— Et toi, mignonne ! dit le roi à la petite Marie de Bauvilliers, qui venait de se réveiller sur les genoux de la nonne. As-tu bien dormi?

La fillette ouvrait de grands yeux. Jamais elle n'avait vu autour d'elle tant de gens de guerre. Mais l'air ouvert et la bonhomie de celui qui venait de lui adresser la parole, ainsi que son doux sourire, lui plurent et l'enhardirent.

— Ah ! gentil Sire ! fit-elle en tendant vers lui ses deux petits bras.

Le Béarnais la prit, s'assit sur un escabeau, et durant un bon quart d'heure la fit sauter et joua avec elle, riant jusqu'aux larmes et émerveillé de sa gentillesse.

Par moments, il rêvait pourtant, en pensant aux étranges prédictions du pasteur mourant.

— Ah ! dit-il enfin, en la rendant à la bénédictine. Que je voudrais donc avoir un poupard comme cela !... Mais si jamais Margot m'en baille un, ventre-saint-gris ! ce ne sera point de ma faute.

On sait quelles étaient les mœurs plus que légères de Marguerite de Valois, qui changeait plus d'amant que de vertugadin. Elle avait déjà eu successivement pour favoris Entragues, Charins, Martigues, Guise, la Mole, Saint-Luc, Bussy, sans compter pages et roture ; car, sous ce rapport pareille à Henri de Béarn, dont le cœur s'exaltait si facilement, l'ardente et inconstante fille de Catherine de Médicis se laissait aller à tous les caprices de son imagination. Et combien d'autres devaient suivre encore !

Pour s'excuser, du reste, elle feignait d'avoir un grand éloignement pour le roi de Navarre, sous prétexte qu'il « sentait l'ail. »

Ces déréglements de Margot furent-ils la cause des nombreuses liaisons de Henri, ou bien l'humeur volage du roi de Navarre détermina-t-elle les représailles de la reine ?

Le fait est que les mœurs de l'un et de l'autre se ressentaient du milieu corrompu dans lequel ils avaient vécu.

La cour de France, sous Catherine de Médicis, offrait un mélange de dévotion outrée et de vie dissolue. La reine mère, à sa politique d'intrigues et de ruse, faisait du reste servir les raffinements de la galanterie. N'avait-elle pas ses dames et filles d'honneur, son *escadron volant*, qu'elle lançait habilement au beau milieu du camp de ses adversaires, pour

les attirer dans ses *lacs*, dissoudre leurs ligues et les vaincre mieux que par la bataille?

Le mariage même du prince de Béarn avec Marguerite n'avait été, pour l'artificieuse Italienne, qu'un moyen d'amener à Paris Jeanne d'Albret, qu'elle fit empoisonner, dit-on, ainsi que Coligny et les principaux calvinistes, qui furent égorgés à la Saint-Barthélemy.

Henri de Béarn, ayant poussé un soupir, alla prendre place au milieu de ses compagnons; bientôt il dormit comme eux.

Au point du jour, il fut le premier debout.

— Hé! d'Aubigné! Crillon! Clignancourt! Castaignac Allons, en route! s'écria le roi.

Les gentilshommes furent prêts en un clin d'œil. Ils étaient habitués à ces façons de voyager.

On fit avancer les montures. Les mules du prêtre et de la nonne servirent à recevoir Jeanne et Michel tout enveloppé de bandages.

Les deux chevaux trouvés à Pailhat furent donnés aux religieux.

Au moment de mettre le pied dans l'étrier, le roi se souvint de son champion de la veille.

— Et mon reître? demanda-t-il.

— Harnibieu! je crois qu'il dort toujours, répondit Crillon.

En effet, Gargantua était encore plongé dans les bras de Morphée. Seulement il ne ronflait plus: il rêvait, et son rêve était triste.

— *Lieber Gott!* geignait-il, ch'avre rien manché debuis longdemps... Ah! gue che me sens greux là-tetans... Ah! *mein Gott*, c'est gomme un crand drou tans mon bauvre esdomaque.

Le roi le secoua brusquement et cria de sa plus grosse voix:

— Gargantua!

L'énorme Allemand tressaillit, mais demeura couché.

— Gargantua ! répéta Henri, nous levons le camp.

— Sans mancher ni poire ! fit lamentablement le soudart. Mais il ne bougeait toujours pas.

— Et ton veau ?

Pour le coup, le gros reître fut ébranlé comme jadis la muraille de Jéricho au son de la trompette de Josué. En un instant il fut sur pied.

— Mon feau !... où gu'il est, mon feau ?

— A Usson, où nous allons.

— Ah ! le pon roi que vous êdes !... Un feau dut entier !... Ma cheval, où est ma cheval ?

— Ah ! voilà ! où l'as-tu laissé ?

Le reître se gratta l'oreille.

— Dame ! il faudra nous suivre à pied, dit gaiement Henri, qui s'amusait de la drôlatique figure que faisait le routier.

— Suifre à bied !... Ah ! *mein lieber Gott !*

— A cause des dames et du blessé nous irons lentement.

— A bied... sans avoir manché !... *der Teufel* !

Il eût presque envie de pleurer, le pauvre diable. Le roi le prit en pitié.

— Allons ! on va s'arranger. On a trouvé derrière le bourg un gros bidoris cap de more, qui semble fait exprès pour toi.

— Cavecé te noir !... Mais c'est ma cheval... gui rue fort, n'est-ce bas, avec des bédarades en veux du en voilà ?

— Harnibieu ! fit Crillon, avec des pétarades de tonnerre.

— Il est si chentil, ma cheval *Rossschwanz*... surdut guand il avre pien manché.

— Comment le nommes-tu ?

— *Rossschwanz*... choli nom, n'est-ce bas ?

— Ventre-saint-gris ! je crois bien : ta langue est faite pour les chevaux.

Gargantua pleura de joie en revoyant son épais mecklembourgeois, digne d'un cavalier comme lui.

Il fut convenu que le reître prendrait le prêtre en croupe.

— *Hab kein Angst* ! n'aie bas beur ! dit Gargantua en se hissant sur son *Rossschwanz*. Il en borderait dix gomme doi, mon ami frogard !

La petite troupe se mit de la sorte en route pour le château d'Usson, allant au trac d'amble, presque au pas, à cause du blessé, dc la folle et des enfants.

— Ayez-en bien soin, de ces petits angels, recommanda le Béarnais, qui ajouta à voix basse en se parlant à lui-même : Ventre-saint-gris ! les paroles du pasteur me trottent dans la cervelle.

On tourna Ambert, on déjeuna au Monestier, et l'on dîna à Fournole. On peut croire que, dès la première halte, Gargantua prit un fier à-compte sur le festin promis à Usson.

Comme l'armée du duc d'Anjou, s'étant portée sur Brioude au sud, avait laissé le pays libre, Henri et ses compagnons purent atteindre le vieux castel sans encombre, au soleil couchant.

VII

LE CHATEAU D'USSON.

— La drôle de bicoque, milladious ! s'écria le jeune cadet de Gascogne en apercevant la pittoresque forteresse.

— Tu appelles le châtel d'Usson une bicoque ! répliqua le roi Henri. Ventre-saint-gris ! je n'ai jamais vu le tien, mais...

— Le château de mon père est le plus formidable des rives de la Garonne.

— Et je gage, dit Clignancourt, que du balcon, quand tu étais petit, tu pouvais...

— Connu, ventre-saint-gris! De Coaraze j'en faisais autant en chemise. Seulement ce n'était pas la Garonne qui coulait au pied. Mais ni Coaraze, ni le château de ton père, cadet, ne valait celui de Margot. Regarde plutôt!

— Hé! je le vois bien. La montagne ressemble au bonnet du Pape.

— Tu as donc lu maître Scaliger?

— Je ne lis jamais, milladious!

— C'est qu'il l'a dépeint comme tu viens de le faire. Avec ces trois bourgs, l'un sur l'autre, aux flancs de la montagne taillée en pain de sucre étêté, Usson ressemble, en effet, à la tiare du Pape.

— Seulement, au-dessus de la tiare se dresse encore comme une longue coulevrine debout...

— Hein? quel donjon!... Et vois la triple muraille!

— Hé, cadédis! elle n'est pas inabordable, et s'il fallait...

— Bien, mon cadet! j'aime à te voir cette noble vaillance... Je suis sûr qu'avec ta Colichemarde...

— Avec ma Colichemarde, qui a transpercé Roland! hé! je prendrais Usson comme...

— Comme un godiveau d'andouillettes et de béatilles.

— Hé! vous le dites, Sire!

Le Béarnais se tourna vers l'escorte :

— Ventre-saint-gris! s'écria-t-il, je suis Gascon, je ne peux le nier; mais avec cent cadets pareils, je gagnerais le royaume de France.

On voit quelles étaient déjà les préoccupations du petit roi de Navarre.

— Harnibieu! opina Crillon, c'est une fière bastille tout de même, que vous a donnée là madame Marguerite. C'est un beau fleuron à votre couronne.

— Ventre-saint-gris! si elle n'y avait mis que cela... à ma couronne! répliqua en riant le gai Béarnais.

— Sire!...

— Ne vas-tu pas la défendre aussi, Crillon, parce qu'elle est la sœur de ton roi? Ne pousse pas si loin le dévouement. Autant vaudrait jurer que le diable ne tente pas un chrétien, ou que Gargantua ne boit jamais.

— Moi! fit le gros reître. Ch'aime à poire comme à mancher.

— Tranquillise-toi! tu trouveras là-haut de quoi te contenter... Mais que vois-je? Mes yeux ne me trompent-ils pas?

— Un étendard flotte sur le donjon, Sire!

— Ventre-saint-gris! c'est celui des Valois.

— Sire! dit Crillon, c'est bon signe.

— Pour le roi de Navarre ou pour le mari de Margot?

— Si la reine est à Usson, c'est que Catherine veut faire la paix.

— Déjà?

— Sûrement.

— Je crains Catherine et ses messagères.

— Pas toujours.

— Ventre-saint-gris! Crillon, tu te fais politique.

— Si la dame de Sauve était avec la reine Marguerite...

D'Aubigné intervint vivement :

— En ce cas, s'écria-t-il, je dirais au roi : Sire! fuyons Usson comme la peste.

— Moi, dit Crillon, je conseillerais, au contraire, de pousser de l'éperon.

Le Béarnais se mit à sourire.

— Crillon! te voilà complice du petit dieu Cupido.

— Du roi, toujours du roi. Je veux la paix en France.

— Jarnigoi! moi aussi. Allons à Usson!

— Maudit cotillon! murmura d'Aubigné. Si madame de Sauve est à Usson, tout est perdu.

En quittant Paris, le Béarnais n'avait regretté qu'une chose, mais quelle charmante chose! Charlotte de Beaune de Semblançay, dame de Sauve, une des plus belles créatures de la cour, une des plus séduisantes sirènes de l'escadron volant de Catherine! Henri faillit s'égorger pour elle, dans un duel sans témoins, avec le duc d'Alençon.

C'était déjà sa cinquième passion. Ses quatre premières avaient été Fleurette, la gentille fille du jardinier de Nérac; mademoiselle de Tignonville; Dayelle, la jolie Grecque, et la malheureuse Catherine du Luc.

Las! ce n'était que le commencement... Et Henri avait vingt-quatre ans.

Il y avait encore une assez grande distance à parcourir avant d'arriver à Usson, qu'on voyait élever jusqu'au ciel son donjon élancé, sur le cône de basalte qui lui servait de fondement.

Mis en excellente humeur par l'espoir de retrouver à Usson, d'une manière si inattendue, avec la reine Margot, la belle madame de Sauve, Henri voulut jaser et s'amuser.

— Donc, mon brave Crillon, dit-il, te voilà pour le moment en ligue avec les dames de la cour.

— Harnibieu, Sire! ce n'est que pour le roi et la France.

— Beau roi que mon cousin Henri III!

— Ce n'est pas moins mon roi.

— Et quelle cour!

Cornibieu! je le sais bien. Sur ce chapitre, je suis de votre avis. Ce sont les *mignons* qui gâtent mon roi.

— Quand ce n'est pas le roi qui gâte ses mignons.

Crillon ne répondit point : il rougissait, rien que de songer à ce qu'était alors la cour.

—Ces beaux mignons, au maintien fardé avec ostentation, reprit Henri, ne font qu'imiter leur maître. « Ils portent leurs cheveux onguents, frisés et refrisés par artifice, remontants par-dessus leurs petits bonnets de velours, et leurs fraizes de chemises de toiles d'atour, empezées et longues

de demi-pied, de façon qu'à voir leur teste dessus leur fraize...

— Il semble, interrompit d'Aubigné, que ce soit le chef de saint Jean dans un plat.

— « Le reste de leur accoutrement efféminé et aromatisé est fait de même. Leurs exercices sont de jouer, blasphémer, sauter, danser, volter, quereller, sans compter le reste, et suivre le roi partout et en toutes compagnies, ne faire, ne dire rien que... »

— Pour lui plaire, ajouta le huguenot.

— Pour lui plaire, tu entends, Crillon! « Peu soucieux, en effet, de Dieu et de la vertu, se contentant d'être en la bonne grâce de leur maître, qu'ils craignent et honorent plus que Dieu. » Tu sais, Crillon, qu'on a fait un poëme sur les vertus et propriétés des mignons.

— Las! sire...

— Je ne te citerai point le poëme, mais seulement cette *fadèze*, contenant les titres donnés par le peuple de Paris à ton roi.

— Vous me couvrez de confusion.

— Écoute :

« Henri, par la grâce de sa mère, incert roi de France et de Polongne imaginaire, concierge du Louvre, marguillier de Saint-Germain-de-Lauxerrois et de toutes les églises de Paris, gendre de Colas, gauderonneur des colets de sa femme et frizeur de ses cheveux, mercier du palais, visiteur des estuves, gardien des Quatre-Mendiants, père conscript des Blancs-Battus et protecteur des caputtiers. »

— Sire! ce sot peuple de manants, on le fait parler comme des orgues.

— C'est pourtant le bon peuple catholique de Paris. Hein! comme il arrange son roi?

— Il se plaira toujours, l'ingrat et têtu! aux épigrammes et pasquils, pour s'en repentir ensuite.

— Pourtant le portrait est exact, tu ne saurais le nier.

Ton roi ne fait que tournois, joûtes, ballets et force mascarades.

— Harnibieu! il voulut un jour me montrer en ours.

— Tu en conviens. C'était pour te livrer à la risée de Quélus, Saint-Luc, Hautefort, d'O, d'Archant, de Riberac, La Guiche, Montigny et des autres mignons, tandis que lui, habillé en femme, le pourpoint décolleté, le cou orné d'un collier de perles et de trois collets de toile, dont deux à fraise et un renversé, comme les portent les dames de la cour, t'aurait mené par les salles du Louvre avec un ruban rose.

— J'ai refusé, rouge de colère.

— Et l'on t'a ri au nez, mon pauvre Crillon!... La Florentine n'a-t-elle pas appelé à Paris les *Gelosi*, ces comédiens d'outre-monts qui jouent en la salle de l'hôtel de Bourbon, à quatre sous par tête, de si licencieuses farces, que messieurs de la cour, assemblés en mercuriale, durent remontrer au roi combien ces comédies étaient indécentes? Et le roi qui passa condamnation, pour plaire à ses mignons, et ce bon peuple catholique qui se porta à l'hôtel en telle affluence, « que les quatre meilleurs prédicateurs de Paris n'en on pas ensemble autant quand ils prêchent! » Qu'en dis-tu, mon brave royaliste et pieux catholique?

— Je suis mortifié et en grand honnissement.

— Veux-tu que je te narre encore cette autre fadaise, qu'en quittant Paris, j'aie vue affichée par les carrefours, imprimée en gros canon :

« Peuple de Paris, qui vous levés matin pour gaingner les pardons et le jubilé, ne sentés vous point puant? Car il y a tant de capitaines punais, capitaines banqueroutiers et d'autres capitaines saffroniers qui mangent les pauvres gens! »

— Ah! j'ai honte, sire!

— Et toi, Crillon, perdu dans toute cette mômerie, débauche d'esprit et de corps, tu ne vois point que tu t'y souilles?

A ces mots, l'honnête Crillon se redressa :

— Harnibieu! je me secoue quand j'y ai passé, et il n'en reste rien.

— Mais on te confond dans la foule des courtisans. Tu fais suite aux mignons.

Le brave frappa sur son épée.

— Tout autre que vous me le dirait, sire! que je lui ferais rentrer cette parole dans la gorge.

— Viens à mon service, Crillon!

— Encore un coup, cornibieu! vous n'êtes pas roi de France, et si vous l'étiez, je vous dirais : « Si Henri III a ses mignons, vous avez vos mies : changez de façon! »

— Il a raison, Crillon! dit le non moins rigide d'Aubigné. Et si vous m'écoutiez, sire...

Le son du cor fit lever la tête aux cavaliers.

On était au pied d'Usson, et leur arrivée venait d'être signalée à la barbacane avancée.

Les portes s'ouvrirent, dès qu'on eut gravi la butte basaltique, et Henri de Navarre fit son entrée dans la triple enceinte du château formidable où Louis XI enfermait ses *meilleurs prisonniers*, et qui avait pour devise : « *Garde le traître et les dents,* » parce que la trahison ou la famine pouvaient seules le livrer.

Dans la cour d'honneur attendaient pages, écuyers et valets, ayant à leur tête le capitaine Marcé, qui commandait Usson pour le roi de Navarre, époux de Marguerite.

— Salut, capitaine! que Dieu vous bénisse, dit Henri en descendant de cheval. Ayez soin, je vous prie, du blessé, de la malade et des enfants... Ah! voilà Norbert mon vieil écuyer et compaing de chasse... Le gibier donne-t-il toujours? Nous ne faisons pas bredouille, j'espère... Et le chenil est-il bien ameuté, quoaillant, pas trop happe-lopin?... Ah! les bonnes clameuses que nous faisions! C'est que je suis beau chasseur, messieurs... Tiens! voilà d'Aubiac, le page de madame Marguerite! Bonjour, petiot!

— Un fin espiègle déjà, bien qu'il n'ait pas encore quatorze ans! ajouta d'Aubigné. Il porte avec honneur ses trousses.

— Ah! tu le connais? Tu ne fais pourtant pas message d'amour, que je sache.

— J'aurais garde. Mais l'étourneau faillit se noyer l'an dernier, en se baignant dans la Seine, près du Petit Préaux-Clercs et de l'hôtel de Nesle.

— Et vous vous êtes jeté à l'eau pour me sauver, dit le page en prenant la main du gentilhomme pour la baiser. Ah! seigneur d'Aubigné, je ne l'oublierai de ma vie.

— Bien, mon page! la reconnaissance est une belle...

Le Béarnais, parvenu au pied du grand escalier du corps principal, interrompit brusquement sa phrase de moralité, pour s'écrier avec vivacité et l'œil enflammé :

— Ventre-saint-gris! j'aperçois madame...

— Bon, se dit d'Aubigné, notre diable à quatre a flairé le cotillon.

Mais déjà Henri s'était repris ;

— Madame Marguerite, ajouta-t-il pour le décorum et afin de sauver les apparences.

— La reine, ses dames et ses beaux esprits, acheva Clignancourt.

— Harnibieu! s'exclama Crillon, je vois maître Montaigne.

En effet, au haut de l'escalier attendaient Marguerite, la comtesse de Duras, sa dame d'honneur, Charlotte de Sauve, le vieux Montaigne et plusieurs poëtes du temps, tels que Casaubon, Jean Dorat, Philippe Desportes et le célèbre Ronsard.

Le roi, stimulé par l'espoir, mettait agilement le pied sur la première marche, lorsqu'il se sentit tiré par le manteau. Il se retourna et reconnut Gargantua.

— Et mon feau? demanda le reître le plus tranquillement du monde, faisant nargue de l'étiquette.

— C'est vrai ! Tu n'oublies pas l'essentiel. A la bonne heure !... Hé ! Norbert, vite, qu'on fasse rôtir un bourret au capitaine Gargantua !

— Un pourret ! fit l'Allemand, qui ne connaissait pas ce vieux nom français d'un petit veau.

— A moins que tu n'exiges un bouvillon (un jeune bœuf).

— Tame ! un feau, c'êdre un jeune pœuf.

— Le bourret est plus tendre : tu m'en diras des nouvelles.

Et Henri vola vers les dames, tandis que le reître se dirigeait du côté du *serdeau*, ou office, dont il devinait l'emplacement pour ainsi dire d'instinct, tout en grommelant devers soi :

— Un feau, c'est burtant un jeune pœuf... Un pourret : che ne gonnais bas ça.

A côté du serdeau, se trouvait le *tinel*, qui était la salle à manger des officiers, écuyers et servants du château. Une belle rangée de flacons, de pièces de venaison froides et des pâtés, que notre aventurier y vit sur un dressoir monumental, réjouit son œil et son odorat.

Il entra sans façon et s'empara d'une dame-jeanne, dont la grosseur et le ventre rebondi lui promettaient bombance.

Il voulut boire sans perdre de temps, mais le bouchon tenait bien.

— *Der Teufel !* si ch'avais mon pon *schwert*, che lui ferais sauter... le coulot à cette *flasche*. Mais che n'avre blus que ma tague. Essayons duchurs !

Avec la poignée de sa dague il chercha à décapiter la dame-jeanne.

Le bruit attira l'écuyer boutillier, vieux serviteur, qui se mit fort en colère contre la hardiesse du brave Allemand.

— Ah ! du me cherches guerelle, doi ! dit le reître, et il lui lança tout bonnement un coup de pied au haut des chausses.

L'officier dégaîna son épée. C'était une vieille lame

plombée du temps de Philippe-Auguste, empruntée à la salle d'armes d'Usson, un vrai *flambard*, lourd et massif. La vue de cette arme rappela au reître sa flamberge allemande.

— Oh ! fit-il, v'là mon affaire.

Déposant la dame-jeanne, il saisit de sa large main le bras de l'écuyer, et de l'autre il n'eut pas de peine à lui ouvrir les doigts, qui laissèrent tomber le pesant flambard.

— Du vois pien, dit-il alors au pauvre officier tout penaud, gue ce *schwert* est drop lourd pour doi. Moi, ch'avre berdu le mien. Merci, mon bedit !

Il ramassa tranquillement le *flambart*, et, à la confusion du boutillier, il s'en servit pour décoiffer d'un seul coup la dame-jeanne.

Sans perdre une minute, il porta celle-ci à ses lèvres, et, les joues gonflées, roulant des yeux de Silène, il la vida sans désemparer, au grand ébahissement de l'écuyer.

— Et voilà ! dit-il en lançant au loin le vase veuf de son liquide. Ch'avre eu pien soif.

Émerveillé d'un pareil exploit, qu'en sa qualité de préposé aux caves il ne pouvait qu'admirer, le sommelier du château d'Usson pardonna tout.

— En voulez-vous encore ? demanda-t-il avec empressement.

— Che ne tis bas non.

Une seconde dame-jeanne eut le sort de la première.

— Ouf ! fit Gargantua. Me v'là un beu tans mon assiedde.

— Avez-vous aussi bon appétit que soif ?

— Mais oui, je manche pien, gomme che pois pien. Che ne m'en blains pas... Et voilà de bedits blats qui...

— De petits plats ! ces énormes quartiers de venaison !

— Oh ! c'êdre bas cros, ça !

Et le reître s'empara d'un cuissot de chevreuil, au fumet relevé. Il y mordit à pleines dents, tout en rognonnant :

— Ce bedit morceau faisanté... ça... ça ouvre l'abédit.

— Je crois que vous n'avez guère besoin de l'aiguiser, capitaine.

— Un beu, ça ne nuit bas : ça fait mancher tavantache.

En cinq minutes, le cuissot était réduit à son os, que l'Allemand jeta avec dédain.

— Cela va-t-il mieux ? demanda l'écuyer.

— *Ia, ia,* gomme ça... che beu addentre maintenant. Seulement...

— Seulement ?

— Il faudrait encore un betit goup, pour faire tescendre cette pecquée.

— Cette becquée ?... un cuissot qui eût fait le souper de deux écuyers ou de quatre pages !...

— Ah ! ch'avre pon abédit.

— C'est probablement pour vous, le bourret commandé ?

— Le feau, gue vus vulez tire...

— Oui, le veau.

— C'est tonc pien un feau, que ce pourret?

— Un petit veau, bien tendre.

— Che l'aimerais mieux blus cros et moins dentre.

— Je dirai au maître queux, si vous le voulez, de laisser tout : pieds, jarrets, tête, fraise, tripes et boyaux.

— *Ia, ia,* dribes et poyaux !... Ah ! *mein lieber Freund*, ma cher ami !... dut... laissez dut !... Il y avre si longdemps que che n'ai pien manché à mon abédit... Et buis, laissez-moi aussi ce *schwert :* votre ébée, il rabbelait à moi mon flamperge, et il va pien à ma main.

L'écuyer, ravi d'avoir noué connaissance avec un personnage qui faisait si bien honneur au vin et aux victuailles, et qui rappelait les paladins d'autrefois, consentit à ce que lui demandait le brave Allemand.

Il s'empressa de conter à tous les gens du château les prouesses dont était capable le capitaine des reîtres, et bientôt chacun courut voir le gros Gargantua, qui se promenait gravement et les mains derrière le dos, dans le bayle

(cour) principal, en attendant son rôti. Il avait prié, du reste, qu'on le lui servît dans la cour.

— Ch'aime la crand air, moi ! avait-il dit en aspirant fortement de ses vastes poumons. On y manche mieux, et blus longdemps.

Le Béarnais, souriant et guilleret, avait atteint le palier du premier étage, où se tenaient la reine et sa suite.

Tout en disant quelques mots galants à sa femme, et en lui baisant la main, dont elle avait ôté le gant parfumé de frangipane, Henri lorgnait du coin de l'œil la belle Charlotte de Sauve.

Puis, il salua dames et poëtes, et les voyageurs gagnèrent les appartements qu'on leur avait préparés, pour y faire un bout de toilette. Ce ne fut pas long : Henri et ses compagnons n'étaient point des mignons. On fut bientôt réuni dans la salle d'honneur.

Marguerite était vêtue avec éclat et magnificence. Elle aimait la parure, mais on eût dit qu'elle avait cherché à se surpasser ce jour-là.

Sa tête, ornée d'un béret de velours incarnat d'Espagne étincelant d'or, rehaussé par une étoile en diamants, était ombragée de plumes. De cette coiffure orientale, que sa coquetterie préférait à celles d'usage à la cour, s'échappait sa chevelure, dont elle avait dissimulé « la noirceur » sous la poudre, que la mode commençait à prendre sous son patronage.

Le visage de Marguerite, aux lignes d'un développement harmonieux, aux contours d'une grâce virginale (elle n'avait encore que vingt-cinq ans), était animé par un regard doux et rêveur, qui parfois s'égarait langoureusement sur la suite du roi. Un sourire charmant errait sur ses lèvres, qui semblaient provoquer le baiser.

Un collet tombant, à point coupé, laissait voir le haut de sa poitrine, où allait se perdre un collier cloisonné de pierreries. Sa robe était de drap d'or frisé, et trois rangs de

grosses perles, à sa ceinture pendante, dessinaient sa taille de reine, qu'elle avait du reste l'habitude de rehausser par un vertugadin tel, que souvent les portes étaient trop étroites pour que son envergure pût y passer facilement.

Il s'exhalait comme une enivrante émanation de toute sa personne : « Jamais déesse ne fut veue plus belle ! » dit un poëte contemporain.

— Ventre-saint-gris ! murmura Henri à l'oreille de d'Aubigné, tandis que les dames prenaient place sur des chéières de velours et d'or, ce qui demandait du temps à cause des vertugadins; Margot est bien belle, et si Charlotte n'était là, je crois, pardious ! que j'en redeviendrais amoureux... Mais pour qui donc, jarnigoi ! s'est-elle faite si belle ?

— Pas pour moi toujours, répondit d'Aubigné.

— Ni pour Crillon, le sauvage : elle en serait pour ses frais. Peut-être pour Clignancourt... Ventre-saint-gris ! le Politique en serait bien capable.

— Mais elle vous attendait donc?

— Et elle me fait bonne mine !... Je n'y comprends rien, ajouta le Béarnais, sans avoir pris garde à la juste remarque du puritain.

— Pour sûr, reprit celui-ci, c'est Catherine qui l'a faite vous devancer à Usson. Méfiez-vous, Sire!

— Patience, d'Aubigné ! On brûle d'entamer le chapitre. Mais laisse-la s'enferrer d'elle-même pour me dire ce qu'elle veut de moi.

La conversation devint bientôt générale. Marguerite se montra aimable et spirituelle, même pour son mari. Elle était du reste « bien avisée et de bonne grâce », disent les chroniqueurs, « à cette cour de France où ce ne sont pas les hommes qui prient les femmes, mais les femmes qui prient les hommes. »

Mais tout se borna à des échanges de fines paroles, à des réminiscences de la cour, et à des jeux d'esprit qu'alimentèrent surtout Marguerite, madame de Sauve, non moins

spirituelle que la reine, Montaigne et Casaubon. Ronsard était plus réservé : il se faisait vieux et songeait dès lors à entrer dans la prêtrise.

— La reine ne démasque pas ses batteries, souffla d'Aubigné à Henri.

— Il le faudra pourtant bien. L'heure du souper approche, et après souper, bonsoir! Je lui ai dit que nous nous remettions en route au point du jour.

— Sire! vous ne donnerez pas rendez-vous, cette nuit, à la reine ?

Henri ne put s'empêcher de lancer, du côté de Charlotte, un regard rapide. Le huguenot s'en aperçut.

— Ah! dit-il à part lui, madame de Sauve fera de mon roi un étourneau. Puis il reprit : Vos mies, Sire, seront cause de notre perte. Malheureux calvinistes!

— Hé! quel rapport y a-t-il entre madame de Sauve et la foi?

— Si je savais faire assaut d'esprit et jeux de mots comme ces gais poëtes, je dirais : « Si veux que foi soit sauve, n'aie foi dans Sauve. »

— Peste! tu mérites chaire en Sorbonne, ou place au Pinde... Mais, chut! voici Margot qui regarde l'heure.

La reine avait effectivement interrogé une belle pendule de bois, sculptée et dorée, qui dodinait sur sa console fixée au mur.

Elle reporta son regard langoureux du côté du roi, qui en tressaillit, tant ce regard était chargé de fluide séducteur.

Le Béarnais, trop inflammable, poussa son compagnon.

— D'Aubigné! fit-il encore à demi-voix.

— Quoi, Sire?

— Margot me fait des agaceries.

— Vraiment?

— Pour sûr. Et puis, n'as-tu pas remarqué que deux fois elle m'a appelé *Henriot?*

— Diable! pensa le calviniste. Elle s'en mêle aussi... Ce

n'était donc pas assez de la Sauve! Décidément, Catherine a un maître projet.

— Mais vois donc, reprit le roi, elle me darde encore du feu de ses prunelles... Ah! décidément, elle est aussi belle que Charlotte.

— Bon, se dit encore d'Aubigné, voilà la poudre entre deux feux d'enfer! Comment empêcher l'explosion? Il faut pourtant gagner Nérac, où s'assemble notre armée.

Tout en songeant, l'avisé huguenot observait la reine. Tout à coup son front se rasséréna.

— Vive Dieu! murmura-t-il, que j'étais simple... et que mon Béarnais est naïf. Ce n'est pas pour lui que Margot bat le briquet, et je n'ai qu'à détourner l'étincelle.

Il venait de remarquer, en effet, que le rayon amoureux de Marguerite passait par-dessus la tête du roi.

— Mais à qui s'adresse-t-il? se demanda d'Aubigné.

Il se retourna, et vit derrière le roi Crillon et Castaignac.

— Ce n'est pas au rébarbatif Crillon. En ce cas, ce serait donc...

Le cadet de Gascogne ne s'y trompait pas, lui; mais les œillades n'eussent été pour sa personne, que le présomptueux enfant de la Garonne ne s'en fût pas moins, sans doute, imaginé qu'il avait fait une royale conquête.

Il tortillait ses naissantes moustaches, et roulait ses gros yeux à fleur de tête comme un chat amoureux, poussant coup sur coup des soupirs étouffés.

C'était du reste, grâce à sa jeunesse, un assez beau type méridional, quoiqu'il fût un peu grêle et déhanché.

— Mais vous ne me demandez pas, Henriot, comment il se fait que je sois à Usson? dit enfin la reine, en changeant brusquement l'entretien qui, autour d'elle, avait ressemblé jusqu'alors à un feu nourri de bouquets de rhétorique, grâce à nos poëtes, mais qui commençait à se ralentir, comme toujours, à l'approche du repas. Un estomac qui vous tiraille,

même quand on n'est pas un Gargantua, finit toujours par paralyser langue et cerveau.

— Je savais bien, se dit le fin Gascon, que, moi me taisant, ce serait elle qui commencerait l'attaque, et à brûle-pourpoint.

Il répondit tout haut :

— Hé ! madame, Usson est à vous, comme la Navarre est à moi.

— Aussi, vous vous rendiez dans votre royaume?

— Ventre-saint-gris! oui, puisque dans celui de France on me pourchasse.

— Pas vous, Henriot!

— Si fait, pour me renfermer à Vincennes. Mais je me suis hâté de mettre la Loire derrière moi, et j'ai respiré enfin.

— Et si on vous offrait la paix?

— A peine la guerre est-elle commencée.

— Mieux vaut tôt que tard : c'est un proverbe qu'il faut priser son pesant d'or.

— Madame Catherine se repent déjà?

— Elle nous a devancées avec ses dames.

— Peste! *l'escadron volant* est bien nommé!

— La reine, ma mère, est déjà au camp de l'armée royale.

— Et elle vous a détachée, ma mie, pour...

— Avec cette bonne petite Charlotte et madame de Duras, pour vous engager à nous accompagner vers elle.

— Pour vous jeter dans la gueule de la louve, souffla d'Aubigné au roi.

— Et si j'écoutais madame Catherine, reprit Henri, d'Anjou et Guise me placeraient bel et bien au milieu d'une compagnie de cuirassiers, pour me faire ramener à Paris et m'y bien loger. Nenni! ma mie, je n'irai pas.

— J'ai un sauf-conduit à vous offrir, signé de la main du roi.

— Ne vous y fiez point, Sire : c'est un leurre, murmura d'Aubigné.

— Et l'on m'offre la paix ?

— A vous et aux calvinistes.

— Parce qu'on a peur, dit encore à voix basse le huguenot. On cherchera à nous écraser, comme toujours, quand nous aurons désarmé.

— Eh bien ? ma mie, nous y réfléchirons.

— La nuit porte conseil, Henriot! fit la reine avec un provocant sourire.

— A qui songe-t-elle, la sirène? se demanda d'Aubigné. Toujours pas à elles deux à la fois.

En ce moment retentit le *tinel*, qui annonçait l'heure du souper. Le son de la cloche fut aussitôt suivi de celui du cor, *cornant l'eau*, suivant l'ancien usage, signal auquel on se lavait les mains.

Henri se leva, offrit galamment son bras à Marguerite, et, précédé des pages portant les flambeaux, suivi des convives, il se rendit à la salle à manger, éblouissante de lumières.

Des tapis d'Aubusson et de l'établissement déjà célèbre fondé à Paris, sous François Ier, par Gilles Gobelin et son frère, couvraient le parquet; des fleurs les jonchaient et répandaient une odeur suave dans la vaste pièce.

VIII

LE SOUPER DE LA REINE MARGOT.

Les écuyers et les pages présentèrent la serviette et l'eau de roses, pour l'ablution, sur des plats et dans des aiguières d'argent. Puis on se mit à table.

A l'une des extrémités de la salle s'élevait le *dressoir* ou *crédence*, meuble somptueux à plusieurs étages, sur lequel on voyait, dans l'ordre le plus apparent, des plats, des vases et des bassins d'or, d'argent et de vermeil, richement travaillés, de toutes formes et de toutes dimensions.

La table occupait le milieu de la salle. Elle était en fer à cheval et garnie d'une nappe artistement ouvrée et appelée *doublier*. Cette nappe était ainsi nommée, parce que pendant longtemps on l'avait pliée en double. Mais on commençait, sous Henri III, à la recouvrir d'une seconde nappe plus petite, roulée et relevée en coquille aux extrémités, qu'on enlevait au dessert. Les serviettes étaient en usage depuis plus d'un siècle.

Couteaux, cuillers, assiettes, écuelles étaient en argent. Il y avait aussi des fourchettes, bien qu'à cette époque l'usage n'en fût encore que fort peu répandu; on ne les adopta généralement que sous Louis XIII.

On remarquait également les *épreuves* ou *languiers*, pour essayer les mets; l'emploi de ces ustensiles avait son origine dans la crainte de l'empoisonnement. Pour ce motif, on voyait sur la table la *nef*, qui ressemblait à un petit navire. C'était un coffret qui renfermait les coupes, les cuillers, les épices et les vins destinés aux personnages les plus élevés.

L'étiquette avait fait conserver ces usages; il est vrai de dire que, sous Catherine, et son Florentin René, on faisait sagement parfois de suivre la vieille coutume.

De distance en distance se dressaient sur la table des *dormants* garnis de bouquets de fleurs.

Marguerite n'avait pas fait assigner les places de chacun, ainsi que cela se pratiquait ordinairement.

Comme il n'y avait, avec elle, que deux dames de marque au château, elle s'était contentée de faire mettre à la droite du roi, dont elle tenait la gauche, le couvert de madame de Sauve, et à sa gauche, à elle, devait se placer Crillon, puis la comtesse de Duras.

Peut-être bien eût-elle voulu sentir à côté d'elle, au lieu de Crillon, quelque autre gentilhomme, le jeune Castaignac peut-être... mais il fallait respecter l'étiquette.

A tout seigneur, tout honneur !

Les autres personnes devaient se placer suivant leur rang.

Un incident fit froncer les sourcils à Marguerite au moment où l'on se mit à table.

Le rude et sagace d'Aubigné s'empara, sans gêne, de la place à côté du roi, pendant que celui-ci causait encore avec Charlotte de Sauve. En vain l'officier de cérémonie lui représenta-t-il que le siége était destiné à la dame d'honneur : d'Aubigné n'en voulut démordre. Ni la reine, ni le roi, qui connaissaient leur huguenot, n'osèrent intervenir, par peur d'esclandre.

Force fut à la dame d'honneur de s'asseoir à la droite de d'Aubigné, qui fit ainsi barrière entre le Béarnais et sa mie.

— Mordious! dut se contenter de dire à voix basse le roi Henri une fois assis, je te tirerai l'oreille, d'Aubigné.

— Tirez toujours, mais je ne bouge pas de céans, répondit le bourru.

— Balourd ! loup-garou !

— Sire ! j'ai l'oreille dure ce soir, je vous le répète.

— Tu me le payeras.

— En coups d'épée contre vos ennemis.

Contre mauvaise fortune, force fut au roi de faire bon cœur.

Le souper commença au son de la musique des ménestrels, qui jouaient de la harpe, du chalumeau et du hautbois. Il y avait aussi un basson, d'invention assez récente, et le nouveau violon perfectionné.

Nous ne décrirons pas tout le menu du souper offert par la reine Margot à ses convives. Qu'il nous suffise de dire que le premier service était composé des hors-d'œuvre les

plus stimulants, tels que radis, raiforts, olives, anchois et autres marinades venues de la capitale de la Guyenne.

Le Béarnais se régala surtout de quelques rouelles de saucisse à l'ail, apportées sur un petit gril d'argent.

Quant au second service, qui formait la partie solide du repas, on y voyait figurer le pigeon, la bécasse, la grive et le faisan des bruyères d'Auvergne, la truite rose de la Sioule, la carpe de l'Allier et les écrevisses jutcuses de la Dore. Le porc et le mouton des *planèses*, le bœuf succulent des plaines de la Limagne, ainsi que le daim, le chevreuil et le sanglier des forêts du Puy, n'étaient point oubliés.

Le tout soit en ragoût, arbolade et brezole, soit farci ou en fricot et en escalopes, soit en pièces entières, rôties au tournebroche et bien arrosées, soit enfin en salmis ou en saupiquet.

On voyait également tous les légumes de la saison et de parfumés champignons, ainsi que des œufs préparés dc toute manière; puis des pâtisseries, pastillages et sucreries à profusion. Parmi les œufs, il y en avait *à la huguenote*, c'est-à-dire cuits dans le jus de mouton.

Cela fit sourire Henri, mais ne dérida pas d'Aubigné.

— *Timeo Danaos*... fit ce dernier de son accent le plus farouche.

Le royal compagnon des pâtres du Béarn aimait mieux les gros morceaux que les fins, les plus pimentés que les doux et délicats.

Après avoir goûté un peu des œufs *à la huguenote*, Henri cherchait du regard un bon, solide et appétissant plat à sa convenance, lorsque l'un des écuyers servants apporta devant lui une échinée de porc entrelardée et bien gourmandée de persil, de ciboule, d'échalotes et d'ail, avec une pimentade ou sauce des plus relevées. Le tout exhalait une odeur à réveiller un mort.

— Ventre-saint-gris! voilà qui sent bon, s'exclama le roi en se trémoussant d'aise sur son siége.

— Vous le voyez, Henriot ! dit Marguerite avec un charmant sourire, j'ai songé à vous.

— Mais vous êtes adorable, Margot... quand vous le voulez.

— Je le voudrai toujours.

— Vrai?

— Il ne tient qu'à vous, mon Henriot !

Les vins fins d'Anjou et de la Guyenne avaient suivi les crus fortement colorés de Cahors, ceux plus légers des coteaux calcinés de la Chanturgne et de la plaine d'Issoire, où la vigne pousse luxuriante dans la lave, et l'on sait que Marguerite n'avait pas l'habitude d'humecter seulement ses lèvres sensuelles. Elle abaissa sur son époux un regard tellement saturé de tendresse conjugale, que Henri n'y put tenir.

— Honni soit qui mal y pense, s'écria-t-il, et nargue ma majesté royale ! Margot, je te baise les mains.

Et l'amoureux roi imprima effectivement sur les mains satinées de sa Margot un si gros et si retentissant baiser, que d'Aubigné en fit un soubresaut.

— Bon ! fit le huguenot, je le garantissais de Charybde, et il tombe en Scylla... Quel guêpier !

Henri était assoté et tout flamme, grâce surtout à son gros et spiritueux vin de Cahors, qu'il préférait alors à tout autre, et dont il avait déjà bu de fréquentes rasades.

Tandis que retentissait au bout de la table un lamentable soupir, qui fit diriger le regard de la reine de ce côté, où se morfondait le cadet gascon, le Béarnais se tourna vers d'Aubigné :

— Ah ! compaing, je suis le plus heureux des hommes, s'écria Henri avec transport.

— Morbleu ! Sire, ce n'est pas neuf. Quand messire Cupidon vous lance une daguette de son carquois, vous l'êtes toujours.

— Margot m'a appelé « son Henriot, » elle m'a donné sa main à baiser et... félicite-moi !

— De quoi ?

— Elle ne m'a pas dit que je sentais l'ail.

— Aïe ! cela va de mal en pis.

— De mieux en mieux.

— Alors vous irez sous le joug de Catherine.

— Ce n'est pas dit. J'y réfléchirai cette nuit.

— Avec la reine ?

— Pourquoi pas ?

— Sire ! voilà une échinée de porc sans pareille. Je viens d'en goûter un morceau qui m'y fait retourner.

— Ah ! c'est vrai, je l'avais presque oublié.

Le Béarnais s'en fit donner une abondante assiettée et s'en bourra.

— C'est alliacé en diable, pensa d'Aubigné. Si Margot ne recule point, c'est qu'elle n'a plus de nez.

Son calcul fut exact. Henri, de plus en plus ragaillardi par ce mets pyrénéen et deux ou trois nouvelles rasades de Cahors, voulut recommencer le jeu interrompu.

Mais la musquée Marguerite faillit avoir une nausée et, pour éloigner d'elle l'odeur gravéolante, commença à battre froid à son trop entreprenant époux.

Celui-ci poussa un soupir, et tourna les yeux vers la dame de Sauve.

— Eh bien ! baronne, demanda-t-il en se penchant derrière d'Aubigné, comment trouvez-vous Usson ? On y fait bien les choses, n'est-ce pas ?

— On se croirait au Louvre, Sire !

— Ah ! fit le Béarnais avec un tendre regard, je m'en souviens.

— Au diable ! murmura cette fois le huguenot. Le voilà qui se rejette en Charybde. Quel enragé !

— L'heureux temps ! reprit le roi, en redoublant ses amoureuses œillades.

— Où vous étiez captif, interrompit brusquement d'Aubigné en se rejetant en arrière. Je vous conseille de le regretter.

Mais deux soupirs à la fois se modulèrent aux oreilles du huguenot, sur deux diapasons différents.

— Morbleu ! pensa-t-il, les deux tourtereaux roucoulent déjà.

Mais il eut beau faire. Tandis que Marguerite jouait de la prunelle avec Castaignac, en échangeant pour la forme quelques monosyllabes avec le taciturne Crillon, l'échange de souvenirs galants continuait aussi, malgré le rempart du corps de d'Aubigné, entre le Béarnais et madame de Sauve.

Charlotte avait été la préférée du roi de Navarre, pendant que celui-ci était consigné au Louvre, et sa compagnie assidue avait très-agréablement fait passer les heures de prison au captif.

On renouait la douce guirlande d'amour, rompue par la fuite.

Le symposiaque était du reste en bon train d'un bout à l'autre de la table, et l'entretien, assaisonné par les traits des beaux esprits, allait *crescendo*, grâce aux vins d'Espagne et de Portugal qui étaient venus remplacer, au moment du dessert, les produits de France.

D'Aubigné aurait pu entendre, malgré lui, de singulières confidences, si on n'eût pris soin de les échanger à voix basse; car la présence du rigide personnage imposait aux plus téméraires.

Mais cette précaution même ne faisait que redoubler ses craintes. Il savait son roi par cœur, et la nuit approchait avec ses mystérieux entraînements.

Enfin Marguerite, en sa qualité d'amphitryon, donna le signal de la retraite en se levant.

La reine et les dames se retirèrent dans leur appartement ; Henri proposa à ses compagnons de prendre le frais dans la cour.

Les gais propos, citations, pasquils, sonnets, pointes et calembours continuèrent là entre les jeunes gentilshommes et les plus éveillés poëtes.

Seuls, Ronsard et Montaigne n'y prirent point part. Le premier était allé se coucher, et Montaigne rêvait dans un coin. Quant au roi, il se promenait avec d'Aubigné, Clignancourt et Crillon.

— Vous savez, Sire, dit ce dernier, que je prends congé de vous demain matin, au pied du pic d'Usson.

— Ainsi, tu me quittes ?

— Vous voici devant les monts Dores et les puys du Cantal. Par ces gorges protectrices vous pouvez atteindre la Guyenne et votre duché d'Albret, sans avoir à craindre Monsieur et le duc de Guise, à moins que vous ne préfériez accepter le sauf-conduit que vous a apporté la reine Marguerite.

— Morbleu ! j'espère bien que le roi n'acceptera pas, intervintd'Aubigné. L'armée calviniste nous attend à Nérac.

— Harnibieu ! pourquoi pas, monsieur d'Aubigné ? répliqua Crillon. Le roi de Navarre fera sa paix avec le roi de France.

— Nous l'obtiendrons plus honorable après une bataille victorieuse.

— Où je voudrais bien te voir à mes côtés, toi, le *Brave des braves*

— Je prie Dieu qu'il ne m'y mette pas en face de vous.

— Il a raison, ventre-saint-gris ! « Je ne crains que Crillon. »

— Sire ! J'aide mes amis, mais je ne sers que le roi de France.

— Hé, hé ! je pourrais bien l'être un jour, qui sait?...

Henri se souvenait des prophéties du pasteur de Pailhat, ce qui le fit penser aussi aux deux enfants prédestinés que renfermait Usson.

— Je les verrai, ces petits mignards, se dit-il, avant de...

À son tour, Clignancourt prévint le roi qu'il le quitterait le lendemain.

— Vous aussi ! Allez-vous affronter la colère de Henri III

et de ses mignons? On vous pardonnera moins encore qu'à Crillon.

— Vous avez peut-être raison. Au fait, je ne hais pas plus les huguenots que les catholiques, et je vous aime, Sire! Je vous accompagnerai à Nérac... si vous y allez.

— Mais toi, Crillon, on va t'arracher les yeux, au Louvre.

— Je me présenterai le front haut devant le roi, et je lui dirai : « Sire, j'ai rempli un devoir d'ami : autant en ferais-je pour vous. » Et si les mignons clabaudent, cornibieu! ceci les fera taire.

Il frappait sur la garde de son épée.

Crillon était une des plus grandes figures de ce temps, surtout par son noble et loyal caractère. Il mérite que nous lui consacrions quelques lignes, d'autant plus qu'elles peindront l'époque.

Ils étaient rares, en effet, les hommes qui, pareils à lui et à Matignon, n'épousaient la querelle d'aucun parti, pour ne se dévouer qu'à la France, personnifiée alors dans la royauté.

Louis de Balbe naquit, en 1541, à Murs, en Provence. Le nom de *Grillon*, ou *Crillon*, lui venait d'une terre de son père. Sa famille était alliée aux Valois.

Il était surnommé *l'Homme sans peur*.

Charles IX, Henri III et la reine Marguerite le saluaient du titre de *Brave;* mais Henri de Navarre, qui le voulait à lui, l'appelait le *Brave des braves*, en fin Gascon qu'il était.

C'était tout simplement un héros taillé à l'antique.

Il était déjà couvert de nombreuses blessures, sans avoir pu mourir par elles, ajoute Brantôme, *les ayant toutes reçues de belle façon.*

Il fit ses études à Avignon et fut, en 1557, aide de camp du duc de Guise, qui voulait se l'attacher. Il n'avait alors que seize ans.

Henri II donna à Crillon, qui déjà s'était distingué en maints combats, l'archevêché d'Arles, les évêchés de

Fréjus, de Toulon, de Sens, de Saint-Papoul, et l'ancienne abbaye de l'île Barbe. A cette époque, on accordait aux laïques des bénéfices qu'ils faisaient desservir par des ecclésiastiques appelés *custodinos*.

Notre héros était aussi courtois et généreux que brave.

A la bataille de Dreux, où le connétable Anne de Montmorency venait d'être fait prisonnier par les calvinistes, Crillon aperçoit Condé renversé par terre et tombé à son tour entre les mains des catholiques. Tendant la main au prince, pour l'aider à se relever :

— Avance, d'Anville ! dit-il au fils du connétable. C'est à toi d'échanger ton père contre ce prince, et à moi de respecter le sang de nos rois.

Il fond ensuite sur l'infanterie des huguenots, la rompt, la taille en pièces, fait changer la fortune du combat, et reçoit deux blessures.

A Moncontour, un soldat calviniste, embusqué, tire traîtreusement un coup d'arquebuse à Crillon, et le blesse au bras. Crillon court sur lui et va le perçer de son épée, lorsque l'assassin se jetant à ses pieds, lui demande la vie.

— Rends grâce à ma religion, dit Crillon. Je t'accorde la vie.

Il détestait souverainement les mignons efféminés et bigots, à raison même de sa bravoure et de ses sincères sentiments religieux.

A l'une de ces processions scandaleuses auxquelles se livrait la cour à cette époque, le duc de Joyeuse, qui se faisait appeler *Frère Ange* (bel ange, en effet !), voulut imiter Jésus-Christ marchant au Calvaire. Il portait sur sa tête une couronne d'épines, et sur ses épaules une lourde croix.

A la cathédrale de Chartres, où le roi attendait la procession avec Crillon, frère Ange met à nu ses épaules, et deux vigoureux capucins lui appliquent à tour de bras de

grands coups de fouet, tandis que les assistants chantent le *Miserere*.

Le brave Crillon, témoin de cette scène ridicule, se met à crier tout à coup en pleine église :

— « Fouettez, fouettez tout de bon ! C'est un lâche, qui a endossé le froc pour ne pas porter les armes. »

Crillon fut nommé capitaine de cinq cents hommes d'armes, dans une légion que commandait le fameux baron des Adrets ; mais sa droiture et sa franchise ne pouvant sympathiser avec le caractère du terrible baron, il obtint de servir comme simple volontaire.

Il se distingua avec éclat dans la guerre contre les Turcs, sur les galères de Malte. Venise le nomma citoyen de la sérénissime république, et le pape l'embrassa.

Crillon blâma hautement les massacres de la Saint-Barthélemy, tout zélé catholique qu'il fût.

Il accompagna en Pologne le duc d'Anjou, élu roi de ce pays.

De retour à Paris avec lui, après la mort de Charles IX, il ne cessait de faire entendre au nouveau roi Henri III de rudes remontrances sur ses scandaleuses pratiques. Les courtisans, les favoris, les mignons, le haïssaient, mais le redoutaient.

Il ne craignit pas d'avertir le sire de Fervacques des projets de mort arrêtés contre lui par le roi et les mignons, parce qu'on le soupçonnait d'intelligence avec le Béarnais. De retour au Louvre, il se glorifia hautement d'avoir favorisé la fuite de Fervacques, et soutint sans sourciller la colère du roi.

— « Sire ! dit-il tranquillement, j'eusse été complice du crime, si je l'avais laissé s'accomplir. »

— « Il faut bien que je lui pardonne, murmura le roi. Il n'y a qu'un Crillon sur terre. »

En toute occasion il manifestait ses sympathies pour les

gens de bien, à quelque parti qu'ils appartinssent, les assistant et les protégeant même contre le roi.

C'est pour cela qu'il venait d'accompagner Henri de Navarre fugitif, sachant bien que son nom, autant que son épée, le couvrirait.

Il était alors mestre de camp d'un régiment qui portait son nom.

Tel était Crillon, l'incomparable Crillon, dont la grande figure rayonnait d'un pur éclat au-dessus du sombre chaos de cette époque sinistre.

Le Béarnais, qui voulait rendre visite aux enfants, et qui avait peut-être ses motifs pour se soustraire aux regards gênants de d'Aubigné, son surveillant, prit congé des trois seigneurs, pour se diriger vers le principal corps de logis.

Il avisa près d'un hangar ouvert et éclairé par une torchère fumeuse un homme immobile qui lui tournait le dos.

Comme il était curieux de sa nature, le roi s'approcha.

— Hé! c'est Montaigne, dit-il. Que faites-vous donc là, maître?

Le philosophe bordelais montra au roi le gros Gargantua, assis devant une table encore garnie de la carcasse d'un ruminant, d'un broc énorme et d'un vidrecome non moins respectacle, dans lequel le reître venait de verser le restant du vaisseau de bois aux cercles de cuivre.

Le maître glouton digérait son souper pantagruélique et cuvait son vin, clignant béatement de l'œil, ses larges mains croisées sur son vaste abdomen, immobile et silencieux, ne se préoccupant pas plus des regards de l'indiscret personnage qui le contemplait que s'il eût été seul au monde.

Comme le *boa constrictor*, il comprenait d'instinct le besoin d'élaborer sans trouble l'énorme bol alimentaire dont la concoction se faisait dans son estomac.

Il sentait que tout passait si bien, dans ce doux calme de

l'esprit et du corps ! Pourquoi, *mein gott!* s'émouvoir pour si peu, et risquer de gagner un hoquet incommode?

— Sire! répondit Michel Montaigne au roi, qui pouffait de rire, je suis véritablement émerveillé de ce que je vois. Je n'eusse d'abord pu m'imaginer que le Pantagruel de Rabelais existât réellement. Ensuite, je n'aurais jamais cru que, chez certains hommes, la brute l'emportât aussi complétement sur la sensitive.

A cette réflexion de l'immortel auteur des *Essais*, Gargantua, sans se déranger, demanda tranquillement :

— Gu'est-ce gu'il chande tonc, celui-là, avec sa prute et sa sensidive ?

— Je dis que vous avez un excellent appétit, mon brave!

— *Ia, ia...* Merci, répondit le reître avec un sourire de quiétude satisfaite. Ça va pien... L'abédit, il est pon, la soif aussi : che ne me blains bas.

— C'est fort heureux.

— Et che tormirai drès-pien.

— Cela ne tardera pas, je suppose.

— Sidôt que ch'aurai fini ce bedit *hanab*, ch'irai me goucher dans un pon lit, et *schlafen*.

Mais il n'en devait pas être tout à fait ainsi : nous verrons bientôt pourquoi.

Henri riait à gorge déployée. N'en pouvant plus, il prit Montaigne par le bras pour se soustraire au grotesque spectacle qui lui désopilait ainsi la rate.

— Maître, dit-il enfin au philosophe, tantôt, pendant le souper, je songeais à vous.

— La chose n'y paraissait guère. Vous étiez plus occupé, Sire, de portraits plus frisques et plus roses que d'un vieux barbon comme moi.

— Hé, hé! Je fais un peu comme vous, mon docte et spirituel Socrate : sous le rire je pense au sérieux.

— En vérité, Sire? fit Montaigne d'un air d'incrédulité.

— Nous autres rois, nous ne savons jusqu'à présent dres-

ser que des hommes de guerre, et vous faites des penseurs.

— J'*essaie*, toujours.

— Oui, vous appelez cela modestement des *Essais*, mon maître. J'ai lu vos deux premiers livres.

— Quoi! vous avez daigné... vous avez eu le temps?

— Et vous apprenez à penser avec force et liberté.

— *Que sais-je?* dit finement le philosophe.

— Oui, c'est votre devise. Hé! je suis un peu sceptique aussi. Mais votre doute, maître, n'est que celui qu'excite dans un esprit de bonne foi la considération de l'humaine faiblesse et de la contradiction des jugements. Et quelle tranquillité dans ce doute! Quelle hardiesse aussi!

Montaigne clignait de l'œil, et observait le roi à la dérobée.

— « Le doute est un bon oreiller, » dit-il avec bonhomie.

— Ventre-saint-gris! savez-vous ce que j'ai trouvé au fond de tout cela?

— Je serais curieux de l'apprendre, Sire.

— C'est que, faisant osciller toute religion, toute philosophie dans une confusion universelle, vous menez les esprits à la tolérance.

Le philosophe recula de trois pas cette fois, et se mit à examiner le roi en face, avec un étonnement marqué.

— Et la tolérance, continua Henri, sera seule désormais le salut des États, le lien des nations et la paix de l'humanité.

Montaigne ploya lentement le genou.

— Que faites-vous, maître?

— Sire! répondit solennellement le vieillard, en levant sur Henri un regard rayonnant, vous seul avez deviné l'énigme. Vous êtes le plus grand des rois!

— Dans mon petit royaume de Navarre.

— Celui de France vous appartient, avec le sceptre de protecteur de l'Europe.

— Hein! vous aussi...

— C'est une prédiction de vieillard.

Henri s'agita dans un trouble extraordinaire.

— On me l'a déjà faite... hier, murmura-t-il.

— Qui ?

— Un calviniste mourant.

— Je suis catholique.

Il y eut alors entre ces deux hommes — l'un le plus grand esprit du temps, déjà mûri par l'expérience, l'autre le plus fin politique, à peine entré dans la vie — un échange de paroles graves et mystérieuses qui devaient, plus tard, aidées par des circonstances plus intimes et du domaine de notre récit, enfanter le plus gigantesque projet des temps modernes.

— Et maintenant, mon cher Montaigne, dit enfin le Béarnais, m'octroierez-vous une grâce ?

— Ordonnez plutôt, Sire !

— Il s'agit de me former un homme.

— Lequel ?

— Un enfant de cinq ans, que j'ai amené à Usson.

— L'élément n'est guère mûr.

— C'est vrai : mais dans quelques années...

— Dès qu'avec les forces lui sera venue l'intelligence, je sèmerai ce champ vierge.

— Vous me le promettez ?

— Il sera digne d'être initié aux plus grands desseins : j'y appliquerai tous mes soins... Son nom ?

— Marcel.

— Un orphelin sans doute ?

— Sa mère est une pauvre folle.

— Quand le moment sera arrivé, vous me manderez, et je me mettrai incontinent à l'œuvre.

— Je crains bien, en ces temps de troubles, de ne pouvoir m'occuper beaucoup de lui ; mais le sire de Clignancourt, qui a mes instructions, y veillera... Sur ce, cher maître, que le ciel vous garde !

A ces mots, Henri se glissa dans l'ombre vers un caracol

ou escalier en limaçon, qu'il savait affecté au service des pages.

IX

LA CONSIGNE DU REITRE.

Quelqu'un qui eût vu le roi de Navarre blotti contre le mur, au pied de l'escalier des pages, se fût assurément dit :

— C'est un voleur ou un amant!

Le Béarnais était toujours amant, et quand il volait les maris, c'est que le corps du délit, comme on dit au Palais, venait naturellement à lui.

Qui eût pensé pourtant, après avoir écouté le grave entretien de Henri avec Montaigne, que, l'instant d'après, il verrait le grand politique déjà transformé en petit coureur d'aventures ?

Ce n'était pas moins la vérité, et voici pourquoi :

Tout en conversant avec le philosophe sur les plus sérieuses éventualités d'un avenir colossal, Henri avait vu le petit page d'Aubiac descendre le caracol et s'approcher du groupe des gentilshommes et des poëtes discourant au milieu de la cour.

— Ventre-saint-gris ! se disait l'amoureux Béarnais, il faudra bien qu'il repasse céans.

Le page avait pris à part le chevalier de Castaignac.

— Monsieur, serez-vous discret ? lui demanda-t-il, un doigt sur les lèvres, d'un air malicieux.

— Hé ! cadédis, répondit vivement le chevalier, un enfant de la Garonne, c'est la discrétion même.

— Ni glorieux, ni vantard ?

— La vantardise ne fut jamais le défaut d'un Castaignac.

— Vous défendriez, au besoin, l'honneur de la dame ?

— Avec la colichemarde de mes vaillants ancêtres, qui tua Roland à Roncevaux, je leur apprendrais à vivre.

— Eh bien ! à onze heures précises, soyez sur le palier du premier étage.

— Je n'y faillirai, milladious !

— Ayez grand souci que personne ne vous voie !

— Je me glisse comme une anguille, je me courbe comme le saule, je m'enclotis comme le renard, je me cèle comme le lapin... Le zéphir ne sera ni plus léger ni plus invisible que ma personne... En catimini, comme une souris !

— A onze heures donc !

— Au premier coup de jaquemard, Castaignac sera aux ordres de sa dame.

Tandis que le page retournait vers l'escalier, le cadet de Gascogne, à qui l'air tant soit peu goguenard du petit messager avait échappé, se démenait les bras, se frisait la moustache et les cheveux avec un peigne, étirait ses longues jambes, l'une après l'autre, comme pour les admirer, plaçait sa colichemarde de mille manières, prenait les attitudes les plus galantes et les plus conquérantes...

Il se crut, à partir de ce moment, Apollon en personne, malgré ses formes grêles et sa longue échine. Il est vrai qu'il avait vingt ans au plus, notre cadet : âge heureux et riche, où l'on se sent un trésor de puissance et de beauté !

Au moment où d'Aubiac allait franchir la porte du caracol, sans remarquer qu'une ombre le suivait en tapinois, une autre ombre se dressa brusquement devant lui.

— Halte là, mon page ! fit en même temps une voix couverte.

— Le roi de Navarre !

— Eh oui, mon petit!... Es-tu bien gentil?
· Toujours, Sire!
— Tu sais que je t'aime, mon chérubin?
— Ouais!
— Croirais tu le contraire?
— Un jour, Sire, tandis que madame Marguerite me faisait fouetter, vous riiez si bien!
— Oui, mais quand ce fut fini, je te donnai une bergamote toute remplie d'anis, d'angélique et de dragées...
— Il y avait bien des chicotins, et il eût mieux valu empêcher que je ne fusse battu.
— Je t'ai embrassé par-dessus le marché.
— Vous ne sentiez pas si bon que la bergamote.
— C'est égal, je t'aime bien, mon Benjamin!
— Pas toujours.
— Comment?
— Une autre fois vous m'avez tiré l'oreille, parce que je parlais sur le petit degré, au Louvre, à M. de Turenne...
— Dame! fit le roi en se grattant l'oreille.
— Vous étiez jaloux de lui. Pourtant dame Marguerite, je vous jure...
— Tais-toi! Tu es encore trop jeune pour te parjurer.
— Après tout, vous avez les vôtres.
— Voyez-vous, l'espiègle!... Et ça ne porte encore que les trousses!
— Ah! si vous vouliez m'armer écuyer?
— Ventre-saint-gris, je te promets l'épée avant la Trinité, si...
— Ah! il y a un *si*. En ce cas, je la veux demain. Vous êtes d'ailleurs mon parrain naturel: je m'appelle Henri comme vous.
— Je pars dès l'aube.
— Je serai éveillé.
— Tu l'es toujours, en vrai page. . Allons, soit! Mais tu vas me dire plusieurs choses et me donner..

— Quoi, Sire?
— Une clef.
— Laquelle?
— Oh! rien que celle de la grande porte de l'appartement de la reine.
— J'ai votre promesse?
— Eh! oui! tu l'as.
— Jurez par la Bible!
— Quel enragé!... Je le jure
— Voici la clef.
— Mais ce n'est pas tout.
— Je comprends : il y a d'autres portes derrière la porte d'entrée de l'antisalle, sur le palier.
— J'en vois trois, mon poulot!
— Ce n'est toujours pas celle de la reine que vous voulez connaître?
— Indiscret!... Dis tout de même.
— Au fait, connaissant celle de dame Marguerite, vous avez presque celle de la baronne de Sauve, puisqu'il n'y en a que trois.
— Voyez donc le malin!... Ainsi, la porte de la reine...
— Est la deuxième à gauche.
— Et celle de la dame de Sauve?
— La première.
— La troisième porte conduirait, en conséquence, chez madame de Duras?
— Celle-là est à droite dans l'antisalle.
— Merci, mon menin!
— Je ne vous parle point d'une baie à voussure qui se trouve du même côté, et d'où une escale tournante mène au haut du donjon.
— Vers le pigeonnier?
— Au-dessous duquel les décharges et mansardes, qui servent de logement aux pages, caméristes et chambrillons. Vous ne vous égarerez pas là...

— Hé ! hé ! pensa le roi, faute de grives, on prend...

— Bonne chance. Sire ! et souvenez-vous de votre promesse.

— Encore un mot, petit !

— Quoi encore ?

— De quelle couleur est le ruban de ton pourpoint, car on n'y voit guère ?

— Incarnat : c'est celle de ma dame.

— Déjà ? Peste !... Mais c'est la couleur de madame de Guiche !

S'il eût fait clair, le rougeur du page n'eût pas échappé à Henri.

— Peux-tu me trouver une faveur rose ? demanda ce dernier.

— J'en demanderai une aux filles.

— Eh bien ! tu la couperas juste longue comme ton petit doigt, tu y perceras un cœur au milieu, et tu la remettras...

— Pas à madame de Duras ?

— Dieu t'en garde ! elle jetterait les hauts cris, la vieille péronnelle... à moins qu'elle ne se pâmât d'aise.

— Alors à la baronne de Sauve.

Le Béarnais lui donna une tape sur la joue.

— Allons ! va... Tu feras ton chemin, petit...

— Dans les armes, Sire ! Vous me baillerez l'épée demain...

— Et vers le cœur des dames, ajouta le roi.

— Cela va de soi, dit le narquois page en gravissant l'escalier. Mais ne soyez pas jaloux, si quelque jour...

— Petit drôle ! murmura Henri.

Petit page, devenu grand et chevalier, devait plus tard mériter cette appellation du mari de Marguerite.

— Allons maintenant voir mes deux agnels là-haut ! se dit Henri.

Et il prit le grand escalier, pour gagner la tour où le capitaine Marcé, commandant du château, avait fait conduire

Michel, Jeanne et son fils, ainsi que le prêtre, la bénédictine et la petite Marie de Beauvilliers.

Il avait à peine quitté le caracol de service, que la même ombre qui avait suivi le page dans la cour se détacha du mur y attenant, et se dirigea rapidement vers le hangar où Gargantua avait fait si chère lie et si riche goinfrade.

Bien gavé et repu, le mâche-dru avait fini par s'endormir sur place, dodelinant de la tête et ronflant comme le bourdon du grand orgue de Notre-Dame.

— Capitaine Gargantua ! cria une voix tonnante.

Comme mû par un ressort, le reître allemand, réveillé en sursaut, se redressa, l'œil grand ouvert, roide comme un piquet.

— Brésent ! fit-il.

— Au nom du roi...

— Ah ! c'êdre vous, mossié t'Aupigné ?

— Tu vas m'obéir à la lettre.

— Ch'opéis.

— Pour vaincre le sommeil, tu vas te promener dans la cour jusqu'à ce que tu entendes sonner dix heures à l'horloge du château.

— Tiaple ! et mon pon lit...

— Désobéissance au roi : pendu !

— No, no, che ne veux bas êdre bendu... Che me bromênerai.

— Et tu attendras...

— Avec mon ébée ?

— Avec ton épée et ta dague.

— Ch'addentrai.

— A l'heure dite — il en est neuf maintenant — je viendrai te prendre, je te posterai, et quiconque voudra passer...

— Che l'emproche comme un bulet.

— Non, tu t'en garderas bien : tu serais pendu.

— Engore bendu ?... *der Teufel!* che ne gombrends bas.

— Tu n'as pas besoin de comprendre.

— *S'ist wahr!* c'est chuste.

— Tu te contenteras de l'empêcher de passer.

— Mais s'il ne veut bas?

— Tu crieras, tu tempêteras, tu feras un vacarme de diable.

— Oho! soyez dranguille, mossié t'Aupigné; che sais beugler gomme un daureau...

— Aussi ai-je toute confiance en toi.

— Et churer... churer comme un vrai reîdre! Tute la *burg* en dremblera.

— C'est ce qu'il faut. Cela fera fuir le... celui à qui tu auras affaire.

— Et s'il se saufe?

— Tu le poursuivras, en criant toujours, jusqu'à ce que j'arrive, mais sans lui faire le moindre mal. Garde-t'en bien, tu serais pendu.

— Duchurs bendu, *der Teufel!*

— Ah! une recommandation expresse! Et retiens-la bien, car tu serais pendu au lever du soleil.

— *Der Teufel!* che ne veux bas êdre bendu.

— Eh bien! n'écoute rien, celui qui te parlera contrefît-il même la voix du roi, et te menaçât-il comme tel.

— *Ia, ia,* che gombrends.

— Tu comprends? explique-toi!

— Celuigue... celui gui... Eh ben! non, che ne gombrends bas.

— Tu as ta consigne; obéis!

— Bourtant si...

— Tu fais des observations, ce me semble?

— *Der Teufel!* si c'êdre le roi en bersonne...

— Tu ferais comme je te l'ordonne, ou tu serais pendu: ordre du roi!

A ces mots, d'Aubigné laissa le reître qui se grattait les cheveux sous son cabasset de fer, tout en marmottant:

— Karkantoua ne veut bas êdre bendu, lui... Mais, *der Teu-*

fel! bourguoi donc gu'ils safent tus que che je veux surdout bas être bendu!... Est-ce gu'ils gonnaîdraient donc mon bedit histoire... là pas... au bays de Brandebourg... avec mon femme Grethe et ce Idalien!... *Der Teufel!*

L'histoire du capitaine Gargantua, dans son pays natal, avait son côté tragique. Nous aurons à la faire connaître en temps et lieu.

Pour le moment, rejoignons le bon roi Henri à la tour, où il voulait revoir ses agnels de Pailhat.

Michel, l'ami de Jeanne, était couché sur un bon lit, et la digne sœur bénédictine soignait délicatement le jeune calviniste blessé.

En ce temps, la plupart des religieuses, dans les monastères qui avaient conservé la règle primitive, possédaient quelques notions de médecine et de chirurgie; l'emploi d'aucun simple ne leur était inconnu. Ces éléments de science devaient être précieux à cette triste époque de troubles civils.

Le vieux prêtre disait ses *Heures* à la lueur d'une lampe, et les deux enfants jouaient aux pieds de la pauvre folle, devenue aussi naïve qu'eux. La folie de Jeanne était douce et mélancolique; par moments elle disait à Marcel:

— Sois gent et sage!... Point baro ne fais: bon papa, il gronderait!

Mais les deux diablotins ne faisaient que plus de tapage. On eût dit, du reste, que depuis longtemps ils se connaissaient. Marcel appelait déjà Marie « sa petite mie! » et Marie lui répondait « mon amé page! »

— A la bonne heure! fit une voix gaillarde, en même temps qu'un visage jovial se montrait sous la portière. Ventre-saint-gris! j'aime qu'on se gaudisse.

— C'est notre gentil sire et roi! crièrent à la fois les deux petits lutins, en sautant aux jambes d'Henri.

— Jarnigoi! il n'est point de roi ici, mais un babouin de plus... Et vous, révérend, continuez votre *gaudé* (oraison),

je vous prie. J'aime les gens qui font bien leur métier, et rien que leur métier.

Aussitôt le grand diable à quatre se fit petit enfant, et tombant sur ses genoux et ses mains, se mêla aux ébats des marmots, batifolant avec eux, contrefaisant tantôt le chien, tantôt le chat et d'autres animaux.

Entre temps, il riait comme un vrai fou qu'il était, puis caressait le blondin et baisait la brunette sur les deux joues.

Ce fut au milieu de ces ébaudissements que la portière de hiberline se souleva de nouveau, et que l'éclat de plusieurs flambeaux, portés par des pages lucernaires, se répandit dans la pièce, montrant la reine et ses dames.

La bonne Marguerite, ayant appris par Crillon, pendant le souper, l'histoire des enfants et de leurs compagnons, ainsi que leur présence au château d'Usson, venait également leur rendre visite et s'informer de l'état de Jeanne comme de celui du blessé.

Elle sourit à la vue de Henriot folâtrant ainsi, puis s'approcha d'abord de Jeanne. Ce que voyant le roi fut rappelé au sentiment de la compassion pour l'infortunée fille du ministre.

— Chut! fit-il aux enfants, un doigt levé et prenant subitement l'air sévère d'un pédagogue. Soyons tranquilles, sinon...

— Sinon? demanda Marcel d'un air mutin.

— Sinon, je ferai le roi.

— Ouiche! tu n'es pas un vrai roi, toi!

— Hein! et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que..., commencèrent à la fois les deux lutins.

— Parce que?

— Tu ris trop, répondit le garçonnet.

— Et que je t'ai mené par le bout du nez, dit la fillette.

— Ventre-saint-gris! c'est une leçon. Je me corrigerai.

Jamais il ne se corrigea complétement, le bon Henri, et il ne fut pas moins un grand roi. Ses défauts furent dépassés par ses qualités.

Marguerite interrogeait Jeanne, et celle-ci répondait à la reine avec sa douce voix et son œil mélancolique, un peu égaré, de si navrante façon, mêlant toujours à ses réponses le nom et l'image du pauvre père, que tous les assistants en étaient profondément émus.

Tout à coup, la reine entendit pleurer et sangloter hautement derrière elle. Se retournant, elle aperçut le roi (pleureur, s'il en fut!) qui répandait un flux de larmes.

— Pauvre Henriot! se dit-elle. Il a vraiment le cœur tendre..... Ah ! s'il n'aimait pas tant l'ail.....

De la folle Margot alla vers le blessé, et s'enquit également avec intérêt de sa triste situation. Marcel, pour la remercier, prit la main de la princesse et la baisa. Celle-ci daigna ne pas la retirer.

Quoique simple pâtre, il était beau de figure, Michel l'orphelin! De larges épaules, un cou musculeux et une poitrine qui se soulevait puissamment sous les battements de ce cœur tout primitif, annonçaient la vie et la force.

Elle se retira, la Marguerite, en disant à la comtesse de Duras :

— Quel dommage !... C'est vraiment une belle nature!

Henriot, lui, avait voulu mettre à profit les quelques moments d'attention que sa femme donnait au jeune calviniste.

Passant en un clin d'œil, comme toujours, des larmes au plaisir, il s'était glissé du côté de la dame de Sauve, espérant qu'elle lui ferait quelque signe pour l'avertir de la réception du message d'amour.

Mais il en fut pour ses frais. Charlotte n'osa ou ne voulut pas, sans doute à cause de la présence de la reine, lui faire ce signe. Du moins le crut-il ainsi.

Les belles visiteuses se retiraient, lorsque Crillon, Cli-

gnancourt, Montaigne, ainsi que les autres gentilshommes et beaux esprits, avertis de la visite à la tour de Henri et des dames, se présentèrent pour leur souhaiter le bonsoir. L'heure de la retraite était venue.

Le Béarnais embrassa encore Marcel et la petite Marie.

— Je te reverrai, mon petiot! dit-il au petit-fils du pasteur.

— Et moi, gentil sire? demanda la brunette.

— Certainement, toi aussi.

— Moi et Marcel ensemble...

— Tu l'aimes donc déjà, ce blondin?

— De tout mon cœur.

— Eh bien, ventre-saint-gris! je vous marierai.

— Quand?

— Quand!

Henri parut réfléchir un moment.

— Tiens! voilà que tu réfléchis maintenant comme un vrai roi, fit observer la petite fille.

— Je veux le devenir.

— Et alors tu nous marieras.

— Oui... quand il n'y aura plus ni ligueurs, ni huguenots.

Ce disant, le roi envoya encore un baiser aux enfants, et prit le bras de Clignancourt.

— Tu n'oublieras pas, dit-il à ce dernier, mes recommandations relativement à ce petit?

— Je n'aurai garde, Sire! Il m'intéresse trop moi-même. Pendant tout le voyage, sa gentillesse et sa précocité d'esprit lui ont gagné mon cœur.

— Tant mieux : j'en veux faire à la fois un gentilhomme accompli, ce à quoi tu aideras, et un homme de sapience, ce qui est l'affaire du docte Montaigne.

Seigneurs et dames gagnèrent leurs appartements.

— Mais où donc est d'Aubigné? demanda le roi, au moment de dépasser le seuil de sa chambre à coucher. Et Castaignac? Je ne l'ai pas vu non plus.

D'Aubigné songeait à arracher le roi de Navarre, l'espoir des protestants, le champion de la foi, aux griffes de Satan et de ses suppôts en cotillon.

Quant au cadet de Gascogne, il se préparait au contraire, tout calviniste qu'il était, à se précipiter gaiement dans cet enfer toujours charmant, qu'il fût papiste ou protestant, qu'on appelait un boudoir de jolie femme ou plutôt la *ruelle*.

En attendant qu'il pût se damner de la sorte, notre galant bayait aux corneilles et regardait les étoiles, caché dans une *échauguette* ou petite guérite de pierre, comme en avaient alors les châteaux forts sur le flanc de leurs tours et murailles.

X

LA NUIT AUX MÉCOMPTES.

— Capé dé dious! se disait le cadet de Gascogne, blotti dans l'échauguette. Que le temps paraît long, quand on est amoureux, et qu'il est dur de se cacher lorsqu'on est brave!... A quoi me sert cette nuit mon invincible Colichemarde? Je dois même, de peur qu'elle ne trahisse le héros qui la porte, m'en séparer prudemment, quoique la prudence ne soit point le fort d'un Castaignac..... Et puis, ma dame, elle pourrait être effrayée rien qu'à sa vue redoutable.

Disant cela, le cadet détacha la longue épée de son ceinturon, et appuya respectueusement contre le mur la relique de ses nobles aïeux.

— O fidèle et précieuse lame d'une longue lignée de preux invincibles, reprit-il, ne sachant mieux faire pour tuer le temps que de se livrer à des soliloques; mèneras-tu à la fortune le vaillant rejeton des Castaignacs? Ne sera-ce pas plutôt sa bonne langue, qui sait dire la vérité à son roi, sans le flatter? Ou bien sa mâle beauté, qui fait une si vive et soudaine impression sur le cœur des dames?..... Que dis-je? Des dames!... d'une princesse incomparable, la merveille des reines!..... Décidément, oui : j'ai plus confiance dans ma noble franchise et dans ma belle prestance, que dans ta fine lame, ô Colichemarde de mes ancêtres! bien que les rois visigoths, dont je descends en droite ligne, t'aient brandie en maintes batailles, et que la Durandal de Roland se soit rompue sous tes coups victorieux.... Oui! va, repose en paix, digne Colichemarde! je me fie en mes propres forces... Ce n'est pas que je craigne que tu trompes ma valeur, ô ma fidèle! mais vois-tu, chaque fois que je te tire du fourreau, il me semble que... que... Hé! cadédis! je n'ai pas peur, moi, un Castaignac! Seulement, c'est une maladie de famille : c'est comme si j'avais pris médecine, chaque fois que mon bouillant courage me porte à... Aïe! aïe! qu'est-ce que cela?

L'horloge du château s'était mise à tinter, et sonnait onze heures.

— Hé! que je suis bête, dit-il, c'est le signal des amours... On m'attend. Castaignac, mon fils! voilà le moment de te montrer.

Le jeune cadet sortit de sa cachette à pas de loup, regardant avec précaution autour de lui.

Il frissonna tout d'abord, notre brave, en se voyant seul dans la vaste cour.

Tout était silencieux. Sur le parapet du mur on entendait seulement marcher une sentinelle, et au haut d'une tour un archer chantonnait.

Osant à peine respirer et poser la pointe du pied sur le

sable criard, il s'avança vers le grand escalier du donjon, où étaient les appartements seigneuriaux.

Arrivé à la première marche :

— Ah ! que mon cœur bat, se dit-il. Si l'on allait me découvrir, me glissant ainsi comme un robeur !... Hé ! mordious, il y a peut-être des revenants dans ce château !

Il frémit tout à coup et faillit tomber à la renverse. C'était un chat qui venait de lui passer entre les jambes.

— Ah ! pécore, fit-il, quand il eut reconnu le sujet de son épouvante, c'est toi qui as eu peur, et non pas moi. Tu n'oserais dire le contraire.

Il gravit les degrés de pierre. A moitié chemin, notre Achille hésite, s'arrête, puis redescend quatre à quatre.

Un bruit sourd et continu s'était fait entendre au-dessus de sa tête, sur le palier.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? se demanda-t-il.

Il écouta. C'était une respiration humaine, comme le souffle d'une personne endormie.

— Hé ! ce doit être le roi dans sa chambre. Il respire toujours fort dans son sommeil. Tant mieux, s'il dort bien : pauvre roi !... Remontons, cadédis ! je me sens un indomptable courage.

Notre lion avait à peine fait trois pas, que de nouveau il se rejeta en arrière, tout effaré.

Il se remit pourtant, en voyant que ce qui venait de l'effrayer cette fois n'était que son ombre, projetée par l'effet de la lune apparaissant soudain au-dessus des hautes murailles crénelées de l'enceinte.

— Hé ! c'est la divine Phœbé qui veut éclairer le bonheur de Castaignac, murmura-t-il.

Le cadet recommença l'ascension.

Mais quand il fut hors des rayons de la lune, sous la voûte sombre, il se mit à trembler de rechef.

La même respiration qui l'avait frappé, était devenue

plus bruyante, avec un renâclement qui réveillait les échos du donjon.

— Mordious! fit-il, le roi ne ronfle pourtant pas si haut.

Le descendant des paladins gascons allait, pour la troisième fois, dévaler les degrés, lorsqu'il vit un faible rayon lumineux filtrer sur le palier, en même temps qu'il s'entendit appeler tout doucement :

— Chevalier! chevalier! disait la voix.

— Hé! c'est le page, se dit Castaignac rassuré.

— Où êtes-vous?

— Imperturbable à mon poste, souffla le Gascon.

— Venez!

— Hé! oui, que j'accours...

Mais, malgré la présence du page et la lueur de la petite lanterne sourde que portait ce dernier, notre intrépide ne montait le haut de l'escalier qu'avec circonspection.

— Dépêchez-vous donc! Avez-vous peur?

— Moi... peur! Capé dé dious! un autre qu'un page me dirait cela, que ma Colichemarde vengeresse...

— Avancez alors!

Le chevalier atteignit enfin la grande porte entre-bâillée de l'appartement de la reine, devant laquelle se tenait le petit Henri d'Aubiac. Celui-ci lui saisit la main pour l'introduire.

— N'entendez-vous pas ce bruit? demanda le cadet.

— Si fait, et je cherche à me rendre compte...

Disant cela, le page dirigeait l'unique rayon de la lanterne sourde le long du palier et de la galerie adjacente.

Après quelques secondes de recherche, d'Aubiac et son compagnon aperçurent enfin, debout et adossée contre la muraille, une épaisse masse qu'ils n'eurent pas de peine à reconnaître pour le gros Gargantua.

— Qu'est-ce qu'il fait là? se demandèrent à la fois le cadet et le page.

— Voilà qui est suspect! ajouta le second.

— Mordious! si j'avais ma bonne Colichemarde... Mais ma dague suffit, et je veux...

D'Aubiac n'eut aucune peine à retenir le matamore. Ce dernier n'avait nulle envie, en lui-même, de chercher querelle au terrible capitaine des reîtres, qu'il avait vu tenir tête un instant au roi et à toute sa suite.

— Laissez-le : il dort, fit le page.

— Et qu'il fait bien de dormir, milladious!

— Mais qu'est-ce que cela signifie?

La lanterne projetait en ce moment une traînée de lumière au fond de la galerie qui faisait face aux deux jeunes gens.

Tout à coup le page souffla brusquement son lumignon, se déroba à la main du cadet qui voulut l'étreindre en vain, et se sauva dans l'intérieur, en murmurant:

— Le roi!

Le pauvre Castaignac se sentit glacé jusqu'à la moelle des os.

Les ténèbres, l'image du redoutable Garguantua adossé là au mur, pareil au sombre gardien d'un palais enchanté et au dragon des vieux contes, l'arrivée subite du roi dont il avait osé, dans son outrecuidance, songer à...

— Ah! misère de toi, pauvre Castaignac! murmura-t-il piteusement. Tu eusses mieux fait de n'avoir confiance que dans ton invincible Colichemarde.

Éperdu, il se jeta dans l'anti-salle de la reine, et se tapit dans le premier coin venu, plus mort que vif.

C'était effectivement notre amoureux Béarnais que le page d'Aubiac venait de distinguer au fond de la galerie.

Mais le galant royal ne se sentait pas moins fautif, dans son équipée, que les deux étourneaux, qu'il avait fort bien aperçus devant la porte de l'appartement, malgré la précipitation qu'avait mise le page à souffler son luminaire.

— C'est bien le petit d'Aubiac! marmotta-t-il en s'arrêtant. Mais que font là Castaignac et mon reître?... Et puis,

le page qui se sauve comme un larron!... Ventre-saint-gris! ce n'est pas clair!

Devait-il avancer ou reculer? L'amour l'aiguillonnait. Il fit quelques pas en tapinois et s'arrêta encore.

— Pardious! que je suis simple! se dit-il. Le reître est moi: interrogeons-le.

Il s'avança vers le soudart. Mais celui-ci dormait toujours; seulement, au lieu de renâcler, il rêvait maintenant.

— Ah! *Der Teufel!* grommelait-il, si... si burdant c'êdre... le roi!

— Hein! que dit-il?

— Ah! mossié t'Aupigné... che ne gombrends bas.

— Mordious! il y a du d'Aubigné là-dessous; je devais m'en douter... Allons, il dort bien; laissons-le dormir. Au page, je lui tirerai les oreilles. Quant à Castaignac... je m'étonne qu'il soit du complot, lui! Le maître courtisan ne saurait... Décidément, il y a une double intrigue, ou j'y perds mon latin.

Henri, sous son air de bonhomie naïve, avait la finesse du renard. Il avait déjà flairé quelque chose de la vérité.

Il se glissa vers l'anti-salle, et n'eut pas besoin de se servir de la clef du page pour y pénétrer, la porte ayant été laissée ouverte.

— C'est à gauche... la première porte, se dit-il.

Ses mains suivirent le mur jusqu'à l'angle.

Tout à coup son pied choppa contre un obstacle, et il tomba. Ses mains s'accrochèrent à un pourpoint et à un collet de peau.

— Qui es-tu? demanda Henri. D'Aubiac ou Castaignac?... Ventre-saint-gris! tu ne m'échapperas point.

— Ah? Sire, vous avez la main plus solide que monseigneur Hercule, répondit-on.

— A cette flatterie je devine mon cadet.

— Hé! cadédis, je ne connais que la franchise.

— Or ça, dit Henri, après s'être relevé, que fais-tu céans?

Réponds... Serais-tu un complice de d'Aubigné, et conspirerais-tu contre ton maître?

— Moi!... conspirer contre le meilleur des rois! Ah! Sire, je vous jure que votre honneur m'est plus cher que le mien, celui des Castaignacs!

— Mon honneur!... qu'a-t-il à faire dans tout ceci?

— Soyez sûr que la reine n'a point de serviteur plus respecteux que votre fidèle cadet, et que je n'oserais jamais...

— Hein! que dit-il? se demanda le roi, que ces paroles commençaient à éclairer. Tu es donc un galant?

Le Gascon ne répondit pas d'abord. Il réfléchissait sur le prétexte à alléguer pour expliquer sa présence dans l'antichambre de la reine à pareille heure. Mais enfin sa vanité naturelle l'emporta sur la prudence.

— Hé, oui, cadédis! susurra-t-il en se rengorgeant,

— Ah! tu le confesses... Et quelle est la dame? Je veux le savoir. Ce ne peut être madame de Duras?

— Pouah! fit le maladroit.

— Double pendard! c'est donc la dame de Sauve ou la reine!... Ventre-saint-gris! ajouta-t-il à part soi, de l'une ou de l'autre manière, j'en tiens...

Le Gascon comprit qu'il venait de se fourvoyer sottement. Il connaissait parfaitement les relations du roi avec Charlotte de Sauve.

Mais, pensant qu'en définitive l'honneur conjugal était plus cher au Béarnais que la douteuse réputation de la baronne, il répliqua :

— Ah! Sire, pardonnez-moi, mais...

— Mais? achève!

— Dame Charlotte a un faible pour moi, et votre malheureux Castaignac...

— Assez! va-t-en au diable!

— Vous m'envoyez chez la dame de Sauve?

— Pardious! non. Je veux voir plutôt si tout cela est vrai, et frapper à sa porte.

— Aïe! aïe! murmura le cadet.

— T'en iras-tu?

— J'obéis toujours à mon roi.

Celui-ci était résolu à faire une verte semonce à celle qui osait lui jouer un pareil tour, lorsque pourtant il lui avait envoyé la faveur rose, marquée comme jadis au Louvre Mais le page avait-il rempli sa commission?

Le roi se rappela alors que Charlotte ne lui avait fait aucun signe d'entente dans la chambre des enfants et du blessé.

— Jarnigoi! j'en aurai le cœur net, se dit-il.

Et dans les ténèbres il obliqua à gauche, étendant les mains devant lui pour chercher la porte désignée par le page.

Pendant ce temps, le cadet, qui ne prétendait nullement renoncer à l'aventure galante, se blottissait de nouveau dans un coin. Il espérait que le page reviendrait, et qu'une fois le roi entré chez sa mie, rien ne s'opposerait plus à l'accomplissement de ce qu'il croyait fermement une bonne fortune.

Le Béarnais rencontra enfin une porte. Etait-ce celle de la dame de Sauve?

Comme il hésitait et qu'il s'apprêtait à s'assurer si c'était là la première ou la deuxième porte, il sentit qu'elle cédait tout à coup.

— Est-ce vous, Henri? demanda-t-on à voix basse, tandis qu'un flou-flou soyeux révélait une apparition féminine.

— Oui, fit le roi sur le même ton.

— Je m'impatientais... Et le chevalier?

Pour le coup, il ne pouvait plus rester de doute au pauvre Henriot. Mais il était né sous une mauvaise étoile : il le savait.

Et puis, comme il était bon diable et philosophe, il se contentait le plus souvent de laver la tête à la délinquante,

puis offrait le premier la paix. Quelquefois même il riait de la mésaventure.

Résolu, avant tout, de pénétrer dans la forteresse, quitte à gronder ensuite, il répondit:

— Il est derrière moi.

— Fermez la porte et venez tous deux! J'ai laissé les flambeaux dans l'oratoire.

Henri repoussa la porte et suivit la dame. Dans l'obscurité, il frôlait de ses mains la jupe soyeuse, pour ne point se casser le nez contre quelque meuble ou muraille, car il fallait traverser plusieurs pièces.

— Pardious! se dit-il, voilà qui est singulier. D'ordinaire ma mie n'a plus ses embarrassants atours à cette heure galante. Et puis, comment se fait-il que, tout en me parlant du chevalier, elle m'appelle *Henri?*

Fortement intrigué, le roi se creusait la tête pour deviner l'énigme.

Enfin, brûlant de savoir ce qu'il en était, comme justement on passait à côté du lit de la chambre à coucher, dont il venait de heurter l'alcôve, Henri saisit brusquement sa mie par la taille.

— Quelle audace! dit la dame toute courroucée. Finissez, monsieur!

— Ah! j'y suis pensa le roi. Elle croit que c'est le page Henri d'Aubiac qui lui amène son galant. Je vais lui jouer un tour, pardious!

Et, riant cette fois de l'aventure dont le joyeux philosophe ne voyait plus que le côté plaisant, il imprima sur la bouche de sa mie un gros baiser.

Mais, en même temps qu'il reculait avec surprise, après ce baiser, la dame s'écriait:

—Vertudieu! page ou chevalier, vous avez mangé du plat à l'ail!

—Ventre-saint-gris! c'est Margot, disait le roi de son côté.

A ce vertugadin monstre j'aurais dû la reconnaître. Jarnigoi! quelle carcasse de fer-blanc!

Elle était renommée, la reine Margot, nous l'avons dit, pour l'énormité de ses vertugadins.

Elle en avait surtout un de prédilection, dont Tallemant des Réaux nous a laissé la description.

Cet atour féminin avait des pochettes, en chacune desquelles Marguerite mettait une boîte renfermant le cœur d'un de ses amants trépassés; car elle était soigneuse, à mesure qu'ils mouraient, d'en faire embaumer les cœnrs.

Ce vertugadin se pendait tous les soirs derrière le dossier de son lit, à un crochet qui fermait à cadenas.

Parmi les reliques figurait en première ligne le cœur de La Mole, décapité en Grève, comme conspirateur.

— Ah! ça, me direz-vous, madame, demanda le roi en croisant les bras, ce que signifie tout ceci?

— Et vous, Sire, que veniez-vous faire céans? repartit Marguerite, en éclatant de rire. Mais d'abord, permettez, mon cher Sire, que j'aille quérir de la lumière, pour que du moins...

— Hé! ce sera mon soin plutôt, interrompit fort galamment Henri, que le bon et franc rire de sa femme rassurait déjà.

De plus, comme la portière de damasquette de l'oratoire laissait passer une traînée de lumière, il venait de saisir chez Margot une œillade, réminiscence de celle du souper, qui commençait à intriguer notre Henriot de plusieurs façons, dont une fort agréable, au grand détriment de la dame de Sauve.

Il courut à l'oratoire, et en rapporta un candélabre, qu'il posa sur une console en marqueterie.

Cette console était surmontée d'une petite glace, un des rares produits de la manufacture qu'avait essayé d'établir Henri II à Saint-Germain en Laye, à l'instar de celle de Venise, sous la direction de Tesco Mutio.

Au moment où Henri posait sur la console le flambeau à trois branches, il aperçut dans la glace la figure de Marguerite qui, à la hâte, arrangeait les boucles de sa chevelure frisée, son collet, ses perles et son corsage de drap d'or autour de sa gorge découverte.

— Hé! hé! pensa-t-il, ce ne peut être que pour moi... Jarnigoi! elle est vraiment belle.

Il ne se retourna que lentement, pour laisser le temps à sa femme d'achever les apprêts de sa coquetterie conjugale.

— Çà, ma mie! lui dit-il, à demi-subugué et du ton d'un amoureux qui ne demande pas mieux que d'avoir tort pour avoir l'occasion de sceller un raccommodement; m'expliquerez-vous enfin vos paroles, et me direz-vous qui vous attendiez à cette heure de la nuit?

— En vérité, ce n'était pas vous, cher Sire!

— Vous l'avouez! fit Henri tout décontenancé.

— Pourquoi pas? répondit la reine sur un ton légèrement moqueur.

Henri s'assit sur une chéière de velours devant le lit.

Cette réponse plus que naïve de la part de Marguerite, qui dans maintes occasions avait montré tant d'habileté et de ressources d'esprit pour dérouter son mari, confondait notre Béarnais.

— Ou c'est la plus rusée femelle de cette cour habile en ruses, pensa-t-il, ou elle est bien forte de son innocence cette nuit.

Il prit les mains de la reine et, la regardant en face, lui dit d'un air moitié câlin, moitié sérieux et pénétré:

— Voyons, Margot, dites-moi la vérité une fois dans votre vie, et je vous jure que je vous la pardonnerai, quelle qu'elle soit... aujourd'hui du moins.

Elle le regarda un instant avec un sourire si tendre, que le faible Henri faillit se laisser aller à lui pardonner et à l'aimer, avant même qu'elle se fût expliquée.

— Henriot! lui dit-elle, je ne songeais qu'à vous.

— A moi! en introduisant nuitamment chez vous... ce petit chevalier?

— Castaignac. Oui, Sire!

— Pardious! je le sais bien, je viens de le rosser d'importance, le drôle!

— Devant ma porte? demanda malicieusemen Marguerite.

— Hé! oui, devant votre porte.

— Ne mentez pas, Sire! C'est à moi que d'Aubiac a remis la faveur rose.

— Ah! le coquin!

— Moi, je vous pardonne, Henriot.

— Pour que je vous pardonne aussi: merci!

— Non, pour que vous m'écoutiez bien gentiment, en doux mari et amé seigneur.

Ce disant, la bonne Marguerite, avec des mouvements de la plus séduisante façon et des gestes pleins de chatterie, s'assit sur les genoux de son époux, passa un bras autour de son cou, et se pressa tendrement contre lui.

Elle avait complétement oublié l'odeur du plat.

C'en était fait de Henri. Il ne lui en fallait pas tant pour être vaincu.

— Oui, mon Henriot! oui, reprit Marguerite, j'ai donné rendez-vous à votre cadet gascon, je l'ai agacé et œilladé toute la soirée, pour qu'il ne manquât pas de venir.

— Ah! la friponne! se dit le Béarnais. Vous allez voir qu'elle me fera accroire que c'est moi qui ai tort de me fier aux apparences.

— Mais à quel autre donc devais-je donner rendez-vous ici?

— Plaît-il?.. Au fait, elle a raison: à Usson elle n'avait pas le même choix qu'au Louvre.

— A d'Aubigné? il me hait. A Clignancourt? je le déteste. A Grillon? son cordial dédain pour moi se cache sous le voile du plus grave respect.

— Jarnicoton! ma mie, qu'ai-je besoin de savoir pour-

quoi ce n'est point à eux que j'aurais pu être redevable de...

— Laissez-moi finir;

— Ne pourriez-vous, en tout cas, me faire grâce de quelques détails, Margot?

— Nous vivons et nous habitons séparés l'un de l'autre, Henriot!

— C'est vrai, fit le roi avec un soupir, en pressant malgré lui la taille de sa femme; mais c'est de votre faute.

— De la vôtre plutôt... Je ne pouvais espérer que vous viendriez me demander l'hospitalité.

— Ventre-saint-gris! pensa le Béarnais, ce n'était pas chez elle que je la cherchais, mais je ne perds pas au change.

Il ajouta tout haut :

— Et il vous fallait un hôte quand même!

— Oui.

— Voilà de la franchise, ou je ne m'y connais pas.

— Vous m'avez priée d'être franche, fit-elle observer avec un charmant sourire.

— C'est vrai : continuez!

— Henriot! il fallait absolument que je visse seul un de vos amis.

— Oh! les amis... fiez-vous en eux!... Coquin de Castaignac!

Ne lui en veuillez point : c'est le faible de tous vos jeunes Gascons, de se croire la coqueluche des femmes, et de penser, à la moindre œillade, qu'on est prête à se jeter à leur cou.

— Hé! madame, de la manière dont vous y alliez, de votre propre aveu!...

— Ne vous souvenez-vous pas, cher Sire, que je disais : « Henri, » quand vous êtes entré?

— Mais oui, et le cœur m'en a battu comme à un poulet.

— Vrai!... Henriot, une récompense pour cela!

Elle l'embrassa, en lui tenant la tête à deux mains.

— Ouais! pensa cette fois le Béarnais, si elle savait à qui je croyais avoir affaire.

Marguerite le savait bien aussi, mais elle voulait l'oublier en ce moment.

— Mais où diantre veut-elle en venir, notre madrée Margot? se dit-il encore.

— Donc, reprit la reine, je ne comptais recevoir le chevalier qu'en présence de mon page.

— Ventre-saint-gris! c'est juste. Aubiac porte mon nom.

— Eh bien! savez-vous ce que je lui voulais, à votre Gascon?

— Si ce n'était coqueter et faire des madrigaux avec lui, je ne saurais...

— Le conjurer de vous avertir d'un piége, d'un affreux traquenard.

— Hein! que voulez-vous dire?

— Catherine est à l'armée de mon frère, le duc d'Anjou.

— Vous me l'avez dit.

— C'est elle qui m'a détachée à Usson avec madame de Sauve.

— Dans un mauvais dessein, je supose.

— Pour vous amignoter, l'une ou l'autre, et vous emmener près d'elle.

— Je m'en doutais fort bien.

— Loin de vouloir entrer en arrangement avec vous, on devait vous reconduire à Paris...

— Et m'embastiller... Ventre-saint-gris! ils ne me tiennent pas... Votre mère est capable de tout, Marguerite.

— Ce soir j'ai joué le rôle imposé : devant les dames de Sauve et de Duras, je le devais. Mais, en même temps, je songeais à attirer à une entrevue secrète votre Gascon, marjolet s'il en fut, pour vous prévenir de tout cela.

Le roi de Navarre s'était levé.

Il réfléchissait aux manœuvres de l'astucieuse reine mère, et se promenait à grands pas.

— Eh bien, Henriot! lui demanda enfin Marguerite en souriant, n'ai-je pas bien fait de vouloir attirer ici ce jeune homme?

Henri s'arrêta brusquement devant sa femme.

— Dites-vous bien la vérité cette fois? demanda-t-il. Tout cela n'est-il point un conte inventé pour me tromper sur cette nouvelle fredaine, que le hasard m'a fait découvrir?

— Ah! Sire... fit la reine avec un accent de douloureux reproche.

— Je ne puis croire pourtant que mon frère, le roi Henri, qui m'envoie un sauf-conduit par vos mains, songe à devenir parjure et foi-mentie.

Marguerite tira de son sein un parchemin.

— Ce sauf-conduit, le voici! dit-elle, en le montrant au Béarnais devant le candélabre sur la console.

— La signature du roi s'y trouve en toutes lettres.

— Il est vrai qu'en ma présence le roi l'a apposée...

— Eh bien?

— Mais dans le cabinet de la reine mère, et avec l'encre de la reine mère.

— Vous croyez donc?...

— Que l'encre est frabriquée par maître René.

— Cette encre pourrait donc?...

La reine prit une aiguière sur le somno près du lit, en versa deux gouttes sur la signature, les étendit, fit sécher le vélin au-dessus d'une des bougies, puis tendit le sauf-conduit au roi.

La signature avait disparu, sans laisser de traces.

Le Béarnais était stupéfait.

— Quel habile coquin que ce Florentin! murmura-t-il. Et quelle abominable malebête que Catherine!

Puis, oubliant perfidie et guet-apens, le bon Henri jeta sur sa femme un regard plein de tendresse et de reconnaissance.

Mais celle-ci avait la tristesse peinte sur le visage.

— Oh, pardon! dit-il en lui tendant les bras. Pardon de

vous avoir soupçonnée, quand vous ne songiez qu'à mon salut.

— Ah! Sire, répondit-elle la larme à l'œil, vous m'avez fait bien du mal.

Le bon Henriot, chez lequel les pleurs étaient si contagieux, se mit à fondre en larmes tout de bon.

— Margot! ma chère Margot, je t'aime de tout mon cœur, dit-il en sanglotant et en se précipitant vers elle, les bras ouverts.

Mais sa chère Margot, pour le punir, se déroba à cet embrassement.

Elle se sauva par l'appartement; il la poursuivit d'un meuble à l'autre, dont elle se faisait un rempart. Seulement, elle ne pleurait plus que d'un œil, riant de l'autre, ce qui fit que la gaieté revint aussi à Henriot.

XI

LES MÉSAVENTURES DU GASCON.

Enfin, comme elle s'était réfugiée derrière la console, le fin maladroit trouva moyen de renverser le flambeau, dont les bougies, en s'éteignant, ne jetèrent plus qu'une clarté mourante.

Riant aux éclats, comme un écolier qui vient de faire une bonne malice, le Béarnais ne se gêna plus pour bouleverser toute la chambre et se jouer de tous les obstacles.

— Ouf! s'écria-t-il enfin, Margot! je tiens ton vertugadin.

— Hé! non, mon Henriot, c'est la courtine du lit.

Les bougies étaient éteintes : on ne les ralluma pas.

Et voilà comment Henri de Navarre échappa, grâce à la reine Margot, à un grand danger qui eût pu changer l'avenir de la France.

Notre cadet de Gascogne n'eut pas un doux mécompte comme le roi. Le sien devait être fort peu agréable.

Il avait eu beau, le fat godelureau! se frotter les mains dans son coin, quand il eut entendu, sur Henri, se fermer la porte qu'il croyait être celle de madame de Sauve: son espoir fut déçu.

C'est en vain qu'il fredonna: « Beau page, reviendras-tu? » beau page ne revint pas. Le petit d'Aubiac redoutait une correction du roi.

Quand il entendit sonner minuit, le Gascon eut peur, surtout en distinguant toujours, à quelques pas de lui, la ronflante haleine du terrible Gargantua.

Mais que faire?

— Ah! mordious, si du moins tu avais ta bonne Colichemarde, mon pauvre Castaignac! se disait-il... Ne t'en sépare plus jamais. Rien que sa vue menaçante imposerait au reître, s'il s'éveillait.

Cependant, cette continuelle et obstinée respiration dans les ténèbres, à ses côtés, le remplissait de frayeur. Son effroi fut mortel, quand il ouït soudain un bruit de feraille, comme produit par une masse armée qui se remuait et se rapprochait.

— Ah! sandious, c'en est fait de moi, se dit le descendant des rois visigoths. Le voilà qui se réveille, je n'entends plus ses ronflements.

— *Der Teufel!* murmurait-on, en effet. Che grois gue ch'avre tormi... Prrrr!

— Il se secoue, pensa le cadet. Va-t-il venir de mon côté?... Hé non, on dirait qu'il s'éloigne plutôt... Oui, mes fines oreilles n'entendent plus rien.

Castaignac écouta pendant quelques minutes.

— Je crois qu'il est parti enfin... Tout est silencieux...

Si tu pouvais gagner ta logette et ton lit, mon fils! Hé! cadédis, tu retrouveras bien ton chemin : tu es aussi sagace que brave, et tu connais déjà le château d'Usson comme celui de tes pères... Pauvre reine Marguerite! elle t'attend peut-être, le cœur palpitant, écoutant tristement sonner les heures et ne voyant point venir celui qui l'a subjuguée... Allons! malheureux et regretté Castaignac, tâche de faire le moins de bruit possible, pour ne point attirer l'attention de ce maraud de reître, qui sans doute aura voulu prendre le frais de la nuit dans la bayle, pour se réveiller... Mais, que diable faisait-il donc là?

Le cadet, étirant ses longues jambes qui s'étaient un peu engourdies par suite de leur inaction forcée, chercha en tâtonnant la grande porte qui donnait sur le palier. Il finit par la trouver, se glissa par la baie et fit deux pas bien circonspects.

— *Wer da!* fit tout à coup à ses côtés la formidable voix de Gargantua.

Le reître s'était bien gardé de quitter son poste : il ne voulait pas être pendu. Seulement il avait changé de place et de position.

Notre Gascon, quoique tout tremblant, essaya de passer sans répondre. Mais il sentit un bras, roide comme une tige de fer, lui barrer le passage.

— *Der Teufel!* cria le reître, on ne basse bas!

Il ne se préoccupait pas, le soudart allemand, de la question de savoir si l'on voulait entrer ou sortir : sa consigne était tout simplement de ne laisser passer personne. D'Aubigné ne s'était pas complétement expliqué.

Castaignac, comprenant enfin qu'il ne s'agissait que d'une mesure générale, et qu'on n'en voulait pas précisément à sa personne, reprit courage et essaya de parlementer.

— Permettez, mon bon, dit-il, que j'aille me coucher.

— On ne basse bas! répéta Gargantua avec un *crescendo* de basse-taille.

— Hé, cadédis ! puisque je ne songe qu'à...

— On ne basse bas, fit pour la troisième fois l'imperturbable sentinelle, le bras toujours étendu, et en commençant à gronder comme le tonnerre.

— Mordious! mon sang bout, murmura le rejeton des héros visigoths : mais... il faut de la prudence.

— *Donner ound hagel!* hurla le reître, che vous tis te vous redirer.

— Mais...

— Ah ! la main, il me témanche! grommela Gargantua et che... mais *der Teufel!* che veux bas êdre bendu.

— Que n'as-tu à cette heure ton invincible Colichemarde! soupira le cadet.

Une idée lumineuse vint à notre Gascon.

— Ventre-saint-gris ! s'écria-t-il en contrefaisant le roi, je vous ordonne, capitaine, de me laisser passer.

A peine eut-il prononcé ces malencontreuses paroles, que le reître se mit à jurer et à crier comme un possédé, en poussant des *Donner* et des *der Teufel* tellement vigoureux, que toutes les portes en tremblèrent.

Gargantua se livrait consciencieusement au vacarme d'enfer recommandé par d'Aubigné, dans le cas où l'on contreferait la voix du roi.

L'infortuné cadet, épouvanté par cet ourvari tudesque, et craignant qu'il n'attirât tout les habitants du château, s'enfuit en se bouchant les oreilles par où il étaient venu ; mais le reître le poursuivit dans tous les coins et recoins de l'anti-salle.

Eperdu, le malheureux Castaignac chercha une porte, en trouva une, tourna le bouton......

O bonheur : elle n'était pas fermée à clef. Il se précipite dans l'appartement et repousse la porte derrière lui, au nez de Gargantua, qui aussitôt cesse ses mugissements.

— La gonsigne, dit-il, avec le plus grand flegme, il n'ê-

dre de churer et grier que dant qu'il se saufe... et che ne le vois blus... Mais ch'addendrai.

Notre Gascon, tout essoufflé et effaré, se jeta dans une enfilade de pièces et finit par tomber comme une bombe dans une ruelle parfumée, où une dame, en déshabillé d'apparence assez coquet, disait son *In manus* à genoux sur un prie-Dieu.

— Hé! cadédis! fit le cadet, me voici dans le temple de Vénus... Ce doit être la dame de mes pensées.

Au bruit des pas du visiteur nocturne, la divinité du lieu s'était redressée, et, pleine d'effroi, avait couru vers le châlit, pour s'envelopper dans la courtine de tamise.

— Un homme chez moi... la nuit! disait-elle avec un effroi mêlé d'indignation et de courroux.

— O merveilleuse et incomparable beauté! s'écria l'amoureux Gascon, qui s'était déjà jeté aux pieds de la dame ainsi entortillée. Daignez excuser chez votre humble adorateur la manière brusque avec laquelle il vient de s'introduire dans le sanctuaire de la beauté... Poursuivi par un affreux reître, il n'avait plus le choix.

— Que dit-il? murmura une voix. Voudrait-il m'insulter?

— Mais ne craignez rien: les Castaignacs connaissent trop bien le respect...

— Le respect! à la bonne heure.

— ... Qu'ils doivent à toutes les dames, et jamais ils ne prétendent profiter du hasard... Ils ne veulent devoir le bonheur d'être aimés, qu'au doux consentement de leur belle...

— Il a le langage courtois et tendre, se dit l'invisible personne, et ce doit être un jeune et beau cavalier.

Curieuse, elle se hasarda enfin à écarter un peu le rideau, et à montrer un bout de sa cornette blanche.

— Ah! daignez, ô divinité de cet endroit mystérieux, daignez montrer à votre humble chevalier ce visage séduisant qui l'a enivré toute la soirée...

— Hé! c'est le jeune Castaignac, qui au souper regardait toujours de mon côté.

Et de plus en plus rassurée, on entr'ouvrait la courtine, et l'on avançait la tête....

— Ce regard ineffable qui l'a bouleversé, cette chevelure dont les boucles ressemblent à des échevettes blanches...

La tête se replongea dans les plis de la tamise en murmurant :

— L'insolent!

La reine Marguerite poudrait ses cheveux, mais l'usage n'en était pas encore très-répandu à cette époque.

— ... Blanches comme la neige, continua avec volubilité le Gascon. Hé! quoi, vous me cachez ces charmes qui firent tant de malheureux à la cour...

— Las! je m'en souviens, soupira-t-on.

La tête avec sa cornette reparut.

— Vous voulez donc que votre Castaignac meure à vos pieds, ô ma princesse adorable!

— Il me nomme sa princesse!... Cela me rappelle la cour chevaleresque de François Ier... Vraiment! il est charmant ce jeune homme, et puisqu'il a l'âme si passionnée...

La courtine s'agita, s'écarta lentement, et une longue figure sèche et plate, qui certes eût eu besoin du vertugadin de Margot, se montra en un roide et étroit fourreau, avec casaquin et follette qui ne dessinaient que les os. Un nez en bec-de-corbin, une peau ridée et une bouche édentée que prétendait cependant animer un sourire coquet, firent se relever vivement le conteur de fleurettes, qui recula de six pas aux moins.

— Madame de Duras! s'écria-t-il comme pétrifié. Mordious! quelle chute!

— Sortez, sortez, monsieur, ou j'appelle, gronda la vieille comtesse, en se rengorgeant subitemeut, pleine de colère et de dépit à la vue de l'effet quelle venait de produire sur le galant.

— Hé! oui, que je sors, madame, et sans demander reste!... Capé dé dious! j'aime mieux entendre beugler le reître, que de vous déranger davantage.

A ces mots, il regagna la porte de l'appartement, tout aussi vite qu'il s'était précipité dans le boudoir de la vieille.

Gargantua attendait, et se mit à hurler de plus belle.

— Ah! mordious, s'écria le Gascon, puisses-tu pour ta peine être condamné à madame de Duras!... Mais où me sauver? où me réfugier?

En se démenant de nouveau dans l'anti-salle, il rencontra enfin une issue. Il crut d'abord que c'était la porte de sortie, qui devait être restée ouverte. Mais non : les marches et la rampe d'une escalier s'offrirent à lui. Il monta.

C'etait la baie avec le tournant, dont avait parlé d'Aubiac au roi comme se trouvant à côté de l'appartement de la comtesse de Duras, et qui conduisait au logis des filles et des pages, dans le donjon.

Le Gascon, toujours suivi de Gargantua jurant et mugissant, gravit les degrés, traversa étages et paliers, et finit par trouver un poutis ou petite porte, dont il tira le verrou.

Des roucoulements et des battements d'aile lui firent comprendre qu'il était dans le colombier, au-dessous de la plate-forme du donjon.

Les gallinacés, réveillés et effrayés par l'entrée subite de l'intrus, firent un tapage assourdissant, dont le bruit se mêla aux beuglements de Gargantua, qui, à son tour, avait pénétré dans la mansarde transformée en pigeonnier.

— Mordious! s'écria le cadet, je n'échapperai donc pas à ce diable.

— Tiaple! *der Teufel! ia, ia,* hurlait toujours Gargantua.

— Ah! cette fois je te défie de me suivre, dit le Gascon.

Il venait de découvrir une issue étroite. Il y glissa ses membres fluets, et bientôt se vit à la belle étoile, sur un balcon faisant saillie au-dessous d'un créneau du donjon.

— Hé! milladious, viens y donc, satané reître, avec ta grosse panse!

Gargantua cessa de beugler, et se dit encore fort tranquillement, en s'asseyant à terre devant le trou :

— La gonsigne, il n'êdre de churer et de grier que dant qu'il se saufe... Et il ne beut blus se saufer : ch'addendrai.

Cependant, si épaisses que fussent les murailles d'Usson, et si longues et profondes que fussent les galeries, les mugissements de Gargantua avaient fini par arriver auxoreilles de d'Aubigné et des autres hôtes de la vieille forteresse. Tout le château fut bientôt debout; on accourut avec des torches.

Au moment où d'Aubigné arrivait dans l'anti-salle de la reine, le Béarnais, en simples haut-de-chausses mis à la hâte entr'ouvrait la porte, attiré aussi par le tumulte, et s'enquérait de ce qui se passait.

— Mort-dieu! s'écria hors de lui le calviniste grondeur, à quoi ont servi mes précautions? Pour arriver au cotillon, ce diable à quatre passerait par le trou d'une aiguille... Ah! Sire...

— Calme-toi, d'Aubigné! répliqua Henri. La nuit est bonne.

— Pour vos plaisirs et damnées carrousses! Mais vous perdez la cause de la foi.

— Je la sauve, au contraire.

— Votre mie vous entraînera au camp des Philistins.

— Je suis chez ma femme : tu n'as rien à dire.

— Morbleu! si... Le résultat sera le même.

Henri prit d'Aubigné par le bras en souriant finement et, se penchant vers lui, murmura quelques mots.

— Ah! fit le huguenot, en tressaillant de joie.

— Et nous allons, dit le roi en terminant, rejoindre à Nérac mon fidèle et avisé conseiller Rosny... Vive Dieu! il sera heureux... Or donc, compaing, ne fais plus le méchant et va te coucher comme moi.

— Il faut auparavant que je sache qui tient ce bouledogue de reître, que j'avais aposté.

— Hé! quand il s'est réveillé, il aura pris mon cadet pour moi.

Riant comme un fou, le roi alla retrouver sa Margot.

Les pages du donjon étaient déjà devant le pigeonnier, quand d'Aubigné y arriva avec les écuyers du château. Ils se gaussaient en vrais pages et faisaient gorges chaudes, en voyant le gros Gargantua assis tanquillement devant le trou, et en entendant le Gascon crier sur le balcon.

Mais le reître les regardait avec le plus grand flegme, et ne se leva qu'à la vue de d'Aubigné.

— Ch'avre pien churé et grié dant qu'il se saufait, mossié t'Aupigné !.. Le roi, il sera gondent de moi.

— Morbleu ! je le crois bien, répondit le gentilhomme en riant. Mais tu ne mérites pas moins d'être pendu.

— Bendu !... Che ne gombrends bas.

Le reître écarquillait ses gros yeux fauves.

— Pour avoir dormi.

— *Der Teufel!* c'est vrai... Bendu ! bendu! Ah ! *mein lieber Gott!...* Che ne tois mourir que bendu, à moins gue...

— Pourquoi ?

— Ah ! c'est mon bedit histoire, ça... Bendu ! bendu !

Le pauvre Gargantua faisait une si piteuse mine, que d'Aubigné en eut compassion.

— Allons ! tranquillise-toi. Tu échapperas encore cette fois : le roi te pardonne.

— Ah ! mossié t'Aupigné, dit le reître en lui prenant la main, che vous remercie... Menacez-moi de dutes les morts, ça m'êdre écal : seulement bas d'être bendu...

— Mais aussi pourquoi dormais-tu ?

— C'est le feau !

— Le veau ?

— *Ia, ia...* le feau. Che grois, *der Teufel,* gue ch'avre drop manché auchurd'hui.

— Et trop bu aussi.

— Il y avre si longdemps, mossié t'Aupigné, que che n'avre eu mon gondent.

— Pauvre Gargantua !

— Oh! oui, bauvre Karkantoua... Ah ! que ch'aimerais pien resder dans une si ponne burg, comme la burg t'Usson... La guerre, il être pien triste, mossié t'Aupigné...

— Bon ! voilà notre reître devenu philosophe... épicurien.

Le souhait du reître devait être exaucé.

Dès la pointe du jour, gentilshommes et écuyers étaient dans la cour du château, prêts à monter à cheval.

Le roi de Navarre, après s'être arraché des bras de sa bonne Marguerite, et avoir, le volage ! poussé un soupir en passant devant la porte de Charlotte de Sauve, ne tarda pas à les rejoindre.

— Sire ! fit une voix mutine.

— Ah ! c'est mon espiègle de page ! dit le roi.

— Je viens vous rappeler votre promesse.

— Oui dà ! pour avoir si bien fait mon message.

— Madame de Sauve avait une migraine affreuse, et je craignais...

— Je l'aurais guérie, pendard !... Mais je ne t'en veux point... Ventre-saint-gris ! j'ai été bien dédommagé.

— Ainsi, vous m'armez écuyer...

— Où est ton épée?

— J'en ai trouvé une dans cette échauguette.

— Hé ! c'est ma précieuse Colichemarde, s'écria le Gascon Castaignac. Je la cherchais partout...

— Cela t'apprendra, godelureau, dit Henri, à rôder la nuit comme un robeur. Le page a trouvé ton épée : qu'il la garde !

— Ma chère Colichemarde !... Ah! rendez-la-moi... Je vous promets, Sire, de ne plus...

— Marcher sur mes brisées. . Allons, je te pardonne

aussi, à toi. Rends-lui la Colichemarde de ses aïeux, mon petit d'Aubiac. Cet écuyer va me prêter la sienne.

— Sire ! s'écria le cadet,vous êtes la magnanimité même.

— Ah ! la bonne langue !

— Je ne sus jamais flatter mon roi.

Le damoiseau d'Aubiac s'étant mis à genoux, le roi lui donna l'*accolée* par trois coups de plat d'épée sur l'épaule, avec une tape sur la joue.

— De par Dieu,Notre-Dame et Monseigneur Saint-Denys, dit-il, je te fais écuyer. Et sers bien la reine.

— J'y ferai de mon mieux, Sire !

— Mais, ventre-saint-gris ! ne lui remets jamais d'autre ruban que le mien, ou je te couperai les oreilles.

Le mièvre page se sauva en murmurant :

— Si elle s'appelait madame de Guiche, je lui donnerais bien chaque soir le mien.

Le roi promena ses regards autour de lui, comme cherchant quelqu'un.

Il aperçut enfin son reître qui, assis sur une pierre, et la bride de son cheval *Rossschwanz* sur le bras, se remplissait déjà le jabot d'une gigue de chevreuil, enlevée du *tinel*, qu'il avalait à grosses goulées.

— Gargantua ! appela le Béarnais.

— Brésent ! fit le reître la bouche pleine et se redressant comme une poupée à ressort.

— Approche !

Gargantua vint avec son mecklembourgeois Rossschwanz, en s'essuyant les lèvres du revers de sa manche de buffle.

— Tu vas rentrer ton cheval à l'écurie, mon brave !

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas rester à Usson.

— Que tîtes-vous là ? Che va resder dans la burg ?... Ah ! *mein lieber Gott !* che suis gondent.

— Tu n'y manqueras de rien... Vous entendez, monsieur de Marcé : le capitaine Gargantua demeurera à Usson, avec

le blessé, la folle et son enfant, jusqu'à nouvel ordre. Ils sont les hôtes du château, et le petit Marcel sera traité comme si c'était mon propre fils.

— Vos ordres seront exécutés, Sire !

— Je me suis entendu pour cela avec la reine.

— Et moi,demanda le reître, che serai pien draidé aussi ?

— Tu mangeras et tu boiras à ton appétit.

— Ah ! *mein Gott*... Vous êdre un pien pon roi.

— Te plairas-tu aussi au château ? car j'y ai besoin de toi.

— Che grois pien, *der Teufel !* L'entroit, il me gonvient. On y fait ponne chère... Le vin beut-êdre ne faut bas celui du *Rhein*, mais il ne mangue bas... Ah ! che va tone brenbre enfin mon redraite : il y a longdemps, *lieber Gott !* gue che rêvais çà... La querre, il êdre un pien derrible chose !

— Donc, tu auras tout ce que tu voudras.

— Oh ! che vulais seulement poire, mancher et tormir... le reste il m'êdre égal.

— Cependant, je vais te donner une occupation.

— Si cela ne m'embêche bas de poire,mancher et tormir, che veux pien.

— Je te charge de l'éducation militaire du petit Marcel, de Pailhat.

— Un-enfant de huguenot ! cela m'êdre encore écal.Dans mon bays, c'havre été luthérien.

— Tu lui apprendras à monter à cheval, à manier l'épée...

— Ah ! mon pon *schwert !..* Ça me va, dut te même, et che lui abbrendrai pien ça...

— Quoique tu n'y sois pas très-fort, fit observer le roi en souriant.

— *Der Teufel !* che n'avre eu qu'un chouchou tans la main... là pas.

— Ensuite tu lui enseigneras à nager...

— Ah ! ch'aime mieux le vin gue l'eau, mais ça m'êdre duchurs égal. Ch'avre naché dans le *Rhein*.

— Puis à marcher, à courir, à sauter du haut des rochers. Ventre-saint-gris ! à Coaraze on m'en enseignait autant... Cela forme.

— Seulement che ne sauderai bas, moi...Quand che veux sauder, tout dremble, et mon vendre il dremble plus engore que le reste.

— Enfin, tu en feras un bon soldat, dur à la fatigue, comme moi.

— *Ia, ia*, un vrai reître...

— Seulement, je te défends de lui apprendre à jurer.

— Ah ! *der Teufel*, ça sera tifficile.

— Il le faut pourtant

— Mais, fit le soudart allemand en se grattant l'oreille, burguoi vus me dévendez de churer? Vus churez pien, vus.

— Jamais, capitaine.

— Che vus avre burdant regonnu dut de suite à votre : *Vendre-saint-cris*.

— Ah ! voilà... mais ce n'est pas jurer, cela.

— Si fait, c'est churer.

— Tu me donnes un démenti, je crois ... Dans tous les cas, c'est jurer si peu, qu'on me l'a permis quand j'étais enfant, tandis que tous les autres jurons m'étaient interdits par mes précepteurs.

C'était vrai. Les gouverneurs de Henriot, craignant qu'il ne prît la vilaine habitude de jurer, si fort à la mode alors, ne lui avaient permis de dire que *Ventre-saint-gris*.

C'était un simple terme de dérision donné aux moines, et surtout aux franciscains, qu'on nommait ordinairement des *Saint-Gris*, à cause de la couleur de leur habillement.

— Ainsi, tu t'en souviendras : je ne veux pas que cet enfant prenne la coutume de jurer.

— Eh pien! fit le reître, ch'aurai duchurs une galepasse bendue au ceinturon, et chaque fois que che vudrai churer, au lieu de churer che poirai... oui, c'est ça : je poirai.

— Soit. Mais tu ne lui enseigneras pas non plus à boire.

— Ce ne sera pas un reîdre alors... Mais il burra mancher, che bense?

— Si jamais il avait une indigestion, tu... tu serais pendu.

— Oh! non, pas bendu... rossé seulement, ça m'êdre égal.

— Ainsi, je compte sur toi, Gargantua. Marcel sera ton ami, ton élève, ton enfant...

— *Ia, ia*, gomme si che l'avre fait.

— Et sa pauvre mère, victime des tiens à Pailhat, tu en auras grand soin...

— Gomme si c'êdre la mienne.

— Et Michel, le blessé, tu en feras...

— Ah! lui, c'est divérend, *der Teufel!* che lui gasserai la dête, dès gue che le burrai.

— Pourquoi?

— C'est lui, le huguenot! qui, avec une boudre, il m'avre frabbé en bleine boitrine et cheté de ma cheval.

— Comme à la guerre. Tu lui en aurais fait autant, si tu avais pu.

— C'est chuste.

— Eh! bien, il faut que vous soyez camarades.

— Ah! che ne bromets bas çà.

— Je te l'ordonne.

— C'est audre chose : tu moment que cêdre la gonsigne, che n'avre blus rien à tire.

— Ainsi, c'est entendu : vous serez camarades.

— Gomme deux pons Allemands.

— Quand ils ne se querellent pas... Adieu donc, Gargantua, je te récompenserai en roi.

— Avec une ponne dable et une gave bien bleine, guand che serai vieux : ça me va.

Le reître se retirait gravement, en se remettant à absorber ses goulées de chevreuil. Henri le rappela :

— Un mot encore, Garguantua!

— Che vus é... é... égoude, répliqua le reître en avalant

de travers. *Der Teufel!* il fautrait un verre de fin bur faire tescentre ça.

— A l'oreille...

— Che poucherai l'audre,bur que ça resde dans mon dête.

— Chaque fois que la reine viendra au château, tu feras comme cette nuit.

— Hein?

— Tu te mettras la nuit en faction devant la porte : seulement tu ne t'endormiras point, et lorsqu'on voudra passer, tu jureras et tu crieras ainsi que tu l'as fait.

— Tiaple! c'est audre chose, ça...

— En un mot, tu veilleras à ce que... Me comprends-tu?

— Oui, oui, che gombrends... Mais si la reine me tit : Va te gucher!

— Tu ne l'écouteras pas.

— Et si elle me fait rosser et fouailler?

— Tu diras que c'est la consigne, et tu ne bougeras pas.

— Tiaple! tiaple!

— A moins que tu ne préfères être pendu.

A ces mots, le Béarnais s'élança en selle, et les gentilshommes l'imitèrent. Le reître, en les voyant disparaître sous la voûte de la grande porte, marmottait encore :

— Bendu! duchurs bendu! *der Teufel!*

Au pied du pic d'Usson, le Béarnais se retourna, et vit sur la plate-forme du donjon s'agiter un mouchoir blanc.

— Au revoir, Margot! cria-t-il en envoyant un baiser. Et il ajouta : Charlotte n'ose... pauvre mie!

A la première bifurcation de la route, Crillon prit congé du roi de Navarre :

— Adieu, Sire, et que Dieu vous éclaire!

— Parlez plutôt pour vous, monsieur de Crillon! repartit d'Aubigné vivement.

— Harnibieu! je n'ai pas besoin de vos leçons, monsieur d'Aubigné!

Ayant baisé la main au roi, Crillon, avec sa petite suite,

reprit le chemin de Paris, et le roi de Navarre, avec la sienne, se dirigea vers les gorges du Velay, qu'il fallait traverser pour gagner Cahors et Nérac.

Dans cette dernière ville se rassemblait l'armée protestante.

La colère de Catherine de Médicis fut grande, quand elle apprit, par Marguerite qui alla la rejoindre deux jours après à l'armée du duc d'Anjou, que Henri de Navarre n'avait pas voulu profiter du sauf-conduit. Mais elle dut se résigner.

Bien que d'Anjou et Guise, dans le Midi, et Mayenne, dans le Poitou, eussent obtenu quelques succès partiels, cependant, vu l'attitude de plus en plus menaçante des calvinistes et le manque de ressources, Henri III et la reine-mère ne tardèrent pas à faire la paix. Elle fut signée à Bergerac, malgré les efforts des Guise et des agents du Pape et de l'Espagne.

Les religionnaires gardèrent leurs places de sûreté, virent admettre quelques-uns des leurs dans plusieurs parlements du royaume, et eurent une certaine liberté pour l'exercice de leur culte.

La bourgeoisie éclairée des villes et la population des campagnes accueillirent cette paix avec joie; mais la cour ne s'y résigna qu'à contre-cœur, et la fraction des ligueurs se déchaîna contre.

Aussi la paix ne fut-elle qu'inquiète et turbulente, entremêlée de prises d'armes continuelles.

Il y eut encore le traité de Fleix, qui termina la *guerre des Amoureux.*

Puis le duc d'Anjou, qui était entré en Flandre avec 14,000 soldats, s'y fit couronner; mais, détrôné bientôt par ses sujets, il vint mourir en France.

On connaît les autres événements historiques qui suivirent: l'assassinat du duc de Guise, celui de Henri III, l'avénement du Béarnais, et son fameux mot : « *Hé, ventre-saint-gris! Paris vaut bien une messe.* »

Les prédictions du pasteur s'étaient accomplies.

Notre deuxième partie commencera à l'époque des conférences de Vervins, entre les envoyés de Philippe II et ceux de Henri IV, qui avait alors ses raisons pour désirer la paix avec l'Espagne.

Nous retrouverons à Paris le roi Henri, ainsi que les deux enfants réunis si étrangement dans la masure de Pailhat en feu.

Ces derniers auront eu le temps de grandir, et l'on ne tardera pas à juger si, conformément à la vision du mourant, ils ont eu réellement quelque influence sur les destinées du Béarnais.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE

LA BUTTE MONTMARTRE

I

LES COMMÈRES DE PARIS.

Par une belle matinée du mois de mai de l'année 1598, les cloches de l'antique abbaye de Montmartre sonnaient à toutes volées.

Elles annonçaient la solennité de la procession qui, tous les sept ans, avait lieu pour célébrer la translation au monastère de Saint-Denis des reliques du martyr à qui l'on doit la conversion d'une grande partie de la Gaule au culte du Christ.

Mais une autre cérémonie devait encore se faire ce jour-là; c'était l'installation officielle d'une nouvelle abbesse, ainsi que sa bénédiction.

Et ce n'était pas peu de chose, en ce temps, que cette solennité. La traditionelle proccession surtout attirait tout Paris et les environs.

Par la route des Porcherons, par celle des Martyrs, par la chaussée de la Nouvelle-France, la foule arrivait en longues files, serpentant à travers les champs, les guinguettes,

les vignes, gravissant la vieille butte, côtoyant la célèbre chapelle des Martyrs, sur le flanc de la montagne, contournant les moulins à vent encadrés de sureaux et de chèvrefeuilles en fleur, si nombreux à cette époque, convergeant de tous points enfin aux murs du monastère.

Déjà même elle assiégeait, curieuse et agitée, les portes de l'enclos, dont les abords étaient gardés par un détachement des quatre brigades de la connétablie de l'Isle-de-France, et les arbalétriers bourgeois de la paroisse de Montmartre.

Aux fenêtres des maisons voisines, ou grimpé sur les arbres, sur les auvents et jusque sur les pignons, le populaire échangeait mille interpellations, en attendant le pompeux cortége qui arrivait de Saint-Denis.

Bateleurs et vielleurs ne manquaient pas, ni tireurs de laine, ni *barbets* (voleurs du temps) non plus. Les mendiants surtout des différentes *Cours des Miracles* faisaient entendre leur voix lamantable et nasillarde, demandant la charité en invoquant Jésus et la *benoîte* Vierge.

— Hé! Jehanne la Jocette (la joviale)! criait, d'une fenêtre à une autre, une commère à la langue déliée, la voyez-vous venir dans la plaine?

— Je ne puis l'apercevoir plus que vous, la Bidaude! répondit une jolie brune à l'œil vif. Mais voici Marthe la Louvète (tavernière), qui me crie du coin, que la tête de la procession arrive en ce moment même au village de Clignancourt.

— Où elle va faire sa station, ajouta un petit homme grassouillet, qui tournait un chapelet entre ses doigts.

— Au fait, vous devez connaître les us de la procession, maître Jean Guille, en votre qualité de *quéreur de pardons*.

— Hé! un peu... mieux en tout cas que mon gros compère Rogier Leblanc, le quincaillier de la rue de la Ferronnerie, que je vois là dans la foule, suant à grosses gouttes... C'est presque un hérétique, et du temps de la Ligue il faillit,

un jour, être lapidé bel et bon devant le Charnier des Innocents, pour avoir osé se prononcer en faveur du *reyot* navarrais...

— Taisez-vous donc, messire Jean Guille! Vous parlez toujours mal du roi Henri, notre père, et si l'un des Suisses vous entendait...

— Ah! bah! vous oubliez, dame Perronnelle la Bidaude, (femme du bidaut ou bedeau), que sous le règne de Henri IV on peut exprimer librement ses opinions.

— Ce n'est point comme sous monsieur de Mayenne et les Seize, repartit Jehanne la Jocette. Vous étiez dizainier de la rue Froid-Mantel, maître Guille, et au lieu de faire le métier de querir des pardons et d'aller en pèlerinage pour les autres, vous couriez sus aux huguenots pour votre propre compte. Vous ne grisonniez pas encore!

— C'était le bon temps! fit en soupirant le diseur de chapelets.

— Le métier de piller les maisons des calvinistes, à la tête de votre bande de mauvais garçons, valait sans doute mieux que celui de prier le bon Dieu du bout des lèvres.

Jean Guille regarda de travers sa voisine la Jocette. Mais celle-ci se contenta de lui lancer au nez un éclat de rire.

— Voyons! ne vous fâchez point, Jean Guille. La prochaine fois que vous passerez à mon échoppe de la rue Tirechape, je vous baillerai, foi de Jocette! un de mes plus beaux poulets ou pigeons, pour aller me faire une neuvaine à Sainte-Geneviève.

Le quéreur de pardons sourit d'un air béat à cette douce promesse, et remercia du regard la Jocette.

— Or çà! dites-nous, père Guille, vous qui savez ces choses : la procession va-t-elle tarder?

— A la chapelle de Clignancourt, non loin du manoir, où ceux de Saint-Denis font station, elle sera rejointe par le clergé sorti de l'abbaye de Montmartre il y a dix minutes. Le temps d'y faire quelques encensements et d'y chanter

les antiennes voulues, et par le chemin de la procession on gravira la butte, après les rafraîchissements offerts par le seigneur de Clignancourt.

— Ce sera long... Et c'est tous les sept ans que cette procession a lieu ?

— Elle date du roi Dagobert, qui fonda l'abbaye de Saint-Denis. Les moines de ce monastère furent, dès lors, obligés à porter tous les sept ans, processionnellement, le chef de leur saint patron à Montmartre, où une messe solennelle, en l'honneur du premier évêque de Paris et des martyrs ses compagnons, est célébrée au lieu même de leur supplice.

— Ce sera magnifique!

— Et bien édifiant, dame Jocette !

— Sera-ce aussi beau, demanda Perronnelle la Bidaude, qu'il y a cinq ans?

— Qu'était-ce que cela? repartit maître Guille en haussant les épaules.

— Comment ! les actions de grâces du roi Henri IV, après son abjuration à Saint-Denis?

— Peuh! cela ne valait pas les processions du temps de la Ligue.

— Le roi vint au tombeau des saints avec toute sa cour...

— Avec des prélats, des docteurs et trente curés de Paris parmi lesquels messire René Benoît, curé de Saint-Eustache, aujourd'hui confesseur de Sa Majesté.

— Et le soir, un immense feu de joie fut allumé sur la butte... Je crois le voir encore.

— Laissez venir la procession, et vous verrez quel apparat!

— Il y a un cardinal, dit-on.

— Deux cardinaux! Le cousin-germain de la nouvelle abbesse, messire François d'Escoubleau, cardinal de Sourdis et archevêque de Bordeaux, ainsi que notre seigneur évêque de Paris, le cardinal Pierre de Gondi, sans compter l'évêque de Nantes, l'oncle de madame Marie de Beauvilliers.

— On entendra un sermon?

— Du père capucin Anselme... Et voyez comme tout est en fête au monastère : église, cloître, tout les passages sont richement tapissés. J'ai entrevu le grand autel et le dais abbatial : c'est superbe !

— Ah ! si pourtant le roi y était !

— Tandis qu'on négocie pour lui, à Vervins, la paix avec Sa Majesté Philippe II, le Navarrais s'amuse aux Etats de Rennes, dans les jeux et les divertissements. Nos pieuses cérémonies lui importent peu... Il y a du reste nombre de seigneurs et de dames.

— Oui, oui, on a élevé une estrade dans l'église et une autour du parvis; devant nous, de cette dernière ils pourront voir défiler la procession.

— Il y a là le comte de Saint-Aignan, frère de la nouvelle abbesse, MM. d'Aumont, d'Humières, de Guittry, d'O, de Bellegarde. Parmi les dames, mesdames de Sourdis, de Sagonne, de Fresne, tantes et sœurs de l'abbesse; puis la maréchale de Beaumont, sa grand'mère; enfin mesdames de Longueville, de Chemerault...

— J'ai vu arriver la marquise d'Entragues, avec une de ses filles, dit la Jocette.

— Marie Touchet, l'ancienne favorite de Charles IX ?

— Et sa fille Henriette... toutes deux sur des mules. Un page les suivait.

— Elle n'avaient donc pas leur loup? demanda la Perronnelle.

— A ces saintes cérémonies, fit observer le quéreur de pardons, aucune de ces dames n'oserait, je pense, se présenter avec ce masque mondain, destiné à garantir de flétrissure « les roses et les lis qui se vont émaillant le verger de leurs joues. »

— Pour un saint homme comme vous, maître Jean Guille, dit malicieusement la Jocette, vous mettez bien du plaisir à faire de pareilles citations, et vous semblez trop vous plaire

à des images de beauté. Décidément, vous oubliez quelquefois votre rôle.

— Hé ! murmura le dévot par métier, en faisant à son accorte voisine des yeux en coulisse, le ciel ne défend point d'admirer ses œuvres.

— C'est pour cela que vous blâmez les loups.

— C'est une coutume frivole et damnable, répondit le quéreur de pardons en reprenant son air cafard, parce qu'il voyait qu'on l'observait.

— Oui dà, fit la Jocette. Aussi les nonnes de Montmartre ne se cachent-elles plus le visage. Depuis longtemps elles ont aboli le voile... Il est vrai que, par contre, elles se couvrent de parures. Leurs goûts ne sont pas moins mondains que ceux des dames de la cour. On en glose assez...

— C'est vrai, mais on dit que tout cela va changer avec la nouvelle abbesse.

— Une jeunesse ! mais qui n'en est pas moins sévère, dit-on. Elle a déjà essayé de réformer les dames bénédictines, depuis qu'elle est au couvent.

— Dès son arrivée, au mois de février dernier, elle voulut remédier à la licence qui régnait au monastère. Depuis les guerres surtout, la clôture n'était plus observée ; on ne priait plus, on s'amusait; la discipline avait disparu, et les plus scandaleux dérèglements avaient pris sa place. Au lieu de repas en commun, chacune s'en allait dîner et souper ou elle voulait, et Dieu sait comment ! De jeûnes, il n'y en avait plus. Le costume, qui doit être le simple habit de grosse laine blanche, est devenu tout à fait profane par la finesse de l'étoffe et les ornements étrangers : la soie, les broderies et les dentelles l'ont transformé.

— Et l'abbesse veut mettre ordre à tout cela?

— Mais, jusqu'à présent, on ne lui a point obéi : les religieuses murmurent, menacent même...

— D'où vient donc cette abbesse ?

— Du couvent de Beaumont, où depuis deux ans déjà le roi lui avait envoyé son brevet.

— On la dit bien jolie.

— Hé! hé! le Béarnais s'y connaît, et l'on assure, dame Perronnelle, qu'avant la belle Gabrielle...

— La Jocette! vous êtes une mauvaise langue.

— Vraiment, maître Jean Guille! comme si tout le monde ne savait pas que, lors du siége de Paris, quand les canons du roi étaient braqués sur la butte contre la ville, Henri fréquentait fort l'abbaye, où madame de Beauvilliers était déjà alors.

— C'est possible, mais...

— Il n'est point de mais. On colportait l'an dernier encore, à la foire Saint-Germain, une lettre de M. de Bellegarde qui en débitait tout au long sur les joyeuses liesses pratiquées à l'abbaye, pendant le siége. Je sais la lettre par cœur.

— Ah! narrez-nous cela, la Jocette.

— « Le roi Henri, MM. d'Auvergne, de Rosny, de Givry, d'O et moi, raconte M. de Bellegarde, nous étions couchés un beau matin près des moulins dans l'herbe, non loin des canons. Ces messieurs dormaient : le roi et moi nous devisions seuls de nos amours... Subitement un petit bruit nous détourna de notre devis... »

— Qu'était-ce?

— « C'était un bel enfant, souriant, sautillant, et le doigt sur la bouche, comme les poëtes figurent le dieu Amour...

— On dit *messire Cupidon*.

— « Il nous fit signe d'aller à lui, raconte M. de Bellegarde, et sans réveiller les dormeurs, le roi se leva, et je fis de même...»

— Le Béarnais est un fin devin.

— « L'enfant nous ayant attirés derrière un bouquet d'ar-

bustes, tendit au roi un papier odorant où étaient ces gentils vers :

> Fiez-vous, Sire, à celui qu'on envoie
> Par devers vous, et marchez sur sa voie.
> Amour aussi, dont nul ne se défend,
> Comme icelui n'est-ce point un enfant ?

— « Foin de la peur et de la prudence! dit le roi, je suivrais ce guide jusqu'au bout de l'univers.

— « Arrêtez-vous, Sire, ce pourrait être une embûche de vos ennemis.

— « Dis ça, Bellegarde, lorsque Belzébuth adresse un message, le fait-il porter par l'ange Gabriel?

— « Sire ! éveillez au moins ces messieurs.

— « Non, mon fils, il s'agit d'affaire amoureuse, et je me sens le courage de la tenter seul.

« L'enfant marchait en avant, et nous à sa suite... Nous voilà parvenus à une chaumière de chétive apparence, dont M. l'Amour nous ouvrit l'huis avec un beau salut.

— « Sire, réitérai-je, donnez-vous de garde d'une trahison.

— « Bellegarde, reste en arrière si tu n'oses t'aventurer avec moi.

— « Sire, fût-ce en enfer, je serai votre grand écuyer...

« Entrés en ce réduit, une vieille sans dents, en guimpe et robe noire ainsi qu'une moinesse, nous vint prier de souffrir qu'on nous bandât les yeux... »

— Hé! c'est quasi comme les vieilles histoires de la tour de Nesle, fit observer la Bidaude.

— « L'épreuve n'était pas faite pour rassurer; mais le roi, téméraire en amour ainsi qu'à la guerre, ne daigna pas entrer en parlement; et, bien que je le tirasse par la manche, il se laissa aveugler comme au jeu de Colin-Maillard. Je me laissai faire à son exemple...»

— Que va-t-il leur advenir? demanda la Louvète.

— « Nous descendîmes plus de cent degrés, le roi con-

duit par l'enfant, moi par la vieille. Finalement, ayant fait une bonne traite sous terre, comme il parut à l'air frais et moite, quelques rires de femmes chassèrent toutes nos craintes.

— « Ventre-saint-gris ! s'exclama le roi, où sont les dames? J'en veux être.

« A ces mots, le diable à quatre se découvrit les yeux, et, pour faire de même, je n'attendis pas qu'on m'en donnât la permission. »

— Que virent le roi et M. de Bellegarde ?

— « Le spectacle qui s'offrit à nous, continue ce dernier, tenait du prodige, de la féerie ou de la diablerie... Le lieu où nous étions sans savoir comment, était une grande salle souterraine tendue de riches tapisseries, et au milieu une table bien servie et fort bien éclairée, à laquelle on voyait assises quatre belles dames en leurs brillants atours, roses, riantes et conseillant la joie...»

— Quelles étaient ces dames?

— Hé! ne l'avez-vous deviné déjà? Le roi se trouvait dans les souterrains du couvent, et ces dames étaient madame de Beauvilliers et trois autres religieuses.

— Voilà qui est merveilleux!

— Et c'est ainsi que le Béarnais fit connaissance de l'abbesse de Montmartre.

Le quéreur de pardons s'écria vivement :

— On sait que je n'aime pas le roi Henri, mais...

— Vous êtes de la queue de la Ligue!

— Mais je défendrai la nouvelle abbesse, qui est une sainte femme.

— Essayez donc, quand tout Paris connaît l'histoire!

— Tout Paris se trompe.

— Voyez-vous cela?

— Lors du siége de Paris, en 1590, l'abbesse de Montmartre s'appelait Claudine de Beauvilliers.

— Eh bien?

— Or l'abbesse actuelle se nomme Marie de Beauvilliers. Comme elle ne compte que vingt-quatre ans, elle ne pouvait, en 1590, avoir que seize ans, et elle était alors à l'abbaye de Beaumont-lès-Tours.

— C'est possible, messire Guille! Mais, comme dit le proverbe, il n'y a pas de fumée sans feu, et...

— Tenez! je vais vous mettre d'accord, intervint la femme d'un *lieur de livres* de la rue Saint-Honoré, qui jusqu'alors n'avait rien dit.

— Au fait, dame Rigot doit savoir bien des choses, fit observer la Jocette, puisque son mari lie les livres.

— Je suis de Beaumont même, et voici ce qui s'y passa il y a six ans, quelque temps avant la Saint-Barnabé... Je vous préviens qu'il y a de l'amour sous jeu.

— Contez-nous cela, dame Rigot! firent nos commères affriandées.

— Aurai-je le temps?

— La procession est encore loin. On n'entend ni chants ni *tabours*.

— Voici donc... La jeune Marie de Beauvilliers devait prendre le voile le lendemain. Il y avait là, aux Bénédictines, le cardinal de Vendôme, l'évêque de Nantes, le sire Philippe du Bec et beaucoup d'autres seigneurs et personnages de distinction. La maréchale de Beaumont, sa grand'mère, y était aussi. La nuit étant tombée, un gentilhomme, bien enveloppé dans son manteau, se présenta et demanda à parler à la maréchale.

— Ah! l'histoire commence bien.

— Le gentilhomme n'était accompagné que d'un jeune écuyer d'une vingtaine d'années.

— Lequel des deux était l'amoureux? demanda-t-on vivement.

— Hé! vous voulez aller plus vite que les violons. Attendez donc!

— Dépêchez-vous! je meurs d'impatience, dit la Jocette.

— Il faut vous dire que je tiens ces détails du jardinier même du monastère.

— Ah! il y a un jardinier... comme dans toutes les intrigues de couvent : cela va bien.

— Ce jardinier est un mien cousin.

— Continuez, dame Rigot!

— Le gentilhomme fut aussitôt introduit chez la maréchale...

— C'était donc un bien grand personnage?

— Vous allez voir.

— Que dit-il à la maréchale?

— Il fut reçu par elle avec les démonstrations du plus profond respect.

— Son nom?

— Il faut vous dire que mon cousin le jardinier, quoique au service du couvent, avait fait la guerre sous monseigneur d'Anjou, alors allié au roi de Navarre, et que c'était lui qui avait annoncé le visiteur.

— Ce gentilhomme était peut-être le roi?

— Marie de Beauvilliers couchait dans le cloître, comme novice. Elle était là depuis quelques années, auprès de sa grand'tante, madame Anne Babou de la Bourdaisière, abbesse de Beaumont. Auparavant elle avait été au couvent du Perrey, dont sa tante maternelle était également abbesse.

— Voilà bien des abbesses dans cette famille!

— Elle fut, comme vous le voyez, presque toute sa vie au couvent. Pendant quelques mois seulement, avant de venir à Beaumont, elle avait séjourné au château de la Bourdaisière, auprès d'un de ses oncles, ses père et mère étant morts.

— Le diable ne pouvait guère la tenter, puisqu'elle était presque toujours en lieu consacré.

— Aussi avait-il profité du court séjour de la jeune fille

au château de son oncle, pour essayer de jeter le grappin sur une si tendre proie.

— Comment cela?

— Tout à l'heure vous le saurez... Le gentilhomme était donc auprès de la maréchale, et son écuyer auprès des écuries où les chevaux avaient été conduits. Après quelques minutes d'entretien, la maréchale fit mander en son appartement la jeune Marie.

— Pour la présenter au mystérieux gentilhomme?

— La novice ne vint pas de sitôt.

— Ah! pourquoi?

— Mais patientez donc! Quand elle arriva enfin, accompagnée d'une sœur converse, elle paraissait fort émue, mais heureuse.

— Pauvre petit cœur! Et que se passa-t-il?

— Au bout d'une demi-heure seulement, la novice retourna au cloître, encore plus agitée qu'auparavant, et les yeux rougis par les larmes, cette fois.

— Vous nous mettez sur des charbons ardents, dame Rigot!

— Le cardinal et l'évêque vinrent à leur tour, avec le plus grand empressement, et demeurèrent également une bonne demi-heure chez la maréchale, avec le gentilhomme. Après quoi on conduisit ce dernier dans la plus belle chambre du logis abbatial, où son écuyer vint le rejoindre.

— Mais tout cela ne nous dit rien.

— J'arrive aux explications.

— Ah! enfin.

— Avant de se coucher, le gentilhomme et son écuyer allèrent prendre le frais dans le jardin, et voici quel fut à peu près leur entretien le long d'une charmille, derrière laquelle mon cousin les écoutait.

— Ah! que j'aurais donc voulu y être aussi! s'écria la Jocette.

— « Ventre-saint-gris! dit le gentilhomme. »

— C'était le Béarnais! firent toutes les voix.

— Hé! oui, c'était lui. Ne l'avez-vous pas déjà deviné?

— Moi je m'en doutais, fit la Bidaude.

— J'en étais certaine, moi, répliqua la Jocette.

— « Ventre-saint-gris! s'écria donc le roi en se frottant les mains, que j'ai bien fait de venir..... La petite brunette allait tout de bon prendre le voile demain.

— « Sire! répondit l'écuyer, je vous en avais prévenu.

— « Mais comment le savais-tu, petiot?

— « Par une lettre que m'avait rapportée Gros-Michel. Je l'avais envoyé à Beaumont après la levée du siége de Rouen.

— « Ah! nous étions en correspondance, ami Marcel?

— « Sire! je... je... ne puis oublier ma gentille compagne du château d'Usson, que je revis l'an dernier à la Bourdaisière, pendant que vous bloquiez Paris.

— « Il le faut pourtant, mon petit Marcé

— « Votre Majesté n'a donc pu obtenir qu'on renonçât à lui faire prendre le voile?

— « Si fait, mais...

— « Mais? Achevez, Sire!

— « Ah çà! tu songerais donc sérieusement à l'épouser?

— « Je n'avais que cinq ans à Usson, mais je m'en souviens, comme si c'était hier: *Je vous marierai*, avez-vous dit!

— « Je vous ai promis cela?

— « Formellement,

— « Diable! diable!.. Mais c'est impossible.

— « Sire! que dites-vous?

— « Songe donc que tu es calviniste.

— « C'est vrai, mais puisque vous êtes roi de France, vous pouvez tout.

— « Hé! hé! pas aussi facilement que tu crois. Tant que je n'irai point à la messe, je ne serai roi que de nom: je le sens bien.

— « Toute religion est bonne, et du moment qu'il s'agit

du salut de la France et du monde, vous ne devez point hésiter, Sire!

— « Je reconnais là l'élève du sage Montaigne...

— « Pauvre maître! il vient de mourir... Vous pourrez donc, Sire, lever l'obstacle.

— « Mais... mais... il y en a un autre, dit le roi en se grattant l'oreille.

— « Un autre?

— « Comment te dire cela, mon pauvre Marcel?

— « Parlez, Sire!

— « C'est que... c'est que... tu me vois amoureux fou.

— « Amoureux!... de qui?

— « Hé! de la petite Marie.

— « Impossible! vous venez de la revoir pour la première fois.

— « Ventre-saint-gris! ce n'est pas une raison.

— « Hélas! fit avec un soupir amer le jeune écuyer, cela ne doit me surprendre. Le cœur de mon roi est si inflammable.

— « Ce n'est pas de ma faute, jarnigoi!

— « Et vous voudriez l'épouser?

— « Pourquoi pas?

— « Mais la reine Marguerite?

— « Je divorcerai.

— « Vous avez déjà promis le mariage à madame Gabrielle.

« Le roi garda le silence.

« Ah! Sire, reprit l'écuyer avec un douloureux reproche, oubliez-vous votre promesse, et oseriez-vous songer à faire votre favorite de celle qui m'est plus chère que la vie?... J'en mourrais... Marie d'ailleurs n'y consentira jamais. Je la guettais devant le préau tout à l'heure : je lui ai parlé avant que vous ne l'ayez vue.

— « Mais je l'épouserai. Je viens de la demander en mariage, et j'ai promis au cardinal et à la maréchale de me

faire instruire sans tarder dans la doctrine catholique. »

« Le malheureux écuyer se mit alors à pleurer, et, se jetant aux pieds du roi, il le supplia de ne pas faire le malheur de sa vie.

« Mon cousin entendit bientôt des sanglots, comme si deux hommes à la fois exhalaient leur douleur, et il y en avait quelques-uns de si forts que les oiseaux, réveillés en sursaut dans leurs nids, se mirent à s'envoler. »

— Pauvre jeune homme! dirent les commères en s'essuyant les yeux.

— Mais c'était le roi lui-même qui sanglotait avec tant de bruit, fit observer la lieuse de livres.

— Vrai?

— Il releva son écuyer, l'embrassa et lui dit en pleurant à chaudes larmes :

— « Marcel... mon petit Marcel! tu m'as fendu le cœur... J'y renonce... tâche d'être heureux! »

— Ah! le bon, l'excellent roi! s'écria la Jocette.

— C'est bien là le Béarnais, ajouta la Bidaude.

— Bref, reprit la dame Rigot, on fit la paix.

— « Marcel, dit alors le roi, il faut te faire catholique comme je le serai moi-même.

— « Hélas! me rappelant les leçons de philosophie de mon digne maître Montaigne, je n'y aurais aucune répugnance; mais ma mère?

— « Ta mère ne le saura point.

— « Entourée de soins dans le manoir du sire de Clignancourt, mon second père, elle a de plus en plus des moments lucides. Fille du pasteur de Pailhat, elle me maudirait, si j'embrassais le culte de ceux qui ont assassiné mon grand-père... Sire! bientôt vous serez roi à Paris...

— « Espérons-le!

— « Vous aplanirez l'obstacle.

— « Las! j'essayerai... Mais d'ici là! Marie fera profes-

sion, je le crains, du moment que ses parents sauront que je renonce pour moi à la main de la jeune fille.

— « Si, roi catholique, vous obtenez du pape la rupture de votre mariage avec la reine Marguerite, vous pourrez bien aussi faire délier Marie de ses vœux.

— « Ventre-saint-gris! c'est vrai.

— « Et vous êtes bien décidé à ce divorce, Sire ?

— « Dès que je le pourrai, je l'accomplirai. Non-seulement il me faut songer à un héritier de la couronne; mais, en outre, la conduite de ma femme...

— « Elle est pourtant captive à Usson.

— « Elle serait dans une caverne qu'elle y trouverait encore moyen de faire parler d'elle... La preuve...

— « Ce pauvre capitaine Gargantua est pourtant là.

— « Cerbère lui-même n'y ferait rien avec ses triples aboiements... Et je puis te le dire maintenant, Marcel : lorsqu'il y a quatre ans je te fis quérir à Usson, toi, ta mère et ton fidèle ami Michel, par le sire de Clignancourt qui te conduisit en son manoir, où tu reçus les leçons de maître Montaigne, Marguerite avait déjà jeté les yeux sur ta jeunesse...

— « Quoi, Sire ?

— « Michel m'en avait fait prévenir... C'est que, vois-tu, Marcel, je voulais que tu fusses un homme unique au monde, sans tache comme Crillon, rigide comme d'Aubigné, savant et sage comme Montaigne, dur à la fatigue et homme de guerre au besoin, comme moi...

— « Sire!....

— « Il est temps que je te dise pourquoi... Je rêve de grandes choses, je nourris un dessein qui doit étonner le monde. Rentrons! Je vais, avant de nous endormir, t'initier à mes projets, vagues encore, mais déjà compréhensibles pour un esprit cultivé par les soins du docte Montaigne. »

— Que lui dit le roi ? demandèrent à la fois maître Jean Guille et les commères, fort intrigués, comme on pense.

— Dame ! je n'en sais rien, répliqua la lieuse de livres. Mon cousin le jardinier n'entendit plus rien. Le roi regagnait son logis avec l'écuyer.

— Ah ! quel dommage !

— La fin de l'histoire, la voici. Le lendemain, dès l'aube, Henri IV quitta l'abbaye avec Marcel, sans tambour ni trompette, pour rejoindre son armée.

— Et la novice?

— Professa le jour de Saint-Barnabé.

— Et la voici abbesse !

— Aujourd'hui même elle doit être bénie.

— Mais alors le roi a oublié sa promesse ! Car, une fois bénie comme abbesse, elle est à jamais séparée du monde.

— L'écuyer est mort ; il a été tué au siége de Calais, dit-on, et Henri IV, qui a un fils de la belle Gabrielle, comme vous le savez, ne songe plus qu'à celle-ci.

— Cependant il a fait Marie abbesse de Montmartre.

— Sur les instances de M. Pierre Forget, seigneur de Fresne, beau-frère par sa femme de la jeune Bénédictine.

— L'abbesse a-t-elle pleuré son amoureux?

— Elle ne l'a sans doute pas oublié, mais en apparence elle ne songe plus qu'à Dieu.

— Pauvre femme !

En ce moment un grand mouvement se fit dans la foule, et du chemin qui plongeait dans la plaine par le versant septentrional de la butte, les accents d'un hymne d'Eustache du Curroy, maître de chapelle du roi, montaient jusqu'aux oreilles du peuple stationnant sur le plateau. Le son des tambours se faisait entendre plus loin.

C'était la procession qui s'annonçait enfin.

II

LA PROCESSION DE SAINT-DENIS.

— Voilà les pèlerins de Saint-Jacques, avec leurs croix et leurs coules à coquillages! cria le peuple.

C'étaient, en effet, ces dévots personnages qui ouvraient la marche.

Puis vinrent les pères Récollets ; ensuite les curés de Paris, ceux de Saint-Denis, et les députations de tous les ordres religieux de la capitale, conduits par le grand vicaire de l'évêque, revêtu d'une étole et d'une chape rouges.

Ils étaient suivis des chanoines de la collégiale royale de Saint-Paul, à Saint-Denis de l'Etrée.

Enfin, toute la communauté de l'abbaye de Saint-Denis : douze religieux, revêtus de tuniques, portaient le chef de leur glorieux patron.

Ce précieux chef est renfermé dans un reliquaire magnifique, qui fait une des plus grandes richesses du Trésor de Saint-Denis.

L'image du saint martyr est de pur or. Sa mitre est toute couverte de pierreries et de perles, aussi bien que les pendants. Les deux anges qui soutiennent le chef sont de vermeil doré ; le troisième, qui est sur le devant, est aussi de vermeil. Le reliquaire qu'il tient en ses mains est d'or et enrichi de pierres précieuses et de perles sans nombre. Dans ce petit reliquaire se trouve renfermé un ossement de l'épaule de Saint-Denis.

Ce fut l'abbé Mathieu de Vendôme qui fit jadis enchâsser

ainsi le chef de l'apôtre des Gaules. La translation en fut opérée par le cardinal Simon, depuis pape sous le nom de Martin IV, en présence du roi Philippe le Hardi et de tous les seigneurs de sa cour.

La compagnie des chevaliers de l'arquebuse, établie à Saint-Denis, en habits uniformes, marchait sur deux lignes, aux côtés de la relique vénérée ; elle était sous les armes, enseigne déployée et les tambours battant.

Cette compagnie n'abandonne jamais le saint chef, depuis le moment qu'elle s'est rendue auprès de lui dans l'abbaye, jusqu'à ce qu'il soit rentré dans l'église de Saint-Denis ; et dans celle de Montmartre, pendant tout le temps qu'il y est exposé, deux arquebusiers en armes sont sans cesse à ses côtés en faction.

A mesure que la relique avançait dans la foule, celle-ci s'agenouillait dévotement, et lorsque les moines de Saint-Denis, qui entouraient la châsse, furent en vue de l'église, les chantres entonnèrent l'antienne : *Exurge Domine*, suivie du répons : *De Jerusalem exeunt reliquiæ.*

Une compagnie de Suisses du régiment de Baltazar fermait la procession.

Les archers de la connétablie, qui garnissaient les abords du monastère, tinrent l'épée haute au passage de la procession, et les arbalétriers montmartrais firent le salut.

Le clergé pénétra dans le Chœur-des-Dames par la porte des Sacrements, au son des orgues et des cloches. Après les encensements d'usage, le Grand-Prieur de Saint-Denis célébra la première grand'messe, avec des ornements magnifiques, assisté de deux diacres et de deux sous-diacres pareillement revêtus, de deux acolytes et de deux thuriféraires en tuniques. Elle fut chantée par cinq chantres en chapes et par la communauté de Saint-Denis, qui occupait toutes les chaires des Dames. Ces dernières, ayant la jeune abbesse en tête, étaient à genoux devant la grille où l'on avait exposé la précieuse relique.

La grand'messe finie, les religieux se retirèrent et allèrent au réfectoire, pour y prendre quelques rafraîchissements, aussi bien que le reste du clergé séculier et régulier, ainsi que les seigneurs et dames de la cour.

Les dames bénédictines restèrent seules à prier dans l'église, en attendant la deuxième solennité.

On avait, en outre, dressé plusieurs tables sur le parvis, où un certain nombre de gens de la bourgeoisie furent admis pour se restaurer. Les officiers et sergents de l'abbaye présidaient à cette collation.

Au nombre de ceux qui surveillaient ainsi, et qui paraissaient tenir surtout à ce qu'aucun intrus ne se glissât parmi les convives, on remarquait notamment un grand et robuste gaillard, presque un géant, qui, sans se remuer beaucoup pourtant, faisait mieux la besogne que tout autre.

Cet homme cependant ne portait pas le costume des gens de l'abbaye, costume délabré, il est vrai, vu le piteux état des finances du monastère dont nous parlerons plus tard; seulement il avait à sa ceinture, outre la rapière, un grand coutelas de la forme de ceux qu'on fabrique en Auvergne.

De plus, il ne s'était pas agenouillé comme tout le monde au passage de la procession ; il avait eu soin de s'éclipser derrière un des arcs-boutants de l'église, pour ne reparaître qu'après.

Quelques-uns des sergents de l'abbaye avaient même murmuré, en s'apercevant de ce manége :

— Voilà notre huguenot, avait dit l'un, qui veut éviter l'eau bénite.

— Comme le diable, il la craint, avait répondu un autre.

— Quelle singulière idée, Thomas, à notre nouvelle abbesse, d'admettre ce mécréant au monastère.

— C'est un cadeau du seigneur de Clignancourt, qui a toujours flotté entre la messe et le prêche, comme tu le sais, Jacques. Voyez donc, seigneur Urbain, comme le hu-

guenot roule des yeux effarés : on dirait qu'il demande pardon à Belzébuth de se trouver en lieu consacré.

— Laissez-le donc en paix, répondit Urbain, l'officier abbatial interpellé. Gros-Michel, tout calviniste qu'il est, n'en est pas moins un brave et dévoué garçon. L'autre jour ne s'est-il pas jeté dans la Seine, à Saint-Ouen, au risque de la vie, pour sauver un jeune frère-lai augustin dont le batelet avait chaviré tandis qu'il allait au moulin ? Il l'a sauvé malgré la robe que portait le frater.

— C'est vrai. Mais cela n'explique pas pourquoi madame l'abbesse l'a reçu au couvent, en le chargeant de la garde des moutons.

— Il paraît que Gros-Michel, dans ses jeunes années, était pâtre en Auvergne, et le métier lui va. Il parle peu, chante seulement à demi-voix des airs de son pays, et aime à être seul. Notre butte lui rappelle ses montagnes.

— Mais pourquoi est-il au couvent ?

— Ne savez-vous pas que la folle du manoir est au cloître? La sœur du seigneur de Clignancourt étant morte, madame Marie a pris la folle avec elle et l'entoure de soins. Or, Gros-Michel lui paraît très-attaché.

Nous avons dit que le robuste gaillard, que l'on sait maintenant n'être autre que le pâtre de Pailhat, devenu presque un géant comme il le promettait autrefois, faisait très-bien la besogne de surveillant, aux tables dressées devant l'église, sans pourtant s'agiter beaucoup.

En effet, quand il voyait que le populaire se pressait trop vers les tables chargées de victuailles, et que quelques-uns allaient rompre la ligne que formaient les arbalétriers bourgeois, en se servant de leurs armes placées horizontalement pour maintenir la multitude, Gros-Michel se contentait d'étendre ses énormes bras, d'écarter ses jambes, et la refoulait ainsi, en une seconde, d'une dizaine de pas.

Un lansquenet à barbe fauve, reconnaissable à son pourpoint blanc à crevés rouges, et à son épée énorme à deux

tranchants, qu'il portait à un baudrier en travers derrière le dos, voulut un instant lui tenir tête. Le soudart poussa un gros juron, en saisissant Michel à la gorge.

— Qué simple! se contenta de dire tranquillement le pâtre de Pailhat.

Et, levant sa main fermée, il la laissa retomber sur la salade du lansquenet, sans paraître même y mettre la moindre impulsion. Mais tel fut le poids naturel de ce poing herculéen, que le casque de fer s'enfonça, et que la tête du soudart y disparut jusqu'au-dessous des oreilles.

Le lansquenet se décoiffa non sans peine et s'en alla au milieu des huées du peuple. Mais avant de se retirer, il montra le poing à Michel :

— Je te revaudrai cela, estafier de béguines! grommela-t-il, aussi vrai que je m'appelle Claude le Lorrain.

Le haut et bas clergé rentra bientôt dans l'église, et la cérémonie de la Bénédiction commença.

Marie de Beauvilliers, accompagnée de deux assistantes, qui étaient la princesse abbesse de Fontevraut et la coadjutrice de Beaulieu, alla s'agenouiller devant le cardinal de Sourdis, qui la bénit, puis lui donna la communion.

Bientôt, au son des cloches remises en branle, résonna, sous les voûtes aux nervures prismatiques de l'église romanobyzantine, le solennel *Te Deum laudamus*...

Michel, qui n'avait plus rien à faire à l'abbaye, et que ces *momeries papistes*, comme il les appelait, n'intéressaient guère, avait quitté le parvis, pour se diriger à travers la foule vers le manoir de Clignancourt, situé au bas du côté nord de la butte, et dont on voit encore des restes dans la rue Marcadet. Des jardins et un vaste parc entouraient ce manoir, dont une petite rue porte aujourd'hui le nom.

Au moment où il allait atteindre le manoir, dont le propriétaire, Ligier de Clignancourt, l'ancien *politique* que nous avons vu accompagner Henri de Navarre à Usson, avait

suivi la procession, Gros-Michel vit accourir au galop, à travers champs, un cavalier poudreux.

C'est un jeune homme de vingt-cinq ans environ, de belle prestance, mais pâle de visage, qu'ornent des moustaches blondes. On voit qu'il a souffert.

Son œil, naturellement doux et mélancolique, dénote pourtant, en ce moment, de l'inquiétude et même une fiévreuse impatience.

A mesure qu'il approche du manoir, sur lequel il a les yeux fixés comme si c'était là le but de sa course, cette préoccupation anxieuse paraît même augmenter.

Il porte l'uniforme de cornette des gentilshommes au *bec-de-corbin* de la garde du roi.

La hache d'armes qui pend à sa selle, et qui a la forme d'un bec de faucon ou de *corbin*, ainsi que les fleurs de lis d'or brodées sur la schabraque, montrent suffisamment que le jeune homme appartient à ce corps d'élite, ainsi dénommé depuis Charles IX.

Quant à son grade de cornette, si notre officier n'a pas en main le petit étendard à cornes de sa compagnie, il n'en est pas moins indiqué par la cornette soutachée, à la poitrine, sur sa soubreveste aux longues manches flottantes. Son petit chapeau de feutre à ganse d'or est orné d'une plume blanche. Ses vêtements et broderies paraissent avoir souffert comme lui, et n'ont plus leur fraîcheur primitive.

Soudain le cavalier jeta un cri.

Il venait d'apercevoir Michel, qui, à son tour, poussa une exclamation de joie et de surprise.

— Marcel !

Tel fut le nom qui s'échappa frémissant des lèvres du pâtre de Pailhat. En même temps, il bondissait vers le cavalier, allure qui était peu habituelle à notre géant.

— Moi-même, mon cher Michel.

— Vous n'êtes pas mort !... Seigneur ! soyez béni.

— Vous m'avez donc cru mort ?

— Le roi lui-même le disait.

— Blessé seulement, puis prisonnier des Espagnols. La paix de Vervins, qui vient d'être signée, m'a rendu à la liberté, et j'accours... Mais je te conterai cela,.. Où est ma mère?

Le jeune homme avait sauté de cheval.

— Au manoir? n'est-ce pas, demanda-t-il encore.

— Non. Là-haut !

— Où?

— A l'abbaye?

— Aurait-elle abjuré?

— Abjurer! plutôt mourir. La pauvre dame Berthe de Clignancourt, sœur du seigneur Ligier, est morte, et l'abbesse.... la nouvelle abbesse de Montmartre l'a prise avec elle.

— Une abbesse !... et ma mère est calviniste!

— Si vous saviez, Marcel !... mais non : que mes lèvres restent closes plutôt

— Que veux-tu dire?... Explique-moi comment ma mère a pu consentir... car par moments elle comprend et se rend compte.

— Las ! il s'est passé bien des choses depuis deux ans... car il y a bien deux ans, Marcel !

— En effet la prise de Calais par les Espagnols a eu lieu en avril 1596. Le roi m'y avait envoyé avec quelques lances, pour porter des ordres au gouverneur, lorsque l'archiduc Albert, avec Rosne, vint fondre sur la ville.

— Toute la garnison ne fut-elle pas passée au fil de l'épée?

— Presque toute, après des prodiges de valeur. Je me trouvai heureusement du nombre des blessés qu'on épargna, mais on me garda prisonnier... Où est monsieur Ligier?

— A l'abbaye.

— Lui aussi !... Au fait, que signifie toute cette affluence

sur la butte ?... D'ici j'aperçois la foule, et voici toutes les cloches qui sonnent.

— C'est que... c'est que...

— Tu crains de parler... Courons à l'abbaye ! que je voie ma mère et mon excellent bienfaiteur, le seigneur Ligier.

Le jeune officier avait remis les rênes de son cheval entre les mains d'un palefrenier qui était accouru, et se précipitait déjà vers la montagne.

Michel le saisit par le bras.

— Au nom du ciel ! arrêtez, dit-il au fils de Jeanne.

— Je devrais déjà être auprès de ma mère.

— N'allez point à l'abbaye !

— Tu me caches un mystère... Ces cloches !... ma mère !

— Vous ne pourriez y pénétrer.

— Un enterrement peut-être !

— Hélas !

— Ma mère est morte.

Il s'élança.

— Non, Marcel ! dit l'ancien pâtre, qui fut bien forcé de suivre.

— Qu'est-ce donc alors?

— Une double cérémonie des catholiques...

— En ce cas, rien ne m'empêche...

— Celle de la fête septennaire de Saint-Denis d'abord...

— Et l'autre ?

— L'autre, c'est la bénédiction de la nouvelle abbesse des Bénédictines.

— Des Bénédictines !

Un frisson parcourut le corps de l'officier.

Les paroles énigmatiques de Michel, ses réticences, ses efforts pour l'empêcher de se rendre à l'abbaye, où pourtant se trouvait sa mère, l'avaient déjà frappé et inquiété.

Ce nom de *Bénédictines* fut comme un éclair qui illumina sa pensée.

Marie était Bénédictine. Elle avait professé à Beaumont-lès-Tours; mais à l'époque même où le roi avait envoyé à Calais son cornette favori, il s'occupait de préparer les voies pour le mariage de Marcel avec mademoiselle de Beauvilliers.

— Tant qu'elle ne sera pas bénie abbesse, avait dit Henri IV au jeune homme, je pourrai la faire relever de ses vœux par le pape. Mais avant tout, négocions avec les parents, qui en ce moment même me demandent pour elle le brevet d'abbesse du monastère de Montmartre.

Marcel vient de se souvenir de ces paroles. Il précipite ses pas, sans mot dire. Haletant, le front baigné de sueur, il gravit le chemin escarpé de la butte, le même qu'avait suivi la procession.

Sur le plateau, la foule est compacte. Il se fait jour en écartant les uns, en bousculant les autres. On crie, on jure, mais on reconnaît un officier du roi, et on laisse passer.

Enfin le jeune homme atteint le parvis. En vain Michel, qui l'a suivi comme son ombre, veut le retenir : Marcel perce la ligne des Suisses et des arbalétiers, et fait quelques pas vers le portail.

Les trois portes, sous leurs voussures à nervures concentriques, et surmontées de baies lobées de trèfles et de quatre-feuilles sont béantes et laissent échapper les dernières notes vibrantes du chant de gloire et de louange.

Devant l'autel, à la clôture de l'abside ou chœur des Dames, debout sur les dalles mêmes qui recouvrent la sépulture de ses devancières, la nouvelle abbesse, revêtue des insignes de sa dignité, a les yeux levés au ciel et mêle sa douce voix à la voix grave des prêtres et des moines qui, dans le moment même, se remettent processionnellement en route pour retourner à Saint-Denis.

A cette vue, Marcel pousse un cri de désespoir et se

laisse aller sans connaissance dans les bras de son ami.

Seigneurs et dames de la cour venaient de quitter l'estrade intérieure, pour prendre possession de celle dressée sur le parvis. Ils devaient, de ce point, voir défiler le cortége sacré.

Marcel était tombé au pied même de cette dernière tribune. Le cri qui venait de lui échapper avait fait tourner la tête à l'une des dames, jeune fille de dix-huit ans et d'une remarquable fraîcheur.

— Oh! le pauvre jeune homme! s'écria-t-elle. Mais qu'a-t-il donc?

— Vous paraissez compatissante, madame, dit Michel. De grâce, venez à son aide!

La dame se tourna vivement vers son page, bien qu'une autre, d'un âge avancé, l'appelât à elle, en la nommant : Ma fille!

— Raoul! vite, mes odeurs, mon sachet, mon aquette d'Italie! dit la jeune fille. Quel dommage! un si charmant officier!

Le page avait remis flacon et sachet, qu'il avait tirés de son escarcelle, et la belle demoiselle, toute imprégnée elle-même d'ambre et de benjoin, se pencha vers le cornette, et lui fit respirer ces pénétrants parfums.

Marcel ne tarda pas à rouvrir les yeux, tandis que Michel remerciait avec effusion la dame de ses soins.

Le cornette, rendu au sentiment, le fut aussi à sa douleur.

— Ah! soupira-t-il, que n'ai-je été tué!

— Tué! pourquoi? demanda la dame qui, malgré son jeune âge, avait les yeux hardis et la physionomie animée et mobile.

— La vie m'est odieuse désormais.

— A votre âge? Espérez plutôt!

Elle disait cela avec un sourire et un regard qui, en toute

autre circonstance, n'eussent pas manqué d'enflammer un jeune officier des gardes.

Puis, voyant que la tête de la procession dépassait le seuil du portail pour traverser le parvis, elle adressa au beau gentilhomme, avec le geste le plus gracieux, un adieu qui signifiait : Au revoir ! et gagna la tribune où déjà les autres dames et seigneurs avaient pris place. Elle s'assit à côté de sa mère.

— Hors d'ici, Michel ! murmura le cornette. Elle va passer : que je ne la voie pas ! Retournons au manoir !

— Sans voir votre mère ?

— O ma mère !... Tu as raison : je pleurerai sur son sein.

— A l'abbaye alors !

Michel entraîna son jeune ami vers les bâtiments du monastère.

La jeune fille si compatissante n'avait pas quitté Marcel des yeux. Le voyant disparaître, avec le géant, derrière un des contreforts de l'église, qui s'avançait en éperon hors d'œuvre pour soutenir l'abside, elle se retourna vers son page et lui glissa quelques mots à l'oreille, sans que sa mère le remarquât.

Celui-ci dévala aussitôt les degrés de l'estrade et alla se mêler aux gens de l'abbaye, du côté même où le jeune homme avait disparu.

Mais l'abbesse et ses religieuses, après avoir, suivant la coutume, baisé la relique de Saint-Denis, ne suivirent pas la procession, comme l'avait supposé Marcel. Elles demeurèrent dans le Chœur-des-Dames, avec le clergé de Paris ; les moines de Saint-Denis, escortés des arquebusiers et des Suisses, traversèrent seuls le parvis. Ceux-ci reprirent, avec la châsse vénérée, le chemin de leur abbaye, dans le même ordre qu'ils étaient venus, en chantant les grandes litanies, qu'accompagnait le son des tambours et des cloches.

Selon l'usage en de semblables cérémonies, les portes du monastère furent ouvertes à tout le monde pour qu'on pût admirer les ornements de l'église, les riches tapisseries prêtées par la cour, et la beauté du jardin.

Une multitude incroyable de personnes de tout âge et de toute condition envahirent l'abbaye, ajoute la chronique; et l'avidité des Parisiens à voir cette religieuse, fille d'une maison alliée à celle des Bourbons, de Nevers, de Naples, de Savoie, de la Trémouille et de Sourdis, fut si importune, qu'après que la nouvelle abbesse se fût retirée dans le cloître avec les prélats et ses parents, elle dut se mettre plus de dix fois aux fenêtres de sa chambre, pour contenter le populaire.

Les bruits vagues et contradictoires qui couraient sur des rapports galants entre Henri IV et une Beauvilliers, n'étaient du reste pas de nature à refouler cet empressement du peuple. La malignité confond aisément les noms et les dates; mais, après avoir entendu les causeries de certaines commères qui eurent lieu avant la procession, nous savons à quoi nous en tenir sur la vérité.

Tandis que la foule satisfaisait ainsi sa curiosité, avec force commentaires, Marcel sanglotait dans les bras de sa mère. La pauvre Jeanne, qui se trouvait dans un de ses moments lucides, avait reconnu son fils.

On avait laissé ignorer à Jeanne la nouvelle de la prétendue mort de Marcel. La malheureuse folle ayant, dans de certains moments, demandé où était son enfant, on lui avait répondu qu'il était auprès du roi Henri.

— Pourquoi donc, mon petit Marcel, ne reviens-tu pas plus souvent auprès de ta mère? demanda-t-elle après les premiers embrassements. Le roi Henri est un méchant de te retenir toujours loin de moi.

— N'étiez-vous pas heureuse au manoir, ô ma mère?

— Si fait, le seigneur Ligier et sa sœur étaient bien bons pour moi.

— Et maintenant, dans cette abbaye?

— Je n'y manque de rien. C'est un ange que la petite Marie... oui, la petite Marie : elle m'a parlé d'Usson, comme quoi elle y jouait avec toi... Elle t'aimait bien, va !

— Elle m'aimait ! s'écria Marcel avec amertume.

— Après Dieu, dit-elle, c'était toi qu'elle chérissait le plus.

— Hélas ! elle m'a oublié pour Dieu.

— Non, non, elle ne t'a pas oublié.

— Mais alors... pourquoi a-t-elle consenti ?... O ma mère ! je suis bien malheureux.

Et le pauvre jeune homme fondit en larmes. Celles de Jeanne se mêlèrent aux siennes. Elle le caressait, comme s'il eût encore été un petit enfant.

— Prenez garde, Marcel ! murmura le pâtre à l'oreille du cornette. Vous pourriez la faire retomber dans son état habituel.

La crainte de Michel n'était que trop fondée.

— Mère, demanda l'imprudent Marcel, me croyait-elle donc mort ?

— Mort !... mort ! pourquoi mort ?

Un sourire navrant plissait les lèvres de Jeanne. Elle passa une main sur son front ridé, sur ses cheveux blanchis bien avant l'âge ; l'égarement se peignit dans ses yeux enfoncés dans l'orbite et sur ses traits devenus méconnaissables pour quiconque l'avait connue vingt ans auparavant.

— Mort ! répéta-t-elle. Oui, il est mort, mon père Massin... là, sous mes yeux... Ah ! quelle horrible nuit ! l'arquebusade, les cris des ligueurs, le feu... Que de meurtres ! que de sang ! Hubert Brasier ! le monstre !... A moi ! au secours ! il m'entraîne...mon enfant ! Ah ! laissez-moi auprès de mon enfant...

L'infortunée, en proie à cette horrible hallucination, entourait Marcel de ses bras et l'étreignait avec frénésie. Celui-ci sanglotait aussi bien de voir sa mère en cet état lamentable, que de désespoir au souvenir du coup qui venait de le frapper lui-même.

Gros-Michel mumurait les versets d'un psaume, le regard levé au ciel.

La porte de la cellule où avait lieu cette scène était restée ouverte. Devant la cellule passait le corridor du cloître, qui conduisait à la chambre abbatiale.

Un cri indicible retentit tout à coup derrière le groupe désolé. Michel tourna la tête, Marcel s'arracha à l'étreinte de sa mère.

Blanche et pâle comme un spectre dans sa robe de Bénédictine, immobile comme une statue, la main appuyée contre la membrure de la porte, Marie de Beauvilliers était là, dans l'attitude de la stupeur.

— Marie ! s'écria le fils de Jeanne.

Son premier mouvement fut de s'élancer vers elle : un geste de Marie le cloua à sa place.

Malgré lui, l'habit de la religieuse, joint à la pensée écrasante que désormais il y avait un abîme entre elle et lui, imposa à son ardeur.

Dès ce moment, tout calviniste qu'il fût, il sentit son amour glacé et broyé sous ce froid bloc de marbre que l'ascétisme claustral semble rouler sans cesse, comme un rocher de Sisyphe, sur tout sentiment humain, pour en étouffer l'expansion.

Lasciate ogni speranza!

Ce vers de Dante semblait reluire aux yeux de Marcel en caractères fulgurants, avec tout leur éclat infernal.

— Vous n'étiez point mort ! murmura enfin la jeune abbesse.

— Captif, toutes mes pensées étaient pour vous.

— Marcel, inclinons-nous devant la volonté de Dieu.

— Las ! le pourrai-je ?

— Ses desseins sont impénétrables. Mais, puisqu'il a voulu qu'il en fût ainsi, c'est qu'il a jeté les yeux sur son humble servante pour l'accomplissement de ses volontés.

— Ah ! Marie, ma vie entière...

— Elle appartient au roi, à ce roi que, par tant d'épreuves, le ciel a conduit au plus beau trône de l'univers.

— Pourrai-je vous revoir au moins ?

Avec un céleste sourire, le front serein et le regard limpide, l'abbesse de Montmartre tendit la main au jeune homme.

— Oui, répondit-elle sans effort comme sans hésitation.

Elle se sentait forte avec l'assistance du Seigneur.

— Quand ?

— J'ai deux amis au monde.

— Moi et.... ?

— Vous et le roi. Je vous verrai quand il sera besoin... sous le regard de Dieu.

La jeune officier baissa la tête. Une larme roula de ses yeux sur la main de l'abbesse. Celle-ci reprit :

— Écoutez, Marcel ! Par le jeûne et les prières, je me suis préparée au grand acte qui s'est accompli en ce jour. Dans la retraite et le recueillement, jetant parfois un regard sur la grande ville à mes pieds, qui est le cœur de la France, j'ai senti en moi grandir une pensée que Dieu y a fait naître.

— Quelle est cette pensée?

— Le roi que nous aimons tous deux d'une affection pure et désintéressée, m'a semblé marqué du sceau de la Providence pour faire à la fois le salut de son royaume et celui de la chrétienté, divisée depuis de si longues années en deux camps ennemis.

— Quoi ! voudriez-vous qu'après avoir été le champion du protestantisme, il devînt celui de Rome ?

La jeune abbesse eut un sourire d'une ineffable douceur.

— Vous ne me comprenez point, répondit-elle. « Vous êtes tous, a dit le Christ, les enfants d'un même père céleste. » Un roi, arbitre de l'Europe, y fera régner la paix et la concorde, sans demander aux hommes : Quel est votre culte ?

L'œil de l'élève de Montaigne brilla d'un éclair de joie.

— Ainsi, dit-il, vous voulez...

— Garantir d'abord le roi, autant qu'il sera en mon pouvoir, contre tout complot et embûche. Déjà sa vie n'a été que trop souvent menacée.

— Ah ! je vous seconderai de toute mon intelligence et de mon bras.

— Ensuite, avec l'aide du Seigneur, nous ferons le reste pour les nations chrétiennes.

— Henri y est tout disposé.

— J'en suis certaine; car, sachez-le, j'ai eu déjà avec lui de longs entretiens.

— Quand ? où ? demanda vivement le jeune homme, que le démon de la jalousie mordait au cœur au souvenir de la soirée à Beaumont-lès-Tours et des mœurs galantes du Béarnais.

Marie y prit à peine garde, et répondit tranquillement :

— Non-seulement à mon arrivée à Paris, chez mon beau-frère, M. de Fresne, secrétaire d'État, chez lequel le roi dîne de temps en temps, mais maintes fois encore ici, à l'abbaye même.

Le calme et le naturel de cette réponse dissipèrent les soupçons du jeune officier.

— Le roi, reprit-elle, qui daigne consulter l'humble servante de Dieu, doit revenir me voir au monastère. Marcel ! vous tâcherez de l'accompagner désormais, et nous porterons tous nos efforts à tenir son esprit concentré sur le but que lui-même du reste s'est proposé.

— J'y ferai mon possible.

— Et n'oubliez pas notre unique devise désormais.

— Laquelle?

La bénédictine leva un bras au ciel, et répondit :

— Charité et Tolérance !

A ces mots, retirant la main que Marcel venait de baiser avec plus de respect encore que de tendresse, la servante de

Dieu, dont le mystique langage révélait de si grandes résolutions, s'éloïgna lentement.

A voir sa démarche en même temps humble et solennelle, on eût cru voir à la fois la Geneviève chrétienne, mettant toute sa confiance en Dieu, et Velléda, la prêtresse inspirée des Gaulois.

III

LA QUEUE DE LA LIGUE.

La foule des Parisiens avait quitté la butte Montmartre. Les uns s'étaient répandus dans les nombreuses guinguettes et bals publics qui parsemaient tout l'espace compris entre la montagne et les *barrières* ou premières fortifications de la ville ; d'autres s'étaient attablés sous les tonnelles, dans les jardinets des moulins à vent, pour y manger la galette et chopiner le cru du pays.

Mais les bourgeois rangés regagnaient leur logis par les portes Saint-Denis, Montmartre, Saint-Honoré, garnies de tours et de bastions.

Au moment où l'on se pressait vers le pont-levis de cette dernière porte, située à l'endroit où la rue Saint-Nicaise débouchait dans la rue Saint-Honoré, une cavalcade nombreuse y arrivait en même temps.

— Vive le roi! cria la foule.

C'était effectivement Henri IV qui revenait de Rennes, où s'étaient tenus les États.

En même temps le bruit lointain du canon de l'Arsenal se fit entendre.

— Ventre-saint-gris! voilà déjà Rosny qui gronde, dit le roi en se tournant vers sa suite. Il n'attend pas que je sois arrivé au Louvre.

— Harnibieu! répliqua Crillon, il ne peut savoir que vous rentrez à l'heure même dans Paris.

— Hé! j'y suis. Crillon! ne te pends pas : c'est la paix qu'il annonce aux Parisiens. C'était convenu entre nous. Elle a dû être signée avant-hier à Vervins.

En effet, c'était la signature de la paix entre la France et Philippe II, le roi d'Espagne, que le canon de l'Arsenal apprenait aux Parisiens.

Ce furent des cris de joie qui accueillirent cette nouvelle, et l'enthousiasme pour le Béarnais fut au comble. Peu s'en fallut que le peuple ne le portât en triomphe au Louvre.

La paix de Vervins, conclue après un congrès de trois mois, fut la plus avantageuse qu'on eût faite depuis Philippe-Auguste. Elle rendait à la France, avec le repos si désirable après quarante années de troubles et de guerres, toutes les places qui, au nord, étaient aux mains des troupes espagnoles, y compris l'importante forteresse de Calais.

La Ligue, de son côté, était anéantie. L'année 1596 avait vu sa fin solennelle par la soumission publique de son chef, le duc de Mayenne, qui, du reste, avait porté lui-même de rudes coups à la faction des Seize.

La plupart des autres adversaires du Béarnais s'étaient soumis.

D'Épernon avait rendu Marseille et la Provence, Nemours était mort, et le duc de Mercœur, qui tenait la Bretagne, venait d'accepter pour mari de sa fille unique le fils aîné de Gabrielle, et d'entrer en accommodement.

Quant aux huguenots, que l'abjuration de Henri IV avait éloignés et qui songeaient encore par moments à former des ligues nouvelles et à organiser un État dans l'État, il

leur avait assuré solennellement, le mois précédent, par le célèbre édit de Nantes, le libre exercice de leur culte, l'égalité des droits civils, l'accès égal aux charges publiques.

Il est vrai que, pour faire accepter à certains parlements, villes et prêtres, cette charte de justice et de tolérance, Henri avait dû parler en maître.

— « Je couperai, avait-il dit, les racines de toutes ces factions; *je ferai raccourcir* tous ceux qui les fomenteront. J'ai sauté sur des murailles de villes; je sauterai bien sur des barricades. »

On le voit, le bon Henri savait au besoin, lorsqu'il s'agissait de l'égalité des droits des citoyens et de l'unité de la France, se servir d'un langage énergiquement significatif. Il tint bon, et fit tout plier. C'était un doux entêté, nous l'avons déjà dit.

Ainsi, tout s'apaisait et se soumettait en France; le roi calmait les haines et l'intolérance des partis, en même temps qu'il donnait au pays une paix honorable.

Il y avait bien encore, dans quelque coin, du côté des Alpes, un ennemi récalcitrant. Celui-là s'appelait Charles-Emmanuel, duc de Savoie, prince inquiet et intrigant qui avait profité des troubles intérieurs pour s'arrondir aux dépens de la France.

A l'horizon redevenu serein, c'était là en apparence un petit nuage. Il ne devait pas laisser de grossir et d'inquiéter, comme on le verra dans la suite.

Mais si la Ligue était dissoute, il en restait la queue; et si presque tout Paris salua, avec des transports d'allégresse, l'ère de tranquillité qu'ouvrait la paix de Vervins, il y eut des dissidents dans les bas-fonds de la société, formés alors par des prêtres intolérants, des moines fanatiques et d'anciens ligueurs déclassés.

Dans une taverne située à l'extrémité du hameau des Porcherons, non loin de la Chapelle ou Oratoire des Martyrs et du bâtiment du *For aux Dames*, lieu de justice et

prison appartenant à l'abbaye de Montmartre, deux hommes viennent de s'attabler devant un broc de vin.

L'un de ces hommes a encore, dans son accoutrement, quelque chose des aventuriers de la Ligue, sauf la petite croix au feutre, qui avait disparu. Ses traits indiquent la finesse et la ruse, malgré la rudesse de ses manières acquise dans les camps. La dague est tout ce qui lui reste de ses armes de guerre.

L'autre porte sur son corps trapu le costume mi-laïque et mi-religieux des officiers de l'abbaye de Montmartre.

C'est une cape noire, dont le capuchon lui couvre la tête; il paraît même avoir l'habitude de rabattre ce capuce sur ses traits, comme pour les cacher. La cape ne lui descend pas entièrement jusqu'aux chevilles et laisse voir un culottin ou haut-de-chausses étroit, également noir; et par-dessus la cape est jeté, à la manière des moines, un scapulaire retombant par derrière et par devant. A un ceinturon de cuir, sont suspendues une dague et une épée légère.

Il a toute sa barbe, comme son compagnon, et cette barbe est d'un blond foncé, mélangé de gris. Il paraît avoir une cinquantaine d'années. Une large balafre, partant du front, lui cingle un côté de son nez camus et la lèvre supérieure; ce qui imprime à son visage une grimace perpétuelle. Ses yeux gris ne révèlent pas moins de ruse que les traits de son compagnon; mais ils ont, de plus, une expression de férocité.

La salle basse dans laquelle venaient de prendre place ces deux hommes contenait plusieurs tables en bois brut, dont les pieds étaient fichés en terre, et dans un coin était assis un troisième personnage.

Celui-là, qui paraissait absorbé en lui-même, et qui grignotait une croûte de pain bis, sur lequel il coupait une riblette de lard avec un petit couteau à manche de baleine, n'avait qu'une vingtaine d'années.

Il roulait des yeux soupçonneux et inquiets sous ses sour-

cils roux comme sa longue chevelure et sa barbe naissante, regardant à la dérobée ceux qui venaient d'arriver.

Son chapeau de feutre, de forme élevée et orné de deux plumes grises, était rabattu sur son front. Un grand rabat blanc lui couvrait les épaules.

Au ceinturon, qui serrait autour des reins son pourpoint de drap noir à grandes basques et à manches ouvertes, était attachée une épée et une écritoire complète, qui indiquait quelque praticien ou clerc de basoche. De larges mais courtes trousses, également noires, avec des housseaux de cuir fauve, complétaient cet habillement.

— *Léveroy* (par le vrai roi)! dit en choquant son gobelet le premier des personnages que nous venons de décrire, si tu ne m'avais parlé le premier, Crève-peau, jamais je n'eusse reconnu, sous cet équipement de moinaille, mon vieux compaing des arquebusiers ligueurs!

L'officier abbatial eut un rire forcé, et ce rictus augmenta encore sa grimace stéréotypée.

— Dame! il le fallait, dit-il. Je ne suis plus bon à la guerre avec ma jambe raccourcie.

— C'est vrai, tu boites un peu, compère!

— Réunie aux Espagnols, ma bande pénétra dans Amiens l'an dernier, trop tôt pour mon malheur; car le comte de Saint-Paul, qui y commandait pour le Béarnais, que Satan confonde! tenait encore une grosse tour, et un biscaïen m'atteignit à la cuisse.

— Moi et ma bande de mousquetaires, nous étions avec le capitaine Rosne.

— Sous lequel nous prîmes Calais. Les débris de l'armée ligueuse n'avaient plus d'autre choix que de se joindre aux Espagnols... Guéri tant bien que mal de ma blessure, je vins à Paris, où, grâce au père Daubigny, de l'ancien collége des Jésuites de Clermont, je fus employé à l'abbaye de Montmartre, en qualité d'officier chargé d'exécuter les arrêts de justice et de juridiction du For aux Dames.

— Mais la Société de Jésus est expulsée par arrêt du Parlement, depuis le martyre du jeune Jean Châtel et du saint père Guignard en 1594.

— Le père Daubigny est resté caché à Paris, ainsi que le père Gauthier.

A ce nom de Daubigny, l'homme à la barbe rousse avait jeté du côté des deux ligueurs un regard scrutateur.

— Eh bien, foi de Renazé! dit le compagnon de Crève-peau, voici une bonne fin pour un arquebusier de la Sainte-Union. Quant à moi...

— Oh ! je ne suis nullement en peine de toi. Ce n'est pas sans cause qu'on t'a surnommé Fin-Robin. Tu parles comme un procureur, tu agis comme un renard, et tu écris comme un scribe.

De nouveau, l'homme aux cheveux roux lança un regard ombrageux vers les deux buveurs.

— Hé! oui, répliqua Renazé, dit Fin-Robin. A peine arrivé dans la capitale, après le licenciement de nos bandes, j'ai déjà déterré un patron... et un patron de la bonne cause, monsieur de Laffin : je te conterai cela.

— Et tu es venu voir la procession à Montmartre ?

— Ne sachant que faire de mon temps ; car je n'entre en service que dans quelques jours... Mais voilà que déjà le broc est vide, et j'ai une soif d'enfer... Holà ! maître buvetier.

Le tavernier accourut.

— Ta popine ne me paraît guère achalandée, lui dit Renazé, mais comme ta piquette est passable, apporte-nous un second broc.

— Dame! répondit le cabaretier, il y a un quart d'heure la nouvelle s'est répandue que le roi venait de rentrer dans Paris, et tout le monde a quitté les tavernes pour courir vers le Louvre.

— Belle bajoue de Gascon à voir ! grommela Crève-peau.

— Heureusement que vous êtes venu, frère Gilles...

— Ah ! tu te nommes *frère Gilles* maintenant? dit Fin-Robin à l'ancien arquebusier.

— Car, reprit le tavernier à demi-voix, si je n'avais que des pratiques comme celui que vous voyez là...

— Cette espèce de basochien !

— L'aubergiste du *Lapin sauté* n'aurait qu'à lever le piquet.

— Il ne boit donc pas?

— Une croûte de pain et une tartelette de lard que je lui fais griller, quand il vient ; avec cela de l'eau claire...

— Et vient-il souvent? demanda encore Renazé, qui s'était mis à examiner avec attention le personnage.

Ce dernier, de son côté, s'apercevant qu'il était l'objet des regards des buveurs, leur avait brusquement tourné le dos, en marmottant quelques mots inintelligibles.

— Il rôde sans cesse dans ces parages, reprit le buvetier, monte sur la butte, redescend; et quand il a faim, il vient faire son maigre repas ici. Le soir, il rentre dans Paris.

— Ah !

Le tavernier s'étant retiré, Fin-Robin se pencha à l'oreille de frère Gilles et lui dit tout bas :

— Crève-peau ! je te conterai tout à l'heure de quoi il retourne avec mon nouveau patron. Et voici un gaillard dont les allures singulières, si je ne me trompe, dénotent un caractère et des idées dont on pourrait se servir.

— Tu crois ?

— En tout cas, il me paraît bon et fervent catholique.

— Comment cela ?

— Ne vois-tu pas ce *cœur de cotton*, surmonté d'une croix, qu'il porte sur la poitrine, suspendu à un cordon ?

— Je le vois, en effet.

— Et son couteau? Il s'y trouve aussi un cœur et une croix.

— Tu as l'œil fin.

Renazé se leva et marchant vers le taciturne personnage, lui frappa sur l'épaule.

— Hé ! l'homme rouge !

Celui-ci se retourna brusquement, et lança à celui qui le dérangeait de la sorte un regard oblique et farouche.

— Comment nous appelons-nous ?

— Que vous importe ! répondit d'un air bourru le sombre rousseau.

— En ce cas, tant pis pour vous, l'ami !

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes de bons lurons et vrais catholiques, et qu'entre gens du même bord on peut s'assister.

Le mélancolique jeune homme ne répondit pas.

— D'où êtes-vous, car vous me semblez venir de province ? demanda Fin-Robin.

Le lugubre adolescent fit un geste d'humeur, et dans l'espoir sans doute de se débarrasser de l'importun questionneur, il répondit enfin en détournant le visage :

— D'Angoulême.

— Clerc de basoche, si je ne me trompe ?

— Solliciteur de procès. J'enseigne aussi aux enfants à lire et à prier Dieu.

— Pédagogue !... Et c'est pour cela que vous êtes venu dans la capitale ?

— Non, pour entrer aux feuillants, les pères jésuites n'étant plus à Paris.

— Ah ! je savais bien que vous étiez un vrai catholique. Et bien ! l'on pourra vous aider.

— Je n'ai besoin de personne.

— Si je vous faisais parler au père Daubigny, dit en s'approchant frère Gilles.

Le morose jouvenceau tressaillit, puis répondit sèchement :

— Je lui ai parlé déjà : j'avais une lettre pour lui. Merci ! j'ai changé d'idée.

Se levant brusquement, le bizarre et funèbre étranger se dirigea vers la porte, sans même regarder les deux compagnons.

— Votre nom du moins ?

— Ravaillac.

Et comme s'il se fût repenti déjà des quelques paroles revêches qu'il avait prononcées, et qu'il eût craint qu'on ne le rappelât par ce nom qu'il venait de jeter du seuil de la porte à des oreilles d'inconnus, le triste monomane s'éloigna précipitamment, sans tourner la tête.

— Cape de Dieu ! s'écria Renazé, je veux savoir où il va.

Il sortit du cabaret et vit l'homme rouge gravir la butte Montmartre par un petit chemin entre les vignes.

— Quel maître loup-garou ! dit Renazé en rentrant.

Le sauvage jeune homme, en suivant la montée, murmurait des phrases entrecoupées :

— Qu'ai-je donc fait?... Chacun me regarde, me questionne.... L'homme rouge ! oui, ils me nomment ainsi... Suis-je donc un objet de répulsion universelle ?... Qu'on me laisse à mes pensées, à mes visions!... Mes visions ! Oh ! la plus belle, c'est *elle*... Pourquoi suis-je venu à Paris ? Je n'ai plus de repos depuis que j'ai reconnu dans *elle* l'image de mes rêves... Qu'elle était admirable aujourd'hui devant l'autel, dans ses longs vêtements blancs !... C'était bien l'ange de mes visions !...

Il se tut, montant toujours.

— Voilà les murailles, reprit-il en apercevant le monastère. *Elle* est là... Depuis quatre semaines je rôde à l'entour... Ah ! si je pouvais y pénétrer une nuit !... J'ai cherché en vain, et bientôt il me faudra retourner à Angoulême. On ne veut de moi ni aux feuillants ni aux jésuites. Le père Daubigny, à qui j'ai parlé de mes visions et médita-

tions, m'a dit que j'étais malade... On croirait que lui aussi a horreur de moi, et pourtant, quand je lui ai parlé de mon dessein de voir le roi, de l'*avertir qu'il eût à réduire ceux de la religion prétendue réformée à la religion catholique*, messire Daubigny m'a souri, me disant que le *renard de Béarn* n'en ferait qu'à sa tête, et que cela devait finir autrement... Qu'entendait-il par là ?

Nouvelle pause.

— Que me voulaient-ils, ces deux hommes qui parlaient du père Daubigny ? M'assister ? Je ne veux le secours de personne, je ne demande rien à qui que ce soit... Dans mes méditations, Dieu m'inspire...

Il venait d'arriver devant les dépendances de l'abbaye. La nuit se faisait, et l'on entendait les nonnes chanter les complies. Il s'arrêta.

— Bientôt l'abbesse va se coucher, se dit-il encore. Je verrai, comme chaque soir, sa cellule éclairée... Elle se montrera à sa fenêtre, le visage tourné vers Paris dans les ténèbres... Pourquoi ? Elle reste bien longtemps chaque fois dans cette position, et souvent des soupirs sont venus jusqu'à mon oreille... Aimerait-elle ?...

Le soupçonneux visionnaire porta rapidement la main à sa ceinture, où était attaché le couteau à manche de baleine.

— Ah ! quel qu'il soit, murmura-t-il en grinçant des dents, malheur à lui !... Mais non, un abîme la sépare du monde... Comme moi, elle ne vit qu'avec Dieu, et moi seul... *elle* n'appartient qu'à moi !

Il n'achevait point, que des pas se firent entendre à sa gauche. Il se jeta vivement dans la vigne et se cacha derrière un cep.

Deux hommes venaient lentement de son côté.

— Je t'assure, Jacques, que c'est dans le souterrain que se sont passées ces choses, disait l'un.

— On m'a affirmé que c'était dans l'appartement abbatial même, que le roi la voyait.

— Après, d'accord. Mais, la première fois, le petit Josse a conduit le Béarnais dans le souterrain par la masure de la vieille Gertrude, qui se trouve derrière le moulin de la Lancette, et c'est dans ce souterrain, à un fin souper, que l'attendait l'abbesse.

— Quelles folles amours, Urbain ! Le vert-galant est bien nommé.

Et les deux sergents de l'abbaye s'éloignèrent en riant.

— Le roi, le Béarnais !... l'abbesse !... dans le souterrain, murmura le visionnaire d'Angoulême, en crispant les poings. Ainsi, elle aime le roi... le roi huguenot ! Mort et exécration sur lui !... Je retournerai à Angoulême, je me confesserai au père Ozière, le cordelier, mon saint directeur... puis nous verrons... Ah ! maudit soit-il !

Comme on le voit, l'entretien des deux sergents, qui roulait évidemment sur Claudine de Beauvilliers, et non pas sur l'abbesse nouvelle, venait de faire naître chez Ravaillac une erreur fatale.

Le sombre personnage dévala aussitôt la montagne, pour rentrer dans Paris et gagner la rue de la Harpe, où il logeait devant le Pilier-Vert, dans une sordide hôtellerie, qui portait sur son enseigne : *Aux Rats*.

Retournons vers les deux anciens ligueurs qui, après le départ de Ravaillac, avaient repris place devant leur broc de vin, dans la taverne du *Lapin-sauté*.

— Maintenant que nous voici seuls, Crève-peau, avait dit Renazé, narre-moi un peu ta vie ; que je sache du moins si tu as toujours été dévoué catholique et ligueur comme moi, et si je puis m'ouvrir à toi ; car il s'agit de choses sérieuses et secrètes que je te conterai à mon tour.

Frère Gilles considéra un instant celui qui lui promettait de l'initier à des secrets si graves, haussa imperceptiblement les épaules, et répliqua :

— Je veux bien, ami Fin-Robin, satisfaire tes désirs, parce qu'il y a toujours je ne sais quel charme, quand on a été soldat, à parler de ses campagnes, plaisirs ou souffrances. Mais ne crois point que je tienne à avoir tes confidences, si tu nourris le moindre soupçon à mon endroit.

— Soit ! Jase toujours ; entre vieux soldats on aime à entendre autant qu'à conter.

— Je suis né à Ambert, en Auvergne.

— Où il y a tant de nichées de huguenots.

— Ce fut pour contribuer à les détruire que, dans ma ferveur catholique, je me fis ligueur.

— A la bonne heure !

— Il y a vingt-sept ans que je porte le harnais.

— Sans désemparer ?

— Au bout de cinq ans, à la paix de Beaulieu, je repris un instant mon métier de marchand ; mais bientôt après, l'armée du duc d'Anjou ayant envahi l'Auvergne, je me remis dans une bande, et avec un détachement de cavaliers royaux, nous saccageâmes et brûlâmes le bourg de Pailhat.

— Quelle fête ! Y avait-il de jolies filles ?

— Sans le maudit Béarnais qui survint au moment où j'allais l'enlever, j'aurais possédé à mon aise une belle huguenote, la fille même du pasteur Massin, qui déjà, six ans auparavant...

Un ricanement acheva sa pensée.

— Tu y tenais donc, Crève-peau ?

— C'était une fière créature : j'en ai rencontré peu qui la valussent. J'en avais eu un fils......

— Que sont-ils devenus ?

— Je ne sais. Jamais je ne suis retourné au pays. Je vins à Paris immédiatement après, et y fus quelque temps un des zélés partisans des Guise ; puis je redevins arquebusier, aimant mieux la guerre avec ses aventures et son butin, que tous ces clabaudages de carrefour.

— N'as-tu pas servi dans l'armée du duc d'Anjou, quand il fut élu comte de Flandre ?

— Je pris part à la bataille de Gand, où nous battîmes le duc de Parme, aidés des troupes des États et de quelques régiments anglais. Je fus témoin, à Gand, d'une aventure mystérieuse.....

— Ah! laquelle ?

— Une nuit, étant de faction à la Cour-du-Prince, le palais comtal, devant une aile qu'habitait une dame qui était la maîtresse du duc d'Anjou, j'entends s'échapper de l'appartement des gémissements et des plaintes. J'y cours, la porte s'ouvre, et monseigneur paraît, les habits en désordre, l'œil égaré......

— Que se passait-il là ?

— Son écuyer, un sieur du Bosc, le suivait et cherchait à le retenir.

— « Non, non répondait le duc, cela me fait peur.

— « Pour Dieu, sire ! la pauvre femme est si à plaindre.

— « Puisqu'elle a tant de remords, qu'elle aille rejoindre son mari !

— « Avec l'enfant ? Ah, monseigneur !

— « Hé ! il ne m'appartient point.

— « Mais elle est agonisante.

— « Raison de plus : je n'aime point voir mourir. »

— M. d'Anjou, fit observer Fin-Robin, avait les nerfs sensibles. Que s'ensuivit-il ?

— Voici. Le chevalier du Bosc, m'avisant, me cria d'aller veiller la dame alitée, tandis qu'il irait chercher le médecin du duc.

— Et tu te fis garde-malade ? Belle besogne !

— Me voyant, la dame, qui avait à côté d'elle un enfant dans son berceau, fit un effort pour me tendre un pli cacheté, et me dit d'une voix mourante :

— « Pour l'amour de Dieu, voyez à remettre ceci au comte de Fuentès, dès que vous pourrez. »

— Et tu fis la commission ?

— Elle expira sous mes yeux, la chère dame. Moi qui pensais qu'il pourrait y avoir trahison à me charger de pareille missive, j'allai trouver le duc pour lui faire part de la commission. Monsieur du Bosc allait sortir du cabinet de Monseigneur avec le médecin, qui devenait inutile.

— Mordienne ! me dit le duc, garde ta lettre si tu veux, ou la remets, je n'y tiens ; c'est affaire entre elle et lui.

— As-tu remis cette lettre ?

— Monsieur du Bosc me la réclama secrètement le lendemain, mais je lui dis que l'affaire me regardait, puisque monseigneur m'avait donné carte blanche ; qu'au surplus je me disposais à la remettre à un Gantois qui s'en allait, pour l'échange de quelques prisonniers, vers le camp espagnol, où était le comte de Fuentès, un des lieutenants du duc de Parme.

— J'eusse fait comme toi, opina Fin-Robin. Il est toujours bon de tenir la clef d'une énigme et d'être de moitié dans un secret.

— C'était mon avis.

— Et depuis ?

— Depuis, j'ai su que la dame était la comtesse de Fuentès elle-même. Il y avait un enfant, une fille. « Attendons qu'elle soit grande, me dis-je, et nous aviserons. »

— Et sais-tu où est cette fille ?

— Je le sais.

— Où ?

— Tu veux en savoir trop, Fin-Robin !... Écoute la fin de mes aventures de guerre.

Renazé se mordit les lèvres, et frère Gilles continua de la sorte :

— J'étais à la bataille de Coutras et fus de ceux qui, échappant au carnage, ne durent la vie qu'à la clémence

de cet enragé reyot du Béarn, dont je me trouvai de nouveau l'obligé.

— Ce qui ne t'empêche point, j'espère, de garder ta dent au huguenot.

— Il faut te dire que déjà, à Pailhat, il eût pu me tuer s'il l'avait voulu : mais il ne fit que rire, en me laissant échapper par une fenêtre. Ce rire de Gascon m'a fait son ennemi, plus encore que son amour du prêche. En 1594, j'étais à Paris auprès du père Jean Guignard, bibliothécaire du collége de Clermont, qui me voulait du bien.

— Ah ! le saint homme ! *vrai don du Saint Esprit !* Je me souviens d'une de ses paroles : « Si au jour de Saint-Barthélemy, on eût *saigné la veine basilique* (royale), on ne fût pas tombé de fièvre en chaud. »

— Le père Guignard me fit assister quelquefois à des entretiens qu'il avait avec d'autres jésuites : le curé de Saint-Jacques, qui dépêcha deux ligueurs pour tuer le Béarnais dans son camp ; les pères Aubry et Varade, qui envoyèrent Barrière à Melun.

— Mais un traître, le dominicain Bianchi, dénonça la chose, et le malheureux Barrière fut rompu vif.

— Je fus inquiété un seul instant lors de l'acte pie tenté par le courageux Jean Châtel, élève du père Guignard ; on me relâcha... non pas pourtant sans que les maudits m'eussent essayé le brodequin de la question.

— Un peu martyr aussi , mon pauvre Crève-peau !

— Je rejoignis Mayenne qui, avec les Espagnols, était à Fontaine-Française. Le Béarnais, à la tête de quelques centaines de cavaliers, eut l'audace de nous attaquer, bien que nous fussions six mille. Tu as su qu'il fut un instant très-compromis dans cette affaire. J'étais lieutenant de ma bande, et j'allais me venger enfin du damné huguenot.....

— Que ne l'as-tu tué !

— Déjà je tenais la bride du cheval, lorsqu'un jeune cavalier, portant l'uniforme de cornette de ses gardes, un

enfant presque imberbe, me fit lâcher prise en m'assénant sur la tête un vigoureux coup de taille, dont tu vois les traces.....

— C'était une maîtresse estafilade !

— Il allait la payer cher, car déjà la gueule de mon pistolet était dirigée contre sa poitrine, lorsque soudain mes doigts se détendirent, et je laissai tomber le pistolet.

— Ta blessure... ton sang... ?

— Je le crus alors comme toi, mais...

— Mais ? Ce n'était donc pas cela ?

— Non, car je retrouvai cet enfant à la prise de Calais, et je ne me vengeai pas.

— Crève-peau ! je ne te reconnais point.

— C'est pourtant ainsi. Et j'eusse pu me venger à l'aise, car le cornette était blessé et gisait au bord du chemin.

— Il fallait l'achever.

— Je le sauvai, au contraire.

— De par la mort-dieu ! c'était folie.

— Folie, faiblesse, tout ce que tu voudras : comme à Fontaine-Française, ma main avait tremblé au moment où mon épée s'était levée. Explique-le comme tu voudras : je le confiai à mes hommes qui le soignèrent. Il fut du nombre des rares prisonniers qu'on fit à Calais, et que gardèrent les Espagnols.

— Faiblesse inexcusable, Crève-peau !

— Je ne m'en rends pas compte moi-même, mais comme j'en fais l'aveu sincère, espérons que cette faiblesse me sera pardonnée. Mais ce n'est pas tout encore sur ce cornette.

— Tu l'as revu ?

— Aujourd'hui même, devant l'abbaye, en compagnie d'un gros lourdaud, une espèce de géant, qui depuis quelque temps est admis au monastère par madame de Beauvilliers.

— Et c'est un cornette des gardes ?

— Je me suis informé: on le nomme M. de Fontaine. C'est le protégé, le favori du roi, sans doute depuis l'affaire de Fontaine-Française. On le dit parent du seigneur Ligier de Clignancourt, au manoir duquel on l'a vu séjourner assez longtemps, et ceci m'importe fort.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que j'ai très-bien fait d'épargner ce jeune homme.

— Explique-toi!

— C'est que j'ai habilement décacheté et recacheté la lettre de la dame morte à Gand.

— Ah! cela ne m'étonne nullement.

— N'est-ce pas?

— Eh bien?

— Eh bien! ce jeune homme me payera cher cette lettre, s'il aspire à être l'héritier de M. de Clignancourt, qui a perdu ses enfants.

— Tu vises donc à la fortune?

— Pourquoi pas?

— Je te croyais tout entier à la cause de la religion.

— Nos révérends pères eux-mêmes font marcher de pair les intérêts de leur fortune avec ceux de l'Eglise.

— C'est juste. Alors cette lettre t'a révélé?...

— Décidément, Fin-Robin! tu es indiscret. Parlons plutôt de la cause de la religion, à laquelle tu tiens tant.

Fin-Robin fit la grimace, mais dut se résigner à ne rien apprendre du secret de son compagnon, et à aborder le sujet demandé.

— Je te disais donc, Crève-peau, commença-t-il, que j'allais entrer au service du sieur de Laffin.

— Un gentilhomme bourguignon de la maison de Bauvais-la-Nocle.

— Le connaîtrais-tu?

— C'est un ami du maréchal de Biron, fils du vieux Biron tué au siége d'Épernay, où un boulet lui enleva la tête.

— Tu l'as dit.

— Auquel Biron, moins grand capitaine que son père, mais plus hautain et plus orgueilleux que lui, le Béarnais sauva la vie à Fontaine-Française.

— C'est vrai.

— Et monsieur de Laffin voyage souvent.

— Je le pense.

— De France en Savoie, et de Savoie en France.

— Frère Gilles ! vous me paraissez en savoir plus que je ne croyais.

— Et en quelle qualité serviras-tu le sieur de Laffin?

— Comme secrétaire.

— Ton rôle sera beau : tu en sauras beaucoup.

— De quoi ?

— Des intentions du maréchal.

— Décidément, tu sais ce qui se passe.

— Espagnol et Savoyard se disputent Biron.

— Allons, frère Gilles! disons nettement les choses. Vous êtes du secret, et je n'ai rien à vous apprendre.

— Le père Daubigny m'a tout dit.

— Je m'en doutais. Les révérends pères sont avec nous.

— Les jésuites n'y sont pas seuls. Nous avons des capucins et des chartreux.

— Ainsi, frère Gilles, tu sais qu'outre l'intrigue entreprise avec Biron, nous avons un coup à tenter ?

— Je sais que j'attends le mot, pour la réunion projetée à la chapelle des Martyrs.

— Comme moi.

— Quoique Philippe II soit mourant, et que la paix soit faite, les agents de l'Espagne n'abandonnent point leurs projets. D'un côté ils poussent le duc de Savoie, de l'autre ils caressent Biron, que corrompt sous main ton nouveau patron Laffin, et enfin il s'agit d'une tentative directe sur le roi.

— Tu es supérieurement bien informé.

— La maison d'Autriche, qui règne en Espagne, sera toujours le plus ferme appui de la religion. Nos révérends pères jésuites ajoutent qu'elle est notre seul espoir.

— Ainsi, c'est elle qu'il faut servir.

— Elle et son auxiliaire, le duc de Savoie.

— Voilà l'homme du duc !

Un nouvel et singulier personnage venait, en effet, de pénétrer dans la taverne du *Lapin-sauté*.

IV

HENRI IV ET SA COUR.

Quoique de moyenne stature, l'individu qui s'offrait aux regards des deux anciens ligueurs, dans le cabaret des Porcherons, paraissait d'une vigueur peu commune ; il avait la tête grosse, un cou musculeux, les épaules fortes et carrées.

Toutefois, cette grosse tête avait un visage d'une expression aimable, doucereuse et câline, qui au premier aspect, donnait à notre homme une physionomie bizarre.

De plus, malgré les signes de force que montraient le torse, le cou et les bras, le personnage avait les jambes presque grêles et les doigts des mains longs et déliés ; ce qui dénotait une grande agilité jointe à la vigueur.

Ce fut en gigottant des jambes que le nouveau venu s'avança vers nos deux compagnons. En même temps il agitait les bras, et ses doigts, en ôtant son feutre pour saluer, semblaient se promener sur la touche d'un violon, tant ils remuaient perpétuellement.

Cet être grotesque ressemblait ainsi à un vrai polichinelle, dont il avait le nez exagéré et le menton en galoche.

Il ne portait point de barbe ; en revanche, son chef était orné d'une perruque brune à longues boucles.

C'était, en un mot, un vrai type d'aventurier maltais, moitié hyène, moitié renard.

— *Ho l'onore* de vous saluer, cers *signori*, dit-il. Hé ! comment va la santé, Fra Gilles, *amico mio!...* Vous le voyez cer moussi, ze souis fidèle au rendez-vous... Ze n'avais garde d'y manquer : c'était mon devoir... Et pouis, votre *onorabile* compagnie me sera touzours précieuse.

Ces paroles furent prononcées avec volubilité, d'une voix flûtée, confite et mignarde, presque en chantant, et tandis que le Maltais débitait, en patte-pelu, ses phrases onctueuses, les boucles de sa perruque brune brandillaient, ses bras se mouvaient comme les ailes d'un moulin à vent, et ses jambes allaient comme celle d'un pantin.

— Je vous attendais, seigneur Ruffio ! répondit tranquillement frère Gilles.

— Hé ! si ze ne me trompe, reprit le Maltais en saluant jusqu'à terre, c'est le signore Renazé qui est avec l'*amico* Fra Gilles.

— Moi-même.

— Le nouveau *segretario* de moussi de Laffin ! Zarmé de vous rencontrer ici.

— Il n'est point de trop, comme vous voyez pour ce que vous avez à me communiquer, dit frère Gilles.

— Certainement non, pourtant ze ne sais...

— Non-seulement Renazé est un vieux compagnon de la Ligue, mais de plus il est au courant de l'affaire.

— En ce cas...

— Veuillez prendre place toujours, seigneur Ruffio! et si vous aimez notre vin aigrelet...

— Ce n'est point de refus, cer zignore, quoiqu'il ne vaille pas celui de Malvoisie ; mais z'ai dû, hélas ! dans ma

vie, me résigner à bien d'autres *liquori*. Dans mes nombreux voyages z'ai bu du *sidro*, de la *birra* et même quelquefois de l'eau, *per Bacco* !

— Vous avez beaucoup voyagé ?

— Dans tous les pays, zusque dans le ducé de Prusse et en Pologne... et même qu'un zour dans le Brandebourg, z'en bus, de l'eau, plus que ze n'eusse voulu. *Diavolo* ! z'y faillis perdre la vie, tant z'en bus.

— Contez-nous cela, monsieur Ruffio !

— Z'étais alors au service d'un riche seigneur de la Marche de Brandebourg.

— Son barbier sans doute, dit frère Gilles, car vous m'avez appris la dernière fois, seigneur Ruffio, que dans votre jeunesse vous exerciez ce métier à Naples.

— Avec celui de *chirurgo*, cer *amico* ! Ze saignais *ammirabilissime,* et ze savais couper oune membre avec beaucoup de délicatesse. Mais z'avais d'autres fonctions dans la *burg* du seigneur *marchese* Sigismond.

— Chez un marquis alors ?

— Chez le margrave même de Brandebourg.

— Diable ! Et quelle était votre charge ?

— Hé ! z'ai le bras solide, la main azile, et ze sais manier le fouet et la corde aussi bien que la lancette... *Santa Madonna* ! une épée n'est pas plus lourde pour moi que le rasoir.

— En ce cas vous étiez son...

— Son *carnefice*, cer signore ! répondit le doux Ruffio, de son accent le plus suave et de son air le plus gracieux.

— C'est-à-dire son bourreau.

— Oui, on appelle cela ainsi dans votre pays. Et pourvu que le patient s'y prêtât un peu, ze faisais de bien zoli ouvrage, mon cer *amico*. Si zamais vous ou votre ami, vous...

— Merci de la perspective !

— Ze pendais surtout très-proprement. Oh ! la potence ! c'est là où ze brille.

— A la potence ?

— Quand z'y attache le patient.

— Et pourquoi avez-vous quitté de si honorables fonctions, seigneur Ruffio ?

Le Maltais poussa un gros soupir.

— Ah ! voilà la çose. Les passions perdent les cœurs les plus honnêtes. Z'en avais deux, *malore!*

— Lesquelles ?

— Les bizoux et les belles. Un zour, un beau diamant disparut de la couronne du *marchese*.

— Il vous avait plu.

— Il avait des rayons si çatoyants , si attirants !.... C'était le plus beau zoyau des marchesi.

— Et c'est vous qui ?...

— Hé ! oui, ze pouis vous dire cela, à vous, cers signori. Mais le marchese me soupçonna, et ze me sauvai avec le diamant. Il y tenait plus qu'à la prunelle de ses yeux!

— Vous devez être riche alors ?

— Mais non. Ze n'ai zamais osé le vendre, de peur... Et pouis, il est si zoli ! ze l'ai caché à Torino, et de temps en temps ze l'admire. Du reste, monsignore le duc de Savoie me paye bien.

— Mais l'histoire de l'eau que vous avez bue ?

— Santa Madonna ! rien que d'y sonzer, z'en frissonne encore. Ah ! le vilain Toudesque !

— C'est donc une aventure ?

— Le surlendemain de ma fuite z'arrivai dans un petit village, où ze me lozeai. L'homme était oune gros butor, mais la femme était bien zolie.

— Ah ! ah ! la seconde passion.

— Au bout de trois zours la çarmante Grethe répondit à mon *amore*...

— Et le mari ?

— *Accidente!* il se fâça. Il était plus fort que moi, et, en poussant des *der Teufel*, me zeta dans la Sprée. Ce fut là que ze bus tant d'eau... Heureusement qu'un *pescatore* me sauva. Z'appris à l'autre bord que le gros Toudesque avait frappé la çarmante Grethe de coups de poing si *furiosi*, que la pauvre femme ne s'en releva pas.

— Vous l'avez échappé belle, seigneur Ruffio. Le bourreau du margrave avait trouvé son maître. Et, depuis, avez-vous exercé cet honorable métier?

— Non, mais z'espère... *Monsignore* le *duca*, qui apprécie mes qualités, m'a promis la place de *carnefice* à *Torino*, si ze m'acquitte bien de ma mission à Paris. Et ze pense, cers moussi, que vous m'y aiderez.

— Au fait, alors ! Quels avis avez-vous à nous transmettre?

— Dans quinze zours, le dimance soir, à la *cappella* des Martyrs ! Vous m'avez dit, et z'aï transmis l'avis à moussi le comte, que cette *cappella* est commode ?.....

— Oui, on peut s'y cacher jusqu'à l'occasion favorable : j'en ai la surveillance et les clés, répondit frère Gilles. Le chapelain n'y dit la meşse que le dimanche matin.

— Et que de cette *capella* ?...

— Il y a une voie souterraine qui mène à l'abbaye.

— Et bien ! soyez exacts, *signori*.

— Mais pourquoi dans quinze jours seulement?

— Parce que z'ai à prévenir les autres, dont quelques-uns ne sont point à Paris.

— Quels sont-ils ?

— Le révérend père Ouin, chartreux de Nantes ; les frères Ridicoux et Argier, jacobins du couvent de Gand ; le père Langlois, capucin de Toul...

— Nous serons en sainte compagnie.

— Il y a aussi le Parisien Jean Guille.

— Un homme très-pie : je l'ai vu devant l'abbaye pendant la procession.

— Puis moussi le chevalier Étienne du Bosc, ajouta encore le Maltais.

— Étienne du Bosc ! s'écria l'ancien arquebusier, celui qui fut écuyer du duc d'Anjou ?

— Un ancien partisan des Seize. Il s'est distingué à la zournée des Barricades... Enfin le senor Ledesma, Espagnol, sans compter moussi le comte de....

— Oui, et le père...

— Vous me comprenez, cer *amico!*

Après avoir vidé un dernier broc, nos trois comploteurs quittèrent la taverne des Porcherons, le frère Gilles pour retourner au *For aux Dames* ou *Tour des Dames*, où il logeait, l'Italien et Renazé pour rentrer dans Paris.

Le lendemain matin, deux cavaliers, suivis de plusieurs laquais, après avoir contourné la butte Montmartre du côté du pavillon de chasse de Gabrielle, récemment construit et appelé depuis le *Château-Rouge*, descendaient vers la porte Montmartre, par la chaussée des Martyrs.

L'un était Marcel, notre cornette des gardes, à qui Henri IV, en souvenir du combat près de Dijon, avait donné le titre de chevalier de Fontaine, avec un petit fief d'amitié dans le Bourbonnais.

L'autre était le seigneur Ligier de Clignancourt, qui, bien qu'approchant de la cinquantaine, paraissait encore d'une humeur assez enjouée. Toutefois, il jetait par moments sur son jeune compagnon un regard d'affection et d'attendrissement.

— Vive Dieu ! que vous êtes bien sous cet uniforme frais aux parements écarlates, mon fils ! dit le seigneur Ligier à Marcel, au moment où ils passaient à la hauteur du petit oratoire de Notre-Dame de Lorette, situé à l'endroit dit Coq-Henard.

— Ah ! monsieur, vous me plaisantez.

— Hé ! non, et le roi sera de mon avis. Quelle joie n'aura-t-il pas de vous revoir ! Comme moi, il vous croyait mort.

— Las ! je l'étais à peu près, et sans ce lieutenant d'arquebusiers dont je vous ai parlé, monsieur...

— Mais pourquoi n'avoir pas donné de vos nouvelles ?

— Impossible ! J'étais, avec les autres prisonniers, enfermé et surveillé au château de Gand, dit *des Espagnols*, sans aucune communication avec le dehors.

A ce nom de Gand, l'œil de l'ancien Malcontent, ordinairement si insoucieux, s'était subitement assombri. Marcel le vit serrer avec force la bride de son cheval, ce qui fit faire une quinte à sa monture.

— La bête serait-elle écouteuse? demanda le jeune homme.

Clignancourt ne répondit pas d'abord. Mais, s'étant passé subitement la main sur le front, puis ayant jeté derrière lui un coup d'œil pour s'assurer que ses gens ne pouvaient l'entendre, il dit d'une voix brusque :

— Aussi bien, mon fils, faut-il que vous connaissiez enfin cette histoire. Je vous ai dit hier soir, au milieu du contentement que j'éprouvais de vous revoir sain et sauf, quelles étaient mes intentions à votre égard.

— Ah ! monsieur, votre bonté égale celle du roi.

— Me voici bientôt sur le retour, et je n'ai plus d'enfant. Je vous veux laisser ma fortune.

— Vous avez des parents, monsieur.

— Trop éloignés, et à peine si je les connais. J'avais deux sœurs : l'une, Berthe, est morte il y a un an, l'autre...

— Je ne vous avais jamais ouï parler d'elle.

— L'autre, Claire, a laissé une fille, dit-on.

— En ce cas, daignez garder vos bienfaits pour votre nièce.

— Jamais. J'ignore du reste où elle se trouve.

— Quoi ! seigneur, vous ne la faites point rechercher ?

— Fille d'une sœur coupable à plus d'un titre, elle en supportera la faute.

— Ce serait injustice.

— Claire avait épousé, malgré moi, chef de sa famille, un Espagnol, un ennemi de mon pays. Une faute en entraîne d'autres : au su de toute la ville de Gand, la comtesse de Fuentès, dame de Clignancourt, a déshonoré sa famille en devenant la maîtresse du duc d'Anjou. Elle mourut dans la honte.

— Mais sa fille est innocente.

— A quel titre lui léguerais-je mes biens? A-t-elle seulement le droit de porter un nom?

— Celui de sa mère, qui est le vôtre, lui appartient quoi qu'il en soit.

— Ma volonté est inébranlable... Et maintenant, Marcel, que je vous ai fait connaître ce secret de ma famille, ainsi que je le devais, vu les intentions où je suis, agréez-moi de ne m'en reparler jamais.

Ceci fut dit sur un ton qui montrait une détermination irrévocable. Aussi, Marcel garda le silence, mais intérieurement il se promit d'agir, par la suite, selon son cœur et son équité naturelle.

On atteignit bientôt par le faubourg la porte Montmartre, fortifiée comme toutes les autres, et précédée d'un pont de deux arches en maçonnerie avec un pont-levis.

Laissant en face d'eux et à leur gauche la rue Montmartre et la rue Neuve-Saint-Eustache, nos cavaliers prirent, par la rue des Fossés-Montmartre, la direction du Louvre.

Ils n'avancèrent que lentement dans les rues étroites, sans pavé en grande partie, à tout moment encombrées de gravois, de boues et d'immondices, et garnies de distance en distance de croix, de potences, de piloris et d'échelles ; ces dernières surtout, où l'on attachait les condamnés et où on les fustigeait, étaient communes à Paris. Saint Louis en avait fait établir dans toutes les villes, pour y placer ceux qui proféraient le *vilain serment* ou blasphème.

C'est par la grande porte, munie de son guichet bien gardé, et faisant face à l'hôtel de Bourbon, que Clignancourt

et Marcel allaient pénétrer dans le vieux *chastel* du Louvre, comme on l'appelait encore souvent à cette époque.

Un large fossé qu'alimentaient les eaux de la Seine entourait le château de trois côtés; le fleuve même en baignait la façade orientale.

Un pont-levis, protégé par deux grosses tours rondes, menait au guichet, qui était gardé de jour extérieurement par les *gardes du dehors*, c'est-à-dire les mousquetaires du roi, les gendarmes et chevau-légers de la garde; intérieurement par les *gardes du dedans*, c'est-à-dire les cent-suisses et les gardes de la porte, relevés le soir par les gardes-du-corps.

En dehors du fossé, à droite et à gauche de cette entrée, il y avait deux *jeux de paume*, où s'exerçaient en ce moment plusieurs gentilhommes, notamment les fidèles Basques et Gascons du roi, ses compagnons en tant de combats : ces enfants des Pyrénées excellaient surtout dans le jeu de prédilection de l'époque.

Dans la cour aux façades d'une si admirable harmonie, qui ont immortalisé Pierre Lescot, le Trebati et Jean Goujon, stationnent des archers de la prévôté de l'hôtel, ou *Hoquetons ordinaires de Sa Majesté*, chargés de maintenir l'ordre dans le palais, et d'en chasser les perturbateurs ou les gens d'apparence suspecte. Et ce n'était point là un service facile, au milieu de cette foule d'écuyers, de pages, de laquais et de domestiques qui accompagnaient chaque visiteur. Tel seigneur avait jusqu'à vingt et trente gens armés à sa suite, qui imitaient du mieux qu'ils pouvaient le ton menaçant et fanfaron en usage parmi leurs maîtres.

Clignancourt et Marcel descendirent de cheval et donnèrent leurs montures à garder à leurs gens.

Dans les escaliers et les galeries, on rencontra des sentinelles nombreuses. C'était les deux cents arbalétriers, les gentilshommes à bec de corbin, les archers écossais.

Le costume de ces derniers est à la fois riche et sévère,

c'est-à-dire tout blanc et noir, avec des soutaches d'or. Sur leur pourpoint de satin blanc, à basques et à manches flottantes, sont brodés en or deux H, surmontées de la couronne royale, avec un croissant dessous. Un chapeau noir à petits bords et à côtes d'or, ayant la forme de la partie pointue de l'œuf, leur couvre la tête. Sur l'épaule, ils portent la hallebarde.

Les gentilshommes à bec de corbin qui aperçurent Marcel poussèrent des cris de joie, en voyant le cornette qu'ils avaient cru mort.

Bientôt, dans les appartements du roi, la foule des gentilshommes se montra compacte.

— Hé! milladious, s'écria une voix, c'est monsieur Marcel de Fontaine. Hé! je le disais bien, que mon petit cornette n'était point mort. Et qui m'eût démenti, eût eu affaire à ma bonne colichemarde!

On a déjà deviné le cadet gascon, l'infortuné galant du château d'Usson. Mais qu'il était changé, notre Adonis!

C'étaient toujours, à la vérité, cette taille avantageuse dont Castaignac était si fier, toujours ces longues jambes qu'il admirait, toujours ces moustaches noires qu'il frisait.

Mais le visage était jaune et dur comme du vieux parchemin; le nez avait pris la forme en bec de corbeau de celui de la comtesse de Duras, quand il lui était apparu entre les plis de la courtine du lit. Ses yeux à fleur de tête, ombragés par des sourcils hérissés, étaient devenus chassieux; ses moustaches formaient deux énormes crocs, dont l'un servait à cacher autant que possible une grosse balafre, souvenir d'Ivry. Enfin, ses jambes étaient de véritables échasses, maigres et roides, sur lesquelles battait avec un bruit sec la colichemarde de ses nobles aïeux.

Grotesque figure, qui n'eût certes plus eu le pouvoir de faire tourner la tête même à une vieille atournaresse de madame Catherine! Et pourtant notre Gascon sortait à tout

moment un petit peigne à miroir, qui lui servait à se bichonner et à se mirer.

— Le roi est-il dans son cabinet, monsieur de Castaignac? demanda Clignancourt.

— Le lever est fini.

— Je sais bien qu'il n'est point long. Henri n'aime pas l'étiquette.

— Monsieur de Rosny vient d'entrer et travaille avec lui.

— Seul?

— Monsieur Nicolas, secrétaire du roi, est au fond de la galerie, où il cause très-vivement avec deux des conseillers de Sa Majesté, messieurs de Bellièvre et Villeroi... Crillon est à côté de ces derniers.

— Il s'agit donc de choses bien graves?

— Savez-vous ce que l'on disait tout à l'heure?

— J'arrive.

— Que monsieur Harlay-Sancy quitte les finances.

— Il serait donc remplacé par Rosny?

— On le craint. Ah! c'est pour le coup que tout irait de mal en pis, milladious!

— Comment cela?

— Hé mordious, le roi, qui est déjà si avare avec ses amis, le deviendrait encore plus, par la raison que Rosny, tenant la clef des coffres et étant habitué de vivre comme un ermite, resserrerait les cordons de la bourse. Le roi aurait dès lors bon prétexte pour refuser, mieux que jamais, ce que nous lui demandons.

— Vous voulez tout aussi, vous autres Gascons! Vous êtes insatiables.

— Capé de dious! M. de Clignancourt, après avoir versé le plus pur de notre sang pour lui, c'est bien le moins qu'à son tour il nous verse quelques écus. Si cela continue, nous l'abandonnerons comme l'a déjà fait d'Aubigné.

— Je suis sûr que notre poëte enrage de bouder de la

sorte, et qu'il voudrait bien trouver une occasion pour revenir.

— Il est parti en appellant le roi *ladre vert.*

— Oui, je sais, le roi lui avait donné son portrait...

— Pour toute récompense... Aussi d'Aubigné a-t-il mis au bas du portrait les vers suivants :

Ce prince est d'étrange nature,
Je ne sais diable qui l'a fait :
Il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effet.

— Ce quatrain est bien tourné, et le roi a dû en rire.

— Haramboure, Roquelaure, Chicot ne le ménagent guère non plus.

— Tous Gascons aussi. Mais vous n'étiez pas ainsi dans le temps, monsieur de Castaignac. Vous approuviez toujours le roi.

— Hé, mordious ! j'espérais alors, et aujourd'hui je ne suis pas plus avancé que lorsque je quittai le château de mes pères, avec cette bonne colichemarde qui pourtant fit des merveilles à Coutras, à Arques, à Ivry... Tenez, voilà Chicot qui revient du jeu de paume avec ses amis : il est mécontent comme moi.

— Bonjour, monsieur Chicot ! Quoi de neuf ? On parle de changement ce matin ?

— Mais oui. Henriot veut faire des siennes comme Chicot : il prend un âne pour trésorier.

— Pas si âne ! Monsieur de Rosny, qui a su arranger les affaires de sa maison, saura peut-être faire celles de la France.

— Moi, je cours préparer à Henriot un logis aux Petites-Maisons.

Ayant dit ces mots, Chicot se perdit dans la foule des courtisans.

Un huissier, en *devise* ou robe de deux couleurs, cria :

— Le roi !

Chacun se découvrit.

Henri IV apparut avec M. de Béthune, baron de Rosny.

Tout deux étaient modestement vêtus, et leurs habits, de forme simple et de couleur peu voyante, contrastaient avec ceux de la plupart des gentilhommes assemblés dans la galerie.

Henri avait alors quarante-cinq ans. Il était de médiocre stature, dispos et agile plus que jamais, endurci au travail et à la peine. Il avait le corps bien formé, le tempérament bon et robuste, et la santé parfaite. Sous un front large brillaient des yeux vifs et assurés qui observaient les visages et sondaient les cœurs. Il avait le nez aquilin, le teint vermeil, le visage doux et auguste, et néanmoins la mine guerrière et martiale, la barbe longue et les cheveux courts.

Il avait commencé à grisonner dès l'âge de trente-cinq ans ; à ceux qui s'en étonnaient, il avait coutume de dire : *C'est le vent de mes adversités qui a donné là.*

Mais, jeune d'esprit et d'intelligence, il imposait à l'Europe par son extrême activité, et se maintenait dans l'opinion. Jamais on ne le voyait assis et paraissant fatigué : il était toujours l'intrépide marcheur du Béarn.

C'était debout ou en arpentant la salle avec eux, de manière à les essouffler, qu'il écoutait les ambassadeurs; c'était debout aussi qu'il présidait le conseil. Puis, les ambassadeurs entendus, le conseil présidé, il montait à cheval, chassait comme un enragé.

Il semblait avoir le diable au corps. Aussi le peuple, tant pour son activité que pour ses perpétuelles intrigues galantes, qu'on lui pardonnait volontiers en faveur de ses bonnes qualités, l'appelait le *diable à quatre.*

Rosny, lui, avait le front chauve, la mine austère et rébarbative ; ce qui ne l'empêchait point d'aimer l'argent. On le disait même avare.

Le fait est qu'après avoir montré une grande bravoure pendant la guerre, Rosny s'était livré à quelques spéculations heureuses, qui avaient arrondi sa fortune. Mais, tout riche qu'il était, l'austère calviniste restait bon ménager, n'aimant ni le faste, ni les vaines dépenses. On ne lui reprochait que de caresser la dive bouteille.

Esprit rude et sans grâce, brusque en parole, âpre au conseil comme au combat, intéressé autant qu'il fallait, il n'en portait pas moins au roi une affection et un dévouement sans bornes.

De plus, il était vigilant, laborieux, expéditif, ayant le don de pénétrer les affaires jusqu'au fond, et de développer les entortillements et les nœuds dont les financiers, quand ils ne sont pas de bonne foi, s'étudient à cacher leurs griveleries.

Déjà le futur duc de Sully, grande et austère figure qui devait être la gloire du règne, faisait partie du conseil des finances sous Sancy, mais sans caractère officiel.

Un silence solennel s'était fait dans la turbulente assemblée: chacun s'attendait, d'après les bruits qui avaient couru, à apprendre une grande nouvelle.

— Messieurs, dit le roi d'une voix sonore, saluez monsieur de Rosny, surintendant des finances et grand voyer de France.

Il y eut bien quelques murmures parmi les Gascons; Chicot et Haramboure, notamment, se récrièrent. Mais la plupart, Castaignac en tête, s'empressèrent autour du roi et du nouveau ministre, en saluant et en félicitant.

En dépit de ses doléances à Clignancourt, notre cadet courtisan faisait l'ardélion avec force bonnetades.

— Ah! monsieur de Rosny, disait-il en courbant sa longue échine, cela vous revenait de droit, et Sa Majesté a le coup d'œil de l'aigle pour distinguer ses serviteurs.

— Toujours blanditeur, notre cadet, dit Henri en souriant avec malice.

— Sire ! votre Castaignac ne sut jamais flatter, bien que vous soyez le plus grand roi de la terre, et que M. le baron de Rosny soit le financier le plus émérite du royaume de France et de Navarre... Tenez, Sire ! à l'instant même je le disais à monsieur de Clignancourt.

— Ah ! où est-il ?

— Le voilà avec monsieur de Fontaine.

— Marcel !

Le cornette et son ami se tenaient discrètement à l'écart ; mais déjà l'œil vif du Béarnais les avait distingués à travers la foule.

Le roi s'avança rapidement vers le jeune homme, lui saisit la tête entre les mains, et l'embrassa sur les deux joues. Marcel était rouge comme une cerise.

— Ventre-saint gris ! s'écria Henri, ce m'est une grande joie de te voir vivant, mon fils !... Tu me manquais, et il n'y a point dix minutes que j'en parlais à Rosny.

— Sire ! vous avez daigné...

— Mais viens çà, dans mon cabinet... Tu vas me conter tout, et puis nous avons à causer longuement... Rosny !

— Sire ? demanda le baron.

— Débarrassez-vous de tant de si beaux amis que je vous vois, et rentrons chez moi, s'il vous plaît.

A ces mots, Henri entraîna Marcel dans son cabinet ; et le nouveau surintendant des finances, qui ne se trouvait, à vrai dire, pas fort à l'aise au milieu des flots de courtisans qui l'assiégeaient, s'empressa de les suivre.

Ils restèrent plus d'une heure enfermés tous trois, au grand étonnement de la plupart des seigneurs, qui, bien qu'ils connussent quelque chose de l'histoire de Marcel, ne pouvaient comprendre que le roi eût appelé le grave Rosny pour une conférence avec un si jeune officier.

Bientôt pourtant, la frivolité habituelle avait repris le dessus parmi le plus grand nombre de ces gentilshommes, à qui la fin des guerres donnait tant de loisirs.

La physionomie de cette noblesse se ressentait encore un peu des règnes précédents, où la volupté frayait avec le sang, bien que Henri IV, à part ses habitudes de galanterie, fût d'un tout autre caractère que ses devanciers, et qu'il eût les mœurs simples et douces.

Le faste des habits, une suite nombreuse de gentilshommes, d'écuyers, de pages, de laquais, dont nous avons déjà parlé; le luxe de la table, un ton menaçant, des fanfaronnades, des débauches bruyantes, des créanciers qu'on ne payait pas et qu'on maltraitait souvent, l'affectation à se montrer joyeux, satisfait, tout-puissant, supérieur aux bienséances et aux lois : voilà quels étaient les traits du caractère de la noblesse, les honneurs, la gloire qu'ambitionnaient les princes et les seigneurs de ce temps.

D'Aubigné, dans son *Baron de Fœneste,* a peint avec autant de gaicté que de vérité l'ignorance, la superstition, la bassesse et même la lâcheté de certains courtisans du règne de Henri IV : tous ces vices étaient mal couverts par des démonstrations continuelles d'opulence et de pouvoir.

Il est vrai, toutefois, que tous les nobles n'habitaient pas la cour, et ceux de la religion réformée étaient généralement graves, instruits et supérieurs à leur siècle : tels étaient La Noue, Duplessis-Mornay, d'Aubigné, Sully (Rosny) et autres.

D'Aubigné trace, de main de maître, les manières et les discours des courtisans qui fréquentaient le Louvre, en mettant l'exposé suivant dans la bouche de son baron de Fœneste :

« Vous commencez à rire au premier que vous rencontrez ; vous saluez l'un, vous dites le mot à l'autre.

« — Frère, que tu es brave, épanoui comme une rose ! Tu es bien traité de ta maîtresse ; cette cruelle, cette rebelle, ne rend-elle point les armes à ce beau front, à cette moustache bien troussée ? Et puis cette belle grâce, c'est pour en mourir !

« Il faut dire cela en démenant le bras, branlant la tête, changeant le pied, peignant d'une main la moustache, et d'aucune fois les cheveux...

« Vous voulez savoir de quoi sont les discours? Ils sont de duels, où il se faut bien garder d'admirer la valeur d'aucun, mais dire froidement :

« — Il a ou il avait quelque peu de courage !

« Il est question ensuite des bonnes fortunes envers les dames... Et puis, on cause de l'avancement en cour, de ceux qui ont obtenu pension; quand il y aura moyen de voir le roi; combien de pistoles a perdu au jeu Créqui ou Saint-Luc.

« Ou, si on ne veut plus discourir sur des choses si hautes, on philosophe sur les bas-de-chausses de la cour...

« Des fois vous entrez dans le grand cabinet, avec la foule de quelques seigneurs; vous sortez sous celui de Beringaud, descendez par le petit degré, et puis, faisant semblant d'avoir vu le roi, contez quelques nouvelles. Et là, faut chercher quelqu'un qui aille dîner. »

L'orgueil, la vanité, la brutalité faisaient le fond des caractères.

Les seigneurs traitaient parfois comme des esclaves les personnes attachées à leur maison. Ils les faisaient battre de verges, et les cédaient à d'autres comme un meuble. On lit souvent dans les écrits de ce temps :

« Tel secrétaire, tel musicien, tel joueur de luth, tel chirurgien, tel gentilhomme appartenait à tel prince, qui le donna à un autre. »

Rien ne peint mieux l'arrogance des seigneurs d'alors, reste des mœurs féodales, et la haute importance qu'ils mettaient à des titres sans fonctions, que la colère dont fut saisi le duc de Mercœur, lorsque le parlement de Paris refusa de lui donner la qualité de *prince*.

Le duc de Mercœur, accompagné d'une trentaine d'hommes armés d'épées, se présenta un jour chez M. Louis

Servin, avocat du roi au Parlement. Ce magistrat, en voyant arriver le duc, le salua en disant :

— Bonsoir, monsieur.

— Je ne viens point pour vous dire bonsoir, répliqua le duc, ni pour vous recommander ma cause, mais pour me plaindre à vous de ce que vous avez dit dernièrement, en la chambre de l'édit, *que je n'étais pas prince* ; en quoi vous avez menti.

Sur ce, le magistrat se couvrit pour la dignité de sa charge, et doucement, sans s'émouvoir, remontra au duc de regarder qu'il parlait à un officier du roi.

Mais le hautain seigneur se mit à jurer et par deux fois le menaça, en disant :

— Monsieur Louis Servin, *je vous couperai le cou*, et n'était cette qualité d'officier du roi, je le ferais tout à l'heure... Il n'y a pas deux heures que je suis averti de ce que vous avez dit... Je suis venu pour vous montrer que je suis *prince. Je vous tuerai*, et il n'y a personne qui m'en sût garder.

C'était contre une telle turbulence des grands que Henri avait à lutter, et l'on verra plus tard ce que tentèrent les princes et hauts officiers de la couronne pour faire revivre la France féodale.

Il y avait, de plus, un désordre effroyable dans les finances, et, comme conséquence, les misères du peuple étaient extrêmes, par suite des déprédations auxquelles se livraient les financiers, et de l'infidélité des collecteurs des deniers.

La dette publique était de 341 millions, et le revenu réel n'atteignait pas 25 millions.

Henri IV lui-même avait été victime, pendant la guerre, de l'avidité des agents du trésor. Voici comment il s'en était plaint dans une lettre à Rosny :

« Je suis proche de mes ennemis et n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnois complet que je puisse endosser. Mes chemises sont toutes déchirées,

mes pourpoints troués au coude. Ma marmite est souvent renversée, et depuis deux jours je dîne et soupe chez les uns et chez les autres, mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma table...

« Jugez si je mérite d'être ainsi traité, et si je dois souffrir que les financiers et trésoriers me fassent mourir de faim, et qu'eux tiennent des tables friandes et bien servies...

« Que doit-ce donc être de mon pauvre peuple?... »

Dans ces circonstances, il fallait donc prendre des mesures larges et énergiques pour soulager la misère populaire et faire revenir l'abondance dans les coffres de l'État.

De plus, on devait avoir l'œil constamment ouvert sur les intrigues de la maison d'Autriche et les menées des grands, que l'Espagne travaillait sous main.

Enfin, il y avait le *grand projet* de Henri, celui de l'Europe établie sur d'autres bases, par conséquent la nécessité d'affaiblir toute la maison d'Autriche, et de faire tomber l'empire en une autre maison.

C'était là le rêve de Henri depuis longtemps, rêve ébauché jadis dans son entretien mystérieux avec Montaigne, au château d'Usson.

C'était aussi celui de la religieuse et éclairée catholique Marie de Beauvilliers, indiquant la devise de l'avenir à Marcel : *charité et tolérance!*

C'était enfin le rêve de Marcel, élève du sage et tolérant Montaigne.

Fut-ce de ces grands projets que devisèrent dans le cabinet du roi, pendant plus d'une heure, Marcel, Sully et leur royal ami?

Celui des courtisans qui eût été assez audacieux pour coller son oreille à l'huis du cabinet, au moment où le Béarnais fermait l'entretien, eût été fort étonné d'entendre ce mot étrange sortir de la bouche du roi :

République chrétienne !

Les tendances théocratiques de Rome et de la compagnie de Jésus furent de tout temps aussi vers une *République chrétienne;* mais peut-on espérer fonder quelque chose sur l'intolérance et la compression de l'esprit humain?

A celle que voulait établir Henri, la tolérance et la liberté de conscience devaient servir de base, et il y avait là de nobles intelligences pour mûrir l'idée, trois éléments choisis pour en poursuivre l'accomplissement:

Marie, la pure charité catholique; Sully, le calviniste convaincu; Henri et Marcel, flottant entre les deux par leur sage scepticisme.....

A peine le jeune favori du roi eut-il reparu dans la galerie du Louvre, que tous les gentilshommes présents, sauf Crillon, l'entourèrent: c'était un astre naissant à la cour!

Mais un seigneur haut et fier, au teint brun, aux yeux enfoncés, au regard presque sinistre, et richement vêtu, avait paru en même temps.

S'étant enquis pourquoi on se pressait tant autour de ce piètre officier :

— Ah ! dit-il en s'avançant vers Marcel et en le toisant de la tête aux pieds, c'est ce petit porte-étendard qui a sauvé le roi.

Choqué du ton rogue et dédaigneux avec lequel ces paroles étaient dites, le cornette crut devoir les relever.

— Tout le monde, monsieur le maréchal, répliqua tranquillement Marcel, ne peut avoir eu l'honneur d'être sauvé par Sa Majesté!

Les rieurs ne furent pas du côté de celui à qui cette réponse s'adressait avec autant d'esprit que d'à-propos.

Ce seigneur hautain n'était autre, en effet, que Charles de Gontaut, maréchal de Biron, duc et pair, comblé d'honneurs et de faveurs par Henri IV, qui même lui avait sauvé le vie à ce même combat de Fontaine-Française, où Marcel était venu en aide au roi.

V

PARIS EN 1598.

Monsieur de Biron s'était dirigé vers le cabinet du roi.

Marcel eut encore à subir pendant quelques instants les protestations d'amitié des courtisans, et notamment de Castaignac.

— Ah ! mordious, disait ce dernier, je vous ai toujours aimé, monsieur de Fontaine ! et vous étiez tout petit encore que, de Pailhat à Usson, je mettais déjà à votre service et mon cœur et mon bras. Si jamais vous étiez en danger, ma fidèle colichemarde est là pour vous venir en aide. Comptez sur moi ! Castaignac ne fait point de vaines promesses.

Le cornette venait de dire adieu à monsieur de Clignancourt, pour aller reprendre son service, lorsque le capitaine des gardes, M. de Vitry, s'approcha du jeune homme en lui tendant un pli.

— De la part du roi ! dit le vieux gentilhomme, dont le fils devait jouer plus tard le principal rôle dans l'arrestation de Concini sous Louis XIII.

Marcel décacheta la lettre, et tout d'abord tressaillit de joie. Il montra l'écrit à monsieur de Clignancourt, qui félicita son jeune ami.

Mais déjà le front de Marcel s'était assombri, et ce fut d'un ton mélancolique qu'il répondit aux compliments de son ami :

— A quoi me servent maintenant l'avancement et les faveurs, puisqu'*elle* est perdue pour moi !

C'était le brevet de lieutenant dans sa compagnie, que lui envoyait Henri, avec une pension de deux mille livres, pour sa conduite à Calais.

En voyant s'éloigner, le nouveau lieutenant qui allait prendre son poste dans les rangs de ses anciens camarades, les gentilshommes au bec-de-corbin, les Gascons lui lancèrent des regards d'envie et de dépit. Ils ne manquèrent pas de se répandre en récriminations sur l'ingratitude du roi à leur égard. Castaignac ne se montra pas le moins aigre.

— Milladious ! rognonnait-il, ce marjolet avait bien besoin de revenir. Il n'y aura plus rien que pour lui.

— Deux mille livres de pension ! disait Roquelaure. Je n'ai encore pu en obtenir douze cents, que je réclame depuis que nous avons pris Paris.

— Sambious ! rien pour ses fidèles Gascons, grommelait Belzunce, et nous fûmes à Coutras !

— Pour nous seulement il est ladre et chiche, ajoutait Haramboure.

— A ceux de Henri III et de Mayenne, ou à des inconnus, il donne à mains pleines. Il a comblé Chaligny, Biron...

— Et ses mies, donc ! reprenait Castaignac.

— Avec leurs rejetons, fit d'Agrefeuille.

— A un ballet de l'an dernier, dit Frontenac, madame Gabrielle avait un mouchoir brodé, qui coûtait à lui seul dix-neuf cents écus payés comptant.

— A son fils César, reprit Haramboure, le roi fit cadeau, à la foire Saint-Germain, d'un *drageoir d'argent mathématicien*, où étaient gravés les douze signes du zodiaque ; il l'avait acheté d'un marchand joaillier plus de mille écus.

— Et le jeu ! s'écria Latsague, vous l'oubliez... J'ai vu Henri perdre un jour vingt-deux mille pistoles, que le lendemain il a fait distribuer par Feydeau à ceux qui les lui avaient gagnées.

— *Nouste Henric*, fit encore observer Haramboure, trouve

bien de l'argent pour tout cela, mais quand il s'agit de nous...

— Son écharseté n'a point de pareille, s'exclama Castaignac.

— C'est un lésineur qui chicane sur ce qu'il nous doit! dit un autre.

— Un caquedenier! fit Belzunce.

— Un vrai cagou! ajouta Frontenac.

Une voix forte et indignée se fit soudain entendre derrière les mutins qui s'estomaquaient ainsi :

— Harnibieu! que veut dire ceci, messieurs? Vous parlez mal du roi!.... Sied-il à des gentilshommes fidèles de faire écho de plaintes, irrévérence et tarare, dans le château même du Louvre? Vous rabaissez la majesté royale!... Cornibieu! le roi est le roi, et quand par hasard nous croyons voir une tache, il nous faut jeter le manteau dessus.

On connaissait Crillon; son culte pour la royauté, dans laquelle il personnifiait la France, était égal à sa rude franchise, mais jamais cette franchise ne dépassait les limites du respect. On savait, du reste, qu'il ne souffrait point qu'on s'écartât de ce respect devant lui..

Les gentilshommes se taisaient; ils étaient déjà confus d'avoir été si loin.

— Le roi, reprit Crillon, a tant à faire en politique, finances et pour la répression des abus que nous a légués un demi-siècle de troubles, ainsi que pour la restauration de la capitale qu'il embellit et rend sûre autant qu'il peut, que nous devons bien l'excuser s'il cherche quelques distractions à tous ces gros embarras, embrouillements et fatigues.

— Il a raison, M. de Crillon! fit observer Belzunce.

— D'ailleurs, ses divertissements et amourettes nuisent-ils aux affaires? Le voyez-vous négliger sa tâche de bonne administration et justice?

— C'est vrai, milladious ! opina Castaignac. Et même notre reyot n'y va point de main morte, témoin maint gentilhomme de grand lieu décapité ou rompu vif en Grève, pour volerie et scélératesse. La Grange-Santerre et les Bretons Guilleris furent jugés et condamnés.

— Des édits spéciaux ne protégent-ils pas le laboureur contre la rapacité des bas officiers du fisc et la violence des gens d'armes? N'a-t-on pas déjà déchargé l'impôt des tailles et adouci la levée de l'impôt du sel ? La liberté du commerce du blé et du vin ne vient-elle pas d'être édictée ? M. Olivier de Serres est chargé de faire un livre *sur l'agriculture et le mesnage des champs*. On va planter les routes d'ormes, faire des relais de poste, réparer et construire des ponts, des digues, établir des chambres de commerce, pousser à la production de la soie, fonder des manufactures de toute espèce.

— Nous serons donc en vrai pays de cocagne, monsieur de Crillon !

— Le roi disait à son lever, ce matin : « Je veux que chacun de nos paysans mette le dimanche *sa poule au pot*.

— Ah ! le bon roi !

— Il n'y a qu'un instant, M. de Sancy me parlait de plusieurs plans pour fonder à Paris un *Conservatoire des arts et métiers*, un *Musée des médailles*, un *Jardin des plantes* et... Les braves gens de guerre ne sont pas oubliés, messieurs ! on doit leur construire des *Invalides*.

— A la bonne heure ! dit Haramboure. Si tu n'obtiens ta pension, Castaignac, tu pourras y accrocher ta colichemarde et planter tes choux.

— Hé ! messieurs, ne faisons pas toujours tant de demandes d'argent. Laissons au roi le temps de mettre quelque arrangement dans les finances, et il vous fera droit. Voilà Sully en tête : c'est un habile homme, j'y ai foi... vous verrez !... Et, pour Dieu ! n'y a-t-il point honneur à servir le roi quand même ?

— Oui, oui ! s'écrièrent tous les Gascons, que l'enthou-

siasme avait gagnés. Et *plus de plaisir encore que d'honneur*. Vive *nouste Henric!*

C'était leur mot, à ces braves cœurs qui aimaient tant leur *Henric*, dès que la bonne humeur leur revenait après quelques grognonneries.

On annonça de nouveau le roi, qui parut le chapeau sur la tête et suivi de Biron, de Montmorency, des maréchaux de la Chastre et d'Aumont, lesquels venaient de lui rendre leurs hommages.

Nos Gascons bourdonnèrent autour de lui, gambadant presque, en vrais enfants. Henri, qui les aimait, leur répondait en souriant par quelques mots béarnais.

Il congédia les grands officiers, prit le bras de Bassompierre, et descendit le petit degré avec lui.

A la porte du Louvre, Marcel racontait à ses camarades sa captivité à Gand, au moment où Henri en sortait sans aucune suite, n'ayant avec lui que Bassompierre et son capitaine des gardes de la porte, qui l'accompagnait généralement de jour.

Il remarqua où allait le roi. La rue du Doyenné n'était pas loin : Henri prit cette direction.

— Il va à l'hôtel du Bouchage, dit un officier.

— Dîner avec sa mie, ajouta un jeune enseigne.

— Il ne se peut plus passer de madame Gabrielle, fit observer un autre. Hier, au débotté, son plus pressé fut d'aller lui demander à souper.

— Hélas ! se dit Marcel, pourvu que la duchesse de Beaufort ne lui fasse pas oublier ses grands et nobles desseins !

Il achevait à peine sa pensée, qu'une élégante chaise à porteurs passait devant le groupe, suivie de deux pages et de plusieurs laquais. Les gardes jetèrent dans l'intérieur de la litière dorée un regard curieux, et y distinguèrent, comme Marcel, deux dames masquées de leur loup de velours noir.

Une des dames, de son côté, se pencha pour voir les gardes : un léger mouvement, suivi d'un sourire qui découvrit ses dents de perle, montra qu'elle venait d'éprouver une satisfaction de galant augure.

Sous la voûte, la chaise fut croisée par un homme à cheval, n'ayant qu'un domestique à sa suite.

— Voilà monsieur de Rosny, se dirent les officiers, le nouveau surintendant !

La nouvelle avait déjà circulé au Louvre.

Rosny n'eut jamais de carrosse ; il venait au Louvre *en housse*, comme on disait, c'est-à-dire à cheval, et ce cheval était peu fringant.

Les carrosses étaient encore, du reste, fort rares à cette époque. Le marquis de Cœuvres et le marquis de Rambouillet furent les premiers qui en eurent. Le dernier donnait pour raison sa mauvaise vue, l'autre une faiblesse dans le tendon d'Achille. Le roi, qui n'en avait pas encore, grondait quand il voyait ces deux seigneurs se donner pareil luxe, tandis que lui se contentait d'une haquenée blanche, ses gentilshommes trottant à sa suite.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées, que Marcel se vit accosté par un page, sorti du Louvre.

— Monsieur l'officier, un mot, s'il vous plaît ! dit ce dernier au nouveau lieutenant.

— Tiens ! fit un garde du corps, c'est un des pages de la litière.

— Message d'amour, je gage, fit remarquer un autre.

— Heur sans pareil ! s'exclama avec un geste de dépit un guidon de cheveau-légers. A peine de retour, M. de Fontaine reçoit des poulets.

— N'en fut-il pas frustré pendant deux ans ? répliqua un garde de la porte.

Pendant ce temps, Marcel avait suivi le page à l'écart.

— Monsieur, dit celui-ci, une jeune dame désire vous entretenir.

— La chose est facile, si elle est au Louvre. Je vous suis, mon ami.

— Ne comprendriez-vous point ?

— Si fait. Une dame veut me parler, n'est-ce pas ?

— En secret.

— Ce n'est donc point pour le service du roi ?

— Je ne saurais vous dire.

Mais le page en savait sans doute plus qu'il ne prétendait, car il eut un malin sourire, en ajoutant :

— Elle vous prie d'être ce soir, à la tombée de la nuit, rue Saint-Antoine, au coin de celle du Petit-Musc.

— C'est du mystère.

— En seriez-vous marri ?

— C'est que, balbutia Marcel...

— C'est que ? Dites, monsieur l'officier !

— Mon cœur est à une autre, et...

— Il n'est point coutume de nos jours de le donner entier. Voyez le roi plutôt...

L'élève de Montaigne rougit ; il avait été élevé dans les rigides principes du calvinisme, grâce à Michel. Les mœurs de l'époque n'étaient point les siennes.

— Eh bien ! refuseriez-vous ? demanda le page qui voyait l'hésitation de l'officier.

— Je ne puis accepter...

— L'amitié d'une dame qui vous veut du bien ?

— D'une inconnue...

— Et si ce n'était pas une inconnue ?

— Que voulez-vous dire ?

— Monsieur l'officier, seriez-vous assez incivil, ingrat même, pour ne point saisir l'occasion de remercier au moins qui vous a fait du bien ?

— Expliquez-vous, monsieur le page !

— Hier, devant l'abbaye de Montmartre, une dame vous a secouru.

— C'est vrai, et je lui en rends grâces. Dites-lui grand merci pour moi, si c'est elle qui vous envoie.

— En gentilhomme courtois, vous le lui devez dire vous-même.

Il se sentit embarrassé un instant, notre jeune homme. Le page avait raison ; mais Marcel hésitait à s'engager dans une démarche qui prêtait à une intrigue galante. Cependant il ne voulait point qu'on pût le taxer d'incivilité.

— J'irai, dit-il enfin, non sans un soupir adressé à la sainte et douce image qui remplissait son cœur.

— Ainsi, dès qu'il fera nuit...

— Je serai à l'endroit indiqué, pour présenter mes hommages et remercîments à celle qui m'est venue en aide.

— Vous m'y trouverez, monsieur.

— Et le nom de cette dame ?

— Henriette.

— Henriette, tout court ?

— Elle vous dira sans doute le reste.

A ces mots, le page rentra dans le Louvre.

Le couvre-feu sonnait, lorsque Marcel, enveloppé dans son manteau, s'engagea dans la rue Saint-Antoine.

Toute la partie du quartier comprise entre cette rue et la rivière était encore habitée par des familles princières ou seigneuriales. De riches hôtels, entourés de jardins, s'y élevaient depuis la Tour de Billy et la Bastille, jusqu'à la Grève. La royauté avait établi là son siége pendant plusieurs siècles, et la noblesse s'était groupée aux alentours. Charles V avait fait construire l'hôtel Saint-Paul, qu'il appelait son *hostel solennel aux grands esbatemens*, et Louis XI avait habité l'*Hôtel du Roi aux Tournelles.*

Les rues de la Cerisaie, de Saint-Paul et du Petit-Musc, notamment, étaient bordées de riches demeures. On remarquait, entre autres, celle de Sébastien Zamet, dans la rue de la Cerisaie, le verger de nos anciens roi.

Ce Zamet était très-riche, comme on sait. Il était à Paris l'homme des Médicis, les princes-banquiers de Florence, qui prêtaient aux rois depuis Louis XI. Monsieur Bastien

était leur percepteur en France ; mais il y faisait aussi l'usure pour son propre compte. Henri IV, qui avait souvent besoin d'argent, le choyait pour cela et le visitait, bien que ce fût un drôle et un faquin.

L'ancien cordonnier signait avec morgue : *Zamet, seigneur de dix-sept cent mille écus*. Or, c'était là une fortune colossale pour le temps.

Il est vrai que dans la rue Saint-Antoine proprement dite, au lieu d'hôtels, on ne voyait guère que de petites maisons à pignon et auvent, habitées par des marchands ; il y avait même beaucoup de misérables échoppes. En revanche, les abbayes et les monastères, assez nombreux dans le quartier, étaient de beaux édifices, fortifiés comme des places de guerre.

Ces monastères étaient assiégés de jour, comme encore ceux d'Espagne le sont aujourd'hui, par une multitude de mendiants, de gueux et de croquants souffreteux, qui attendaient la distribution de la soupe. Le soir, une partie de cette truandaille quémandait d'une autre façon, et se transformait en *barbets*, *coupe-bourses* et *tireurs de laine*.

Paris était infesté de ces filous. L'Estoile parle de plusieurs qui furent fouettés et pendus aux échelles du Temple et de l'église Saint-Nicolas des Champs. Il évalue le nombre de ces bandits sous Henri IV à sept ou huit mille : les désordres de la Sainte-Ligue les avaient légués à son règne.

Les archers, mal payés, devenaient souvent leurs complices, et les bourgeois n'étaient en sûreté dans leurs maisons, que parce qu'ils y avaient des armes : encore ne l'étaient-ils pas toujours.

Si donc, le couvre-feu sonnant, les paisibles bourgeois et marchands s'étaient retirés des rues chez eux, celles-ci n'étaient point tout à fait désertes, bien que sans éclairage.

Il y avait, en outre, les pages et laquais, les écoliers, tous armés et privilégiés, qui se battaient souvent entre

eux, insultaient, maltraitaient et tuaient quelquefois les habitants anuités.

Mais Marcel avait une bonne épée à ses côtés, que son maître de *schirm* (escrime), le capitaine Gargantua, lui avait appris à manier convenablement; il ne craignait donc ni barbets, ni laquais, ni écoliers sortant de quelque taverne.

D'autres aventures non moins fâcheuses eussent pu, il est vrai, lui faire mettre flamberge au vent.

Deux gentilshommes qui se rencontraient sans vouloir se céder le haut du pavé, ne se gênaient pas pour se provoquer et chercher à se couper la gorge, quelquefois en plein jour, à plus forte raison la nuit, après boire.

Les duels étaient un des fléaux de ce temps. Louis IX et ses successeurs avaient constamment travaillé à détruire cet usage importé par les Francs avec la féodalité et la barbarie. Mais Henri II le fit renaître. Sous Charles IX et Henri III les duels avaient fait d'effrayants progrès; les *mignons* surtout, ces sanguinaires et raffinés débauchés, s'y livrèrent avec frénésie.

On s'assassinait aux yeux des habitants; on se faisait un devoir de la vengeance et une gloire du meurtre. Pour un mot, on s'égorgeait.

Crillon lui-même donna dans ce funeste travers.

Un jour, Bussy, qui avait un incommensurable orgueil et qui se croyait le plus brave du royaume, rencontre Crillon dans la rue Saint-Honoré.

Avec une fierté insultante dans le ton et le regard, il lui demande :

— Quelle heure est-il?

— L'heure de ta mort! répond Crillon, et il met l'épée à la main.

Le combat fut terrible, et il en eût peut-être coûté la vie à l'un ou à l'autre, peut-être à tous deux, si quelques seigneurs qui passaient ne les eussent séparés.

Les derrières du couvent des Chartreux, les terrains vagues qui bordaient les bâtiments des Carmes déchaux, ceux du moulin de Saint-Marceau, le Pré-aux-Clers, étaient les lieux ordinaires de ces barbares expéditions, où quelquefois on était quatre contre quatre, six contre six. De véritables boucheries!

L'Estoile, dans son journal, dit qu'on donna avis au roi « que, depuis l'avénement de Sa Majesté à la couronne, on faisait compte au moins de quatre mille gentilshommes tués en ces misérables duels. »

Henri IV travaillait sans relâche à déraciner tant d'abus et à rendre la sécurité à Paris. On édicta des peines sévères contre le duel; on le défendit « sous peine de lèse-majesté, confiscation de corps et de biens, tant contre les vivants que contre les morts. »

Le chevalier du guet eut ordre de poursuivre énergiquement les barbets, voleurs et assassins, dont un grand nombre furent pendus. Pour la sûreté des habitants, une ordonnance de police prescrivit aux comédiens de finir leurs spectacles en hiver à quatre heures et demie.

Les archers de l'Hôtel-de-Ville, les sergents du Châtelet, les gardes de la Connétablie, ainsi que les compagnies bourgeoises d'arbalétriers et d'arquebusiers, furent adjoints au guet royal et au guet assis ordinaire, pour réprimer ces désordres.

Le roi, après la mort du marquis d'O, gouverneur de Paris, s'était déclaré lui-même gouverneur, afin de donner directement des ordres, et en cette qualité il publia un règlement de police dans lequel il ne dédaigna pas de s'occuper du nettoyage même des rues.

Avant d'arriver à la rue du Petit-Muse, Marcel s'était retourné plusieurs fois. Il lui avait semblé qu'on le suivait.

S'étant arrêté, il avait remarqué que l'homme s'était arrêté également.

Ce dernier demeurait ainsi toujours à la même distance,

en sorte que notre officier ne put distinguer ni sa tournure ni son costume; seulement l'espionneur, si c'en était un, paraissait de haute stature.

Au coin de la rue indiquée par le page, celui-ci attendait Marcel.

— Venez ! dit-il à l'officier.

— Où me conduisez-vous ?

— Pas loin; c'est vers le milieu de la rue, à droite.

Effectivement, le page s'arrêta avant d'arriver à la rue Neuve-Saint-Paul.

On était devant un mur, dans lequel se trouvait une petite porte basse. Le page mit une clef dans la serrure et ouvrit. Tous deux entrèrent.

Marcel se vit dans un jardin, sous une charmille touffue. Au bout de l'allée, vers sa droite, mais bien loin, brillaient quelques lumières. Tandis que le page refermait la porte, notre jeune homme fit quelques pas dans la direction de ces lumières, pensant que c'était de ce côté qu'on allait le mener.

— Pas par là ! dit l'enfant. C'est l'hôtel.

— Nous n'allons donc point à l'hôtel ?

— Suivons la charmoie à notre gauche.

L'officier se demandait intérieurement :

— Pourquoi tant de mystère ?

Tout autre à sa place se fût senti battre le cœur.

L'heure était douce, on respirait l'odeur du jasmin et du chèvrefeuille, et la lune, une belle lune de mai, dont le feuillage tamisait les rayons argentés, invitait aux tendres épanchements.

Mais Marcel en suivant le page, se repentait déjà d'être venu. Ce n'était point qu'il se défiât de lui-même : mais il se sentait troublé en présence de ces allures mystérieuses. Il lui venait comme un vague pressentiment que cette démarche lui préparait des embarras, peut-être un malheur.

Une autre circonstance vint à le préoccuper. Tandis que

ses pas et ceux du page criaient sur le sable de l'allée, il lui parut que, de l'autre côté de la muraille, d'autres pas, les mêmes qu'il avait distingués derrière lui dans les rues, depuis le Louvre, retentissaient lourdement sur le pavé.

On atteignit l'extrémité de la charmille.

A la lueur de la lune, notre jeune homme aperçut un petit pavillon, caché à demi sous les branches de l'arboie d'ifs et de tilleuls qui l'entourait.

— C'est ici, dit le page à demi-voix.

— Je n'aperçois aucune lumière, fit observer l'officier.

L'enfant frappa contre l'huis trois petits coups. On répondit bientôt de l'intérieur.

— Est-ce toi, Raoul? demanda une voix argentine.

— C'est moi, mademoiselle.

La porte s'ouvrit, et le page prit Marcel par la main pour le guider ; car on était dans l'obscurité.

Au moment de dépasser le seuil, ce dernier entendit encore les pas sonores sur le pavé, mais cette fois directement devant lui, comme si celui auquel ils appartenaient venait de tourner l'angle de la muraille.

On traversa un vestibule dallé, toujours dans les ténèbres, puis on gravit un escalier. Le frôlement d'une robe de soie fit comprendre à Marcel que la dame le précédait.

Au bout de l'escalier, une porte fut poussée, et Marcel se vit introduit dans une pièce lambrissée de bois peint en pers et éclairée par une lampe d'argent qu'une triple chaîne tenait suspendue au plafond, également peint.

Cette pièce avait un ameublement assez coquet pour l'époque. C'étaient des tapis de Fontainebleau, fabriqués sous la direction de M. Babou de la Bourdaisière, récemment placé à la tête de l'établissement ; des *cadières* (chaises) de velveline, et, près d'une fenêtre aux volets hermétiquement clos, se trouvait un *canopé* ou lit de repos. Sur une petite table à vis, en buis poli, se voyait un coffret qui exhalait de

suaves odeurs, et deux livres élégamment reliés, à nervures dorées.

Mais l'objet le plus attrayant dans ce retrait voluptueux, c'était la dame, dans laquelle Marcel reconnut la jeune fille qui l'avait fait revenir à lui sur le parvis de l'église abbatiale de Montmartre.

Avec un charmant sourire, celle-ci l'invita à prendre place sur le canopé ; puis, se tournant vers le page Raoul, elle lui adressa rapidement quelques questions.

Marcel entendit Raoul répondre par ces mots :

— La marquise faisait préparer les échecs pour jouer avec le révérend dom Gratien, qu'elle attendait, tandis que M. le comte d'Auvergne écrivait à votre père, à Malesherbes. Quant à votre sœur, son indisposition l'a fait se coucher.

Le page fut congédié avec cette recommandation :

— Va veiller dehors !

La demoiselle revint vers Marcel, qui était resté debout.

— Mais asseyez-vous donc, monsieur ! lui dit-elle avec un regard à la fois doux et malicieux.

Il prit place en même temps qu'elle.

— Madame, répliqua le jeune officier, je venais vous offrir, avec mes hommages, les remercîments que je vous dois, pour...

— Oh ! ne parlons point de cela. Causons plutôt, car je crains...

— Vous craignez ?

— Qu'on ne vienne nous interrompre. Ma mère me surveille comme une duègne espagnole. On dirait qu'elle est jalouse de ma jeunesse, et pourtant...

— Pourtant ?

— Ne fut-elle point, de son temps, l'astre de la cour du roi Charles IX ?

— Puis-je savoir le nom de la secourable dame qui ?...

— Henriette de Balzac d'Entragues.

— La fille de Marie Touchet ! pensa le jeune calviniste, en se levant brusquement.

— Hé quoi ! mon nom est-il donc si terrible ? On dirait qu'il vous a fait peur.

Elle saisit dans les siennes une des mains du jeune homme et, la serrant doucement, elle attira celui-ci vers le siége qu'il venait de quitter.

A ce contact d'une main tiède et veloutée, à cette pression, au regard pénétrant qu'elle darda sur lui, le jeune homme sentit un feu inconnu circuler dans ses veines. Le fluide magnétique produisait son effet.

Il retomba sur le canopé, plutôt qu'il ne s'assit, tout troublé, les yeux attachés sur ceux de cette jeune fille qui le fascinait ainsi.

Jusqu'alors, Marcel avait passé sa vie dans les camps. Tout entier aux préoccupations de la guerre et aussi au souvenir de la chaste et pure enfant à laquelle il avait donné son cœur, il n'avait songé qu'aux devoirs de sa position et à se distinguer aux yeux du roi, son protecteur.

Les préceptes d'austérité calviniste que lui avait inculqués Michel, et les sages enseignements de Montaigne, l'avaient du reste préservé des écarts ordinaires des gens de guerre.

C'était la première fois qu'il se trouvait seul avec une femme dans un endroit mystérieux, si bien disposé pour préparer le trouble des sens. Pour la première fois on lui pressait ainsi la main, on lui adressait un regard de cette nature.

D'ailleurs, celle dont il sentait presque l'haleine effleurer son visage, était bien faite pour bouleverser un cœur novice et inexpérimenté.

Quoique âgée seulement de dix-huit ans, Henriette d'Entragues avait l'esprit vif, enjoué, audacieux et frondeur d'une femme d'un âge plus mûr. Sa coquetterie éclatait dans tout son être, dans ses yeux, dans son sourire, dans

son attitude, dans son geste. Son air était animé et provoquant comme son esprit.

Sa figure avait une grande fraîcheur et des agréments qui captivaient rapidement. Sa bouche, bien dessinée, était relevée, à chaque extrémité, par deux fossettes pleines de promesses et d'espiègleries.

Elle souriait avec finesse, et ce que sa bouche mutine n'aurait osé exprimer, ses yeux bruns, bien fendus et hardis, savaient le dire avec éloquence. Mais quelquefois il y avait des éclairs dans ces beaux yeux : ambition et animosité.

Tout cet ensemble de grâces, de malice et de désirs orgueilleux était comme encadré dans un cercle de cheveux châtains, qui, rejetés en arrière suivant la mode du temps, laissaient complétement à découvert sa physionomie animée et mobile. La ruse féminine s'y déguisait à force de spirituelle franchise.

Sa taille bien prise et ses mouvements gracieux ne faisaient qu'ajouter un charme de plus à tous ceux que nous avons essayé de décrire.

Un des poëtes du temps, Bertaut, qui fut évêque de Séez, a célébré dans le sonnet que voici les attraits de Henriette d'Entragues :

Flambeaux étincelants, clairs astres d'ici-bas,
De qui les doux regards mettent les cœurs en cendre,
Beaux yeux qui contraindrez les plus fiers à se rendre,
Ravissant aux vainqueurs le prix de leurs combats,

Riches filets d'amour, semés de mille appas,
Cheveux où tant d'esprits font gloire de se rendre,
Doux attraits, doux dédains, de qui l'on voit dépendre
Ce qui donne aux plus grands la vie ou le trépas ;

Beau tout où nul défaut n'a pu trouver de place ;
Et je serais stupide et je suis plein d'audace
De taire votre gloire et d'oser la toucher ;

Car voyant des beautés si dignes de louange,
Pour ne les louer pas il faut être un rocher,
Et pour les bien louer il faudrait être un ange.

Le titre des deux livres qui étaient sur la table de buis eût du reste indiqué suffisamment à Marcel, s'il les avait examinés, de quelles pensées se nourrissait la jeune d'Entragues.

C'étaient les *Confessions de saint Augustin*, dont les égarements de jeunesse devaient provoquer sa curiosité, plus que le repentir chrétien ; c'étaient aussi les *Dames galantes* de Brantôme, où sans doute elle ne puisait ni la chasteté ni la réserve.

Le regard de Henriette avait fini par faire baisser les yeux à Marcel.

En les abaissant, le jeune officier rencontra la *voyeuse* (tabouret) de velours noir, sur lequel la coquette avait posé son pied mignon chaussé d'une mule de satin rose. La jupe légèrement relevée laissait voir une cheville fine et nerveuse, avec la naissance d'une jambe dont le bas blanc dessinait un galbe ravissant.

Le jeune homme tressaillit involontairement, ce qui fit sourire Henriette.

Elle se pencha vers lui : son souffle caressait la joue de Marcel, et les parfums dont elle était imprégnée semblaient se mêler à cette halenée enivrante.

— Vous vous nommez Marcel ? demanda-t-elle de sa voix de sirène.

— C'est mon nom, balbutia-t-il en frémissant.

— Marcel ! avez-vous jamais aimé ?

— Moi ?... aimé !

Il se tut : sa respiration était haletante.

N'osait-il pas avouer à cette femme, dont il sentait les effluves voluptueuses provoquer son cœur, que dans son âme il avait dressé un autel à l'amour pur ? Ou bien gardait-il le silence par un calcul instinctif dans ce moment d'ivresse, en reniant sa chaste idole ?

— Ah ! reprit la coquette jeune fille, mon cœur me disait bien que le page mentait.

De nouveau elle lui prit les mains.

— Moi, je vous aime, dit-elle brusquement. Dès que je vous vis, je sentis en moi mon cœur bondir...

— Vous ! s'écria Marcel.

— Ah ! ne me repoussez pas, reprit-elle avec un soupir, car j'en mourrais.

Et de vive, d'enjouée qu'elle s'était montrée jusqu'à ce moment, soudain elle devint triste. Son grand œil brun prit une expression mélancolique.

Elle se laissa tomber en arrière, la tête renversée.

Tous ses traits avaient revêtu un ton de langueur indicible. Elle paraissait mourante, mais son corps avait une pose pleine de mollesse provocatrice.

La magicienne essayait tous ses charmes. Ce dernier lui réussit.

A la vue de cette belle jeune fille, qui paraissait éprise de lui au point de mourir, et dont la vie semblait prête à quitter le corps alangourdi, Marcel se senti éperdu.

Sa raison s'en allait...

— Ah ! revenez à vous, s'écria-t-il naïvement, en entourant de ses bras la taille de mademoiselle d'Entragues, pour la relever. Ne mourez point ! Je vous écoute...

Lentement elle se redressa, avec un triste sourire qui peu à peu se changea en une gaie expression, grâce aux deux mutines fossettes aux joues.

— Ainsi, je puis espérer ? dit-elle en plongeant son regard dans celui de Marcel.

Celui-ci poussa un soupir : l'image de Marie lui était apparue.

— Voyons ! reprit-elle, parlons alors de vous, de votre avenir. Le roi vous aime, dit-on ?

— Comment le savez-vous ? demanda l'officier avec quelque surprise.

— Je sais tout ce qui vous intéresse.

— Hier, vous m'avez vu pour la première fois.

Henriette se mordit légèrement les lèvres, mais le fin mouchoir de lin dont elle s'était couvert la bouche déroba ce mouvement au jeune homme.

— Ce matin, répliqua-t-elle, j'ai été au Louvre avec ma mère, et il n'était question que de la faveur dont vous jouissiez auprès de Sa Majesté.

— Il est vrai que.....

— Que vous êtes resté enfermé avec le roi et M. de Rosny, plus d'une heure durant.

— Affaires d'État...

— Ses conseillers seuls y sont initiés. Vous voyez bien que vous êtes en grande faveur.

— Mais, fit observer Marcel, vous m'avez envoyé votre page aussitôt après votre entrée au Louvre. Vous ne pouviez déjà savoir...

Elle rougit imperceptiblement : l'incarnat de ses joues était naturellement vif. C'est qu'elle ne disait point la vérité : dès la veille, par son page qui avait questionné les gens de l'abbaye, elle avait appris que le jeune cornette avait l'oreille du roi.

— Marcel, reprit-elle, je vous aime sincèrement, et je voudrais pouvoir coopérer à vous faire un brillant avenir.

— Vous me comblez, et je vous en remercie.

— Mais pour cela, il faudrait...

Elle s'interrompit.

Ce qu'elle voulait dire lui brûlait les lèvres; mais, si rusé que soit l'esprit d'une femme, elle hésite toujours et a peur que sa ruse ne perce sous le voile des circonlocutions dont elle la couvre.

— Il faudrait , reprit-elle avec une de ces inflexions de voix féminines et harmonieuses qui doivent tendre à persuader celui dont on assiége la candeur, pour en faire un instrument, de l'intérêt exclusif que l'on a pour sa personne; il faudrait, pour cet avenir glorieux que je rêve à votre intention, cher Marcel...

Henriette s'arrêta encore, pour dire ensuite brusquement, avec un faux air de franchise :

— Mon Dieu! je ne voudrais pas que vous pussiez croire que j'ai la moindre arrière-pensée personnelle. Cependant vous devez comprendre qu'afin de vous servir auprès de Sa Majesté, il faudrait que... qu'il me fût possible de l'approcher.

Marcel devinait-il le subterfuge? involontairement il pensa à Marie Touchet, l'ancienne maîtresse de Charles IX.

Quelque adroite que soit une femme, il arrive un moment où, en abordant l'objet qui la préoccupe, elle doit forcément laisser percer sa pensée secrète.

— Le roi est galant, murmura-t-elle en baissant les yeux avec un air de pudeur bien joué. Il nous écoute volontiers, nous autres femmes. On dit même qu'il ne nous refuse rien.

— Quand soi-même on n'a rien à lui refuser, pensa Marcel, qui commençait à démêler les motifs secrets d'Henriette.

Ce fut comme un flux glacial qui se répandit alors dans ses veines, lui gagna le cœur, et calma subitement ses sens, un instant troublés par la fascination magnétique que venait d'exercer sur lui cette femme à la nature luxuriante.

— La duchesse de Beaufort, ajouta celle-ci en baissant pudiquement ses paupières, obtient tout ce qu'elle veut pour elle et pour ceux que...

Ayant relevé les yeux, elle s'arrêta. La froide attitude du jeune officier venait de lui faire comprendre en partie ce qui se passait en lui.

De nouveau changeant alors de physionomie et de ton, l'œil humide, la voix frémissante, le sein tumultueusement agité, elle s'écria en se rapprochant de Marcel et en l'entourant de ses bras :

— Ah! Marcel, vous ne m'aimez pas!...

Une larme tombée de l'œil d'Henriette brûla la joue de l'officier. Sa poitrine gonflée battait avec violence contre

celle de Marcel, ses lèvres rencontrèrent les siennes...

C'en était trop : par torrents, le feu circula de nouveau dans les artères du jeune homme.

Un baiser répondit à celui de la captieuse Astarté.....

Soudain des pas précipités se firent entendre, et l'on frappa à la porte un coup violent.

Henriette tressaillit, se leva et courut ouvrir.

VI

LA CROIX DU TRAHOIR.

C'était Raoul, le page.

— On vient, s'écria-t-il tout ému. Votre mère... des domestiques!... Fuyez, monsieur!

— Ma mère! dit Henriette, non sans trouble d'abord.

Mais elle avait un grand empire sur elle-même, et se calma presque aussitôt.

— Où les as-tu vus, Raoul? demanda-t-elle.

— Au bout de la charmoie.

— En ce cas nous avons le temps, répliqua-t-elle avec sang-froid. Avisons!

— Monsieur pourrait se cacher dans le jardin, fit observer le page.

— On fouillerait, si l'on se doutait qu'il est venu céans, et je crains que l'œil vigilant de la marquise ne le voie sortir du pavillon.

— Que faire, mademoiselle?

— Hé! j'y songe, petit! car il y va peut-être... de la vie de monsieur.

— Quoi! on oserait... s'écria Marcel.

— Vous ne connaissez point ma mère. L'an dernier elle tua de sa main un de mes pages.

— Pourquoi?

— Il portait mes couleurs et fut surpris par elle jouant avec moi...

— Mademoiselle, avisez vite! supplia le pauvre Raoul. Elle pourrait me tuer aussi aujourd'hui, étant connivent.

— Je ne vois qu'un moyen.

— Lequel? demanda froidement l'officier.

— Celui de vous confiner dans cette pièce obscure.

Elle venait d'ouvrir une porte cachée dans le lambris de revêtement de la pièce, et formant panneau.

— Entrez, mais ne remuez ni ne soufflez : la marquise a l'oreille fine comme la vue.

— Y a-t-il un verrou?

— Il ne vous sauverait point : elle ferait abattre la porte.

— J'ai mon épée.

— Elle lancerait sur vous la meute de ses gens.

— N'y aurait-il point une fenêtre dans ce recullis?

— Une lucarne, qui donne sur le mur du jardin, dans la rue Neuve-Saint-Paul; mais elle est barrée par deux meneaux de fer.

— A la grâce de Dieu donc, et que votre honneur soit sauf!

A ces mots chevaleresques, Marcel, son manteau sur le bras, fit un pas dans la chambre noire.

— Si je ne vous revoyais, dit vivement la jeune fille en l'arrêtant par la manche flottante de sa soubreveste, vous souviendra-t-il de notre entretien?

— Je n'aurais garde de l'oublier, répondit le calviniste avec un ton empreint d'une légère nuance d'ironie.

— Vous parlerez de moi au roi.

— La fille de Marie Touchet! pensa Marcel.

— Me le promettez-vous?

Le page la tira par la jupe.

— On frappe en bas, mademoiselle : entendez-vous?

Henriette d'Entragues fut arrachée à son unique préoccupation par ces mots de Raoul, prononcés avec effroi.

Elle poussa la porte du réduit.

— Va ouvrir, dit-elle.

Puis elle s'assit tranquillement sur une chaise de chêne sculpté, à haut dossier, devant la table de bois, et se mit à lire dans un des livres dont nous avons parlé.

Sa mère, qui entra seule, la trouva dans cette occupation.

— Vous voilà bien attardée, ma mie, dit la marquise, tout en jetant autour d'elle des regards investigateurs.

— La lecture des *Confessions de saint Augustin* est si édifiante!

— Ah! vraiment... Mais vous pourriez, ce me semble, vous livrer à cet attrayant exercice à l'hôtel, aussi bien que dans ce retrait de plaisance.

— On y respire si bien la verdure et la senteur des fleurs, et seule je médite plus à l'aise.

— Seule?... hem! hem!

— La solitude me plaît, ma mère.

— En tout cas, le page vous tenait compagnie.

— Il était dehors, sous la charmoie.

— Ah?

La marquise fronça les sourcils, et de nouveau son œil scruta tout autour de la chambre.

— Ainsi, le page était dans le jardin? demanda Marie Touchet.

— Oui, ma mère.

— A bayer au corneilles?

— Probablement : il sifflait même un air qui m'a distraite de ma lecture.

— Fut-ce la seule distraction que vous eûtes ce soir, ma mie?

— Pourquoi me demandez-vous cela, madame?

L'ancienne maîtresse de Charles IX s'était approchée du canopé au siége rembourré.

— Parce que, répliqua-t-elle, il me paraît que vous ne lisiez pas aussi assidûment que vous le prétendez.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser?

— Ce lit de repos est foulé et comprimé... Vous ne deviez guère y voir.

— Je m'y suis assise un instant, en effet...

— Vous preniez bien de la place.

— Je m'y suis étendue de mon long.

Une sourde colère faisait frémir les lèvres de Marie Touchet depuis quelques instants. Elle éclata enfin.

— Un homme était avec vous! tonna-t-elle en montrant le canopé, dont l'affaissement en deux endroits révélait tout.

— Ma mère!

— Où est-il?

— Vous vous trompez, je vous jure...

— Ne jurez point! Dom Gratien, qui suivait, a vu le page introduire un inconnu par la petite porte du jardin. Jour de Dieu! il ne me l'a point dit assez tôt... Déjà l'on fouette le page; quant à cet homme... il ne sortira pas vivant d'ici, je le jure!

Aussitôt la marquise appela ses gens. Les domestiques, au nombre de trois, apparurent armés d'épées et de pistolets.

— Fouillez le pavillon du haut en bas! leur cria-t-elle. Et tuez sans miséricorde!

Marie Touchet avait de l'expérience.

Ses principes n'étaient si rigides que par calcul; ils se prêtaient volontiers à des accommodements. Mais, comme elle visait haut pour sa fille, qui ne devait pas dégénérer,

elle ne voulait pas d'intrigues avec de jeunes inconnus n'ayant que la cape et l'épée.

Elle-même, par maints propos, avait éveillé dans l'esprit de sa fille Henriette, qui était la plus belle, des pensées d'ambition.

En ce temps-là, du reste, on se glorifiait à la cour du titre de *maîtresse du roi*.

La marquise n'avait point caché à Henriette sa grandeur passée, et le comte d'Auvergne, fils naturel de Charles IX, était là pour en témoigner.

Par un reste de pudeur chez la jeune fille, Henriette n'osait point avouer à sa mère quel but elle avait eu en attirant chez elle le jeune officier, favori du roi. Peut-être sa mère n'eût-elle pas d'ailleurs ajouté foi à ses explications.

Henriette espérait qu'on ne songerait point à la porte cachée dans le lambris.

Mais, quand les domestiques revinrent dire que leurs recherches avaient été inutiles, la marquise s'écria :

— Mais, j'y songe... il y a un réduit à côté de cette pièce... C'est là!

Elle voulut ouvrir la porte, mais celle-ci était fermée au verrou en dedans.

— Il y est... Armez vos pistolets, et enfoncez!

Les trois hommes réunirent leurs efforts, mais l'huisserie était solide dans les maisons de cette époque, ainsi que les verrous et leurs crampons. Il fallut aller quérir un levier.

Cependant Marcel avait entendu les menaces de la marquise, les allées et les venues des domestiques dans le pavillon, ainsi que les efforts qu'ils avaient faits pour forcer la porte.

Il possédait bien son épée, mais Marie Touchet avait parlé de pistolets.

Que faire? Il ne pouvait espérer échapper à la mort, même en cherchant à se défendre avec le courage du désespoir. Les balles auraient raison de sa lame.

La fuite était son unique salut. Mais comment fuir?

A travers la lucarne en forme d'éventail, c'est-à-dire dont la partie supérieure se terminait en demi-ovale, il apercevait bien l'espace vaporeusement éclairé par la lune. Mais la fenêtre était placée haut, et deux roulons de fer barraient la croisée.

Il souleva l'abatant vitré et le fixa au plafond ; puis il essaya ses forces contre les barreaux, qu'il n'atteignait que difficilement de ses mains.

Vain espoir! son bras était trop faible pour les desceller ; il ne réussit même pas à les ébranler.

Eût-il d'ailleurs abouti dans sa tentative, il restait encore la difficulté de gagner la rue. Si ce côté du pavillon ne formait qu'un avec la muraille du jardin, il pouvait se briser les membres.

— O ma mère! s'écria-t-il... Et vous, Marie, pardonnez !... Me voici puni cruellement de l'imprudence que ce démon tentateur m'a fait commettre.

Soudain une ombre se glissa devant la fenêtre.

— Marcel! fit une voix, est-ce vous?

— Michel!... Il serait possible!

— Êtes-vous en danger? Au bas de ce mur, j'ai entendu votre prière.

— En danger de mort... Ah! ces barreaux !...

— N'est-ce que cela?

— Ils sont gros et solidement fixés.

Michel, debout sur la muraille du jardin, qui touchait presque au pavillon, se pencha et saisit chacun des roulons avec une main.

Ainsi arcbouté, on l'entendit geindre un instant de sa puissante poitrine ; puis, sans qu'on pût remarquer d'autre mouvement qu'un tressaillement nerveux dont frémirent ses bras d'Hercule, il arracha les deux tiges à la fois avec leur scellement de plomb.

— *Qué simple!* se contenta-t-il de dire en lançant les barreaux au loin.

— Sauvé! s'écria avec joie le jeune homme en cherchant à se hisser à la fenêtre.

En ce moment même, le bruit d'un levier qu'on avait glissé sous la porte et les craquements de celle-ci avertirent Marcel que le danger était imminent.

— Michel, dit-il, à l'aide!... le point d'appui me manque.

Le plus difficile restait à faire. Le bord de la croisée était arrondi, et Marcel essayait en vain de s'y cramponner.

— Attendez! fit le colosse.

Se dressant sur ses pieds, allongeant son corps et ses bras, Gros-Michel finit par saisir Marcel par les épaules, le souleva et l'attira à lui.

Un des ais de la porte venait de sauter dans sa partie inférieure : c'était celui auquel était fiché le verrou. La main d'un des domestiques s'introduisit dans l'ouverture pratiquée, et, après quelques tâtonnements et ahans, réussit à déverrouiller la porte.

La marquise se précipita dans la chambre sur les pas des domestiques, dont l'un avait allumé une main de bougie.

— Tuez! criait encore Marie Touchet.

— Grâce! grâce pour lui! disait Henriette en la suivant.

Si elle eût aimé, elle se fût jeté au devant pour couvrir le jeune homme de son corps. Mais elle ne se préoccupait sans doute que de l'anéantissement de ses desseins ambitieux, pour lesquels elle avait compté sur le favori de Henri IV.

Un cri de rage retentit, l'officier avait disparu, et les domestiques montraient la fenêtre veuve de ses barreaux de fer.

Un des hommes courut chercher une chaise, et s'en servit pour atteindre la fenêtre.

— Le voilà qui fuit, avec un autre, dans la rue Neuve-Saint-Paul, s'écria-t-il.

— Tire sur eux! Cria Marie Touchet.

Deux coups de pistolet résonnèrent l'un après l'autre.

— Eh bien? demanda la marquise.

— Je n'aperçois plus rien.

Le pavillon fut bientôt plongé dans le silence et les ténèbres.

— Tu viens de me sauver la vie, disait Marcel à son compagnon, en débouchant sur le quai des Célestins pour gagner le Port au foin et la Grève. Mais comment t'es-tu trouvé là, Michel?

— Dame! j'allais au Louvre pour avoir de vos nouvelles, lorsque...

— De mes nouvelles?

— Madame l'abbesse me l'avait commandé.

— Marie!

— Jeanne, m'a-t-elle dit, veut savoir comment son fils a été reçu au Louvre.

— Ma mère a donc repris connaissance?

— Il faut le croire, car je ne l'ai point vue... Je questionnais un garde, quand je vous ai aperçu franchissant le pont-levis, enveloppé dans votre manteau et marchant vite.

— Tu pouvais me parler.

— Votre sortie à la chute du jour m'intriguait. J'ai préféré vous suivre de loin, pour vous protéger, plutôt que d'essayer de vous empêcher d'aller ainsi par les rues de Paris, après l'heure du couvre-feu. Je pensais que vous ne m'auriez point écouté... Vous le voyez : j'ai bien fait de veiller sur vous.

— Ainsi, c'était toi dont j'entendais les pas?

— J'ai suivi le mur, en vous côtoyant, jusqu'au pavillon qui fait le coin des deux rues. Quand j'ai entendu votre voix, j'ai grimpé sur le mur.

Nos deux amis atteignirent bientôt la Grève, où l'on travaillait à la transformation et à l'agrandissement de l'ancienne *Maison aux Piliers*, acquise par la bourgeoisie parisienne et apelée le *Parlouer aux Bourgeois*. Le nouveau

bâtiment, c'est-à-dire l'Hôtel-de-ville actuel, était commencé depuis 1553; il ne fut achevé qu'en 1605 par les soins du prévôt des marchands François Miron, et sous la conduite de l'architecte André du Cerceau, qui fit quelques changements au plan primitif de l'Italien Boccardo.

Là, ils durent prendre la rue de la Vannerie : le quai de l'École, le seul qui existât à cette époque sur la rive droite avec ceux des Célestins et du Port-au-Foin, était en réparation. Sur la rive gauche il n'y avait de quai que du Pont-Saint-Michel à la Tour de Nesle.

Les quais ne se composaient du reste que de maçonneries irrégulières, d'ouvrages en bois, uniquement destinés à préserver les bords de la Seine de l'action destructive des eaux.

Ils tournèrent les sombres bâtiments du Graud-Châtelet, par les rues hideuses de la *Vallée de Misère*, de la *Triperie* et de *Qui m'y trouva si dur*, rues disparues seulement en 1802, et, après avoir repris la rue de la Serpente, ils arrivèrent devant l'*Hostel de la Monnoye.*

Enfin, ils atteignirent la rue de l'Arbre-Sec, en face de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Jusque-là, ils avaient bien fait quelques rencontres d'écoliers chantants, de lansquenets, de mariniers, de laquais avinés, tous mauvais garçons, et de figures silencieuses et suspectes. Mais les épées de Marcel et de son compagnon, probablement aussi la haute stature de ce dernier, imposaient à ces gens, et personne n'avait cherché riote à nos deux amis.

Ils n'avaient vu que de rares patrouilles d'archers du guet. Malgré les ordonnances de Henri IV, la police se montrait sans force et nonchalante, par vieille routine, et aussi parce que les diverses juridictions administratives, seigneuriales et cléricales, se jalousaient et entravaient, par leurs prétentions et leurs conflits, l'action commune.

En débouchant sur la rue de l'Arbre-Sec, des cris et

un cliquetis de fer à leur droite attirèrent l'attention de Marcel et du pâtre. Les cris étaient ceux d'une femme.

— Qu'est-ce que cela ? demanda notre officier.

— Un duel, répondit le pâtre. On n'y fait pas attention à Paris.

— Un combat plutôt. On entend le cliquetis de plusieurs épées. Courons !

Marcel s'élança, suivi de Gros-Michel.

Il y avait alors, au milieu de la rue de l'Arbre-Sec, une fontaine établie par François Ier, qui tirait ses eaux de la tour ou réservoir des Halles. Elle a été, depuis, transférée à l'angle des rues qu'elle occupe aujourd'hui.

On appelait cette fontaine la *Fontaine de la Croix du Trahoir* ou *Triouer*, parce qu'elle avait remplacé une croix qui servait à des exécutions judiciaires et où se *triaient* autrefois les animaux, dont le marché se tenait à peu de distance, près de la rue des Bourdonnayes.

De plus, cet endroit avait une particularité remarquable en ce qu'il appartenait à la juridiction du *For-aux-Dames*, depuis plusieurs siècles. Nous verrons plus loin comment et pourquoi.

En arrivant sur le lieu du combat, Marcel vit, sous les rayons de la lune, un homme déjà âgé, mais encore vert et robuste, adossé contre la fontaine et se défendant seul contre plusieurs autres.

Derrière lui, cramponnée au monument, une femme, qu'il paraissait protéger, se lamentait et appelait au secours.

— Cape de Dieu ! s'écria Marcel en tirant son épée, il faut égaliser la lutte.

A ces mots il fondit sur les assaillants.

Michel avait également sorti sa lame, mais lentement. Il suivit son jeune compagnon , sans mot dire.

Déjà ce dernier avait mis un de ces hommes hors de combat, en le frappant à l'épaule.

Michel, de son côté, dédaignant de se servir de l'épée, asséna sur la nuque d'un autre un si violent coup de poing, que ce dernier s'en alla à l'écart, presque suffoqué et crachant le sang.

— Miséricorde ! murmurait-il, je connais ce poing-là.

Mais il restait encore quatre adversaires, dont le principal avait tout l'air d'un gentilhomme, tandis que le surplus ne se composait que de laquais et de soldats mercenaires. Il y avait deux lansquenets à salade, pareils à celui qui venait de sentir un échantillon des talmouses de Gros-Michel.

Celui-ci et Marcel s'étaient postés aux côtés de l'homme attaqué, et l'ancien pâtre de Pailhat, ne pouvant plus se servir de son moyen de combat favori, dut imiter son ami et jouer de l'épée.

La partie étant devenue plus égale, celui que nos deux compagnons avaient secouru put mieux calculer ses coups. Il s'attacha spécialement à combattre le gentilhomme.

C'étaient deux rudes joûteurs.

— Ah ! félon ! disait l'un tout en ferraillant. Avec ce ramassis de tavernes, ce gibier de potence, attaquer un vieillard pour enlever une jeune fille ! Fi, c'est indigne !

— Tais-toi, museau de manant, vieux courtaud de boutique ! répondait l'autre du ton d'un homme qui a bu et fait carrousse. J'aime les jolies donzelles.

— Je suis gentilhomme comme vous.

— On ne le dirait point à ta casaque grise.

— Mon épée vous le prouve bien : elle s'est mesurée jadis avec gens de plus haute extraction que vous.

— Je me nomme Beauvais de la Nocle, seigneur de Laffin, répliqua fièrement le coureur de tavernes.

— Vous ! s'écria l'autre, non sans une certaine surprise. Vous ! ce n'est pas croyable. J'ai entendu votre nom en d'autres circonstances.

— Possible ! Je fréquente la cour, l'église, l'alberge et

autres lieux, partout où je trouve ébattement, bons drilles, vin clairet, batifolage et coups d'épée...

— Pare donc celui-là !

— Ah carcasse ! vociféra le coureur d'aventures, en tombant à la renverse.

L'épée de son adversaire l'avait percé entre deux côtes.

— Ah! ruffians, vile peautraille! disait de son côté Marcel, qui, s'escrimant contre deux brétailleurs, avait fort à faire pour se défendre.

Gros-Michel, lui, ennuyé de jouer de son épée par le tranchant, venait de rompre un peu, et, la prenant par la pointe, revint sur son adversaire.

— *Qué simple!* fit-il, et, faisant de son arme une massue, il en porta sur la tête d'un des laquais un coup qui l'abattit.

Les deux autres, se voyant seuls tournèrent subitement les talons et s'enfuirent vers le quai.

— A qui, monsieur, dois-je la vie et l'honneur de cette jeune fille ? demanda le gentilhomme à la casaque grise.

Marcel se nomma.

— Moi, reprit l'inconnu, je suis le chevalier Étienne du Bosc.

— J'ai entendu parler de vous. N'étiez-vous point écuyer du duc d'Anjou ?

— Je l'ai suivi à Gand.

— Ah ! en ce cas, monsieur, je bénis le hasard.

— Que voulez-vous dire ?

— Peut-être pourrez-vous, si vous avez été dans les confidences du duc, à Gand, me donner quelques renseignements... Mais pardon, ce n'est point ici le lieu... et cette jeune personne, votre fille sans doute, a besoin de rentrer au logis... Puis-je savoir où vous habitez ?

— J'allais vous indiquer ma demeure, monsieur, ou vous demander la vôtre, afin que nous puissions vous remer-

cier... Mais vous chancelez, monsieur!... Vous êtes blessé!... Alice! votre mouchoir...

— Oh! ce n'est rien... une flanconnade que j'ai parée imparfaitement et qui a entamé les chairs, répondit Marcel.

— Vous perdez du sang... De grâce, appuyez-vous sur mon bras! Je demeure à deux pas, rue Bailleul. Nous venions de chez une cousine, près de l'hôtel Sourdis, et nous rentrions.

Marcel sentait ses forces s'en aller.

Au Louvre il n'eût peut-être pas eu les soins qu'il pouvait espérer dans la maison de ceux qui lui étaient redevables de leur délivrance.

En outre, il comptait obtenir, de l'ancien écuyer du duc d'Anjou, des indications sur un sujet qui l'intéressait depuis le matin.

Il consentit donc à accepter l'hospitalité de M. du Bosc.

Au moment où, appuyé sur le bras de Gros-Michel et sur celui de sa nouvelle connaissance, qui venait de le panser provisoirement aussi bien que mal avec le mouchoir de la jeune fille, Marcel allait s'acheminer vers la rue Bailleul, le guet arriva par la rue Saint-Honoré.

Le chevalier du Bosc se nomma et raconta ce qui venait de lui arriver.

Laffin de la Nocle gisait blessé sur le pavé, avec un laquais.

— Nous allons les transporter au corps-de-garde du Charnier des Innocents, dit le sergent royal. Demain, monsieur du Bosc, je vous ferai quérir pour le procès-verbal... Ah! c'est que Sa Majesté y tient la main.

Il n'achevait point, que des arbalétriers, conduits par un officier qui portait un costume moitié laïque moitié religieux, accoururent en faisant résonner l'arc d'acier et ses roues.

— J'ai vu de la rue Saint-Honoré le fer de vos pertuisanes briller sous les rayons de la lune, dit l'officier clé-

rical. Que faites-vous là, sous la *Croix du Trahoir ?*

— Nous allons verbaliser, sur une *camisade* (attaque de nuit) qui vient d'avoir lieu céans, répondit celui qui commandait le guet.

— Ceci me regarde, maître Gervais.

— Pourquoi, s'il vous plaît, messire Melchior ?

— Vous feignez d'ignorer que ce lieu relève de la justice de madame l'abbesse de Montmartre, ainsi que plusieurs autres dans ce quartier, comme ayant été témoins du *martroi* (martyre) de monseigneur saint Denis, que nous devons vénérer tous.

— Je n'ignore rien. Mais vous, de votre côté, messire Melchior, vous devez savoir que je suis sergent royal, obéissant à M. le chevalier du guet.

— Que m'importe ! Cette affaire nous appartient.

— Moi, je la retiens.

— Prenez garde !

— Des menaces au guet royal!

— Arbalétriers ! emparez-vous de ces blessés et des témoins.

— Archers ! suivez-moi !

— Au nom du bailli du *For-aux-Dames*, arrêtez !

— Au nom du roi, en avant !

Dèjà les arbalètes se tendaient, les pertuisanes s'abaissaient. Ce ridicule conflit de juridiction allait mettre aux mains ceux-là mêmes qui étaient chargés d'empêcher toute querelle.

Etienne du Bosc intervint par ces mots :

— Hé quoi ! messieurs, ne sauriez-vous remettre à demain la solution de la question ? Emportez d'abord les blessés pour les secourir, laissez-nous emmener le nôtre qui souffre, et au point du jour je suis prêt à aller déposer à la fois dans le cabinet de M. le chevalier du guet et rue de la Heaumerie, où, si je ne me trompe, la justice du *For-aux-Dames* tient ses audiences. La querelle entre vos deux

juridictions se videra avec des coups de plume, au lieu de coups de pertuisane.

Le sergent du guet ne demandait pas mieux, mais l'officier abbatial résistait. Michel s'avança vers ce dernier.

— *Qué simple!* dit-il en se servant de son mot favori. Me reconnaissez-vous ?

— Hé ! c'est Gros-Michel de l'abbaye !

— Vous le voyez bien. Madame l'abbesse ne vous pardonnerait point d'avoir causé de l'ennui à cet officier du roi, son ami, qui est blessé et souffrant.

Ces paroles produisirent leur effet. Les deux patrouilles laissèrent aller le chevalier du Bosc et ses compagnons, non sans continuer à se chamailler encore un peu après le départ de ces derniers. Le sergent obtint pourtant de transporter Laffin et le laquais au poste du Charnier des Innocents. Mais l'officier abbatial le prévint qu'à la première heure on lui enverrait un huissier, avec une sommation en règle.

— Quel fatras, quel embrouillement, monsieur ! dit le vieux chevalier en marchant, dans cette police de Paris, comme dans toute la France. Officialité, connétablie, chambre des comptes, cour des aides, Châtelet, Parlement, chacun commande et se dispute priviléges et préséances, sans compter les bailliages du Temple, des monastères, des abbayes, des chanoines de Notre-Dame... Ah ! quelle simplification n'y aurait-il pas à établir dans ces administrations diverses, comme dans nos lois ! Il faudrait un *Codex* unique. L'État aurait besoin d'une organisation à la fois forte et simple, fondée sur une recherche sincère du juste et de l'honnête.

— Vous avez étudié le traité *De la République*, de Jean Bodin, monsieur le chevalier ?

— Cet illustre avocat fut mon ami. Il brilla sous la Ligue dont il fut un des plus zélés partisans.

— Auriez-vous également été ligueur, monsieur du Bosc ?

— Nous comprenions la Ligue, non comme les Guises, mais comme des amis de la chose publique, *rei publicæ*. Nous voulions un gouvernement fort, fondé sur des lois équitables et sévères qui protégeassent et moralisassent à la fois le peuple.

— Le roi Henri IV n'a point d'autre but.

— Il ne songe qu'à ses plaisirs, le Béarnais.

— J'espère vous détromper, monsieur. J'y tiens même, car vous me paraissez un homme lettré et versé dans bien des matières.

— Outre que je cultivais l'amitié de l'avocat Jean Bodin, je fus à Bourges l'élève de Jacques Cujas...

— Le docte jurisconsulte!

— Et à Bordeaux, celui de maître Étienne de la Boëtie, conseiller au Parlement de cette ville, qui osa, en face des échafauds ordonnés par Henri II, écrire son fameux *Discours sur la Servitude volontaire...*

— L'ami de l'illustre Michel Montaigne!

— De Montaigne, l'homme sage, intègre et indépendant.

— Dont je suis l'élève, vous dirai-je à mon tour.

— Vous, monsieur l'officier des gardes!

— Vous le voyez : nous pourrons nous entendre.

— Ah! j'en suis heureux.

On était arrivé au logis du chevalier. Une vieille domestique vint ouvrir.

Quoi qu'en eût dit Marcel, la flanconnade qu'il avait reçue, sans être grave, méritait quelque attention. Un peu de fièvre même se déclara. On dut le mettre au lit sans tarder.

Le lendemain, le jeune homme sommeillait après une nuit agitée, tandis que le chevalier du Bosc, fidèle à sa promesse, s'était rendu au guet pour déposer, et que Michel avait couru au Louvre prévenir le capitaine des gardes de ce qui était arrivé à Marcel. L'ancien pâtre

devait, en outre, monter à Montmartre pour avertir le sire de Clignancourt.

Lorsque Marcel rouvrit les yeux, il aperçut devant lui une angélique figure.

Quoique son âme fût pleine de l'image de Marie, sa bien-aimée, perdue pour lui, hélas! la beauté de cette enfant, âgée de dix-sept ans au plus, avait à la fois quelque chose de si doux, de si gracieux et de si singulier, qu'il en fut frappé.

Figurez-vous une Andalouse au type méridional, à la taille fine et cambrée, aux grandes paupières abaissées — car elle dormait — aux longs cils noirs faisant ombre légère, aux lèvres de carmin ; mais une Andalouse, dont le visage tout espagnol est encadré par une luxuriante chevelure blond-cendré.

Cette chevelure est retenue par un *escoffion*, ou coiffe de réseau, en rubans de soie bleue. Une robe de camelot rose, genre de soierie mélangée de laine, lui dessine la taille et recouvre son sein virginal jusqu'au cou, qui est blanc comme l'albâtre. Elle a les mains jointes, et ses beaux bras arrondis sortent, nus jusqu'aux coudes, des manches pendantes.

Un peu de fatigue se lit sur le visage de la dormeuse, assise dans un fauteuil à côté du lit.

A un mouvement que fit Marcel, elle se réveilla.

Ses grands yeux, qui étaient noirs comme ses sourcils, s'étant portés assitôt sur le blessé, elle rougit et dit vivement :

— Ah ! pardon, monsieur, ! je m'étais endormie.

— Vous m'avez donc veillé, mademoiselle ? demanda le jeune homme.

— Mon père est âgé, répliqua-t-elle avec un naïf sourire, la vieille Marthe est sourde et un peu revêche. Il fallait bien que quelqu'un demeurât auprès de vous.

— Mais Michel ?

— Votre ami s'entend mieux à user de mainmise, qu'à soigner un malade.

— Mille grâces alors, mademoiselle... Alice, n'est-ce pas ?

— C'est mon nom.

— Mais vous êtes lasse... Il faut vous reposer.

— Vous me renvoyez, monsieur ? Ma voix vous fatigue peut-être...

— Oh ! non. Elle est si douce ! Mais puisque vous avez veillé...

— Je veille souvent, monsieur.

— Oserai-je vous demander pourquoi ?

— Pendant que mon père étudie, je travaille.

— Vous travaillez... dans votre condition ?

— Nous sommes pauvres. Mon père a perdu tous ses biens dans le temps. Le roi Henri III les a confisqués, après avoir rasé son château en Touraine.

— Pour quelle cause ?

— Le chevalier était un des chefs de la révolte qui l'a chassé de Paris.

— A la journée des Barricades... Et à quoi travaillez vous, mademoiselle ?

— Aux dentelles et broderies. Je fais aussi des escoffions, pareils à celui que vous me voyez, pour les dames de la cour.

— Ce travail vous rapporte-t-il suffisamment pour vivre?

— Si mon père voulait que j'acceptasse des commandes pour toutes ces dames, il n'aurait point besoin de rédiger des placets et des mémoires au Parlement ; il pourrait exclusivement s'occuper de l'étude des lois, qu'il aime par-dessus tout.

— Vous avez donc de nombreuses commandes ?

— Et de riches ! A Pâques-Fleuries, on était venu de l'hôtel de la rue du Doyenné me proposer la confection d'un chaperon de velours noir, brodé de perles, pour

tourner vers quelque nouvelle lueur apparaissant à l'horizon ?

La suite de cette histoire ne tardera sans doute pas à répondre à ces questions.

VII

LE SOUTERRAIN DE LA CHAPELLE DES MARTYRS.

Le seigneur Ligier vint voir Marcel, en compagnie de Michel, dans la matinée même. Il s'assura qu'il n'y avait point de danger, et sourit en montrant Alice.

— Voilà une jolie fée, dit-il, qui achèvera le miracle.

Le chevalier du Bosc ne rentra qu'après le départ de monsieur de Clignancourt.

— Les *uchers*, selon la vieille appellation, ou les huissiers, ont déjà instrumenté, dit le chevalier. On se dispute Laffin, si c'est lui ; mais j'ai peine à le croire, en ayant entendu parler d'une toute autre façon. Mais chacun à ses défauts... ou sa manière d'agir : si monsieur de Laffin a couru les tavernes hier soir, et s'il a ramassé pareille compagnie, c'est que...

Le vieux chevalier s'était arrêté subitement, comme s'il eût craint de trop parler.

— C'est que ? demanda l'officier.

— C'est qu'il aime le bon vin et les joyeux drilles, comme il le dit, acheva monsieur du Bosc.

Marcel eût bien voulu aborder le sujet qui, depuis son entretien de la veille avec monsieur de Clignancourt, lui tenait au cœur ; mais la jeune Alice était là, et le cheva-

lier avait pris subitement un air sérieux et même un peu défiant.

Sur ces entrefaites, arriva d'ailleurs maître Jean Riolan, le célèbre praticien et doyen de la Faculté de Paris, qu'envoyait le roi, averti par Clignancourt, pour visiter le blessé. Le docte auteur du *Tractatus de febribus* déclara qu'il n'y avait pas le moindre péril, et pansa la blessure suivant les règles de l'art.

Ce ne fut que dans l'après-dîner que Marcel, se voyant seul avec du Bosc, lui dit :

— Monsieur le chevalier, vous plairait-il de me donner, sur votre séjour à Gand avec le duc d'Anjou, les renseignements que vous pourriez avoir recueillis ? J'ai déjà eu l'honneur de vous toucher à cet égard quelques paroles hier au soir.

— Volontiers, répondit du Bosc, si je le puis.

— Comme écuyer du duc, vous fûtes sans doute un peu son confident ?

— Quelquefois.

— N'avez-vous rien su des rapports qui existèrent à Gand entre le prince et la comtesse de Fuentès ?

A ce nom, le chevalier fit un mouvement qui n'échappa point à Marcel. Répugnait-il au loyal et droit vieillard de mentir ? Il répondit d'une façon évasive :

— Les amours du duc ne me regardaient point.

— La comtesse de Fuentès était une Claire de Clignancourt, reprit le jeune homme.

— On le disait.

— N'a-t-elle point laissé un enfant, une fille, fruit de ces amours ?

— C'est un mensonge, répliqua avec vivacité le chevalier.

— Vous êtes donc, monsieur le chevalier, plus renseigné que vous ne prétendez l'être ?

Du Bosc ne répondit pas d'abord : son amour de la

vérité lui en avait fait dire, cette fois, plus qu'il ne l'eût voulu.

— La fille de la comtesse, reprit-il néanmoins, vint au monde six mois après que le duc eut fait connaissance de cette dernière... Voilà ce qu'un jour le prince me confessa lui-même.

— Cette assurance me comble de joie, monsieur le chevalier.....

— Pourquoi ?

— Dans l'intérêt de cette enfant. Je dois vous dire que M. Ligier de Clignancourt est mon protecteur, mon ami.

— Ah ! fit le chevalier en jetant sur le jeune homme un regard soupçonneux.

— Quand il saura, reprit Marcel, de la bouche d'un gentilhomme tel que vous, que l'enfant dont il s'agit est du moins la fille légitime de sa sœur Claire, ses idées se modifieront, j'espère... bien qu'il n'ait pu pardonner encore à sa sœur, d'avoir épousé, malgré lui, un Espagnol.

— Que me fait cela ? s'écria brusquement du Bosc, les sourcils froncés.

— Reste à savoir, continua l'ami du seigneur Ligier, si cette enfant existe encore, et où elle se trouve.

— Je n'en sais rien, répondit le chevalier d'un air encore plus bourru.

Il avait les traits contractés, l'œil sombre, et sa main, sous le pourpoint, à la place du cœur, paraissait se crisper avec force.

— Je vous laisse, monsieur, reprit-il sèchement, et vous souhaite un prompt rétablissement.

A ces mots, le chevalier sortit de la chambre à pas précipités.

— Singulier homme ! murmura Marcel au comble de la surprise. Il a le cœur honnête et bon, l'esprit droit, ce n'est point douteux ; ses mœurs doivent être ordinairement douces et sociables... Et voici que, par moments, il devient soupçonneux, rudânier, presque grossier. Serait-ce l'étude ?...

Ou bien... quelle idée! L'âge d'Alice... dix-sept ans au plus! et ce fut en 1582 que le prince fut proclamé duc de Brabant... Il faut éclaircir ce mystère!

Le chevalier du Bosc, sorti brusquement de la chambre du blessé, trouva Alice seule dans la salle commune. Il marcha droit vers elle, l'embrassa avec transport, puis se mit à pleurer et à sangloter.

— Qu'avez-vous, mon père? demanda la jeune fille avec anxiété.

Le chevalier tomba dans un fauteuil, comme accablé par la douleur.

— Répondez, qu'est-il arrivé?

— Ah! cet officier!

— Que vous a-t-il fait? Au nom du ciel, parlez!

— Un mal horrible.

— Lui si généreux, qui nous a sauvés hier soir!

Le vieillard prit Alice par la main, l'attira à lui, et la caressa paternellement.

— Aimes-tu toujours bien ton pauvre père? demanda-t-il après avoir déposé un baiser sur son front.

— Si je vous aime! répondit la jeune fille, en lui passant la main sur ses cheveux argentés.

— Et si un jour tu devais me quitter?

— Ah! ne parlez point de cela, mon père.

— Que deviendrais-je, moi qui ai fait de toi la joie de ma vieillesse, la consolation de ma vie?

— Mais pourquoi donc me dites-vous cela, cher père?

— C'est que... c'est que...

Il se leva par un mouvement violent.

— Ah! j'en mourrais, si je ne pouvais plus l'appeler ma fille, murmura-t-il. Et pourtant...

La jeune fille appuya ses deux mains jointes sur l'épaule du vieillard, et lui demanda, moitié souriante, moitié fâchée :

— Ah! père, tu me caches quelque chose!... Voyons! que t'a-t-il dit, cet officier, pour que tu pleures ainsi? Ne

m'as-tu pas avoué pendant le dîner, qu'il t'avait gagné le cœur ?

— Et pourtant j'ai été injuste envers lui ; je viens de le rudoyer.

— Toi si bon!... Il ne peut cependant pas avoir été grossier avec toi. Il est si gent et honnête...

— C'est vrai, j'ai mal agi.

— Et puis, ajouta-t-elle avec une naïveté charmante, il a su trouver le chemin de mon cœur, comme du tien.

Du Bosc s'arracha avec brusquerie des bras de la jeune fille, et courut s'enfermer dans son cabinet de travail.

Il ne reparut pas de la journée, malgré les instances d'Alice, qui, à l'heure du souper, l'appela en vain à travers la porte.

Le lendemain seulement, le chevalier sortit de son cabinet. Il avait l'œil fatigué par l'insomnie et le front toujours soucieux. Néanmoins il donna, dans un baiser, le bonjour à la jeune fille.

Puis il se rendit auprès de Marcel.

— Monsieur, dit-il en tendant la main à l'officier, j'ai dû hier vous paraître un peu sauvage ; je vous en demande pardon. Il faut mettre ces rebuffades sur le compte de la vie retirée que je mène.

— Monsieur le chevalier, vous êtes tout excusé, répliqua le jeune homme, qui se garda bien de remettre sur le tapis la question de la veille.

Il voyait que, si franche que fût la démarche du vieillard, il y avait, dans son regard voilé et dans le léger frémissement de ses lèvres, quelque chose qui dénotait un mécontentement et un trouble intérieurs.

A partir de ce moment, du Bosc se tint sur une réserve continuelle avec le jeune officier, tout en se montrant poli et convenable avec un hôte qui lui avait sauvé la vie.

De plus, le chevalier fit en sorte qu'Alice ne se trouvât

plus seule avec Marcel, ce qui parut contrarier les deux jeunes gens.

Le bel officier avait fait impression sur le cœur d'Alice, et la naïve douceur de celle-ci l'avait fait prendre en affection par Marcel.

A force même de penser à cette jeune fille, qu'il soupçonnait être la nièce de son bienfaiteur, l'image unique et jusqu'alors radieuse de Marie de Beauvilliers s'écarta peu à peu, pour laisser prendre une place dans son âme à celle de cette autre vierge, non moins belle et non moins pure.

Un jour même il eut un rêve, tandis qu'il dormait après le dîner.

L'abbesse de Montmartre lui apparut, au son d'une musique harmonieuse et toute céleste, dans cette mystérieuse pénombre où l'imagination chrétienne place les saintes entourées de leur nimbe lumineux ; et devant cette figure mystique, morte au monde, la jeune Alice, vivante, parée de ses chauds et ravissants attraits, semblait recevoir un charme de plus des rayonnements de la lointaine image.

— Fais ton devoir, Marcel!... paraissait dire, dans son renoncement sublime, la sainte entourée de son auréole.

Elle montrait, de sa main étendue, la belle et douce orpheline.

Quand il se réveilla, le luth d'Alice résonnait encore, dans la pièce voisine, sous ses doigts légers. Le rêve avait emprunté quelque chose à la réalité.

— Qui sait! pensa-t-il. Ce songe est peut-être le vrai en tous points. Et Marie elle-même...

Et il se prit à caresser plus encore un amour grandissant sous l'égide même de celle qui lui semblait l'y encourager.

Aussi le cœur du jeune homme se serra-t-il lorsque, la semaine d'ensuite, il dut prendre congé de ses hôtes pour retourner au Louvre.

— Me permettrez-vous de vous revoir, monsieur le che-

valier? demanda-t-il, non sans jeter sur Alice un regard à la dérobée.

— Ma maison, balbutia le vieillard, ne saurait être interdite à celui qui nous a si généreusement secourus.

Mais Marcel s'aperçut de l'embarras de du Bosc, et quoique la réponse du chevalier fût loin de renfermer la cordiale invitation sur laquelle il comptait, il n'insista point.

Ayant baisé la main de la jeune fille, il releva les yeux sur elle. O douce consolation! comme une perle au brillant iris, une larme se montrait au bord de la paupière chastement abaissée.

Emu et rêveur, l'officier des gardes prit le chemin du Louvre.

Le dimanche suivant, la nuit étant venue, plusieurs ombres se glissaient mystérieusement, par divers sentiers, entre les vignes et les haies qui, des Porcherons, s'étendaient vers la célèbre chapelle des Martyrs, située où se trouve aujourd'hui la rue Antoinette, c'est-à-dire sur la pente méridionale de la butte Montmartre.

Ces ombres étaient vêtues, les unes de capes bourgeoises, les autres de coules ou de *pluviaux* (grandes chapes) monastiques. Il y avait aussi des manteaux de gentilshommes.

Chacun de ces hommes, avant de pénétrer dans la chapelle par les débris qui en obstruaient l'entrée depuis les guerres, se retournait comme pour voir si personne ne l'observait, puis disparaissait.

Quelqu'un qui se fût tenu derrière un pilier du petit oratoire eût déjà pu, au moment où entrait dans l'enceinte un capucin à la robe brune, compter une dizaine de ces ombres mystérieuses.

L'une après l'autre avait échangé, à voix basse, quelques mots avec un homme debout à côté du bénitier, au moment où celui-ci présentait le goupillon imprégné d'eau lustrale.

Chacune aussi s'était signée, puis, en suivant la direction indiquée par le bras du donneur d'eau bénite, avait tourné l'autel.

Mais la chapelle était petite, l'espace derrière l'autel fort restreint, et, sauf l'homme au goupillon, qui portait le costume des officiers de l'abbaye, on ne voyait plus personne à la lueur de la lampe sacrée.

Où donc étaient passés tous ces personnages ?

Deux hommes venaient de se présenter à la fois.

L'un avait le cuculle des religieux et un capuce qu'il tenait avec grand soin rabattu sur la tête. L'autre, qui était de haute taille, portait un *sombrero* ou chapeau à larges bords et le grand manteau à l'espagnole, dont un pan était jeté sur l'épaule gauche. Le haut de son visage était caché par un masque, le bas garni d'une barbe noire à filets d'argent.

Comme aux autres, l'officier de l'abbaye tendit l'aspersoir.

Les nouveaux venus se mouillèrent les doigts, se signèrent et firent un pas.

Jusque-là le donneur d'eau bénite n'avait paru être posté en cet endroit, que comme un simple *malingrier* ou sacristain, offrant officieusement son aspersoir à des gens pieux qui semblaient aller ou prier derrière l'autel ou y assister aux lucernaires.

Mais, voyant ces deux personnages passer outre, il se plaça rapidement devant eux, et demanda :

— « A quelle cérémonie prétendez-vous assister ? »

— Cest juste, murmura le religieux en souriant.

Il se pencha à l'oreille du prétendu malingrier, et répondit :

— « A celle du *Serment de l'Union.* »

— « L'Union n'est plus. »

— « Nous en renouvelons le serment. »

L'homme au goupillon s'écarta, en s'inclinant cette fois

avec respect devant les deux personnages ; mais, du coin de l'œil, il examinait le seigneur au manteau espagnol.

— Est-on réuni ? demanda le religieux.

— Complet, mon révérend ! On n'attendait plus que vous.

— Vous m'avez reconnu, Hubert Brassier.

— Qui ne reconnaîtrait l'oint du Seigneur, le vase d'élection, le digne père Dau.....

— Silence ! fit le religieux. Nous sommes proscrits, et des oreilles indiscrètes...

— Aussi, permettez, avant de vous conduire, que je ferme la porte de l'oratoire.

Tandis que frère Gilles, ou Brassier, comme on voudra l'appeler, allait clore le sanctuaire, le religieux, après avoir fait une génuflexion devant l'autel, se tourna vers un tableau pendu à la muraille.

— C'est ici, monsieur le comte, dit-il solennellement ; c'est dans cette modeste chapelle, construite en l'honneur de l'apôtre des Gaules, que fut fondée la sainte société qui doit régénérer le catholicisme... Et voici le tableau destiné à perpétuer le souvenir de cette immortelle cérémonie, avec le portrait de son fondateur, votre illustre compatriote.

— Prions, mon révérend ! répliqua d'une voix gutturale l'homme au manteau espagnol, et que Dieu sauve la foi !

Au-dessous du tableau recommandé à l'attention de l'homme à qui l'on donnait le titre de comte, sur une plaque de bronze doré scellée dans le mur, se lisaient les inscriptions suivantes :

Siste, spectator, atque in hoc Martyrum sepulchro probati Ordinis cunas lege.

Societas Jesu

Quæ sanctum Ignatium Loyolam Patrem agnoscit, Lutetiam matrem, Anno salutis MDXXXIV.

Aug. XV.

—

Arrête-toi, spectateur, et lis dans ce tombeau des martyrs quel fut le berceau d'un grand ordre religieux.

La Société de Jésus, qui reconnaissait Ignace de Loyola pour père, eut la ville de Paris pour mère, l'an du salut 1534.

—

Hic nata est Cum Ignatius ipse et socii Votis sub sacrâ synaxim Religiosi conceptis, Se Deo in perpetuum Consecraverunt.	Elle a pris naissance ici, le jour qu'Ignace lui-même et ses compagnons, mystiquement unis à Dieu par la sainte communion, se consacrèrent perpétuellement à son service par des vœux religieusement prononcés au pied de cet autel.

Au bas du tableau on lisait :

Sacra et pia Societatis Jesu incunabula Parentibus optimis filii posuere.	Saint et pieux commencement de la Société de Jésus. A d'excellents pères, leurs fils.

Après avoir prié quelques minutes, le sombre Espagnol et son compagnon passèrent derrière l'autel, conduits par frère Gilles.

Dans le coffre de l'autel il y avait une ouverture ordinairement masquée par une pierre et où des degrés menaient sous terre, dans la crypte ou grotte même où, suivant la tradition, saint Denis aimait à se retirer et à prier.

Voici quelle était la chapelle souterraine, bien plus grande que celle de dessus, dans laquelle nous allons nous introduire, à la suite des derniers personnages qui viennent d'y descendre ; nous en empruntons la description à un témoin contemporain de la découverte qu'on en fit :

« Or je remarquay la grande antiquité du sainct lieu, la profondité, l'Autel très-ancien de pierre non taillée d'aucun ferrement, n'y autre outil, fort rude et nullement polie ; iceluy non à la façon des nostres, mais tenant du triangle, tiré du fond de la roche de plastre, et sur iceluy des Croix ressentant son ancienneté très-grande, sur lequel l'Apostre de France, sainct Denys l'Aréopagite, célébrait la saincte Messe, où il communiait son troupeau, et se faisait l'assemblée des Fidèles pour prier Dieu en cachette, à cause de la grande rigueur de la persécution des Tyrans.

« Je remarquay encore par cy par là des Croix et des

lettres si usées et tant vieilles, que j'eus bien de la peine d'en tirer des demi-mots, MAR, CLEMIN, DIO, et autres demy-rongez, que je ne pus deviner...

« Pareillement je recognus un Ecusson gravé avec quelque ferrement coutre la pierre, dans lequel estaient empreintes deux clefs en Croix, comme encore de présent les Papes en usent de mesme.

« Ce sacré lieu estait une caverne et cachot pour les premiers Chrestiens qui n'osaient s'assembler que sous terre, et là ensevelissaient leurs martyrs à la façon de Rome, dans les caves qu'ils nommaient des cryptes et catacumbes, et cavernes cachées... »

On pénétrait dans ce lieu par un escalier de soixante marches. La grotte, creusée dans le plâtre, était haute de huit pieds et longue de quatorze toises. Sa largeur, qui était de seize pieds au plus, se rétrécissait vers le midi, où elle n'en avait plus que huit.

C'est dans cette dernière partie de la chapelle souterraine que se trouvait l'autel.

Quant à l'oratoire ou chapelle supérieure, un peu délabrée depuis la Ligue, on ignore la date précise de sa fondation; mais il en est déjà question à la fin du septième siècle dans un diplôme de Dagobert.

En 1133, les moines de Saint-Martin, qui la possédaient alors, en abandonnèrent la proprité à Louis le Gros, pour fonder l'abbaye des filles à Montmartre.

Cette chapelle était un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Charles VI, dans un de ses moments lucides, fit vœu d'aller y pratiquer une neuvaine.

Le duc de Bourgogne, en 1412, ordonna une procession publique à la chapelle du Martyre.

Les orfévres de Paris disputèrent, en 1483, la clef de la chapelle à l'abbesse de Montmartre.

Le peuple se porta en masse à l'oratoire des martyrs

quand il sut que François Ier avait été fait prisonnier à Pavie.

Plusieurs torches étaient allumées dans la crypte et projetaient leurs lueurs mobiles et fantatisques sur les parois gypseuses du souterrain, ainsi que sur les membres de la mystérieuse réunion qui s'y tenait.

. Au moment où l'Espagnol et ses compagnons descendaient encore les marches, la plupart de ceux qui déjà se trouvaient dans le souterrain s'y promenaient silencieusement, comme des gens ne se connaissant guère entre eux.

De l'un à l'autre, seulement, notre Maltais gesticulateur allait avec force minauderies et quelques paroles mielleuses. Il paraissait, lui, n'être étranger à aucun.

— *Frate !* disait-il à l'un; *reverendissime padre !* à l'autre, et vous *caro amico !* veuillez patienter encore *oun poco... Il signore conte* ne peut tarder...

— Dites-moi, monsieur Ruffio, demanda un vieux gentilhomme en manteau brun et à l'attitude grave, quel est donc ce comte dont vous nous annoncez l'arrivée !

— Hé ! vous le verrez, mon cer moussi du Bosc.

— Est-il de la cour du Navarrais?

— Pas plus que vous, moussi le cevalier.

— Cette réunion à laquelle vous m'avez convié a-t-elle du moins pour but la cause de l'État ?

— Hé oui !... vous verrez, vous verrez, *amico mio !*

— Vous connaissez mes opinions?

— Si ze les connais, *per Cristo !*

— Vous n'ignorez point que nous voulons, moi et mes amis, l'établissement d'un régime électif et démocratique comme sous le gouvernement des *Seize*, et que le reste nous est indifférent.

— Le reste... le reste, fit l'émissaire italien avec une certaine humeur, qu'il déguisa pourtant sous un sourire douceâtre. Hé ! le reste, c'est pourtant tout, mon cer!

— Ne confondons pas le but avec les moyens.

— Vous détestez le Béarnais, n'est-ce pas, moussi du Bosc?

— Je n'ai pour lui point de haine, mais....

— Mais vous voulez le renverser comme nous... Tenez! voici ceux que nous attendions.

Le religieux jésuite et son mystérieux compagnon, précédés de frère Gilles, venaient d'apparaître dans la crypte.

— On dirait un Espagnol, comme cet autre à ma droite, murmura du Bosc en fronçant les sourcils.

En effet, il y avait déjà dans le souterrain un homme couvert d'un large manteau espagnol, pareil à celui du comte.

Le Maltais s'était empressé de courir vers ce dernier, pour le saluer jusqu'à terre, ainsi que le père jésuite.

— Présentez-nous, monsieur Ruffio, dit celui-ci, les différents membres de l'assemblée.

Matteo Ruffio, précédant les deux personnages, parcourut le cercle et nomma, l'une après l'autre, les personnes présentes, lesquelles répondirent par un salut plus ou moins profond au mouvement de tête du comte.

— Moussi Renazé! dit le Maltais en désignant successivement ceux qu'il avait assemblés... *Frate* Pierre Ouin, chartreux du monastère de Nantes... *Padre* Langlois, capucin de Toul... Moussi Jean Guille, bourgeois de Paris... Les *frati* Ridicoux et Argier, zacobins de Gand... Moussi Ledesma, que vous connaissez, *signore conte !... Frate* Gilles, de l'abbaye de Montmartre... Enfin, Moussi Étienne du Bosc, et son ami Marc Lefort, ancien quartenier...

Frère Gilles portait des regards furtifs tantôt sur le gentilhomme espagnol, tantôt sur du Bosc. On devine que la lettre qu'il possédait y était pour quelque chose.

Le jésuite prit la parole.

— Frères et messieurs! dit-il, votre dévouement à la sainte cause que nous défendons m'étant connu, soit que je sache vos antécédents, soit parce que plusieurs d'entre

vous, hommes de résolution, sont depuis quelque temps en relations directes avec moi, j'ai cru devoir vous réunir en ce lieu consacré, afin de nous entendre sur les moyens les plus convenables... ou les plus prompts, pour faire refleurir la foi dans notre pauvre France, livrée à l'hérésie...

— La plus damnable, murmura le capucin Langlois.

— Sur le but nous sommes tous d'accord...

— Pourvu, interrompit du Bosc, que des garanties soient données au peuple pour ses franchises.

— Veuillez ne pas m'interrompre, monsieur : vous ferez vos observations après... Il ne reste qu'à passer en revue les moyens. Quoique le but les justifie tous, cependant faut-il qu'on les examine, afin de juger s'ils sont praticables.

— Voyons ! firent plusieurs voix.

— Je serai bref et clair, reprit le jésuite. Un roi qui fut hérétique pactisera toujours avec le calvinisme, et la vérité ne saurait souffrir l'erreur.

— *La caque sent toujours le hareng*, fit observer Ridicoux, le dominicain.

— Judicieuse remarque, dit le jésuite. Tout chétif de corps qu'est notre frère Ridicoux, il a l'esprit fin et la repartie prompte.

— Comme le bras, au besoin, ajouta le jacobin de Gand.

— Donc, poursuivit l'orateur, il faut... faire disparaître le roi.

— *Interficere reges licet*, s'écria l'autre jacobin, frère Argier

Quoique cette doctrine, *qu'il était permis de tuer les rois,* fût très-répandue depuis la Ligue, et que le jésuite Mariana l'eût développée comme étant tirée de l'Écriture sainte, cependant du Bosc avait pressé le bras de son ami Marc Lefort, en l'entendant exprimer par le dominicain. Mais Lefort murmura à l'oreille du chevalier :

— Silence! écoutons le reste.

— Je vous ferai connaître tout à l'heure, reprit le jésuite, quel moyen la Providence peut, d'un jour à l'autre, nous mettre entre les mains, pour nous débarrasser du Béarnais sûrement et sans bruit. Parlons d'abord de nos alliances et de nos intelligences dans le camp même de l'ennemi.

— Ah ! fit-on dans l'assistance.

— Un des amis du roi, un haut personnage...

— Biron ! murmurèrent plusieurs des conjurés.

— Le maréchal Biron, gouverneur de la Bourgogne, a déjà prêté l'oreille à certaines ouvertures qui lui ont été faites par M. de Laffin, gagné par le duc de Savoie.

— M. de Laffin, dont j'ai l'honneur d'être le secrétaire, dit en se rengorgeant Renazé, surnommé Fin-Robin.

— Et que moi, Matteo Ruffio, z'ai su mettre dans les intérêts de moussi le duc, ajouta le Maltais en se frottant les mains et en minaudant.

— Malheureusement, reprit l'orateur, une aventure fâcheuse est survenue à monsieur de La Nocle Laffin ; c'est pourquoi il ne se trouve point ici.

— Il a été transporté hier au *For-aux-Dames*, sur la butte, dit frère Gilles. Comme j'en ai la surveillance, j'espère trouver le moyen de le faire évader.

— Sans vous compromettre, Hubert ! recommanda le jésuite. Nous avons besoin de vous.

— Je prendrai conseil de votre révérence, mon père.

— Nous en causerons. Les pourparlers ouverts entre Biron et le duc de Savoie vous disent assez que l'alliance de ce dernier nous est acquise. Vous faut-il parler des desseins de ce prince habile ? Vous savez que le duc détient toujours le marquisat de Saluces, comme fief mouvant de Savoie, et que le Béarnais le réclame. La paix est donc loin d'être consolidée, bien qu'elle ait été signée à Vervins... Si donc le coup de main que nous méditons, et dont il va être question, venait à manquer, la guerre du côté de la Bourgogne et du Lyonnais, dont le Béarnais voudra être sans nul

doute, fournira un autre moyen de débarrasser la France de ce dernier...

— A merveille ! fit-on.

— Quant à notre ancienne alliée, l'Espagne...

— Mais, représenta un membre de la réunion, le duc Charles-Emmanuel se déclare malcontent de la cour de Madrid.

— Le noble comte que voici est là pour faire connaître ce qu'il y a de vrai sous cette adroite allégation, et aussi pour confirmer les bonnes nouvelles sur les dispositions de l'Escurial, apportées par M. Ledesma.

Le sombre personnage dont le témoignage se trouvait invoqué de la sorte, rompit enfin le silence qu'il avait gardé jusqu'alors.

— Le roi, mon maître, est à la vérité malade, dit-il avec son accent guttural, mais les traditions de sa sage politique sont suivies par son conseil, et nous, ses lieutenants, nous avons nos instructions. En cas de guerre, nous devons seconder le duc de Savoie, qui n'a pas cessé d'être le fidèle ami de la cour d'Espagne. Si la Providence nous enlève le fils de Charles-Quint, son successeur Philippe III n'abandonnera point les grands desseins de celui...

— Que les catholiques ont surnommé *Salomon,* émit le capucin.

— Et les protestants *Tibère* ou le *démon du Midi*, murmura du Bosc.

— Ainsi, frères et messieurs, conclut le jésuite, ayons foi dans l'avenir. Si, par impossible, nous ne réussissions pas dans le projet que je vais vous soumettre, et pour lequel surtout vous êtes convoqués en ce lieu, l'assistance de l'Espagne et de la Savoie, avec la connivence du maréchal Biron, nous mettrait à même de parvenir au but par d'autres tentatives. Vous pourrez répéter cela à tous les nôtres...

— Et si le projet médité réussit ? demanda le chevalier du Bosc.

— L'alliance de l'Espagne et de la Savoie ne nous sera pas moins précieuse, pour contenir les protestants qui se lèveraient en armes.

— Quel est donc ce projet, révérend père?

— Le voici en deux mots...

— Ecoutons!

— Admirez la Providence! Elle se sert des vices mêmes du roi hérétique et d'une religieuse catholique, instrument prédestiné, pour nous livrer celui qui est le grand obstacle au triomphe de la religion. Frère Gilles, parlez!

Hubert Brassier s'empressa de donner en ces termes les explications demandées :

— Le Navarrais maudit aime l'abbesse de Montmartre, Marie de Beauvilliers, et la vient voir nuitamment.

— Ah! s'écrièrent avec joie plusieurs des conjurés. Est-il accompagné?

— D'un seigneur, de deux au plus.

— Où a lieu l'entrevue?

— Dans la cellule même de l'abbesse. Il y a quelques jours encore il a gravi la butte en compagnie de M. de Bassompierre, après le couvre-feu. Il est resté plusieurs heures.

— Que n'étions-nous là! s'écria Ridicoux le jacobin.

— J'exprimerai le même regret. Mais patience! il ne peut tarder à revenir : quand l'amour le pique, le Béarnais ne peut demeurer en repos.

— Comment faire?

— Attendre ici, dans la prière et le recueillement, intervint le jésuite. Frère Gilles a réuni dans cette crypte les vivres nécessaires... Il connaît un passage secret, derrière l'autel que vous voyez, et qui conduit d'ici dans les souterrains de l'abbaye.

— D'où l'on pourra gagner le cloître?

— Par l'église, sous laquelle se trouvent les caveaux des abbesses... Quant aux armes...

— Hé ! z'ai recommandé à tous les *reverendissimi padres* de s'en munir, se hâta de déclarer le Maltais. Cela ne nuit zamais, et cela peut être outile, pourvu qu'on ait la main oun peu azile. Chacun au moins doit avoir oun *stiletto.*

— J'ai une dague bien trempée, fit observer Ridiconx.

— Mais point de *pistola, per Cristo !* Ze n'aime pas les *arma da fuoco :* cela fait trop de bruit, cela compromet, *diavolo!*

— J'ai rassemblé plusieurs épées céans, reprit frère Gilles.

— Et déjà monsieur à la sienne.

Le jésuite montrait le chevalier du Bosc. Mais celui-ci la main sur la poignée, s'était redressé subitement.

— Qui ne sera jamais pour une pareille cause ! accentua-t-il nettement.

— Pas plus que mon bras, ajouta vivement Marc Lefort, l'ancien quartenier de Paris.

Ces paroles ne furent pas plutôt prononcées, que la plupart des conjurés, l'œil étincelant et cherchant leurs armes sous leurs manteaux ou sous leurs coules, se disposèrent à bondir sur le chevalier et son ami.

— Traîtres! criaient avec fureur les dominicains.

Un geste du jésuite les calma.

— Messieurs, dit ce dernier aux deux récalcitrants, que signifie cela ? Ne seriez-vous plus des nôtres, vous que j'ai connus si chauds partisans de la Ligue ?... Vous, monsieur Lefort, un quartenier des Seize !... Vous, monsieur le chevalier, un des plus ardents à la *Journée des Barricades* !... Expliquez-vous !

— Nous ne sommes pas des traîtres, prononça gravement du Bosc, comme ces révérends le prétendent.

— Que veniez-vous donc faire ici, du moment où vous ne vouliez point vous associer à nos desseins ?

— Nous ne savions pas d'abord que vous dussiez renouer alliance avec les Espagnols.

— Les Seize avaient bien proposé la couronne à Sa Majesté catholique.

— C'est ce qui les perdit. Le peuple de Paris est Français avant tout : il les abandonna, et Mayenne eut facilement raison d'eux.

— Le roi d'Espagne est le chef armé de la sainte Ligue catholique.

— Cette Ligue est perdue comme le furent les Seize : l'opinion n'est plus à l'intolérance.

— Qu'est-ce à dire? Vous feriez, vous aussi, cause commune avec l'hérésie !

— Les fautes du passé nous ont éclairés, et il s'est formé, des débris mêmes de la Ligue et des adhérents des Seize, un parti populaire dont nous sommes les représentants.

— Et vous voulez ?

— Ce que voulaient la Ligue et les Seize...

— Eh bien! monsieur?

— Dans leurs tendances démocratiques seulement.

— Achevez! fit avec dédain le représentant de la théocratie.

— *L'élection d'un roi national* et la *convocation périodique des Etats généraux.*

— Qui vous dit que tel n'est pas également notre but ?

— Nous voulons cela, moins l'intolérance religieuse que l'expérience a fait répudier à tous les esprits sages, à tous les cœurs honnêtes.

— Ainsi, vous vous soumettez au Béarnais ?

— Non.

— Prêtez-nous donc la main pour le renverser.

— Jamais, monsieur, pour l'assassiner ! s'écria avec force l'élève de la Boëtie.

— Mais qui vous dit qu'on veut le tuer? demanda le comte espagnol de sa voix grave et posée.

— Tel n'est-il point votre dessein? Ces messieurs ne montrent-ils pas suffisamment leurs dispositions sangui-

naires? Et la doctrine régicide que ce jacobin a émise en latin?

— Je la désavoue pour ma part, *caramba!* s'écria vivement le comte espagnol.

Le jésuite comprit qu'on avait été trop loin dans la manifestation de la pensée secrète que nourrissaient sans doute la plupart des conspirateurs.

— Monsieur le comte a raison, dit-il. Notre but n'est point de frapper le roi, mais seulement de nous emparer de sa personne, de l'enlever secrètement et de le conduire en Espagne.

— Aux regards farouches de ces gens, reprit le chevalier du Bosc, je devine que le but de votre entreprise pourrait être dépassé. D'ailleurs, si le roi se défend, un coup dirigé par une main fanatique peut le frapper mortellement.

— Les ordres seront donnés, fit encore le comte.

Du Bosc secoua la tête, comme un homme qui craint que de pareils ordres soient mal exécutés.

— D'ailleurs, dit-il, je ne puis même m'associer à l'enlèvement que vous préméditez.

— Pourquoi, monsieur le chevalier?

— Parce qu'en livrant le Béarnais à l'Espagne, c'est encore une trahison envers la France.

— Ne faut-il point le renverser du trône, pour que vos plans puissent triompher?

— Il peut s'amender dans le sens de nos idées. Le Béarnais a l'intelligence des grandes choses, des vertus à côté de ses vices. Il aime le peuple. Le jour où il reconnaîtra que le salut du peuple est dans les réformes, telles que nous les entendons, il les adoptera, parce que son esprit n'est ni intolérant ni exclusif, et il préparera de la sorte les voies de l'avenir.

— Jour de Dieu! Vous êtes beau langagieur, et voilà de singulières paroles!

— Un jeune officier de sa cour, que j'ai revu pas plus tard qu'hier, m'a ouvert les yeux sur ces choses.

— Un officier de la cour! Je les croyais pires que les mignons du tyran défunt, et cent fois plus ignares... Nous saurons ce que c'est que ce jeune museau, qui sait remontrer à un vieux barbon comme le chevalier du Bosc... Or ça, monsieur, vous avez dit votre dernier mot?

— J'ai dit.

— Vous ne voulez pas vous associer à nos desseins?

— Ni quant à l'Espagnol que sans doute vous prétendez faire roi, ni quant à Henri de Navarre que vous voulez...

— Savez-vous ce que l'on fait de ceux qui surprennent les secrets d'une conspiration?

— Une menace de mort!

— C'est notre droit.

Du Bosc eut un sourire de dédain.

— Vous voyez, monsieur, se contenta-t-il de dire, que je ne porte même pas la main à mon épée.

— Parce que vous savez qu'elle ne vous servirait à rien contre nous tous.

— Parce que, mon révérend, je vous tiens pour trop fin en politique et en conspiration, pour avoir à craindre quelque chose de vous. Nos amis savent que nous sommes ici en votre compagnie.

— Ah? fit le jésuite en clignant de l'œil.

— Et aussi, parce que le chevalier du Bosc est trop connu pour sa loyauté, pour que vous ne lui laissiez pas incontinent la voie libre, quand il aura déclaré qu'il est incapable de trahir ceux, quels qu'ils soient, qui ont cru devoir se fier à lui:

— Messieurs! vous pouvez vous retirer.

Du Bosc et son ami firent un salut plein de courtoisie, et regagnèrent la chapelle supérieure, précédés de frère Gilles qui leur ouvrit la porte.

Au moment où l'huis se refermait derrière les deux dis-

sidents, sous son petit porche roman à colonnettes, une forme confuse, qui se détachait à peine, dans les ténèbres sous un ciel voilé, du bloc de gypse sur lequel elle était couchée, se souleva à demi au bruit que fit la porte battant dans sa feuillure.

C'était un grand gaillard, nonchalamment étendu, qui venait d'interrompre brusquement son chant lent et monotone.

— D'où sortent-ils ? marmotta cet homme. Et quels sont ces gens?

Il regarda alors autour de lui, se leva, examina l'endroit, puis s'écria :

— *Qué simple!*... c'est la Chapelle!... Hé! hé! si l'on n'y fait point de prêche, on n'y dit point non plus la messe à cette heure...

Il achevait à peine, que trois nouveaux personnages sortaient de l'oratoire. Il se tapit derrière un buisson, pour les observer sans être vu lui-même; mais l'obscurité l'empêcha de reconnaître le frère Gilles, de l'abbaye.

Ce dernier, après avoir fermé la porte à clé, accompagna par les vignes le jésuite et le comte espagnol.

— Il a clos l'ostière, se dit notre homme. Il n'y a plus personne... Mais j'y reviendrai demain, à la nuitée... Je saurai ce que cela signifie.

Le pâtre croyait qu'il n'y avait plus personne dans la chapelle; mais il se trompait, comme on sait.

VIII

UNE FÊTE AU LOUVRE.

Le lendemain soir, après le souper qui avait lieu de quatre à cinq heures en ce temps, il y avait fête au Louvre.

Toute la cour était assemblée dans les appartements du

rez-de-chaussée, et surtout dans cette splendide *salle des Cariatides* qui n'a point son égale en noblesse et en beauté.

C'est au principal ornement qu'on y voit qu'elle doit son nom.

Cet ornement, ouvrage de Jean Goujon, comme on sait, est une des plus magnifiques productions qu'offre en Europe l'art du statuaire depuis l'époque de la Renaissance. Il consiste en une tribune de marbre blanc, soutenue par quatre admirables colosses féminins, ou cariatides.

La salle est, en outre, garnie de colonnes accouplées du plus bel effet.

On célébrait la paix de Vervins qui, dans la journée, avait été solennellement jurée par le roi dans l'église Notre-Dame, en présence du duc d'Ascot et de l'admirante d'Aragon, ambassadeur de Philippe II.

Aussi les gentilshommes espagnols se coudoyaient avec les seigneurs français, saluant les dames dans les salons avec leur raideur castillane. Le costume sombre et sévère de ces gentilshommes contrastait autant avec le splendide habillement de la plupart des Français, que leurs manières un peu rogues avec les allures légères et le ton enjoué des courtisans de Henri IV.

Parmi les Espagnols, don Pedro Henriquez d'Azevedo, comte de Fuentès, commandant les troupes espagnoles en Lombardie et gouverneur du Milanais, se faisait remarquer surtout par sa mine grave et sérieuse.

Toute la noblesse de Henri n'avait pourtant point la même richesse dans ses vêtements. Quelques-uns des pauvres Gascons ne pouvaient encore montrer que leurs gros pourpoints usés par la guerre, mais ne se drapaient pas moins fièrement dans leurs petits capots de drap, agitant d'une main leur feutre, faute de toque, et de l'autre tenant avec *braverie* la poignée de leur épée.

Le luxe ne redevint général qu'un an plus tard.

Les seigneurs catholiques, anciens courtisans de Henri III

et ralliés à la cause du Béarnais, parmi lesquels se distinguaient notamment le jeune duc de Guise et le beau Bellegarde, soupçonné d'être l'amant de Gabrielle, avaient toquet de cour, pourpoint de satin, manteau de velours posé sur une épaule, fraisette à dentelles, le tout magnifiquement brodé et orné de pourfilures, chamarrures et applications de bijouterie et de rubans.

Mais les dames!... C'était chez elles qu'éclatait le luxe, non pas uniformément, mais d'une façon plus ébouriffante chez les unes que chez les autres.

L'or et l'argent, tressés en forme de crêpe, recamés sur le brocard, mêlés aux points de Venise et de Bruxelles, tortillés en cannetille, disposés en barres ou en raies sur la soie et le velours, couvraient tout le corps. Sur le tout, brillaient les perles et les pierres précieuses. Un certain nombre d'entre elles avaient les cheveux poudrés.

Et sous ces splendides atours, le gracieux essaim souriait de tous ses beaux yeux pleins de malice, s'agitait dans sa désinvolture, exhalant mille odeurs suaves, tournant la tête des cavaliers qui papillonnaient alentour, intriguant sous son loup, jouant de l'éventail; « le tout, comme a dit Henri Estienne avec sa kyrielle d'adverbes, gentiment, galantement joliment, mistement, mignardement, poupinement, braggardinement, leggiardement, etc... »

Approchons de ce groupe où le caquetage marche bon train, et que vient d'aborder notre ancienne connaissance Castaignac, avec ses longues jambes, sa peau de parchemin, ses moustaches en croc et son éternelle colichemarde.

Une jeune femme, au chaperon coquettement posé sur ses beaux cheveux châtains, est assise au milieu du cercle. Mais quoiqu'elle paraisse enjouée et qu'elle réponde avec esprit aux jeunes seigneurs qui l'entourent, par les trous de son masque elle lance parfois un regard, aigu comme une flèche, du côté de la tribune aux Cariatides où se tiennent le roi et son entourage.

Deux autres dames sont à côté d'elle, une bien plus âgée et une autre plus jeune.

Tandis que plusieurs gentilshommes continuent à faire assaut d'esprit avec la plus vieille, qu'ils appellent madame la marquise, l'un d'eux, s'attachant plus spécialement à la dame au chaperon, vient de changer l'entretien assez brusquement.

— Oui, chère dame, rien n'est plus évident, lui disait-il avec un sourire d'intelligence. Gabrielle baisse... baisse!

— Vrai, monsieur du Lude?

— Ainsi que je vous le dis, et bientôt j'espère...

— Chut! fit la belle dame, en posant le bout de son éventail fermé sur des lèvres roses dessinées avec grâce et qui n'avaient pu s'empêcher de s'épanouir en un sourire de satisfaction. Ma mère ou ma sœur pourraient entendre... Contez sans allusion!

— Nos conventions de l'autre jour sont maintenues, n'est-ce pas?demanda du Lude à voix basse.

— Comte, si le roi vient à moi, j'emploierai tout en votre faveur, répondit-elle sur le même ton. Mais, de grâce, généralisez l'entretien.

— Vous pouvez m'en croire, reprit le comte en élevant le ton. Du reste, si mademoiselle d'Entragues veut se donner la peine de s'informer, elle saura que ce matin, dans la grande galerie, il n'était bruit que de l'anecdote.

— Une anecdote! s'écria la marquise en se retournant.

— Et une grosse...

— Ah! narrez-nous cela, comte!

— Hé! fit du Lude en retapant sa fraise d'un petit coup du bout de ses doigts. Ces messieurs vous la rediraient aussi bien que moi.

— Vous êtes si beau conteur! minauda Henriette.

— Mais vous nous mettez sur les épines, dit Marie Touchet.

— Voyons! de quoi glosait-on?

— A la fois d'une grosse gourmade de ce grondeur de

Rosny, d'une amère quérimonie de madame Gabrielle, et d'une verte réponse du roi.

— Rien que cela!

— Vous savez que Sa Majesté veut divorcer et contracter un autre mariage, pour avoir un héritier légitime du trône.

— Oui, on est en instance à Rome.

— Eh bien! Gabrielle vise à passer de la main gauche à la droite.

— Voyez-vous cela! dit avec une moue l'ancienne favorite de Charles IX. Elle est par trop ambitieuse, la péronnelle!

— Rosny, ayant appris ses prétentions, s'emporta si fort contre la duchesse, et la traita de telle sorte, qu'elle alla incontinent, rouge de honte et de colère, porter ses plaintes contre l'insolent dans le cabinet de Sa Majesté.

— Comment la reçut le roi?

— Larmes, trépignements, tout fut employé. « J'aime mieux mourir, dit-elle en terminant, que de vivre avec cette vergogne de voir soutenir un *valet* contre moi qui porte le titre de *maîtresse*.»

— Ah! l'effrontée!

— Savez-vous ce que répondit Henri?

— La chose est curieuse à connaître.

— Le roi se contenta de dire fort tranquillement : « Je chasserais plutôt vingt maîtresses comme vous, qu'un valet comme lui. »

— Il a dit cela?

— En propres termes.

— En ce cas, la duchesse est en disgrâce.

— Pas encore : le roi ne la baisa pas moins sur les deux joues... mais pour la consoler seulement, dit-on. Le premier froid ne s'est pas moins glissé entre eux, et la rupture me paraît au bout.

Henriette d'Entragues avait écouté, le sein palpitant, tandis que son regard envieux ne quittait pas l'endroit de la salle où se trouvait la tribune aux Cariatides.

— C'est tout ce qu'on rapporte sur cette affaire? demanda encore la marquise.

— On dit que monsieur de Sillery tient son cheval tout sellé, attendant l'ordre de partir.

— Pour Rome?

— Où déjà le cardinal d'Ossat poursuit l'affaire contre madame Marguerite. M. de Sillery presserait la solution.

— Le roi hésite donc encore?

— Il faut croire, mais...

— Mais? Achevez...

Du Lude venait de s'apercevoir de la présence de Casaignac, et, comme s'il eût craint de s'expliquer devant le cadet de Gascogne, il répliqua avec un air d'indifférence que démentit un regard rapide échangé avec Henriette :

— Mais je ne sais rien de plus.

La conversation continua alors sur le chapitre du divorce et de Gabrielle, entre Marie Touchet et les autres gentilshommes.

— Vous en savez plus que vous ne dites, monsieur du Lude! souffla Henriette de dessous son éventail.

— Je le réservais pour votre charmante oreille, répondit le courtisan à demi-voix.

— Parlez, en ce cas. Je vous écoute.

— Je disais donc que le roi hésitait encore, mais que ce soir...

— Ce soir?

— Il se décidera, et que M. de Sillery enfourchera sa bête.

— Vous parlez avec une grande assurance.

— C'est que j'en suis certain, ayant déjà été de la partie.

— De quelle partie?

— En des circonstances de la même gravité.

— Expliquez-vous donc!

— Je n'ai pas raconté tout ce qu'on avait entendu dire au roi après la rude scène.

— Contez, je vous prie.

— J'étais dans l'anti-salle, et le roi avait ouvert la porte du cabinet, comme pour sortir, sans doute parce que les sanglots de Gabrielle lui causaient quelque peine.

— Qu'avez-vous entendu, comte?

— Henri avait les sourcils froncés. « J'irai consulter ma bonne fée, » dit-il.

— Sa bonne fée! De qui parlait-il?

— M'avisant, il vint à moi et me dit à l'oreille: « Du Lude, vous m'accompagnerez avec Castaignac. »

— « Sire, je suis à vos ordres, » répondit-je.

— « Ce soir, quand sonnera le couvre-feu, comme il y a deux mois. »

— « Là-haut? » demandai-je. Le roi fit un signe affirmatif.

— Là haut, comte? quel est ce mystère? demanda Henriette d'Entragues.

— Le mystère de la *bonne fée*.

— Il y a donc encore des *Mélusines* et des *Abondes* aux baguettes magiques?

— Ici la baguette est une crosse abbatiale.

— Vous piquez ma curiosité. Et cette fée a réellement un grand pouvoir sur l'esprit du roi?

— Avec ces beaux yeux, madame, vous conjurerez un jour ses charmes. Ce miroir magique éblouira et fascinera le roi.

— Pour cela, il faudrait qu'il s'y mirât. Quand cela serat-il, hélas?

— J'y ferai mon possible.

— Cette fée est-elle jeune, jolie?

— Henri n'a pour elle qu'une sincère affection d'ami.

— Vous n'oseriez en mettre la main au feu, je gage.

— J'ai déjà assisté à deux entrevues.

— Et celle où vous ne fûtes point, comte?

— C'est vrai : Bassompierre me disait hier qu'il avait

accompagné Sa Majesté, il y a quelques jours, dans la cellule de l'abbesse.

— L'abbesse de...?

— De Montmartre.

— Ah! madame Marie de Beauvilliers, à la bénédiction de laquelle j'ai assisté... Tendre cœur! dit-on.

— Mais chaste et tout entier à Dieu.

Henriette d'Entragues éclata de rire.

— Vous voici toute en pâmoison, madame!

— Hé! hé! pour peu que le roi y ait une place, voilà un cœur bien disputé à Dieu.

— Comment cela?

— Je connais un jeune officier des gardes qui en a sa large part.

— Son nom?

— Monsieur de Fontaine, que vous voyez là-bas, tout mérencolieux, contre une colonne, non loin du groupe où est madame Catherine, la sœur du roi, et qui semble ne pas quitter des yeux le comte de Fuentès.

— Le protégé de Sa Majesté! Le connaîtriez-vous?

— Mon page Raoul, qui est le plus malin des pages, en a su de belles... Et vous dites, comte, que la jolie et pudique abbesse...

— Inspire le roi dans ses desseins.

— Oui-dà, c'est ce qu'il appelle *aller en religion*, comme dans le temps avec les béguines de Saint-Antoine et de Longchamps.

— Vous vous trompez, ce n'est point de même.

— Hé! hé! il me semble les entendre roucouler amoureusement, les deux dévots personnages. D'ici je les vois interrogeant avec candeur les pétales d'une marguerite des champs : « Il m'aime... un peu... beaucoup... passionnément, » et cela finit par un baiser. Charmant!

— Ne riez point, madame. Le roi quelquefois... par habitude... s'oublierait volontiers; mais Bassompierre a vu...

— Oh! Bassompierre sait fermer les yeux.

— Il a vu l'abbesse montrer le crucifix.

— Notre Béarnais n'est point fort dévotieux, dit-on, quand il est en ruelle.

— Aussi désormais, suivant la volonté de l'abbesse, les entrevues auront lieu à l'église.

— Ah! Et dans ces entrevues?

— On ne parlera plus que de Dieu et de l'État.

— Ainsi, il la consulte sérieusement?

— La première fois que j'accompagnai le roi, il fut question du traité avec l'Espagne... et les conférences s'ouvrirent à Vervins quelques jours après.

— Et la seconde fois?

— On parla des protestants.

— L'abbesse est catholique.

— Son conseil ne fut pas moins en leur faveur, et à Nantes Henri proclama son Edit.

— De quoi fut-il disserté l'autre jour avec Bassompierre?

— Le roi avait à recevoir messieurs les députés de l'assemblée générale du clergé, qui se tenait à Paris. On devait lui faire remontrance, pour le prier de publier enfin le concile de Trente en France.

— Quel fut l'avis de la fée?

— Le lendemain notre Bourbon répondit sagement à messieurs du clergé : « Ce que les parlements ont fait est bien fait. Les articles qui concernent la foi sont admis; mais, ventre-saint-gris! j'entends mes droits et les libertés de l'Église gallicane comme saint Louis, Charles VII et Louis XII. En fait de police et de discipline dans mon royaume de France, Rome n'a rien à voir. »

— Et ce soir donc?...

— On parlera du divorce et de la duchesse de Beaufort, si je dois en croire l'exclamation du roi.

Mademoiselle d'Entragues se leva brusquement.

— Monsieur du Lude, dit-elle, vous plairait-il de m'offrir votre bras ?

— Désolé de vous refuser... dans votre intérêt.

— Pourquoi ?

— Avant que la poire soit prête à mûrir, ne frayons pas trop ensemble.

— C'est juste.

— Tenez! voici le petit Chicot... ou Roquelaure, qui accepteront volontiers.

— Chicot aime trop le vin pour être galant. Quant à Roquelaure...

— Ne l'aimerait-il point assez ?

— Peut-être.

Le fait est que Roquelaure avait déjà échangé avec la belle Henriette quelques paroles dans la soirée. Craignait-elle, l'intrigante, appréciant la prudente observation de du Lude, qu'on ne la vît trop frayer aussi avec le nouveau grand maître de la garde-robe du roi ?

— Vous ne voudriez point, belle dame, de M. le grand écuyer qui passe ? demanda malicieusement le comte.

— Bellegarde! Il ne demanderait pas mieux, le fat !

— Ah ! le chéri des dames a déjà songé à vous faire sa cour. Bon signe ! je vous prédis..

— Voudriez-vous faire revivre Nostradamus ? Prenez garde ! maître Périnet, l'astrologue du roi, que voilà derrière le siége de Sa Majesté, vous arracherait les yeux.

— Puisque vous faites fi de Chicot, de Roquelaure, de Bellegarde, que ne prenez-vous Castaignac ! Le pauvre cadet est devenu si laid, qu'on dirait qu'il commence à en avoir conscience, et qu'il n'ose plus parler à une dame.

— C'est une idée !

— Castaignac ! appela du Lude.

Le Gascon restait tristement en dehors du cercle, occupé à retenir ses chausses sur ses plates hanches, ce qui nuisait

fort à l'attitude d'Apollon que pourtant il s'efforçait de se donner

A l'appel de du Lude, qu'il voyait en si bons termes avec une dame des plus huppées, il s'avança fort empressé et souriant de tout son visage de papier mâché. Le chinfreneau d'Ivry qui lui couturait la joue en devint cramoisi.

— Voici une dame qui réclame ton bras, dit le com.

— Mon bras, mon cœur et ma vaillante colichemarde sont à votre service, belle dame! s'écria-t-il tout radieux de cette faveur inespérée. Dites un mot, ô déesse adorable, et je...

— Ah ! ne dégaînez point, monsieur de Castaignac !

Déjà notre cadet était tout transfiguré. L'œil rayonnant, une de ses maigres jambes devant l'autre, le jarret tendu le cubitus gracieusement arrondi, il présenta le bras, sur lequel Henriette s'appuya après avoir adressé au comte un sourire malicieux.

— Allons du côté de Sa Majesté, tout en devisant, dit la belle.

— Hé ! cadédis! je voudrais avoir la verve de feu le poëte Ronsard ou seulement l'entrain de monsieur Nicolas, le gros escarbillard qui agaillardit si bien toute compagnie, pour vous être agréable, chère dame...

— Point n'est besoin de tant d'apertise, quoique je sache fort bien que votre langue ne le cède en rien à votre bras et à votre épée.

— Ma colichemarde! elle ne craint aucune autre lame, pas même celle de M. de Crillon, milladious!

— Ainsi, vous la mettriez bien à mon service, mon brave M. de Castaignac ? dit Henriette avec un sourire et une œillade qui achevèrent de griser notre Gascon.

— Pour les beaux yeux de ma dame, mordious ! je chercherais querelle même à M. de Rosny.

—Eh bien ! beau cavalier, j'aurai peut-être à invoquer votre bras.

— Dites, madame: vous me boutez au cœur un baume sans pareil.

— Nous verrons cela tout à l'heure...

Elle s'arrêta brusquement; puis, se penchant vers le cadet, elle lui demanda:

— Connaissez-vous le jeune officier debout contre cette colonne, à qui parle en ce moment M. de Clignancourt?

— Hé ! c'est un bon ami à moi, M. de Fontaine.

— Justement.

— Laissons-lui finir son entretien avec M. Ligier; j'ai à lui parler... En attendant, allons voir le jeu du roi.

Tous deux s'approchèrent de la tribune aux Cariatides, au pied de laquelle Henri jouait aux cartes avec l'admirante d'Aragon, l'envoyé de Philippe II.

C'était à cet endroit de la salle que se trouvaient naturellement groupés les seigneurs les plus haut placés, les courtisans le plus en faveur, quelques conseillers et les dames les plus distinguées.

Ces dernières, dont quelques-unes appartenaient à la plus vieille noblesse, ne dédaignaient point de faire entourage à la favorite en titre du roi, Gabrielle d'Estrées, dame de Liancourt et duchesse de Beaufort.

Il y avait là la princesse de Condé, la duchesse de Longueville, mesdames de Guise et de Villars, sans compter madame la surintendante, baronne de Rosny, et d'autres.

Elle était du reste presque reine, madame Gabrielle. Le Béarnais était si épris d'elle, qu'il ne la quittait pas, même dans les plus importantes affaires de l'Etat. Il la menait avec lui dans les assemblées publiques, dans les grandes solennités. Elle trônait dans les fêtes, où l'on voyait briller le G entrelacé à l'H couronné.

Elle assistait, à ses côtés, dans les conseils ; elle figura près du roi dans l'assemblée des États, tenue à Rouen en 1596.

« Il la baisait devant tout le monde, » dit l'Estoile, « et elle lui, dans tous les conseils. »

Gabrielle d'Estrées, il faut le dire, était une belle et charmante personne.

Au physique, elle était grande et svelte, blanche de peau, *blonde de poil*, comme on disait alors, ou, pour mieux parler encore, ses cheveux, « semblables à ceux d'Aurore, brillants et dorés, étaient si touffus, qu'ils eussent volontiers caché tous ses attraits jusqu'à mi-jambe. » Son front était haut et ouvert; ses yeux, d'un azur céleste, prenaient mille petits regards tendres qui chatouillaient agréablement les cœurs. Sa bouche souriait constamment avec ses lèvres de corail fort bien faites pour le baiser, et l'on se fût volontiers laissé mordre de ses dents de perle.

Enfin, mains mignonnes, pieds mignons, appas frisques et charmants, tout semblait fait pour l'amour... Sans qu'on pratiquât la morale indulgente de quelques jésuites, il y avait de quoi excuser le gros péché de Henri IV.

Le moral, du reste, était avenant. « C'était, disent les écrivains de l'époque, une bonne créature sans arrogance, sans fierté, affable, douce et bienfaisante, et qui n'abusa jamais de sa faveur... » si ce n'était pour la parure, ajouterons-nous. En effet, elle en était folle !

Voyez plutôt quels atours ! Elle resplendissait comme un astre.

C'était une robe de drap d'argent à fond bleu tendre, « tant chargée de perles et de pierreries, ainsi que son escoffion d'azur, que debout elle n'eût pu se soutenir. » Et les dentelles de son haut collet, et l'aigrette à parangon étincelant, et les diamants, les rubis, les turquoises aux doigts ! jusqu'aux mules aux pieds se trouvaient surchargées de pierreries.

Etait-ce à cause de tant de prodigalité, d'une telle profusion de richesses réunies sur une seule personne, que l'éco-

nome Rosny, debout derrière Henri, à quelques pas de la duchesse, tournait de temps en temps vers elle son visage rébarbatif, en fronçant ses épais sourcils? Il se souvenait sans doute aussi de la scène du matin.

Probablement la favorite se la rappelait également, car elle lui rendait la monnaie de son regard courroucé. A peine répondait-elle, du reste, aux dames qui cailletaient autour d'elle.

L'ambitieuse Henriette d'Entragues était aux anges.

Le roi, de son côté, faisait gaiement son jeu avec l'admirante, ne paraissant se préoccuper en ce moment ni des affaires de l'Etat, ni de la tristesse de sa mie, ni du front plissé de son morose trésorier; car, nous devons le dire, le chiche surintendant avait un autre souci à côté de l'affaire de Gabrielle.

Henri jouait gros jeu, et perdait avec l'Espagnol d'une façon royale. A peine paraissait-il s'en apercevoir, le fin Béarnais, lequel se disait en lui même :

— Ventre-saint gris! cette paix vaut bien un sac de pistoles.

A peu près comme il avait dit : « Paris vaut bien une messe! »

Entre temps, comme pour montrer qu'il avait l'esprit entièrement libre, le roi lançait ses pointes, suivant le goût du temps. Nul d'ailleurs, plus que le Béarnais, n'excellait dans ces exercices de l'esprit.

Aucun des seigneurs qui étaient alentour n'échappait à ses bons mots.

— Votre Majesté n'est réellement pas en veine, dit l'admirante en battant les cartes après un coup heureux. Cependant on la dit habile à ce jeu.

— Autant qu'en campagne, Grandesse, mais Dieu aidant.

— Et lorsqu'elle entreprend une chose...

— Hé! avec mon compère, le connétable que voici, qui ne sait pas lire, et mon chancelier, qui ne sait pas le latin, il n'y a rien, en effet, que je ne sois en état d'entreprendre.

Chacun se mit à rire, sauf le connétable de Montmorency, et Chiverny, le garde des sceaux.

— Monsieur le duc, reprit l'Espagnol, qui voulait dédommager Montmorency de cette mortification, s'entend à merveille, ainsi que son illustre père, à gagner des batailles, et le canon de celles de Dreux et de Saint-Denis est là pour témoigner...

— Le meilleur canon, se hâta de riposter le Béarnais, à qui le souvenir de ces affaires, où ses coreligionnaires avaient été battus, ne plaisait point, le meilleur canon que j'aie employé, monsieur l'admirante, c'est celui de la messe.

— En effet, Votre Majesté y a gagné un beau royaume.

— Où il y a du bon et du mauvais. Tenez, demandez à mon premier médecin, monsieur de La Rivière, qui manie le poison comme le remède. Il ne s'agit que de mixtionner à propos.

— Sire! s'empressa de demander ce dernier, auriez-vous besoin du savoir de votre serviteur?

— Ah! que je deviendrais malade, mon cher maître, si je me mettais en vos mains ou en celles du gros Alibour.

Chacun de rire encore aux dépens du disciple d'Esculape.

— Vous riez comme un vrai bossu, monsieur de Gourdon. Auriez-vous une faveur à me demander?

Ceci s'adressait au comte de Gourdon, dont la gibbosité était fort voyante, mais qui était bel esprit et faiseur d'anagrammes. Il prit l'apostrophe en bonne part et essaya d'en profiter.

— Ah! Sire, vous m'aviez promis dans le temps l'investiture de tous les gouvernements de M. d'Epernon, et pourtant il les tient encore.

— Vous vous moquez, beau fils! Contentez-vous du haut-de-chausses, car le pourpoint n'irait pas à votre taille.

— Sire! je ne ferai plus d'anagramme sur votre nom.

— Oui-dà, c'est un pauvre métier, répliqua le roi.

— Quand on les fait mal. Mais auriez-vous trouvé à redire à celui de ce matin? Dans HENRI DE BOURBON, n'y a-t-il point : DE BON ROI BONHEUR ?

— Vous avez ajouté un *o*, s'écria Chicot.

— Cela est indifférent, répliqua aussitôt le roi; s'il n'y a que deux *o* dans mon nom, ma couronne forme le troisième... Allons, Gourdon, espérez: je songerai à vous.

— Votre Majesté, fit observer l'admirante, n'a pas moins agi en cœur généreux avec M. le duc d'Epernon, qui fut le dernier à la reconnaître. Sa clémence envers ses ennemis a plus d'une fois frappé l'esprit du roi mon maître.

— Croyez-m'en, Grandesse! on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec dix tonnes de vinaigre.

Apercevant le duc de Longueville, qui se pavanait dans ses magnifiques habits:

— Hé! beau fils, lui cria Henri, vous devez être bien fatigué.

— Pourquoi, Sire?

— C'est que je vous vois porter sur le dos vos moulins et vos bois de haute futaie... C'est absolument comme vous, Joyeuse! Votre robe de capucin était donc trop légère?

Henri, comte du Bouchage, frère puîné du duc de Joyeuse, tué à Coutras, s'était fait capucin un instant, à la suite d'une prétendue vision, puis il avait repris la vie de gentilhomme.

— Sire, répondit Joyeuse, la splendeur de Votre Majesté a fait pâlir à mes yeux celle de Dieu. Elle m'a attiré vers vous.

— Au fait, vous avez raison. Qui se ressemble s'assemble. Un *apostat* et un *renégat* vont de pair.

On voit que l'amour de la plaisanterie allait si loin chez le Béarnais, qu'il ne s'épargnait pas lui-même.

— Hé! monsieur le cardinal, cria-t-il de nouveau, que voulez-vous donc là à notre ami du Plessis? Songeriez-vous, par hasard, à convertir le *pape des huguenots?*

C'était effectivement le cardinal du Perron qui, non loin d'une autre Éminence rouge, M. de Gondi, était en assez chaude dissertatiou avec le savant du Plessis-Mornay, l'auteur du livre : *De l'Institution de l'Eucharistie.*

— Sire, répondit en riant le beau parleur, je viens de prouver à M. de Mornay qu'il y a un Dieu; mais pour peu que Votre Majesté le désire, je lui prouverai incontinent qu'il n'y en a point du tout.

— Ventre-saint-gris! s'écria le roi, si jamais ce Normand-là devient pape, il mettra tout le monde d'accord, voire même mes Gascons, qui se chamaillent sans cesse.

— Ce sont des braves, Sire! dit l'admirante. Les Pyrénées seules les séparent de l'Espagne.

— Aussi en sèmerais-je, si je pouvais: car ils prennent partout.

Une voix assez joviale se fit entendre derrière Henri, bien que celui à qui elle appartenait fût vêtu d'une longue robe noire à manches flottantes doublées de rouge.

— Sire! disait-elle, si vous en semiez, je pourrais dès l'embryon en tirer l'horoscope.

— Et que prédirais-tu, maître Périnet?

— Qu'ils se feraient tuer tous pour Votre Majesté ou l'honneur de madame Gabrielle, répondit le triple flatteur.

— Hé! c'est leur devoir. N'as-tu rien autre chose à me ragoter?

— Si fait, votre propre horoscope, Sire!

— Tu n'es guère fiable en ta science, maître généth-

liaque, et je ne crois ni à tes *mansions*, *alfridaries* et autres pronostics de la sidéromancie.

— Mes prophéties concordent pourtant avec les prédictions de feu le grand Michel Nostradamus de la ville de Beaucaire.

— Qu'on m'a présentées ces jours : merci, c'est de l'hébreu pour moi. Une seule un peu intelligible, que je vais te citer, te prouvera que ce n'était qu'un âne.

Le roi laissa ses cartes, et tira de son pourpoint de velours un petit volume manuscrit, qu'il feuilleta un instant.

— Ecoute, dit-il :

Quand de *Robin* la traistreuse entreprise
Mettra seigneurs en peine et un grand prince,
Scest par la fin, chef on lui tranchera,
La plume au vent, amie dans Espagne,
Poste attrapé estant en la campagne,
Et l'escrivain dans l'eaue se iettera.

— Sire, je conviens que cette prophétie...

— Tu vois bien que me voilà au mieux avec l'Espagne, et je ne connais aucun du nom de *Robin*.

— Il y a peut-être anagramme, fit observer le bossu de Gourdon.

Le nom de *Robin* avait les mêmes lettres que celui de *Biron*.

— Eh bien, reprit l'astrologue, puisque Votre Majesté ne croit point à la sidéromancie...

— Science nuageuse, mise en vogue par défunte la reine Catherine, et qui n'apprend rien à personne !

— M'est avis alors qu'une science plus exacte, cultivée avec honneur par les Chaldéens, les Egyptiens, les Arabes, par les seigneurs Pythagore et Platon, comme par monsieur Achimède, trouvera plus de crédit auprès de Votre Majesté... Or, voici mon compère Risaccazza qui...

— Ah ! notre mathématicien italien... Bonjour, signor Risaccazza !

Un grand diable barbu, tout habillé de noir, se livrait depuis quelques instants à force saluts, sans mot dire.

— Ventre-saint-gris, dit le roi, je l'avais accueilli honorablement sur sa bonne renommée, étant ami des lettres, sciences et arts ; mais je n'ai guère encore entendu sa voix... Or çà, voyons ! que vous dit votre savoir , signor? Dévisagez-moi bien !

Le mathématicien mit un doigt sur la grande plaque de l'ordre du Saint-Esprit, que le roi avait sur la poitrine.

Tout le monde avait fait cercle et prêtait l'oreille. Gabrielle elle-même, quelque pénible que fût sa marche sous le poids de ses atours, s'était levée et approchée. Les sciences occultes étaient encore fort prisées à cette cour superstitieuse.

Mademoiselle d'Entragues s'était avancée non moins curieusement, au bras de son triomphant Castaignac.

Ayant compté silencieusement les diamants de la plaque de l'ordre du Saint-Esprit, le mathématicien dit avec un accent lugubre :

— *Quatorze !*

— Mon maître, répliqua le roi, ne jugez point à ces indices trompeurs ma puissance, car le pape, voire même le premier reliquaire, reluit de plus de pierreries, et je suis de force contre vingt papes, s'il y en avait.

— *Quatorze!* dit une seconde fois le compteur.

— Ajoutez treize, fit observer Périnet, car Sa Majesté naquit le 13 de décembre.

— Quatorze et treize font *vingt-sept !* additionna l'Italien. Ventre-saint-gris ! se récria Henri, est-il besoin d'être un puits de science pour accoupler deux nombres ? Quel mystère cabalistique est enfermé en ceci ?

— *Vingt-sept*, reprit Périnet, a déjà été un jour néfaste, eu égard aux conjonctions des planètes.

— Peste ! se mit à dire le roi, pourquoi néfaste et non pas heureux ?

— Parce qu'il s'agit de deux astres *anérêtes* (annonçant le malheur).

— Ton grimoire, je te l'ai déjà dit, Périnet, ne me revient pas.

— Sire ! les sciences mathématiques s'accordent avec l'astrologie. Nous avons travaillé ensemble, le seigneur Risaccazza et moi.

— Deux ânes sous le même bât ! murmura le roi... Ils mentiront tant, qu'à la fin ils diront vrai !

— Cela n'empêche pas, Sire, que ce fut le 27 décembre, le mois où vous naquîtes, que Jean Châtel...

— Vous me la baillez belle, mes maîtres : le passé est connu de tout le royaume.

— Il justifie les chiffres...

— Passons à l'avenir, s'il vous plaît.

— *Quatorze !* fit encore le mathématicien.

— Ouais : où les voyez-vous cette fois?

— Dans les plis de vos chausses, et je tiens pour assuré que vous mourrez le *quatorze* d'un mois.

— Or, spécifia Périnet, vous êtes Henri quatrième de nom ; enlevant *quatre* de quatorze, je trouve le nombre pair *dix* de lamentable augure, marquant l'année de votre trépas.

— Mes amis, s'écria le roi en riant, prenez garde à m'assigner trop longue vie, car nous n'aurons que l'an 1610 au plus près possible, et cependant les poignards et les jésuites ne mourront pas... Allons donc au plus pressé : suis-je menacé d'ici peu ?

Les deux devins se consultèrent un instant des yeux.

— Non, Sire, répondirent-ils à l'unisson.

— Où voyez-vous cela?

— Astres et chiffres sont d'accord pour vous laisser en paix passer l'année.

— Grand merci à eux et à vous, mes maîtres ! Je puis

donc aller en toute confiance... Quant au nombre *quatorze*, il y a quelque vérité dans vos dires: les quatorzièmes des mois, il est rare qu'il ne m'arrive quelque chose, soit en bien, soit en mal, mais le mal est toujours de trop. Aussi...

Le hasard s'était plu, en effet, à rendre le nombre *quatorze* remarquable dans la vie de Henri IV. On a fait à ce sujet de singuliers rapprochements.

Henri IV naquit à Pau le 14 décembre 1553.

Dans son nom, Henri de Bourbon, il y avait 14 lettres.

Ce fut le 14 mars 1590 qu'il gagna la bataille d'Ivry.

On remit la ville de Dun sous son obéissance le 14 décembre 1592.

Le 14 janvier 1594, le Parlement loue la ville de Meaux qui a reconnu Henri IV, et ordonne que les troupes espagnoles sortent de Paris.

Dans la même année 1594, Henri IV entre dans sa capitale et est sacré à Chartres.

Le duc de Savoie vint à Fontainebleau le 14 décembre 1594 pour demander la paix.

C'était là les dates heureuses. Les jours néfastes, déjà accomplis, les voici:

Henri IV fut repoussé de Paris le 14 mai 1590, par le chevalier d'Aumale, qui reprit sur lui l'abbaye de Saint-Antoine.

Le 14 novembre 1591, eut lieu l'assemblée tumultueuse des ligueurs chez le curé de Saint-Jacques, et la coalition de la Ligue, du Pape, de l'Espagne et du duc de Guise.

Le Parlement enregistra le 14 novembre 1592 le pouvoir que le Pape avait donné à son légat de faire élire un roi pour exclure du trône Henri de Bourbon.

Ce fut le 14 décembre 1593 qu'eut lieu la déclaration de l'Espagne, faisant connaître que Philippe II destinait sa fille au duc de Guise; on désignait ainsi celui-ci pour le trône de France

Jean Châtel commit son attentat contre Henri en l'année 1594.

— Périnet ! s'était écriée la pauvre Gabrielle toute tremblante, retirez les mauvais sorts attachés audit nombre *quatorze*, et préservez le meilleur des rois de toute fâcheuse rencontre.

— Messieurs, dit le roi en se tournant vers l'assistance, je n'ai point peur de la mort, mais seulement des vilaines pensées que ces fausses prophéties peuvent exciter en public et chez mes ennemis. N'ébruitez donc point ces choses, je vous prie.

— Sire ! redit Périnet, mon digne confrère en calculs aurait encore à vous proposer une petite opération d'algorithme.

— Sur le nombre *quatorze ?*

— Sur madame Gabrielle.

— Ah ! voyons...

La curiosité devint encore plus vive.

IX

LES RÉGICIDES.

En ce moment même un beau vieillard en longue simarre rouge, à la démarche noble, au regard assuré, au visage austère, qui venait de percer la foule, s'approcha du roi.

— Sire ! osa remontrer ce grave personnage, sied-il bien à Votre Majesté, qui a charge du royaume, d'entendre les sottises et extravagances de ces gens-là, qui rappellent les abominables folies de la reine Catherine et de l'impos-

teur René en leur laboratoire? Ni superstition, ni fanatisme, Sire! Donnez l'exemple.

— Monsieur de Harlay, dit Henri en se levant, je vous salue de tout mon cœur, car ce m'est vraiment grande joie de vous voir au Louvre, où vous venez trop peu.

— Les devoirs de ma charge prennent tous mes moments...

— Quand l'administration de la justice dans un royaume est entre les mains d'un magistrat aussi distingué par l'étendue de son savoir, par l'intégrité de ses jugements et par son courage civil, le monarque peut dormir tranquille...

Henri, se tournant alors vers l'envoyé espagnol :

— Monsieur l'admirante, dit-il, je vous présente l'honneur de la magistrature française, monsieur le premier président Achille de Harlay.

Puis il fit asseoir à ses côtés l'illustre président du Parlement et s'entretint avec lui, après avoir fait un signe à la foule des courtisans, qui se retirèrent avec respect.

Seuls, les deux compères prophétiseurs s'étaient éloignés d'un air de mauvaise humeur.

Achille de Harlay était dans la magistrature ce que Crillon était dans l'armée : un caractère taillé à l'antique.

A vingt-deux ans il était conseiller au Parlement, puis il succéda à son père dans ses fonctions de président à mortier, et enfin fut nommé premier président du Parlement par Henri III, en remplacement de M. de Thou, son beau-père.

Au milieu des troubles causés par les ligueurs, il déploya une fermeté inébranlable et montra une fidélité à toute épreuve à la royauté.

Dans la *journée des barricades*, Harlay, sollicité de reconnaître le pouvoir de l'usurpateur duc de Guise, alors roi de fait, eut le courage de répondre au duc :

— « C'est grand'pitié quand le valet chasse le maître ; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, et mon corps

entre les mains des méchants : qu'on en fasse ce qu'on voudra ! »

On le respecta quelque temps ; mais après le meurtre des Guises, il fut traîné à la Bastille, et il n'en sortit qu'après l'assassinat de Henri III, moyennant une rançon de 10,000 écus.

Il se rendit aussitôt auprès du nouveau roi, Henri IV, et usa de toute son influence pour favoriser son entrée dans Paris.

Aussi éclairé qu'honnête et courageux, Harlay combattit avec énergie les doctrines ultramontaines. Il fit condamner par le Parlement les livres du jésuite Mariana qui *justifiait le régicide*, et de Bellarmin, autre jésuite qui en ce temps *soutenait le pouvoir temporel du Pape.*

Achille de Harlay avait alors soixante-deux ans.

Mademoiselle d'Entragues, au bras du Gascon, s'était éloignée comme les autres de la table du roi.

Ayant un instant cherché des yeux, elle aperçut de nouveau seul le jeune officier des gardes, et se dirigea vers lui.

— Laissez-moi causer un instant avec M. de Fontaine, dit-elle à Castaignac. Mais demeurez céans, je vous rejoindrai.

— Je n'aurai garde de m'éloigner, belle dame. Je m'estime trop heureux...

Henriette avait déjà abordé Marcel.

— Me reconnaissez-vous ? demanda-t-elle à l'officier.

— Si je ne me trompe, c'est..., balbutia ce dernier en rougissant.

— Nous nous sommes vus de trop près pour que vous ne me remettiez point.

— En effet, et j'aurais peu de cœur, madame, si je ne me souvenais de votre charitable assistance.

— Ce n'est point de cette circonstance seule que j'eusse

voulu vous voir souvenance, et votre cœur a par trop de gratitude, mais pas assez... d'amitié pour moi.

— Croyez pourtant... dit encore Marcel avec embarras.

— Vous n'avez pas moins reçu ma lettre...

— Non signée, et d'une écriture que je ne connaissais point.

— Le contenu vous en disait assez, et c'est Raoul, mon page, qui l'avait apportée au Louvre.

— Je l'ignorais.

— Ne vous l'a-t-on point dit?

— On ne m'a parlé que d'un page.

— Où donc étiez-vous, qu'on n'ait pu vous trouver?

— J'étais souffrant d'un coup d'épée...

— Est-ce madame l'abbesse de Montmartre qui vous soignait?

— Ah! ne prononcez point ce nom, madame! s'écria vivement Marcel.

— Oui, bien! C'est là la déesse de vos pensées, et une si sainte, si pure personne vous empêche de donner la moindre petite place dans votre cœur à une autre.

Marcel dédaigna de répondre à cette observation faite avec une amère raillerie.

— Elle vous fait même oublier les notions les plus simples de la bienséance et d'une galanterie ordinaire. Vous eussiez au moins dû me répondre.

— J'ignorais, madame, que la missive fût de vous.

— Vous mentez! Obscure pour tout autre, pour vous elle était fort claire. Ah! si madame Marie de Beauvilliers eût été l'auteur de la lettre!...

Le feu de l'indignation monta cette fois au front du jeune officier. Dans ces transports impétueux, on oublie toujours les règles de la prudence, et vis-à-vis d'une femme telle que Henriette d'Entragues, c'était une faute.

— Vous la calomniez, madame! J'étais alité chez monsieur du Bosc, rue Bailleul.

— Ah!... Le chevalier a une fort jolie fille. Si elle sait aimer aussi bien que broder, ce doit être une personne accomplie.

De plus en plus révolté du ton et des paroles de la fille de Marie Touchet, dont il avait promptement apprécié l'esprit de ruse et de coquetterie, Marcel ne put se contenir davantage.

— Vous ternissez tout ce que votre pensée effleure, s'écria-t-il. Vos insinuations révèlent une âme aussi méchante que corrompue, et vous habillez les autres à votre image.

— Jour de Dieu! monsieur, voici que vos paroles deviennent une insulte à bout portant.

— Que faisiez-vous donc vous-même?

— On n'outrage pas une femme en face, et ceci crie vengeance... Ah! vous me connaîtrez, monsieur!

— Je ne crains rien.

— J'arriverai où je veux, malgré vous, dit l'ambitieuse Henriette, oubliant à son tour la prudence et démasquant ses batteries. Le jour où j'aurai atteint mon but, tremblez!

Marcel se contenta de hausser les épaules.

— C'est cela : le dédain après l'outrage, reprit-elle. Vous reprenez le calme contempteur d'un homme sûr de lui, de la faveur du roi et du cœur de sa dame. Eh bien! je veux vous arracher un premier bandeau, mon maître!

Le voyant sourire, la vindicative Henriette ne mit que plus d'ardeur féroce à lui plonger dans le cœur le poignard qu'elle avait diaboliquement aiguisé, depuis l'entretien avec M. du Lude, contre celui qui avait mis si peu d'empressement à vouloir seconder ses vues ambitieuses.

— L'abbesse vous trompe, dit-elle d'une voix vibrante. Elle en aime un autre.

— C'est faux, répliqua l'officier avec vivacité.

— Et cet autre, c'est le roi.

— Erreur!

— Il va fréquemment au couvent de Montmartre.

— Je le sais, dit tranquillement Marcel, qui avait déjà repris son calme.

Mademoiselle d'Entragues en fut stupéfaite un moment. Son calcul devait-il échouer? Ne pourrait-elle torturer dans son affection ce cœur placide, et l'aigrir en même temps contre le roi?

Marcel lui-même vint en aide à sa machination.

— Je dois accompagner Sa Majesté, quand elle se rend auprès de madame Marie de Beauvilliers, reprit l'officier.

— Vous y allez donc ce soir?

— Ce soir! fit le jeune homme étonné.

— Après le couvre-feu.

— Qui vous a dit que le roi devait monter à Montmartre?

— Il suffit que je le sache et que je vous l'apprenne.

— Seul?

— Avec messieurs du Lude et de Castaignac... Ah! cela vous fait quelque chose... Vous l'ignoriez. Vous voyez donc bien que le roi vous trompe, et l'abbesse aussi.

— Sa Majesté aura oublié ses propres paroles et la volonté qu'elle m'a exprimée le jour de mon retour au Louvre. D'ailleurs les entretiens qu'elle a avec madame de Beauvilliers roulent sur des affaires dans lesquelles la galanterie n'entre pour rien.

— Ah! le cœur naïf et simple! s'écria ironiquement Henriette d'Entragues. Le candide jeune homme! Comme si le Béarnais pouvait approcher une femme et deviser une heure avec elle, sans que l'amour soit de la partie... En vérité, vous n'êtes point de cette cour.

— Je n'en suis que pour le service du roi.

— Vous vous fiez aux paroles du Béarnais, innocent damoiseau! Sachez donc qu'il y a quelques jours à peine, il alla voir Marie de Beauvilliers avec Bassompierre, et resta dans sa cellule plusieurs heures durant... Cela vous fait réfléchir, n'est-ce pas?... Allons! dormez en paix sur vos

deux oreilles, beau sire, tandis que le roi ira cueillir auprès de votre nonnain adorée les myrtes d'amour... Adieu, seigneur Nigaudinos!

Marcel ne s'aperçut même pas que le démon moqueur, en s'éloignant de lui, reprenait le bras de Castaignac et le montrait au Gascon avec un geste de colère.

Les insinuations perfides et le persiflage avaient porté leur fruit. « Meschante parole jettée, est bientôt germée, » dit le vieux proverbe.

Henri avait bien proposé à Marcel de l'accompagner désormais à l'abbaye de Montmartre ; mais ce dernier n'ignorait pas à quel point était inflammable le cœur du monarque galant. Était-il vrai que le roi, quelques jours auparavant, sans le prévenir, se fût rendu auprès de Marie? C'était peut-être pendant que lui, Marcel, était absent du Louvre, malade de sa blessure... Mais alors, pourquoi ne lui en avoir point parlé?

Ce soir même, Henri devait-il de nouveau gravir la butte? Il était pourtant là, Marcel. Pourquoi manquer à l'espèce d'engagement pris?

Le soupçon, une fois né, grandit comme une nuée d'orage, et bientôt envahit tout le cœur pour y gronder, pareil au tonnerre.

A la vérité, Marcel avait renoncé à celle qu'il avait aimée si longtemps d'un amour pur. La barrière infranchissable qui s'était dressée entre elle et lui avait même eu pour effet, en présence d'une autre jeune fille parée de sa vivante jeunesse, de ne lui montrer que comme à travers un voile l'image de l'abbesse, mystiquement transfigurée dans son renoncement au monde.

Mais tel est le cœur de l'homme, qu'il suffit d'un soupçon jaloux pour faire renaître subitement, et plus vif que jamais, le sentiment qui s'était effacé, sinon tout à fait éteint.

Égoïstes que nous sommes! nous consentons bien parfois,

devant la nécessité, à nous résigner à la perte de l'objet aimé; nous croyons même pouvoir nous attacher à un autre, après une capitulation de conscience; mais à une condition, c'est que le trésor perdu ne sera point pour un rival.

Un rival! et ce rival était le roi...

Le cœur de Marcel battait en tempête, les oreilles lui bourdonnaient; la foule autour de lui, il ne la voyait plus qu'à travers un brouillard. Plongé dans ses sombres et brûlantes pensées, il ne sentit même pas qu'un homme, en passant, venait de lui marcher sur le pied.

Le jour baissait, les laquais allumaient les bougies ; des musiciens, joueurs de violon, de luth, de flûte et de hautbois, prenaient place à la tribune pour le ballet, dont le grave Sully et la grosse madame Catherine, sœur du roi, étaient les ordonnateurs. En même temps les pages circulaient avec des rafraîchissements, des pâtisseries et des confitures, dont les dames faisaient alors grand usage.

Pour la seconde fois, on marcha sur le pied de Marcel, et un coup de coude se joignit à cette inadvertance. Cela le fit sortir du tumulte de ses pensées, et il crut distinguer Castaignac qui s'éloignait avec ses maigres jambes et sa brette en travers.

— L'obscurité! pensa-t-il. Mais monsieur de Castaignac aurait dû demander excuse, se me semble.

Il regarda du côté de la table du roi.

Il n'y vit plus que Crillon, dont le visage sévère et martial ne s'était pas déridé un seul instant, même sous le feu des plaisanteries du Béarnais.

Marcel s'informa. On lui dit que Sa Majesté était dans la galerie voisine, qui faisait retour du côté de la Seine, et qu'il s'y promenait avec l'envoyé espagnol.

Le Béarnais avait besoin de mouvement : sa longue assiette, commandée par l'étiquette, l'avait fatigué.

Comme tout esprit troublé par une pensée orageuse, et qui est poussé instinctivement à rechercher celui dont

l'image le préoccupe, Marcel se dirigea vers la galerie.

Au moment où il tournait un groupe qui lui barrait le passage, on le heurta violemment et pour ainsi dire de face.

C'était encore Castaignac, et cette fois le Gascon s'était jeté au-devant de lui. Marcel allait se récrier; il croyait deviner un parti pris. Mais l'efflanqué rageur le devança par cette apostrophe :

— Mordious ! monsieur, vous êtes un butor.

— L'épithète vous appartient, monsieur de Castaignac ! repartit aussitôt Marcel.

— Je vous la renverrai avec mon épée.

— Ah ! c'est une querelle, fit observer l'officier qui s'était mis au fait des habitudes des gentilshommes de la cour.

— Auriez-vous peur de vous mesurer avec ma bonne colichemarde ?

— Je n'ai jamais eu peur que d'offenser Dieu ou un ami.

— Vous semblez pourtant reculer devant une rencontre.

— C'est que je n'aime point les duels.

— Allons ! vous tremblez...

— J'ai fait mes preuves à la guerre.

— Ouais ! on s'y bat, parce qu'il faut se défendre et qu'on ne peut faire autrement. Mais le cœur n'y fait pas moins la cane.

— Vous parlez de vous, monsieur.

— Sangdious ! voilà une insulte. Vous m'en rendrez raison.

— Allons ! vous le cherchiez... Le lieu et l'heure, monsieur ?

— Demain, après le lever, aux Carmes-Déchaux.

— J'y serai.

Marcel se précipita vers la galerie et s'arrêta à la porte. Le roi y marchait à grands pas; l'Espagnol ne le suivait qu'avec peine.

— Eh bien, monsieur l'admirante, que dites-vous de notre Louvre ? demanda le roi sans s'arrêter.

— L'Escurial est tout autre chose.

— Je le crois ; mais y a-t-il un Paris au bout, comme à mes galeries ?... Et Fontainebleau, que je vous montrai avant-hier, que vous en semble ?

— Vous y avez logé Dieu bien à l'étroit, Sire !

— Il y a deux chapelles.

— Si petites, que c'est une dérision.

— « Vous, messieurs les Espagnols, ne savez donner à Dieu que des temples matériels ; nous autres, Français, nous ne le logeons pas seulement dans les pierres, nous le logeons dans nos cœurs. Mais quand il serait logé dans les vôtres, qui sont ceux des catholiques les plus zélés, j'ai peur qu'il ne soit dans des pierres. »

L'Espagnol était hors d'haleine et n'en pouvait plus ; il dut s'arrêter.

— Vous voyez, monsieur, comme je me porte bien, dit le Béarnais avec son fin sourire.

Le coup de cloche, qui marquait alors à Paris l'heure de se retirer et de couvrir le feu, se mit à tinter en ce moment à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Marcel tressaillit. Il entendit le roi s'excuser auprès de l'admirante d'avoir à prendre congé de lui, ajoutant qu'il avait à travailler dans son cabinet.

Notre jeune officier quitta son poste d'observation et gagna la cour, tandis que le page Palamort portait devant le roi le flambeau à pied.

Les yeux fixés sur le petit escalier, par où il savait que Henri passait ordinairement quand il voulait sortir incognito du Louvre, il attendit en silence, mais plein d'anxiété.

La musique du ballet arrivait à son oreille sans la charmer, et semblait une moquerie à son tourment jaloux. C'était pourtant le *grand ballet de Circé et ses Nymphes,* avec les paroles de Ronsard et de Baillif et les airs de Beaulieu et

Salmon, qu'avait ressuscité madame Catherine ; et Sully y exécutait des pas que, de souvenir, la sœur du roi, toute boiteuse qu'elle fût, lui avait enseignés, aidée en cela par La Roche, valet de chambre de Henri IV.

Ce ballet avait été donné, pour la première fois, en 1581, par Catherine de Médicis, à l'occasion des noces du duc de Joyeuse, qui coûtèrent 3,600,000 livres.

Cependant le roi tardait. Il se déshabillait sans doute, ses habits de gala lui étant toujours une gêne. Il préférait son pourpoint usé et ses chausses couleur feuille morte.

Marcel se tenait dans l'obscurité contre la muraille, guettant toujours.

Un chuchotement au-dessus de sa tête le rendit attentif. On parlait du roi à une fenêtre, et l'une des voix était celle de Périnet l'astrologue.

— Maudisson ! disait-il, nous n'avons pu arriver à dire son horoscope à madame Gabrielle, selon les instructions de monsieur Bastien. Ce robin de Harlay, grand diseur de mercuriales s'il en fût, est venu nous clore la bouche. C'était pourtant l'essentiel.

— Nous ressaisirons l'occasion, moussi Périnet. Suivant les plans conçus à Florence et que je suis venu communiquer au signor Zamet, il faut inspirer à madame la duchesse de Beaufort pleine confiance en l'avenir, afin que tout soupçon soit détourné de la famille des Médicis, lorsque...

— Seigneur Risaccazza, n'oubliez point, je vous prie, votre serviteur.

— C'est juste : mon maître, le grand-duc, est aussi généreux que riche. Voici...

Marcel entendit le bruit métallique d'une bourse pleine tomber dans une main.

— Mais, reprit le Florentin, pourquoi avez-vous voulu, signor Périnet, que, outre la prophétie de maintes années de vie, prétendue prophétie que nous avons basée sur des chiffres très-savamment combinés, nous garantissions encore

spécialement au roi une existence tranquille jusqu'à l'an prochain ?

— C'est mon secret, seigneur.

— Chacun a les siens.

— N'avez-vous point remarqué qu'il est allé au-devant de mon désir, et qu'il s'est hâté de demander si rien ne le menaçait prochainement ?

— J'en ai été étonné, signor.

— Vous voyez donc...

— Serait-il menacé, par hasard? Ah ! ceci n'irait point à mon maître, qui entend, par un mariage dont j'ai fait les premières ouvertures à moussi de Rosny, s'allier à la maison de France.

— Ah ?.... Mais ne craignez rien. Déjà il a échappé, en 1593, à l'attentat des deux ligueurs, préparé par le curé de Saint-Jacques ; à celui de Pierre Barrière, poussé par le père Varade, le recteur des jésuites ; enfin à celui de Jean Chastel, endoctriné par le père Guignard... Il se sauvera, je crois, aussi bien des mains des autres.

— De quels autres ?

— Manière de parler, seigneur. Du reste, mes travaux astrologiques...

— Y avez-vous foi ?

— Mais oui... par moments. Mes travaux m'ont indiqué encore plusieurs tentatives à venir. Aussi...

— Moi, signor, malgré ma gravité habituelle comme illustre mathématicien, j'avais peine à ne point sourire pendant mes calculs divinatoires. Comme les augures, nous devrions ne pouvoir nous regarder sans rire... Mais achevez votre pensée, je vous prie, maître Périnet.

— Je voulais dire que, le roi étant souvent menacé de mort, je dois bien, afin de conserver son prestige à la science, lui prédire des jours périlleux, et en plaçant son trépas en l'année 1610, j'ai reculé suffisamment, je pense, la date fatale.

— Mais un *quatorze?*

— D'ici là nous avons le temps de nous livrer à de nouveaux travaux, plus complets, plus décisifs. Et puis...

— Et puis, cher signor?

— Le roi ou moi, nous serons peut-être morts.

— *De profundis*. Pourvu que le mariage ait le loisir de se faire, et que la signora Marie ait le temps de mettre un prince au monde, les intérêts de l'illustre maison des Médicis seront sauvés... Mais permettez que je me retire, signor.

— Vous rentrez chez vous?

— Chez moussi Zamet, où je loge.

— Je vous accompagne jusqu'à la hauteur du pont Notre-Dame; j'ai affaire dans la deuxième maison à droite sur ce pont.

— Tiens! j'y ai porté une lettre de monsignor Claudio Acquaviva...

— Le général des jésuites!

— Qui était à la cour de mon maître, le Grand-Duc.

— Il n'est point de l'opinion du père Mariana, cet illustre général. N'est-ce point lui qui vient de défendre aux jésuites toute discussion sur la question du régicide? Mais si l'on ne disserte plus sur ce chapitre, on agit. Le bras remplace la plume.

— Les *Constitutions* du père Lainez, successeur d'Ignace de Loyola, sont vraiment admirables. Quelle hiérarchie! quelle discipline !

— Et quel est le nom du père auquel vous avez porté une lettre, seigneur Risaccazza?

— Le *padre* Daubigny.

— Hé! c'est chez lui que je me rends. J'espère l'y trouver, sinon j'y retournerai demain matin.

— Partons, signor. Il se fait tard.

Marcel aperçut bientôt les deux compères en menterie qui gagnaient le guichet.

A peine eurent-ils disparu, que Marcel vit le roi descendre le petit degré. Ce dernier avait changé de costume et mis ses chausses couleur feuille morte *à jambes de chien.* Un petit feutre gris lui couvrait la tête, et il s'enveloppait soigneusement dans son manteau, pour n'être point reconnu par les gardes.

Mais notre officier avait distingué ses traits à la lueur d'une lampe dans l'escalier. Dailleurs, du Lude et Castaignac l'accompagnaient. Ils allèrent aux écuries et montèrent à cheval.

C'était donc vrai! Henri se rendait à l'abbaye. .

Marcel allait le suivre, déjà il approchait du guichet pour le franchir, lorsqu'une exclamation de dépit lui échappa.

— A la male heure ! se dit-il, je suis de garde à dix heures en bas les grands degrés.

Il résolut d'aller trouver le capitaine, M. de Praslin, de prétexter une affaire d'urgence, et de se faire remplacer par un camarade.

Mais il ne le rencontra point. C'est qu'il le cherchait partout, excepté où il l'eût fallu. Le Béarnais, toujours fin et pour dérouter les indiscrets, avait donné ordre à Praslin de demeurer devant son cabinet, comme si le roi y était. Marcel, qui savait le roi parti, ne pouvait s'en douter.

Ce ne fut qu'à dix heures sonnant, que le capitaine parut pour relever les gardes.

Marcel eut quelque peine à avoir sa permission, mais enfin il l'obtint.

Il vola, plutôt qu'il ne courut, vers la porte Montmartre. Son uniforme la lui fit ouvrir.

Il était tout en nage, quand il atteignit la butte. Il la gravit, le cœur gros de tourments jaloux, l'esprit secoué par d'amères et violentes pensées, la bouche pleine de cruels reproches... Il avait la fièvre d'un homme qui a couru et celle d'un homme qu'on torture.

Déjà il apercevait de loin, au-dessus de sa tête, la masse

sombre des bâtiments du monastère, et dans cette masse, au delà des murailles du clos, une lumière, une fenêtre éclairée.

C'était sans doute là!... Il frémit de rage.

— Marcel ! s'écria soudain une voix à ses côtés.

C'était Gros-Michel qui accourait à sa droite ; Gros-Michel, agité, essoufflé, couvert de sueur comme lui !

— Le roi!... où est le roi? demanda haletant l'ancien pâtre de Pailhat.

— Au monastère... chez l'abbesse, répondit d'une voix sifflante et saccadée Marcel, qui contenait à peine sa fureur.

— Au monastère?... Mais ils vont l'assassiner !

— L'assassiner!... Hé! que m'importe, puisqu'il est avec *elle!*... Avec elle, comprends-tu? Avec elle, dans sa cellule...

— De quel ton dites-vous cela? Qu'avez-vous, Marcel?

— Ce que j'ai?... La rage au cœur, le dégoût de la vie, la soif de la vengeance, le désir de tuer...

— Tuer qui?

— Elle et le roi.

— Mais il périra, si nous n'allons à son aide.

— Tant mieux, cette main l'achèvera.

— Ce sont des paroles sacriléges..... Vous avez le délire!

Ils bondissaient tous deux, pantelants, escaladant les blocs gypseux, se déchirant aux brousailles, faisant rouler les pierres sous leurs pas.

— Qui donc me devance pour faire justice de ce Sardanapale hypocrite? demanda Marcel d'un ton farouche.

— Des ligueurs, des moines, armés de dagues et d'épées... Ah! l'horrible chose que j'ai vue, les épouvantables discours qui ont frappé mon oreille!... Le Seigneur a dû se voiler la face.

— Qu'as-tu vu? Qu'as-tu entendu?

— Le sabbat se faisait dans la chapelle souterraine des Martyrs.

— Tu y as pénétré ?

— Hier, j'avais remarqué des gens suspects qui sortaient de l'Oratoire, et ce soir je m'y suis glissé par le toit, qui avait une ouverture.

— Après ?

— J'entendis des voix sortant de dessous terre. C'était derrière l'autel... Après avoir reconnu qu'un escalier menait dans le souterrain, je soufflai la lampe pour ne point être surpris. Je descendis cet escalier, et je m'arrêtai aux dernières marches.

— Que vis-tu ?

— On faisait conspiration, conjuration et sortiléges. Il y avait des moines parmi ces gens... tous armés.

— Tu risquais ta vie.

— Je voulais savoir. Sur l'autel du fond, on avait placé une figure de cire représentant le roi. Chacun y allait, et l'un après l'autre daguait la pauvre figure au cœur en disant, l'un : *Meurs, Néron bourbonien!* l'autre : *Crève, pourceau du Béarn?* un troisième : *A l'enfer! le Hérode hérétique,* et ainsi de suite... C'était une abomination !

Ces sortes de pratiques ou maléfices, désignés sous le nom d'*envoûtements* , furent en usage encore pendant plus d'un siècle, malgré les poursuites du Parlement et les châtiments affligés à ceux qui s'en rendaient coupables et qui, du reste, joignaient communément à ces prétendus sortiléges le métier d'escroc et d'empoisonneur. La magie avait de nombreux adeptes en ce temps.

Sous Louis XIII, la chambre de justice, siégeant à l'Arsenal, condamna Nicolas Gargan et un prêtre du nom de Bouchard, à être pendus pour *profanations, sacriléges et impiétés* à l'effet de faire périr par sortilége le cardinal de Richelieu.

— Ensuite? demanda Marcel.

Le malheureux jeune homme ressentait comme une amère volupté à ces révélations.

— Ensuite, un capucin revêtit une étole noire, saisit d'une main le crucifix, de l'autre un calice d'étain qu'il porta aux lèvres, puis le passa aux autres... Tandis que ceux-ci buvaient, le capucin, un livre ouvert devant lui, lisait à haute voix dans une langue inconnue, tout en décrivant en l'air, avec le crucifix, des signes étranges...

— Cabalistiques. Et que buvait-on?

— C'était du sang. Ils en avaient les lèvres rougies.....

Marcel ne put réprimer un frisson d'horreur, puis il s'arrêta, parut chanceler sur lui-même, et se passa la main sur le front.

— Vous pleurez, Marcel?

Le noble jeune homme versait effectivement un torrent de larmes. Une subite réaction venait de se faire en lui.

Le récit de cette horrible scène avait calmé son délire; et sa pensée, redevenue plus douce, s'apitoyait sur celui qui pouvait être la victime, non de ces envoûtements maléfiques auxquels il ne croyait point, mais de projets criminels.

— N'as-tu reconnu aucun de ces exécrables profanateurs et fauteurs de lèse-majesté? demanda-t-il.

— Ils étaient au fond de la crypte, et avaient leurs capes ou capuces sur la tête... Cependant il m'a semblé que la voix de l'un d'eux ne m'était point inconnue.

— Il faut éclaircir cet abominable mystère. Courons à la chapelle!

— Ils n'y sont plus.

— Tu les as vus sortir?

— Disparaître plutôt... Écoutez le reste en deux mots, et hâtons-nous de sauver le roi.

— Il est dont réellement en danger?

— Celui dont la voix m'a frappé brandit une épée.

« Frères ! dit-il, le Navarrais est à cette heure dans la cellule de l'abbesse... »

Marcel ne fut pas maître d'un soupir plein d'amertume. L'ancien pâtre poursuivit, en rapportant les paroles du conjuré :

— « Qu'il y passe de vie voluptueuse à trépas sanglant !... Les *menons* qui l'accompagnent ne pourront nous résister.

— « Combien sont-ils? demanda le capucin.

— « Deux. Je les guettais sur le chemin des Porcherons, à l'entrée des vignes.

— « Conduis-nous !

— « Je vous ai dit que derrière cet autel était l'entrée d'une galerie subterranée qui mène aux caveaux funéraires des abbesses.

— « On soulèvera une dalle du sépulcre.

— « Il n'en est besoin. Dans la chapelle de droite de l'église abbatiale, chapelle qui termine un des bas côtés, s'ouvre une porte basse. J'en ai la clef. Nous traverserons le Chœur-des-Dames, et par l'huis derrière le maître-autel, nous gagnerons le cloître et la cellule, où le Béarnais devise d'amour avec l'abbesse.

— « Marchons ! dirent les conjurés... Et ne nous amusons pas à faire le Béarnais prisonnier ! La tombe nous en débarrassera mieux que l'Espagne. »

— Et ils ont disparu ? demanda Marcel.

— Il sont en route par la voie ténébreuse, où, ajoutait celui qui les guidait, il y a des détours sinueux et de longs circuits, l'engeigneur de la galerie ayant profité des tréfonds, venelles et carrières d'où les Parisiens, depuis un temps immémorial, ont tiré le plâtre pour leurs maisons.

— En ce cas, nous serons arrivés avant eux... Voici l'enclos !

— Que le Seigneur le veuille ! J'ai, du reste, couru à perte d'haleine.

Gros-Michel avait la clef du guichet. Il l'ouvrit. A peine

répondit-il à la sœur portière, qui s'informait de l'étranger, son compagnon.

On s'engagea dans le cloître.

Gros-Michel, contre son habitude, marchait à pas précipités, et les enjambées du colosse en valaient deux de Marcel. Celui-ci volait à ses côtés.

Leurs pas résonnaient lugubrement sous les arcades, le long du préau quadrangulaire sur lequel s'ouvraient la salle capitulaire, le réfectoire, l'aumônerie, l'infirmerie, la bibliothèque et les parloirs.

Déjà tout était plongé dans le silence et les ténèbres. On ne voyait qu'une pâle lueur trembloter aux fenêtres à deux arcs de l'abside de l'église où brûlait la lampe sacrée.

Un escalier fut gravi avec la même vitesse. Un long couloir s'étendait au premier étage. Les petites portes des cellules se découpaient en brun sur les blanches murailles. Les rayons blafards de la lune pénétraient par les baies ogivales de la galerie.

Marcel n'hésita point. Il savait où était la cellule de Marie, qui par humilité n'avait pas voulu habiter le logement trop somptueux des abbesses, ses devancières.

Par humilité!... A cette pensée, un sourire amer plissa les lèvres du jeune homme. Mais ce fut prompt : il avait fait au roi le sacrifice de son amour jaloux.

— C'est ici, dit-il en s'arrêtant.

Son cœur battait avec violence. Il écouta un instant. Malgré sa résignation, l'âcre sentiment qui le rongeait le poussait à s'assurer de l'étendue de son malheur et de la félonie des deux êtres qu'il aimait le plus au monde, après sa mère.

Avec quelle âpre joie, qu'eût témoignée aux traîtres son regard ironique, ne se disposait-il pas à dire au roi : « Sire, je vous sauve, vous qui m'avez volé mon bien, » et à l'infidèle : « Baissez les yeux, vile hypocrite et foi mentie. »

Mais nul éclat de voix ne se fait entendre! Cependant un rayon de lumière filtre par le trou de la serrure.

Il frappe. On ouvre aussitôt.

C'est sa mère.

— Marcel ! mon fils! s'écrie avec joie la pauvre femme.

Elle le presse contre son cœur: ses yeux, quoique ternes, accusent un de ces retours à la raison qui lui viennent plus fréquemment, depuis qu'on l'entoure de si doux et charitables soins.

— Le roi? Où est le roi? demande le jeune officier.

— Avec l'abbesse, répond tranquillement Jeanne.

— Ah ! s'écrie Marcel avec un soupir du fond de sa poitrine frémissante. Devisant d'amour, n'est-ce pas?

Il eut un rire nerveux, tandis que sa main, sous la soubreveste, labourait le sein de ses ongles.

— Qu'as-tu, Marcel? Te voilà tout pâle !... Malade peut-être...

— Oh ! bien malade... Je souffre l'enfer.

— Dis-moi ce que tu as.

— J'aime Marie, vous le savez bien, et Marie est avec le roi.

— Oui. Veux-tu que je te mène auprès d'eux?

— Il le faut bien, pour le sauver, l'ingrat !

— Viens donc !

— Hâtons-nous, car le temps presse.

Jeanne prit, par le corridor et l'escalier, le même chemin qu'avaient suivi Marcel et le pâtre. Elle leur fit traverser la galerie et les mena dans le préau.

— Où donc sont-ils? demanda Marcel.

— A l'église.

— A l'église !... Et les deux seigneurs ?

— Avec eux.

Cette fois, ce fut un grand soupir d'allégement qu'exhala le jeune homme. Mais presque aussitôt il s'écria avec anxiété :

— Courons !... J'y songe : c'est dans l'église que doivent déboucher les meurtriers.

— Les meurtriers ? demanda Jeanne. Il y en a donc partout?... Le fer... le poison... toujours... jusque dans le cloître, parmi les nonnes... Ah ! les vilaines créatures !... Car j'ai vu, j'ai entendu...

— Michel, que dit ma mère ?

Le pâtre fit un geste de commisération.

Il attribuait à l'état mental de Jeanne ces paroles étranges et obscures, qui pourtant seront expliquées plus tard à nos lecteurs.

— Ah ! c'est vrai, murmura Marcel. Pauvre mère !... Mais où est la porte de l'église ?

Jeanne cherchait dans l'obscurité, l'abside faisant ombre sous la lune.

— Je n'entends aucun bruit, reprit l'officier des gardes. Si les assassins étaient arrivés, on entendrait le cliquetis des armes, car le roi et ses gentilshommes se défendraient.

— Si déjà ils avaient été attaqués et tués ! fit observer le pâtre.

— Tais-toi ! tu me fais frémir... La porte ! la porte, ma mère !

X

SAUVEZ LE ROI !

Comme l'avait dit Gros-Michel, en rapportant les paroles d'un des conjurés, la voie était longue et difficile par les galeries souterraines qui reliaient la crypte des martyrs avec les caveaux funéraires des abbesses de Montmartre.

Les meurtriers mirent du temps à gagner les substructions de l'église.

Ils portaient, pour la plupart, l'épée d'une main, la dague de l'autre. Hubert Brassier, qui marchait le premier comme guide, n'avait conservé que sa dague.

Après lui venaient le capucin Langlois et les deux jacobins Ridicoux et Argier, bien déterminés et flairant déjà avec délices le sang de l'hérétique.

En dernier seulement marchait Matteo Ruffio. Le Maltais s'était prudemment tenu à l'écart dans la crypte, au moment où ses fougueux complices s'étaient engagés dans la galerie secrète.

Renazé lui avait bien dit :

— Avancez donc, seigneur.

— Dieu m'en garde, révérendissisme ! avait répondu l'émissaire du duc de Savoie. A vous *l'onore !* Ze couvrirai la retraite.

Hubert Brassier, en tête, eût bien voulu peut-être se trouver à la place du Maltais. Quoique recouvert d'un cuculle qui cachait son costume ordinaire, et la tête sous sa cape, il n'avait pas moins quelque appréhension d'être reconnu par un familier de l'abbaye, et il jouait sa vie.

Néanmoins, il avançait dans les galeries souterraines, une torche à la main, avec assez de résolution. Il se trouvait trop engagé pour reculer.

C'était lui qui, connaissant cette communication, avait donné l'idée de l'entreprise. Il haïssait d'ailleurs cordialement le Béarnais, comme la plupart des anciens ligueurs, et chez lui, à cette haine politique et religieuse, venait se joindre encore une animosité personnelle au souvenir de l'affaire de Pailhat et du combat de Fontaine-Française, où sa proie lui avait échappé.

Après bien des détours par les descenderies, traverses ou allongements des vieilles plâtrières, dont l'exploitation

avait servi à établir la voie de communication, frère Gilles s'arrêta enfin.

— Nous voici à l'entrée des caveaux, dit-il.

— Pénétrons! s'écria le capucin.

— N'est-ce point un sacrilége, mon père?

Le moine ne fit que rire de cette question, et entra le premier dans l'enceinte sépulcrale où dormaient de leur dernier sommeil tant d'abbesses depuis Louis le Gros, parmi lesquelles une reine de France.

Les fanatiques conjurés foulèrent aux pieds mainte pierre tumulaire, riant même de la maladresse de ceux d'entre eux qui choppaient contre un obstacle, vénérable témoignage de la piété envers les morts. Ils étaient sans respect pour la sainteté de ce lieu funèbre.

— Voici la porte, dit enfin frère Gilles.

— Ouvrez!

— Écoutons d'abord.

L'officier abbatial avait collé son oreille contre le trou de la serrure.

— J'entends un bruit de voix, fit-il observer.

— Seraient-ce encore les nonnes? demanda le capucin.

— Quel contre-temps! s'écria Renazé.

— *Accidente!* fit le Maltais. Il faut nous en retourner.

— Que frère Gilles, dit le dominicain Argier, ouvre doucement l'huis, et voie qui est dans l'église à cette heure.

Hubert Brassier eût bien voulu se dispenser de pareille mission, mais il dut s'y résigner. La porte ouvrait sur la chapelle: il pensa avec raison que personne ne le verrait apparaître dans l'obscurité.

Tournant donc doucement la clef dans la serrure, il fit jouer le pène sans bruit, entrebâilla la porte avec non moins de précaution, et se glissa dans la chapelle.

Au bout de quelques minutes, il revint.

— Eh bien? demanda-t-on.

— Le roi !

— Dans l'église ?

— Dans le Chœur-des-Dames, devant le maître-autel.

— Seul ?

— Avec l'abbesse... Les deux gentilshommes se promènent dans la nef.

— Il est à nous.

— Pas encore, répliqua frère Gilles.

— Nous nous élançons, dit le capucin, nous l'entourons et le daguons sans miséricorde.

— Vous oubliez les deux seigneurs.

— Divisons-nous alors, opina frère Ridicoux. Nous sommes neuf : que trois se chargent du Béarnais, les six autres de ses menons. Le capucin, frère Argier et moi, nous courrons sus au roi. Vous autres, vous...

— Le Navarrais est un lion au combat, fit remarquer Hubert Brassier.

— En ce cas, que le Maltais se joigne à nous.

— Hé ! je ne demanderais pas mieux, mais je ne possède que mon *stiletto*.

— Justement. Si l'abbesse crie, vous en ferez votre affaire, seigneur Ruffio.

Le Maltais n'avait rien à répliquer, mais il se gratta la tête. Il eût préféré jouer un rôle plus passif pendant le combat, car le combat lui paraissait inévitable.

— Quant à vous autres, reprit le petit dominicain, vous vous glisserez le long des piliers vers les deux gentilshommes dans la nef.

— La chapelle est dans les ténèbres, fit observer frère Gilles. Entrons-y sans bruit, puis nous saisirons le moment favorable.

On pénétra en silence dans la chapelle.

— Les deux seigneurs se sont rapprochés du chœur, souffla Hubert. Attendons qu'ils s'en éloignent de nouveau, car

s'ils recevaient le choc en ce lieu, ils nous barreraient un instant le passage devant le Béarnais...

— Nous les culbuterons.

— Pas assez promptement pour que le roi ne puisse s'enfuir par la porte du cloître, derrière le maître-autel.

— C'est vrai.

— Patience donc!

Les conjurés attendirent, immobiles et silencieux.

Mais cela dura quelque temps, les deux gentilshommes étant occupés, en ce moment, à deviser sur deux singulières figures qu'ils avaient aperçues, à la clarté tremblotante de la lampe qui brûlait près du maître-autel.

Castaignac montrait à du Lude deux chapiteaux de colonnes, qui avaient attiré l'attention du Gascon.

L'un de ces chapiteaux représentait un homme monté à rebours sur un bouc et tenant la queue de l'animal dans la main.

A l'autre, on voyait un paysan du moyen âge, luttant contre un espèce de dragon.

Ces deux hiéroglyphes, fruit de l'imagination naïve de l'architecte roman, existent encore à l'église de Montmartre. Ils ont intrigué maint antiquaire.

Henri était assis devant l'autel avec madame Marie de Beauvilliers. Il était grave et conversait de choses sérieuses avec la jeune et belle abbesse.

Ce n'était plus le diable-à-quatre ni le vert galant. C'était l'homme d'Etat consultant l'Egérie chrétienne; le souverain s'occupant des intérêts de son règne, de son peuple, de l'Europe; le grand politique, débattant avec celle qui lui avait déjà donné de si sages conseils, la grande question du moment comme celle de l'avenir.

Les paroles qu'on prononçait là, *sous l'œil de Dieu*, comme avait dit Marie de Beauvilliers, étaient solennelles, mais dites à voix couverte, les deux gentilshommes ne devant point les entendre.

— Ainsi, madame, quant à la question du moment, demandait le roi, votre avis est que je poursuive le divorce ?

La trop galante Marguerite de Valois était enfermée au château d'Usson depuis nombre d'années.

C'était Henri III lui-même qui, scandalisé de la conduite de sa royale sœur, l'avait fait arrêter et mener au château, comme prisonnière d'Etat.

Le Béarnais, devenu roi de France, l'y avait laissée, mais en adoucissant de beaucoup sa captivité ; seulement il avait recommandé au capitaine Gargantua, gouverneur d'Usson pour la forme, de surveiller un peu sa frivole et volage épouse, et d'empêcher qu'elle ne se livrât trop ouvertement à ses désordres habituels.

Henri s'était souvenu de la fameuse nuit où le reître avait fait un si grand tapage, et dans sa belle humeur, qui lui permettait de considérer ses infortunes conjugales avec une certaine philosophie, il s'était dit que la présence du gros Allemand, fidèle à sa consigne, ferait dans tous les cas tenir Marguerite sur ses gardes, et l'obligerait à ne mener que discrètement ses intrigues amoureuses, au lieu de les afficher.

Marguerite était du reste libre de tenir une petite cour, qu'elle se composait de gentilshommes auvergnats et de beaux esprits, faisant avec eux sonnets et madrigaux.

— On vous a conseillé le divorce au nom de la raison d'Etat, avait répondu l'abbesse, et plus que personne, Sire, vous devez en apprécier la grave opportunité. Il faut, en effet, au trône de France, un héritier que vous puissiez initier à ces vastes projets que vous avez conçus.

— Et Gabrielle ?

— La duchesse de Beaufort est ma parente. C'est de plus une bonne et douce personne qui vous aime pour vous-même. Mais vous devez la sacrifier sans hésiter.

— Las ! pauvre cœur...

— Une alliance vous est nécessaire, grâce à laquelle vous puissiez exécuter votre grand dessein.

— C'est vrai : il faut des finances...

— Celle que vous propose monsieur de Rosny vous en procurera.

— La nièce du duc Ferdinand de Florence est une Médicis, de la maison de la reine Catherine, qui a fait bien du mal à la France, et à moi en particulier.

— Les caisses de son oncle vous sont indispensables, et une fois tranquille souverain de la France, arbitre de l'Europe, qu'avez-vous à craindre de l'instinct d'intrigue d'une Médicis ? De plus, elle vous apporte la promesse d'un pape futur de parti français.

— C'est une considération, dit finement le Béarnais.

— D'un pape qui, de la sorte, aura l'esprit de tolérance comme vous, et c'est cet esprit de tolérance et de liberté, vous l'avez dit vous-même, Sire, qui désormais doit être à la fois la maxime et le levier des gouvernements modernes.

— J'épouserai donc la princesse Marie.

Le tendre Béarnais ne put pourtant énoncer cette résolution sans pousser un soupir à l'adresse de la blonde Gabrielle.

— Sire, reprit l'abbesse en montrant du doigt une dalle devant elle, voyez-vous cette pierre tombale ?

— Je vois des lettres gothiques gravées dessus.

— Veuillez lire !

Le roi se baissa et, à la lueur de la lampe sacrée, n'eut pas de peine à déchiffrer l'inscription suivante :

« Icy fut enterrée la bonne Reyne Alix, épouze du roy Louys le Gros, fondatrice de ce monastère, où elle prit l'habit de saint Benoist, vécut et mourut en odeur de bénédiction. »

C'était l'épitaphe de la reine Adelaïde, qu'on nommait aussi Alix de Savoie.

— Sire ! que ses mânes vous fassent souvenir du roi Louis, son époux, dit l'abbesse.

— C'était un grand roi, qui maintint l'autorité royale contre les seigneurs révoltés, s'efforça de chasser les Anglais de Normandie, et battit l'empereur d'Allemagne.

— Il favorisa les premières *communes* et créa ainsi le *peuple,* contre la *féodalité.* Le premier, il arbora *l'oriflamme...* Sire ! vous déploierez, comme lui, un nouveau *labarum,* celui de...

— De la *République chrétienne.* Rosny a commencé la rédaction de nos plans, avec ce titre en tête. Nous en avons conféré avec mon fils Marcel...

Ce fut au tour à l'abbesse à sentir un soupir gonfler son sein, mais elle sut le comprimer.

— Il avait été convenu, Sire, représenta-t-elle, qu'il serait en tiers dans nos entretiens. Déjà vous deviez vous en faire accompagner la dernière fois.

— Il était alité d'un petit coup d'épée, comme vous savez.

— Mais il est guéri, et ce soir vous eussiez pu...

— C'est vrai, je suis en faute, je le confesse. Mais il faut mettre cet oubli sur le compte de cette soirée fatigante en l'honneur des Espagnols. Si je l'avais aperçu, je l'aurais amené.

— Ne l'oubliez point une autre fois, je vous prie.

— Je n'aurai garde, répliqua le Béarnais en se pinçant les lèvres pour céler un sourire, et nous...

Un coup violent venait de résonner à la porte de l'abside, derrière le maître-autel.

— Qu'est-ce que cela ? fit Henri en bondissant de son siége.

— Ouvrez, Sire ! cria une voix, si vous êtes encore en vie.

— C'est la voix de Marcel, dit l'abbesse en courant elle-même vers la porte. Que se passe-t-il donc ?

Marcel, Jeanne et le pâtre se précipitèrent dans le Chœur-des-Dames.

— Vous êtes en danger de mort! s'exclama Marcel. Fuyez, Sire!

Mais déjà retentissait dans l'église un cliquetis d'armes.

Aux paroles d'alarme du jeune officier, les conjurés s'étaient élancés de la chapelle, et les deux gentilshommes de la nef.

Les premiers, comprenant qu'on avait surpris leur dessein, avaient cru devoir brusquer l'attaque, et s'étaient spontanément, en grande partie du moins, rués vers le Chœur-des Dames, pour que le roi ne pût s'échapper.

Mais, aussi prompts qu'eux, du Lude et Castaignac avaient dégaîné et brûlé la distance.

On s'était rencontré sur les marches de l'abside.

— Sauvez le roi! cria Marcel à Marie.

— Ventre-saint-gris! fit le Béarnais en tirant son épée, je combattrai ces coupe-jarrets.

— Vous vous devez à l'avenir, Sire! Une maligne estocade est bientôt reçue... Madame, entraînez-le! Michel, emporte-le! il le faut.

Tout en parlant, Marcel avait saisi la lampe sacrée par l'anneau du culot, et en avait fait glisser la corde autour de la poulie à la voûte. Ayant descendu le luminaire jusqu'à la hauteur de sa bouche, il souffla dessus et l'éteignit.

L'abside se trouvait ainsi plongée dans l'obscurité.

Gros-Michel y alla consciencieusement. S'emparant du roi à bras-le-corps, malgré les protestations de celui-ci, l'hercule auvergnat l'emporta, accompagné de l'abbesse et de Jeanne.

Il le déposa dans le réfectoire qui donnait sur le préau, et l'y enferma avec les deux femmes.

Aux réclamations et aux paroles de colère du roi, qui ne voulait point laisser dans l'embarras ses officiers, le flegmatique Gros-Michel se contentait d'opposer son éternel :

— *Qué simple !*

Le roi en sûreté, l'ancien pâtre vola vers l'église, au secours des trois officiers.

Une voix gasconnante se faisait entendre par moments dans la demi-clarté répandue dans l'église par les rayons de la lune perçant les fenêtres en tiers-point.

— Ventre-saint-gris ! disait-elle, les pendards en veulent à ma personne... Ah ! pardious ! nous allons voir qui restera sur le carreau...

Mais cette voix n'était point celle de Castaignac, car celui-ci, de son côté, tout en bretaillant, donnait cours à sa langue.

— Ah ! sacripants... maudits tard-venus ! criait-il. Ma bonne colichemarde en vit bien d'autres, mordious ! A Coutras, elle fit mordre la poussière à un douzaine de royaux qui me pressaient...

— Capé dé dious ! reprenait l'autre voix, j'en découdrai au moins trois, et j'en offrirai les dépouilles à Gabrielle, ma mie, si ce n'étaient guenilles de truands... Par la Passion ! tiens, ribaud... Et d'un !

L'un des conjurés venait de tomber en hurlant.

Mais il y en avait quatre encore, dont tous les efforts étaient dirigés vers celui qu'ils croyaient être le roi, en entendant ses jurons et exclamations.

On comprend pourquoi Marcel contrefaisait le roi. Il voulait laisser au pâtre le temps de le mettre en sûreté.

Castaignac, qui n'avait affaire, lui, qu'à un seul ainsi que du Lude, redisait entre temps :

— Ah ! carcasses... olindeurs sans vergogne ! j'en ai déjà pourtant touché au moins une demi-douzaine. Mais je crois, cadédis ! qu'ils ont l'âme chevillée au corps. Sandious ! à Ivry, ma colichemarde tua la moitié d'une bance, et mit le reste en fuite, rien que parce qu'on la voyait brandie par ce bras menaçant... Ah ! vermine !.. Ah ! truandaille, fussiez-vous cent, je vous crèverai la panse.

De fait, notre Gascon n'avait en face de lui que le chétif frère Ridicoux; mais le petit dominicain avait un courage et une impétuosité dignes d'une meilleure cause. Il donnait à Castaignac du fil à retordre.

Où donc étaient deux des conspirateurs? Nos trois officiers en avaient six à dos, sur neuf, un premier étant tombé.

Le Maltais caressait bien son *stiletto*, dont il savait se servir fort proprement; mais il ne voulait point s'exposer et se tenait prudemment derrière un pilier, en murmurant des *santa Madonne!*

Quant au frère Gilles, il était allé chercher, dans le souterrain, la torche qu'on y avait laissée.

— Seigneur Ruffio! dit-il en la tendant au Maltais, prenez ce tortis de résine, et éclairez, tandis que je vais essayer de me glisser derrière le Navarrais, pour le frapper sûrement.

Ruffio ne demandait pas mieux: cela le dispensait de prendre part au combat.

— Traversons la nef, dit encore frère Gilles. Le Béarnais est de l'autre côté, si je ne me trompe. On entend sa voix à gauche du maître-autel.

Les deux hommes gagnèrent le bas côté opposé et, à la faveur des colonnes qui soutenaient les arcades en plein cintre et la voûte, s'avancèrent vers l'abside.

A la dernière travée, Hubert Brassier, qui avait tiré son épée, fit arrêter le Maltais, pour lui faire éclairer la scène du combat.

Au moment où il allait escalader le jubé, afin de tourner celui qu'il croyait être le roi, du Lude venait de rabattre un coup sur le frère Argier: mais, malgré sa blessure, le jacobin continua à ferrailler.

Marcel était serré de près par ses quatre adversaires, et rompait visiblement. Il y avait du sang à sa main droite, qui faiblissait.

Loin d'attaquer, il ne fournissait plus qu'avec peine à la

parade, sans pouvoir faire riposte. Le jubé empêchait, il est vrai, les assaillants de tourner le prétendu Béarnais.

Mais frère Gilles avait déjà un pied sur cette galerie.

La torche du Maltais illumina soudain le visage du jeune officier.

— Arrêtez! cria en frémissant Hubert Brassier, qui parut comme pétrifié en reconnaissant celui qu'il se disposait à frapper traîtreusement.

Les quatre conjurés suspendirent un instant les coups.

— Ce n'est pas le roi, reprit Hubert! le Navarrais a disparu.

— Tant pis, s'écria le capucin Langlois. Il m'a blessé: je veux son sang.

Et le sicaires de recommencer de plus belle.

Ce fut dans ce moment suprême que reparut le pâtre. Toute cette scène s'était passée plus rapidement que nous ne l'avons racontée.

Le premier mouvement de Gros-Michel fut de tirer son épée. Cette arme, comme on sait, ne lui allait guère. Il faisait mieux de son poing.

Mais que pouvait son poing en cette occurrence? Les épées des bandits étaient plus longues que son bras.

Il promena rapidement les yeux autour de lui.

— *Qué simple!* se dit-il.

Courant vers le dais de velours de l'abbesse, il y prit la crosse de cuivre.

Nous disons la crosse de cuivre, celle d'argent ayant été depuis quelques années engagée pour les besoins du monastère, dont les revenus s'étaient piteusement amoindris pendant les guerres.

La brandissant de ses bras d'athlète, il s'en servit comme d'une massue contre les assaillants.

Du premier coup il assomma le capucin, qui alla rouler sur les degrés.

Les trois autres, se sentant menacés par ce casse-tête

de nouvelle espèce, auquel ils n'avaient à opposer que la lame d'une épée ressemblant à un jouet en présence d'un engin pareil, jouèrent des jambes et se précipitèrent vers le souterrain par la chapelle, où déjà frère Gilles avait disparu.

Gros-Michel les poursuivit jusqu'à la porte du réduit, qu'ils fermèrent avec fracas.

Le Maltais, voyant la fuite d'une partie de ses complices, s'était hâté d'éteindre la torche, en marchant dessus, et de courir également vers la chapelle.

Une cloche sonnait dans le cloître à toute volée. C'était celle du réfectoire, mise en branle par Jeanne, pour appeler les gens du couvent.

— *Accidente !* murmurait Ruffio. Tout le *convento* va être sur pied. Gagnons les souterrains !

Mais, dans la chapelle, il rencontra Gros-Michel avec sa crosse.

— *Ohi me !* hurla le Maltais, en esquivant un coup de la redoutable massole.

Il se sauva dans la nef.

— Par où sortir, *santa Madonne ?* geignait-il en courant deça delà, mais en ayant soin de se tenir dans l'ombre. *O. povero... povero Matteo !*

Les deux conjurés qui restaient, c'est-à-dire les adversaires de du Lude et de Castaignac, étaient blessés, mais opiniâtres dans la défense à laquelle ils étaient réduits maintenant.

Ils reculaient lentement vers la chapelle, pressés par les deux gentilshommes, auxquels s'était joint Marcel, malgré la blessure qu'il avait reçue à la main. Seulement, notre officier se servait de son bras gauche, et ses coups étaient incertains.

De même que le Maltais, Ridicoux et Argier rencontrèrent dans la chapelle la crosse du pâtre auvergnat.

Se servant cette fois de son arme comme d'un croc, il la

passa sous le menton du plus grand des dominicains, qu lui tournait le dos, et renversa le moine.

— *Qué simple !* fit-il alors, et, abandonnant l'ornement abbatial, il asséna sur la tête du petit Ridicoux un de ces maîtres coups de poing dont il était coutumier, sans en être prodigue.

Les trois officiers mirent la pointe de leur épée sur la gorge des deux jacobins, qui avaient lâché leur arme, et leur ordonnèrent de se rendre.

— On leur fera procès en Parlement, dit Marcel, et ils nommeront leurs complices actifs et passifs.

Gros-Michel avait déjà coupé les deux cordons d'un gonfalon; il leur lia les mains.

Les officiers, sergents et domestiques de l'abbaye, accouraient par la porte du cloître, sur l'avis que l'abbesse venait de leur crier du réfectoire.

Un des sicaires, l'Espagnol Ledesma, était mort du coup d'épée de Marcel, et le capucin de Toul, frappé par le pâtre, avait perdu connaissance.

On tenait ainsi trois conjurés vivants : les deux dominicains Argier et Ridicoux, ainsi que le capucin Langlois.

— Allez à la chapelle des Martyrs ! cria Marcel aux gens du couvent. Mettez la main sur le reste.

— Il y en a un autre dans l'église, fit observer Gros-Michel. Je n'ai pu l'assommer : il m'a échappé.

Avec les flambeaux apportés par les sergents et domestiques, on visita toute l'église, on fouilla les confessionaux, les fonts baptismaux, la chaire, la tribune de l'orgue, élevée sur quatre colonnes toscanes. On ne retrouva aucune trace du Maltais.

Cette recherche inopportune avait demandé du temps. Quand on se fut décidé à courir vers l'Oratoire, situé à mi-côté, et qu'on y arriva enfin, les conjurés avaient déjà déguerpi. On s'en aperçut au portail à l'huis béant, et aux épées qu'on trouva éparses sur le sol de la crypte.

— Mon fils, dit le roi en apercevant Marcel, qui était venu délivrer les trois captifs du réfectoire, tu m'as fait jouer un mauvais tour par ton gros Auvergnat; mais je te pardonne volontiers, comme à lui, puisque vous voilà tous sains et saufs... Je te dois la vie une seconde fois, et te fais chevalier de mon ordre du Saint-Esprit.

— Mais il est blessé ! s'écria l'abbesse.

— Blessé ! mon fils? s'exclama Jeanne, en entendant cette observation.

— Oh ! ce n'est rien : une petite entaille au poignet, répondit le jeune homme.

C'était peu de chose, en effet. Marcel en fut quitte pour porter son bras en écharpe pendant quelques jours. Henri lui permit de demeurer à Montmartre, au manoir du sire de Clignancourt.

Avant de se retirer avec le roi, Castaignac prit Marcel à part.

— Ah ! je sais ce que vous voulez, dit le jeune homme au Gascon. Rassurez-vous, monsieur; sitôt que je pourrai me servir de ma main, je suis à vous.

— Hé ! non, répondit vivement Castaignac. Après votre conduite de ce soir envers le roi, monsieur du Lude et moi, je me déshonorerais si je me battais avec vous. Vous nous avez sauvé la vie, mordious !

Et le cadet embrassa le jeune officier.

— Convenez, en tout cas, mon cher, reprit ce dernier, que ce n'est point moi qui vous ai cherché querelle.

— C'est vrai, je suis un malotru, un bélître, ou plutôt un sans-cœur... Un si brave garçon !... Mais je jure que, désormais, jamais femme...

— Ah ! il y a une femme sous jeu ?

— Une damnée péronnelle... Mais elle avait un si joli sourire, et une taille... une taille !

— Et c'est elle qui...

— Vous l'aviez outragée, m'a-t-elle dit.

— Mademoiselle d'Entragues !

— En effet, elle était avec Marie Touchet... Ainsi vous m'excusez, vous ne m'en voulez plus, mon cher M. de Fontaine ?

— Ne nous sommes-nous pas embrassés ?

— Désormais, milladious ! entre nous c'est à la vie, à la mort, foi de Gascon... et sur ma vraie foi !

Marcel, après avoir pris congé du roi, se disait en lui-même:

— Allons ! elle ne perd pas son temps, mademoiselle Henriette. Elle est vindicative, et je n'ai qu'à me garder.

Il embrassa sa mère et quitta l'abbaye avec d'autant plus de calme, pour gagner le manoir avec Gros-Michel, que Marie de Beauvilliers venait de lui expliquer en peu de mots pourquoi le roi ne l'avait pas emmené avec lui dans son excursion nocturne.

L'étrange chose que le cœur humain ! Avec le calme était rentrée dans celui de Marcel l'image de la jeune Alice. Toute cause de jalousie ayant diparu, Marie cédait déjà la place.

Ce fut à Alice que notre jeune homme rêvait en pénétrant dans le château de monsieur de Clignancourt.

Il se le reprocha un instant. Mais n'était-il point naturel qu'il songeât à la nièce de son bienfaiteur, à la pauvre orpheline que celui-ci voulait déshériter pour le combler de richesses, lui, Marcel ? N'était-il point de son devoir d'empêcher une pareille injustice?

En épousant Alice, il pouvait, malgré les rancunes de M. Ligier, assurer à la fille de la comtesse de Fuentès l'héritage des Clignancourt.

Il sentait bien, Marcel, qu'il entrait en transaction avec sa conscience. Mais, en définitive, Marie pouvait-elle le blâmer ? Cependant...

En se couchant, il prit une résolution.

Il essayerait encore une fois de parler à son bienfaiteur de l'enfant de sa sœur Claire. Si Clignancourt persistait dans sa détermination, il irait demander conseil à Marie

elle-même : il la laisserait juge de ce qu'il devait faire.

Mais si M. Ligier venait à résipiscence et cessait de faire supporter à une enfant innocente les conséquences des fautes de sa mère?

Marcel sentit son cœur se serrer à cette pensée. Il n'avait dès lors plus de prétexte à épouser Alice. Il l'aimait donc réellement?

Il fut longtemps à s'endormir. Son esprit était d'autant plus agité et son cœur tourmenté, qu'il se souvenait de l'étrange caractère du chevalier du Bosc. Celui-ci, la dernière fois encore qu'il l'avait vu, avait semblé prendre à tâche d'écarter de leur entretien tout ce qui aurait pu le ramener sur la jeune fille.

Il lui semblait que M. du Bosc était comme jaloux de son trésor.

En supposant donc que tout allât pour le mieux quant à son nouvelamour, c'est-à-dire que l'inflexibilité de Clignancourt le portât à demander avis à Marie, et que cet avis fût favorable à son dessein, il y avait encore le vieux chevalier, qui paraissait ne point vouloir se séparer de la jeune fille.

Devant les obstacles, l'amour ne fait que croître.

Marcel finit par sommeiller, avec le nom d'Alice sur les lèvres...

Le roi avait regagné le Louvre. Le capitaine des gardes était à son poste devant le cabinet.

— M. de Praslin ! lui cria Henri.

— Sire ! j'attends vos ordres.

— Allez dire à M. de Sillery qu'il parte au petit jour.

— Son cheval et ceux de sa suite sont prêts.

— Les ordres sont donnés jusqu'à la frontière, et de traite en traite il trouvera des relais tout prêts chez mes maîtres de poste.

A la pointe du jour, M. Bruslart de Sillery galopait avec sa suite vers Rome, pour y obtenir la déclaration de nullité du mariage de Henri IV avec Marguerite de Valois.

Comme il venait de déboucher de la rue de la Planche-Mibray sur le pont Notre-Dame, alors bordé de soixante-dix maisons, bien que cent ans auparavant de pareilles constructions eussent fait écrouler l'ancien pont, son cheval faillit renverser un homme au pourpoint de drap noir, aux cheveux roux et à l'œil en dessous, qui se disposait à pénétrer dans une de ces maisons.

— Hé, morbleu ! l'homme rouge, s'écria Sillery, ne voyez-vous donc pas clair? Il fait jour pourtant.

Le piéton lança au cavalier un regard farouche, et frappa à la porte de la maison.

Tandis que la chevauchée se dirigeait vers la porte Saint-Jacques, le rousseau au pourpoint noir attendait qu'on vînt lui ouvrir, tout en marmottant :

— L'*homme rouge !*... Toujours l'homme rouge !... On dirait que tout Paris me connaît déjà... Chacun me regarde. Ah ! je devrais être parti... Au lieu de cela, je suis resté... Il l'a voulu, le père... Et puis, cette abbaye là-haut me fascine et m'attire...

Comme une vieille femme lui ouvrait, un autre individu, vif, alerte, gesticulateur, vint en bondissant pour ainsi dire se jeter dans l'allée.

— *Che gusto!* s'écria-t-il, quel bonheur ! me voilà enfin arrivé. *Ohi me !* ze l'ai ézappé belle.

— Monsieur Ruffio ! s'exclama la vieille.

— Hé ! oui, c'est bien moi... Ah ! quelle nuit ! Z'en ai le corps rompu, brisé, en marmelade !

— Bon Dieu ! d'où sortez-vous donc? Vous êtes tout blanc de poussière, et vos chausses sont fendues.

— Ze vous conterai cela, signora Brigitta. Où est le *padre?*

— Avec un monsieur de la cour, qui était déjà venu hier soir. Frère Gilles, qui vient d'arriver, attend là-haut que le père soit libre.

— Ah ! frate Gilles a pu s'ézapper à temps ; mais moi, *povero di me !*

L'homme aux cheveux roux tournait les yeux d'un air soupçonneux.

— Le père Daubigny n'est donc point seul ? demanda-t-il enfin d'un ton inquiet.

— Chut! fit la vieille, ne prononcez pas son nom, monsieur Ravaillac... Venez, montez, messieurs !

On gravit l'escalier, et l'on pénétra dans une petite pièce servant d'antichambre. Ravaillac s'assit dans un coin, sans mot dire, et le Maltais, ayant aperçu Hubert Brassier, se livra à toute la volubilité ordinaire de son langage et à ses démonstrations habituelles, pour raconter ce qui lui était arrivé.

Echappé à l'étrange massue du géant qu'il avait rencontré dans la chapelle, Matteo avait couru éperdu par la nef, invoquant la Madone et tous les saints.

Il avait songé à se cacher dans un confessionnal, à gagner la galerie qui régnait le long des baies, aux combles des bas côtés, à grimper même au haut d'une colonne, à se plonger dans la cuve des fonts baptismaux. Il se décida enfin à escalader la tribune de l'orgue, et alla se blottir dans la soufflerie, qui était fort délabrée.

Il passa la nuit dans des transes mortelles et en éprouvant la gêne qu'on peut imaginer. Il espérait, au premier office public, profiter de l'arrivée des fidèles du dehors, pour sortir de sa cachette et s'esquiver.

Au point du jour, les bénédictines vinrent chanter *Laudes*.

Les deux familiers de l'abbaye qui remplissaient les fonctions d'organiste et de souffleur montèrent à l'orgue. En gravissant les marches, leurs oreilles furent frappées de quelques notes gémissant vaguement par les tuyaux.

— Tiens, se mit à dire l'organiste, voilà l'orgue qui chante.

— Et le soufflet qui remue!

— C'est singulier.

— Je n'ose approcher.

— Peureux!

— On dit que le diable joue quelquefois des ces tours.

— En lieu consacré ? Vous êtes fou... Allons, faites mouvoir la mécanique : je vais m'asseoir au buffet.

— Je tremble vraiment.

— On n'entend pourtant plus rien, et la soufflerie est immobile. Allons! commencez...

Mais le souffleur eut beau, de ses jambes, appuyer sur les leviers, ceux-ci ne cédaient qu'un peu, et les doigts de l'organiste sur le clavier n'arrachaient aux jeux d'anche que des notes rompues ou criardes: la trompette joua en sifflet, et le hautbois fit entendre un *couac* de canard.

— Le diable est dans l'orgue! cria le souffleur en dégringolant l'escalier de la tribune, les cheveux dressés sur la tête. L'organiste l'imita.

Quelques vieilles femmes qui garnissaient le bas de l'église se signèrent, surtout en voyant bondir derrière les deux familiers du couvent une figure échevelée, habillée de noir, qui se livrait à de grands gestes d'araignée et faisait entendre des exclamations en langue inconnue.

Mais pendant qu'elles se précipitaient vers le chœur, en poussant de grands cris, le prétendu diable gagnait la porte et se sauvait à toutes jambes.

— Et, *per Cristo!* me voilà, *frate* Gilles... Mais si l'on m'avait suivi!

— Vous êtes un peu poltron, seigneur Ruffio!

— Ze ne crains pourtant pas la mort, ni les tortures...

— Quand c'est vous qui donnez l'une ou appliquez les autres. Aussi suis-je certain que le père profès sera bien aise d'apprendre que vous avez échappé. Il n'était inquiet qu'à cause de vous.

— Il serait possible ? Le cer *padre*, il s'est préoccnpé du *povero* Matteo Ruffio ?

— Dans l'intérêt de nous tous. Mais silence... le voici !

Un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, au nez aquilin, aux gros sourcils, aux traits bien accentués, au regard aigu et ferme, venait d'apparaître sur le seuil d'une porte latérale, par laquelle sortait également notre connaissance de la veille, l'astrologue Périnet.

— Ainsi, mon père, disait ce dernier, vous me promettez...

— La même somme si vous parvenez, par vos prophéties, à détruire dans l'esprit du roi les préventions qu'il a contre notre Compagnie... De plus, indulgence plénière !

Une petite moue que dessinèrent les lèvres de l'astrologue montra qu'il faisait bien moins de cas des récompenses célestes que des autres. Il salua plusieurs fois, prononçant des *Dieu gard'* et des remercîments sans nombre, et sortit à reculons.

— Ah ! voici Matteo ! dit avec joie le père Daubigny ; car c'était le jésuite profès en personne, bien que son costume en ce moment fût celui d'un bourgeois de Paris.

— Pour vous servir, révérendissime padre ! répondit le Maltais en s'inclinant profondément, mais avec ses éternels gestes pantomimiques.

Ravaillac s'était levé dans son coin.

— Demeurez, François ! commanda le jésuite à l'homme rouge, avec un ton d'autorité. Et vous aussi, Matteo ! J'ai des ordres à vous donner.

Puis, se tournant vers Hubert Brassier, il lui dit, les sourcils froncés :

— Entrez, frère Gilles !

La chambre où le jésuite venait d'introduire l'ancien arquebusier ligueur était d'un aspect triste, peu meublée,

et ne recevait de jour que par une petite fenêtre à coulisse, donnant sur la Seine.

Un méchant lit de bois, trois chaises de paille, un prie-Dieu avec un crucifix: c'était tout ce qui ornait cette pièce. Sur une des chaises étaient jetés un feutre noir et un manteau; sur l'autre, il y avait une bougette de cuir, ou petit sac de voyage, tout bouclé.

— Eh bien? demanda sèchement le père profès.

— D'après vos ordres, je suis remonté à Montmartre.

— Où les a-t-on enfermés?

— Hélas! pas au For-aux-Dames, d'où j'aurais pu les faire échapper.

Le jésuite frappa du pied sur le plancher.

— Je devais m'y attendre, dit-il.

— Dans la nuit même, monsieur du Lude est revenu à l'abbaye avec vingt sergents du Châtelet, tant à pied qu'à cheval. Un auditeur les accompagnait. Le père Langlois et les frères Argier et Ridicoux ont été emmenés avant le jour...

— Au Châtelet, où l'on va informer d'abord, murmura Daubigny, en marchant à grands pas dans la pièce. Puis le Parlement se saisira de l'affaire, et la chambre de la Tournelle fera le reste... A la tombée de la nuit je quitterai Paris.

— Mon père, ils seront fermes et ne dénonceront personne.

— J'aime à le croire; mais le plus prudent est de se mettre en sûreté. L'eau et les brodequins, questions qu'on leur appliquera perfidement *sans réserve*, peut les faire parler, dans la persuasion où ils seront qu'en nommant leurs complices ils se sauveront...

— Vous croyez, mon père? En ce cas, la fuite...

Daubigny s'arrêta brusquement devant Hubert Brassier, et le regarda en face, de son œil perçant;

— Il y a eu trahison ! s'écria-t-il.

— Impossible.

— Serait-ce toi ?

— Moi, grand Dieu !

— N'invoque point le nom du Seigneur ! Ton châtiment dans l'autre vie n'en serait que plus terrible.

— Moi, dont toute l'existence fut consacrée au triomphe de la religion !... Ah ! mon père !

— Je ne t'avais placé à ce monastère que pour nous y faciliter l'entreprise de cette nuit, dont je prévoyais la possibilité depuis le jour où Marie de Beauvilliers avait été nommée abbesse.

— Ne me suis-je point mis en quatre pour préparer l'affaire, et chaque soir ne guettais-je point l'arrivée du Béarnais ? Je vous ai averti, mon père, de chacune de ses visites.

— On a trahi pourtant...

— Ce n'est pas moi, je vous le jure.

— J'ai consenti, sur ta prière, à t'admettre dans notre Compagnie, non pas comme simple affidé, mais comme *collaborateur* laïque. A ce titre, sans avoir eu besoin de faire des vœux éventuels, tu jouis de certaines prérogatives dans notre hiérarchie absolument militaire établie par le bienheureux Laynez, hiérarchie nécessaire dans un Ordre qui doit être véritablement la *milice de la foi catholique.*

— Ne m'en suis-je donc pas montré digne?

— En apparence, tu as effectivement fait preuve de cette obéissance aveugle et passive qui est la loi de la Société ; mais enfin... il y a eu trahison, et elle ne peut venir que de toi !

— Je vous ai conté hier soir, en accourant auprès de vous immédiatement après le dénoûment imprévu de l'affaire, comment les choses s'étaient passées.

— C'est vrai : tu as voulu témoigner de la franchise et du zèle...

— Ah ! ces soupçons me sont cruels.

— Ne m'as-tu point dit que toi-même tu avais arrêté un instant les bras des nôtres prêts à frapper...

— Un jeune homme qui n'était point le roi.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ce jeune homme ?

— Un officier du nom de Marcel de Fontaine.

— Ce rêveur de du Bosc l'avait déjà nommé l'autre soir, dans la crypte. J'ai noté cet homme... Un officier instruit, presque clerc, est doublement dangereux. Pourquoi avoir voulu l'épargner?

— Je ne sais, mon père. J'éprouve pour ce jeune homme...

— Tu le connais : donc tu lui as divulgué...

— Je ne lui ai jamais parlé que sur le champ de bataille.

— Ton passé n'est point clair. Prends garde ! tu appartiens tout entier à la société, et nous ne pardonnons ni faiblesse ni indiscrétion.

— Toute mon existence a été vouée à la défense de la foi. Mon sang a coulé dans vingt combats, mon corps est couvert de cicatrices.

— C'est vrai : ta face porte une marque indélébile.

— Voyez cette poitrine, mon père !

A ces mots, frère Gilles avait ouvert son pourpoint, pour montrer les traces de ses blessures, reçues au service de la Sainte-Ligue.

— Au nom du *Serment de l'Union*..., commençait-il à dire pour protester de son dévouement.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria tout à coup Daubigny. Un papier caché dans ton sein !

— Ceci... ceci, balbutia l'ancien arquebusier.

— Donne !

— Ce papier m'appartient.

Le père profès se dressa de toute sa hauteur. Dominant de son regard plein d'autorité le chétif *jésuite de robe courte,* il lui dit d'une voix sèche et impérative :

— Tu dois une obéissance absolue !

— C'est que...

— *Perinde ac cadaver!* répéta Daubigny. Comme un cadavre !... Remets-moi ce pli !

Le ligueur tendit la lettre en baissant la tête. Daubigny en brisa le cachet sans façon, et se mit à lire.

— Au comte de Fuentès ! s'écria-t-il... Signé : *Claire*... De qui tiens-tu ce pli ? Où te fut-il remis ?

— Je le tiens de la mère elle-même, sur son lit de mort... à Gand.

— Une fille du comte d'Azevedo de Fuentès !

— En effet.

— Et sa mère était une Clignancourt, si je ne me trompe.

— Claire de Clignancourt.

— Le comte ne s'est point remarié... Elle est fille unique, par conséquent l'héritière d'une des plus grandes fortunes de la province de Léon... De plus, le sire Ligier de Clignancourt, riche aussi, n'a point d'enfants... Tu savais tout cela !

Frère Gilles garda le silence.

— Tu le savais... et depuis seize ans tu conserves la lettre ! accentua lentement le profès.

Le regard du jésuite semblait vouloir fouiller dans la pensée de Hubert. Mais pas un muscle ne joua sur la face de l'ancien arquebusier pendant cette investigation.

— Cet homme est fort, pensa le père.

Il reprit à haute voix, après avoir mis la lettre dans sa poche :

— Quel était ton dessein ? réponds !

— Je n'en avais point.

— Tu mens : on ne garde pas une lettre si longtemps,

sans nourrir un projet... Cette fille vit, tu sais où elle est!

— J'ignore...

— Tu refuses de parler ?

— Je ne puis révéler ce que je ne sais pas.

Frère Gilles était debout devant la petite fenêtre donnant sur la Seine.

Daubigny recula lentement vers le fond de la chambre, où était le lit, tandis que Hubert suivait, non sans appréhension, chacun de ses mouvements.

Tout à coup le ligueur aperçut le jésuite avec un pistolet qu'il venait de tirer du chevet du lit. La gueule en était dirigée sur Hubert.

De plus, la main gauche du père était appuyée sur la muraille.

Instinctivement, Hubert Brassier saisit la poignée de son épée.

— Si tu fais un mouvement, un pas, lui cria le jésuite, tu es mort !

— Vous n'oseriez point !

— J'en ai le droit.

— On entendrait de la rue la détonation.

— Erreur! cette pièce n'a d'ouvertures que sur le fleuve: l'une est derrière toi...

— Et l'autre ?

— Devant toi. Regarde !

Le ligueur recula épouvanté...

Dans le plancher, une travée venait de se mouvoir rapidement.

Un gouffre était sous ses pas... Il entendait les flots battre contre les piliers du pont, avec le mugissement lointain de l'eau sous les roues du Pont-aux-Meuniers.

— Ce sera ta tombe, si tu ne confesses tout à l'instant. Je n'ai pas même besoin de l'aide des deux hommes qui

sont à côté, et qui sont plus dévoués que toi : la balle de ce pistolet suffira.

Hubert vit bien qu'il était perdu, s'il ne parlait. Il lâcha son épée et dit :

— La fille du comte de Fuentès existe.

— Où est-elle ?

— A Paris.

— Quelle rue?

— J'indiquerai la maison.

— Jure-le sur la croix!

Frère Gilles étendit la main vers le crucifix et jura. La trappe se referma aussitôt.

— Songe, fit observer Daubigny, que si tu manquais à ton serment, tu mourrais. Je ne te pardonne que conditionnellement. Une obéissance aveugle peut seule désormais faire oublier ta révolte momentanée.

— J'obéirai.

— Et tu renonces, pour toi personnellement, à tout dessein contre cette jeune fille, quel qu'il soit?

— J'y renonce.

Daubigny fit entrer le Maltais.

— Nous sommes menacés, dit-il à ce dernier d'un ton bref, et nous devons quitter Paris avant que la question préalable soit appliquée à ceux qui sont tombés entre les mains de la justice du Béarnais.

— Hé! fit Matteo, ze voudrais dézà être au delà des monts, auprès de monsignore le duca.

— Oui, c'est du côté des Alpes qu'il est bon de se diriger. Moi, je partirai ce soir même.

— Et moi aussi, *per Cristo !*

— Vous avez le temps : d'ici à quatre jours on se contentera, suivant l'usage, de *fatiguer*, *tourner* et *retourner* les accusés par des interrogations captieuses.

— Mais les pieds me brûlent, révérendissime padre !

— Vous resterez avec le frère Gilles... Suivant les in-

structions que je vous donnerai cette après-midi, en vous adjoignant quatre hommes que vous trouverez demain au cabaret du *Veau-qui-tette*, près du Grand-Châtelet, vous vous emparerez d'une jeune fille, vous la jetterez dans un coche, et me l'amènerez à Chambéry, où je vous attends.

— Cependant, zer *padre*... osa faire observer le Maltais.

— Telle est ma volonté, et en vous adressant à moi, le duc de Savoie vous a donné l'ordre de m'obéir, sous peine...

— *Accidente!* z'aime mieux donner le fouet que le recevoir. Ze ferai commo vous voudrez, révérendissime!

— Frère Gilles! attendez-moi dans l'autre pièce. Vous me conduirez vers la demeure de la jeune fille.

Le jésuite appela Ravaillac.

— François! dit-il, quand il se vit seul avec le praticien d'Angoulême, vous vouliez entrer dans notre Compagnie, mais vous êtes encore trop jeune. D'ailleurs les temps ne sont pas propices... Vous patienterez : nous nous reverrons. En attendant, voici une lettre pour le père dom Marie-Magdelaine, provincial des Feuillants, un ami à moi. Il vous recevra parmi ses convers.

— Je voudrais être de votre Société, répliqua Ravaillac avec un sombre accent.

— Impossible pour le moment.

— En ce cas, je retourne à Angoulême, pour y reprendre mes pratiques.

— Comme vous voudrez.

— Mais permettez que je garde la lettre, dans le cas où je me sentirais plus de vocation pour les feuillants.

— Et pourquoi ne resteriez-vous point à Paris?

Ravaillac poussa un profond soupir.

— Non, je souffre trop.

— De quoi?

— Entre Dieu et une femme, mon cœur flotte éperdu, et j'ai peur de moi-même.

— Une femme! Vous aimez donc?

— L'abbesse de Montmartre... Oh! pardonnez : c'est un amour sacrilége, mais il me domine.

— Ah! se contenta de dire Daubigny.

— Je devrais l'arracher de mon sein, n'est-ce pas, mon père?

— Qui sait? répliqua le casuiste. Dieu a ses desseins peut-être... Ravaillac! retournez à Angoulême. Quand je reviendrai en France, et cela aura lieu tôt ou tard, je vous appellerai à moi. Allez!

— Votre bénédiction, mon père!

Daubigny lui imposa les mains, et le farouche jeune homme se retira silencieusement.

— Oui, qui sait? répéta le jésuite. Ce visionnaire peut nous servir.

Le père profès prit son feutre et sortit de sa demeure avec Hubert Brassier. Celui-ci le mena rue Bailleul.

— C'est ici, dit l'ancien arquebusier en montrant la maison habitée par Alice.

Puis il lui fit connaître que la jeune fille avait été adoptée par le chevalier du Bosc.

— Par ce *politique* nuageux qui rêve, avec son parti, je ne sais quoi d'impossible? demanda le jésuite. Nous en ferons justice, le jour où... Frère Gilles, vous allez vous occuper de l'évasion de monsieur de Laffin.

— Ce sera tout simple, maintenant que je me vois forcé de quitter la France : je n'aurai plus à craindre les conséquences d'une participation à sa fuite... Dès ce soir, je le mettrai en liberté.

— Il nous rejoindra également en Savoie..... Je vais m'occuper de retrouver quatre des hommes que Laffin a embauchés dans les tavernes. Vous les rencontrerez demain, comme je vous l'ai dit, au cabaret du *Veau-qui-tette*. Reste à savoir, maintenant, comment il faudra vous y prendre pour enlever la fille, sans causer d'esclandre.

— Ce sera difficile.

— Chemin faisant, nous allons aviser.

Comme les deux hommes débouchaient sur le quai de l'École, deux dames masquées, montées sur des mules et suivies d'un page, y passaient en se dirigeant vers le Louvre.

L'une d'elles, en apercevant le jésuite, poussa droit à lui.

— Ah ! mon révérend père, dit-elle, que je suis aise de vous rencontrer. Je suis Henriette d'Entragues.

— Vous m'avez reconnu sous mes habits de laïque?

— Votre image est gravée dans mon esprit, et je vous aurais reconnu entre mille, bien que je n'eusse que quinze ans lorsqu'en 1594, le déplorable arrêt du Parlement bannit votre Ordre du royaume... Puis-je oublier mon bon directeur spirituel?

— C'est à votre voix et à votre sourire, ma chère Henriette, que je vous aurais remise, si vous ne vous fussiez nommée.

— Et que faites-vous à Paris, mon révérend? D'où venez-vous ainsi?

— Monsieur vient de me montrer dans la rue Bailleul la maison du chevalier du Bosc.

— Vous connaissez le chevalier?

— Un peu.

— Et sa fille Alice?... Une amoureuse poulette déjà !

— Amoureuse ! Et de qui? demanda en souriant le père jésuite.

— Oh ! d'un petit officier des gardes, un monsieur Marcel de Fontaine.

— Encore ce nom!

— On dirait qu'il vous met en colère.

— En effet, et je suis aise que vous m'ayez touché un mot de cette passion... Y a-t-il passion?

— Je le crois, mon père.

— Tant mieux.

— Seriez-vous disposé à protéger cette amourette ?

Qu'on ne s'étonne point qu'un pareil entretien ait pu avoir lieu entre un directeur jésuite et son ouaille. La moraledes théologiens de l'Ordre était des plus indulgentes et fort élastique, surtout à cette époque. De leur maxime « que les vertus purement ascétiques ne sont point à l'usage commun des personnes vivant dans la société » ils tiraient de larges conséquences.

— Je ne saurais dire, répondit Daubigny, qui se réservait sans doute, en homme habile, de profiter, suivant les besoins de sa cause, de ce qu'il venait d'apprendre.

— Ah! je hais cet officier, ne put s'empêcher d'énoncer la vindicative Henriette.

— Et par suite aussi la jeune fille? demanda vivement le jésuite, pressentant déjà que cette circonstance pouvait être utile à ses projets.

— A cause de lui, pas à cause d'elle. Je n'ai eu qu'à me louer de mes relations avec mademoiselle Alice.

— Ah! vous êtes en rapport avec la jeune fille?

— Elle brode admirablement, et hier encore je lui ai envoyé une cape de soie à ouvrer en relief avec de l'or.

— Vous rapporte-t-elle l'ouvrage elle-même?

— Elle est venue une fois à l'hôtel, conduite par mon page Raoul.

— Ce petit malin sujet que je vois là-bas...

— Caressant lamule de ma sœur, qui s'impatiente... Au revoir, mon père! Nous allons à la messe, dans la chapelle du Louvre.

— Un mot encore, charmante Henriette... et une grâce, je vous prie...

— Une grâce! à moi?

— Ne pourriez-vous, demain soir, faire querir la jeune fille par Raoul, pour affaire très-pressée?

— Ah! je devine... vous avez des desseins?

— A l'encontre de l'officier même quo vous détestez.

— En ce cas, j'enverrai Raoul.

— A la chute du jour... Me le promettez-vous?

— Je vous le promets.

D'un coup de sa houssine, mademoiselle d'Entragues fit partir sa mule.

Aussitôt Daubigny donna ses instructions à frère Gilles pour le lendemain. Ce dernier remonta à Montmartre.

— Il m'a fait pâlir, se disait l'ancien arquebusier en se dirigeant vers la butte, et m'a volé ma fortune...

« Moi qui conservais cette lettre si précieusement, pour m'en servir bientôt !

« Ce jeune officier eût été un mari fort convenable pour la fille du comte de Fuentès ; et, bien que je fusse porté à le servir par une inclination qu'en vérité je ne comprends pas, je ne lui aurais pas moins fait payer grassement le secret de la naissance d'Alice...

« Un écrit de sa main m'eût assuré une centaine de mille livres sur les biens à venir de sa femme...

« Et tout cela est perdu !...

« Ah ! maudit Daubigny, si jamais je puis me venger sans péril !... »

C'est à la suite de l'attentat du jeune Jean Chastel, élève des jésuites du collége de Clermont, que la Compagnie de Jésus avait été bannie de France par un arrêt du Parlement, en date du 19 décembre 1594.

Dans cet arrêt, les pères de la célèbre Société sont nommés « corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs du repos public, ennemys du roy et de l'État. »

Le fait est que plusieurs jésuites avaient trempé dans l'attentat, et que leurs discours écrits exaltaient le régicide. Leurs dissertations sur ce sujet firent même un tel scandale, que le général de l'Ordre, qui était alors Acquaviva, dut intervenir et défendre aux théologiens et casuistes de la Compagnie de discuter dorénavant sur la *question du tyrannicide.*

Henri IV était devenu de jour en jour plus populaire ; ce fut une grande allégresse dans Paris, lorsque l'arrêt d'expulsion rendu par le Parlement fut exécuté contre les jésuites.

Toutes les cloches sonnèrent, tandis qu'on publiait l'arrêt à son de trompe dans les rues et carrefours ; le canon tonna, et le soir les maisons furent illuminées.

Le lendemain, trois charrettes, portant trente-sept jésuites, sortaient de Paris, précédées par un huissier à verge.

A peine pouvaient-elles avancer au milieu de la foule, « qui saluait les pères d'un *Dieu gard'* diffamant. »

Le roi avait voulu être spectateur de cette *départie* des jésuites.

— Admirez, messieurs, dit-il à sa suite, comme un simple huissier, avec sa baguette, exécute en ce jour ce que quatre batailles n'eussent su faire en mainte année.

C'était, en effet, la loi civile moderne, dans toute son auguste simplicité, qui venait de clore l'ère de la vieille intolérance religieuse... pour un temps, hélas ! Ce n'est que bien plus tard que d'autres devaient achever l'œuvre.

Est-ce à dire pourtant, en présence des attentats dans lesquels trempèrent les fanatiques de la Compagnie, qu'il faille en déclarer solidaire toute la Société de Jésus, et ne pas rendre justice, sous d'autres points de vue, à quelques-uns de ses membres ?

Dans les missions étrangères, on voit quelquefois les jésuites déployer un zèle apostolique et civilisateur, qu'on ne saurait que louer.

D'autres ont rendu de grands services dans l'enseignement. La brillante génération des XVIIe et XVIIIe siècles est leur œuvre.

Plusieurs jésuites furent des hommes illustres dans les sciences. Il suffira de citer les pères Grimaldi, mathématicien ; Boscowich, propagateur de la philosophie de Newton ; Kircher, linguiste et physicien ; Labbe, historien ; La Rue,

Elle s'étendait jusqu'au milieu de Paris. C'est ainsi que la boucherie située près du Châtelet, de nombreux étaux, boutiques, échoppes et dépendances, plus un grand nombre de maisons des rues environnantes, relevaient de la justice et du bailliage du For-aux-Dames.

Cette haute justice tenait ses audiences et avait sa principale prison dans une maison située au bout de la rue de la Heaumerie. Dans un des cachots, on voyait encore à cette époque une chaîne qui, disait-on, avait servi à garrotter saint Denis, pendant sa captivité, et cette relique, plus ou moins authentique, attirait un grand concours de pèlerins et de curieux.

Mais, dès les premiers jours, de peur que le guet ne revendiquât sur Laffin son droit trop facilement cédé, et n'envahît la maison de la rue de la Heaumerie, on avait transporté ce gentilhomme au For-aux-Dames.

L'abbesse l'avait fait soigner par la sœur Agathe, une bénédictine déjà sur le retour, mais qui avait, du temps des guerres, beaucoup fait parler d'elle.

C'était une dame de bonne famille, compagne de prédilection de feu l'abbesse Claudine de Beauvilliers, de galante mémoire.

Sœur Agathe, grande et sèche personne à la mine dévotieuse, mais au regard encore vif et ardent, sortait du For-aux-Dames lorsque Hubert y arriva.

— Comment va monsieur de Laffin? demanda l'ancien ligueur.

— La blessure est complétement fermée, répondit la religieuse.

— Peut-il voyager?

— Sans grand péril, je pense.

— Avez-vous vu le père capucin ce matin?

— Pas encore, et je m'en étonne. Mais peut-être, après l'affaire de cette nuit, craint-il...

— Aucun soupçon ne saurait s'égarer sur le révérend père visiteur Anselme : il n'a jamais été en contact qu'avec monsieur Daubigny.

Après un moment de silence, la bénédictine reprit en serrant les poings :

— Ah ! que n'a-t-on, du même coup, débarrassé la terre du roi hérétique et de son hypocrite mignonne !... De la nuit je n'ai fermé l'œil. J'écoutais... A tout moment j'espérais apprendre... Les clefs que je vous avais procurées, frère Gilles, devaient faciliter le dénoûment.

— C'eût été le signal de votre prochaine exaltation, ma sœur !

— C'est moi qui devrais avoir le titre d'abbesse, dit la vieille dame en se redressant, fière et orgueilleuse. Et si mes sœurs avaient eu droit d'élection comme autrefois, je porterais la crosse.

— Vous l'aurez, quand le catholicisme triomphera.

— Le roi futur devra jurer de rétablir l'élection dans les monastères.

— Et d'y laisser refleurir les mœurs du temps passé, ajouta Hubert d'un ton quelque peu narquois.

— Hélas ! soupira la compagne de Claudine. Mais ce qui me remue la bile, c'est de voir qu'en nous imposant, à nous, la réforme la plus sévère, l'abbesse seule se permette des aventures.

— Avec le Béarnais.

— Encore si, dans leurs entrevues, ils ne parlaient que de futilités ! Mais ce n'est rien moins que cela.

— Ils s'occupent donc d'autres choses?

— Le père Daubigny ne vous l'a-t-il pas conté?

— Le révérend profès ne nous dit pas tout.

— L'abbesse est la conseillère du roi en politique. J'ai écouté l'autre jour leur entretien, et l'ai narré au capucin, qui a dû le rapporter au père Daubigny.

— De quoi donc fut-il question?

— L'hypocrite! la renégate! ce fut elle qui conseilla au roi la réponse impie à messieurs les députés du clergé.

— Abomination!

— Je suis sûre qu'elle n'a point été étrangère à cet édit sacrilége rendu à Nantes.

— En faveur des protestants? Ah! la maudite!

— N'est-ce pas? Et vous croyez, frère Gilles, que ce serait péché de l'extirper de la chrétienté et du monde, de la tuer, de même qu'on peut tuer le roi?

— Ce serait justice.

— Eh bien! sachez donc qu'il y a entente parmi nous.

— Vous êtes toutes d'accord?

— Sauf deux, Béatrix et Eulalie, les plus jeunes, qui paraissent dévouées à l'abbesse...

— On peut les éloigner, ma sœur.

— Déjà, il y a deux mois, nous étions au moment de nous débarrasser de la Beauvilliers. Vous souvenez-vous du jour où sa tête enfla d'une manière si prodigieuse?

— On en parla.

— Elle avait été indisposée : sœur Marthe lui avait versé du poison dans de la tisane d'orge.

— Elle en échappa.

— Grâce à des antidotes que lui administra le médecin du roi, M. de la Rivière, queri en toute hâte par le chapelain. Une autre fois, nous avions payé un homme pour la frapper. Mais le misérable, pris de je ne sais quel remords, découvrit ce projet à la sœur Béatrix, mais sans me nommer, car jamais l'abbesse ne m'en parla.

— C'est fort heureux pour vous.

— Elle n'en mourra pas moins, la huguenote embéguinée!

— Vous avez un nouveau projet?

— Demain... C'est moi cette fois qui me charge de l'œuvre.

— Le poison sera-t-il assez violent?

— Foudroyant! Sœur Marthe, qui l'a apporté hier de Paris, me l'a remis dans ma cellule, en m'assurant que nul antidote ne serait assez prompt pour en neutraliser l'effet chez la personne qui en absorberait seulement la moitié.

— Mais l'abbesse ne se tient-elle point sur ses gardes, depuis la première tentative?

— Elle a renoncé au vin. La folle lui cherche de l'eau à la fontaine, et prépare elle-même quelquefois l'hippocras avec des ingrédients qu'elle s'est procurés.

— La folle! cette vieille qui était au manoir de Clignancourt? Je ne l'ai jamais vue.

— Elle quitte rarement le cloître. Ce gros garçon qu'on nomme Michel fait ses commissions. C'est lui qui apporte maintenant chaque matin les vivres pour l'abbesse et la folle.

— J'ai un vague souvenir d'avoir vu ce lourdeau quelque part... Allons! sœur Agathe, bonne réussite cette fois... Mais comment vous y prendrez-vous?

— Pendant le déjeuner au réfectoire, je trouverai bien le moment favorable pour verser dans la boisson le contenu de cette petite fiole que voici. Je cajole la folle depuis quelque temps, et elle ne gronde plus en me voyant.

— Le liquide est incolore et limpide comme de l'eau, fit observer frère Gilles en examinant la fiole.

— A dessein, dans le cas où elle ne prendrait point d'hippocras. Ah! c'est habilement préparé. Cela vient des Feuillants.

— Dont le provincial est l'ami du père Daubigny, fit encore remarquer Hubert avec un mauvais sourire.

— Que Dieu vous garde, frère Gilles!

— Et que le ciel vous assiste, madame l'*abbesse!* répliqua le jésuite de robe courte.

Il vit la fausse dévote faire quelques pas. Mais, au moment où elle tournait une haie d'aubépines qui bordait la vigne en cet endroit, il l'entendit pousser une exclamation.

— Qu'est-ce ? demanda frère Gilles.

— Hé ! c'est la folle qui est assise là... Que faites-vous ici, Jeanne ?

— Jeanne ! s'écria Hubert en approchant vivement.

Mais, en apercevant la pauvre insensée à l'œil toujours un peu égaré, aux rides profondes, aux cheveux tout blancs, l'ancien arquebusier haussa les épaules.

— Quelle singulière idée m'était venue en entendant ce nom ! murmura-t-il. En vérité, depuis quelque temps, dirait-on, j'ai des hallucinations.

A ces mots, il pénétra dans le For-aux-Dames.

— Je me chauffe au soleil, avait répondu Jeanne à sœur Agathe.

— Pourquoi avoir quitté le cloître ? demanda la bénédictine. Mais, au fait, j'y songe : il m'a semblé, en venant ici, que quelqu'un marchait derrière moi dans le sentier sinueux. J'entendais rouler des pierres par moments... Etait-ce vous ?

— Je ne sais pas, dit la folle sur ce ton chantant que prennent quelquefois ses pareilles, quand elles ne veulent point répondre à une question.

— Vous me suiviez donc ?

— Je ne sais pas.

— Rentrez-vous avec moi ?

— Je ne sais pas.

— Allons ! se dit la religieuse, je n'en tirerai rien autre chose.

Elle se dirigea vers le monastère. Jeanne se leva et la suivit, en gringottant entre les dents une de ses vieilles chansons de l'Auvergne :

> *Para loulou, p'tiota, para loulou !*
> Prends garde au loup, petite, prends garde au loup !

Mais tout en chantonnant derrière la bénédictine, elle dardait sur elle un regard tenace et irrité.

— Du poison ! grommelait-elle. J'ai entendu hier... Je la suivrai partout!

Une demi-heure après, Marcel, le bras en écharpe, parut devant le For-aux-Dames et frappa à la porte. Il tenait un papier à la main. Gros-Michel le suivait.

Le geôlier vint ouvrir.

— Est-ce vous qui commandez céans ? demanda l'officier au porte-clef.

— C'est frère Gilles que vous demandez?

— Est-il là ?

— Le voici.

A la vue du jeune homme, Hubert tressaillit, de même que Marcel fit un mouvement.

— Ne fûtes-vous point ligueur? demanda ce dernier.

— Je l'ai été, répondit le surveillant du For-aux-Dames, en cherchant pourtant à rabattre sur ses traits la cape qu'il portait constamment.

— Je vous ai vu deux fois, ce me semble, parmi nos ennemis. Ah ! ne vous en cachez point... Vous n'avez rien à craindre : Sa Majesté a pardonné à tout le monde.

— Je le sais.

— La première fois, ce fut à Fontaine-Française...

— Où vous me fîtes cette taillade.

— La seconde, à Calais, où vous m'avez empêché de mourir... La vengeance était d'un noble cœur. Permettez-moi de vous en remercier, monsieur, et de vous serrer la main.

L'ancien arquebusier se prêta à ce désir presque à contre-cœur. Mais, en sentant l'étreinte du jeune homme, il eut comme un frisson.

Gros-Michel examinait silencieusement l'homme qu'il avait devant lui. Sa voix l'avait frappé, mais sous la cape il ne pouvait voir qu'une partie de ce visage que faisait grimacer l'estafilade.

— Puis-je vous être utile à quelque chose, monsieur?

demanda Marcel. Le roi ne me refuserait pas ce que je solliciterais pour vous.

— Je n'ai besoin de rien, répondit frère Gilles d'un ton sec. Veuillez me dire ce qui vous amène ici.

— Voici l'ordre de mettre en liberté M. de Laffin.

Hubert recula stupéfait, les yeux fixés sur le jeune officier.

— Il est écrit et signé de la main de madame l'abbesse, fit observer Marcel, qui croyait que le gardien de la prison doutait de l'authenticité de l'ordre. Voici le scel abbatial !

Frère Gilles s'inclina sans mot dire et disparut par la porte de la geôle.

— Étrange ! fit Gros-Michel, après la disparition du frère.

— Pourquoi étrange ? demanda Marcel.

— Cette voix... je l'ai entendue la nuit dernière.

— Où ? explique-toi.

— Dans la crypte, parmi les profanateurs.

— Tu rêves !... Un officier de l'abbaye !

— Mais il vous a sauvé à Calais : je me serai trompé.

— Probablement.

— De plus... et c'est encore là le plus singulier !

— A quoi penses-tu encore ?

L'ancien pâtre de Pailhat marmotta en auvergnat quelques mots inintelligibles.

— Serait-ce un souvenir d'Auvergne ? demanda Marcel

— Peut-être.

Frère Gilles revenait avec Laffin.

XI

LE POISON ET LE RAPT.

— Quoi ! s'écria le sieur de la Nocle en apercevant Marcel, c'est vous qui m'apportez la liberté ?

— Vous me reconnaissez donc, monsieur?

— Frère Gilles m'a raconté que c'était vous qui, à la Croix-du-Trahoir, étiez intervenu si à point pour ce monsieur du Bosc, que je ne connaissais pas alors.

— Comment frère Gilles sait-il cela?

— Tout naturellement, fit remarquer Hubert. Il n'était question à Montmartre, le lendemain, que du combat, de votre blessure et du conflit de juridiction entre le bailliage et le chevalier du guet.

— Ainsi, reprit Laffin, vous ne m'en voulez point?

— Si peu, répondit Marcel, que c'est moi qui ai sollicité de madame l'abbesse l'abandon de la procédure et votre mise en liberté, aucune mort d'homme ne s'en étant suivie du côté des personnes attaquées.

— Grand merci, monsieur, dit Laffin en pressant la main du jeune homme, et croyez à toute ma reconnaissance pour une si généreuse conduite. Mais, en vérité, je ne sais à quoi l'attribuer.

— Je me suis informé de vous. On vous dit plus aventureux que méchant, monsieur de Laffin, et je n'ai point voulu, pouvant l'empêcher, qu'un galant homme demeurât en prison pour une faute qui ne doit être mise sur le compte que de quelques rasades de trop.

— Vive-Dieu! vous dites vrai, mon jeune officier. Et je me repens sincèrement aujourd'hui de cette sotte équipée.

— Je vois que j'ai bien fait d'intercéder pour vous, puisque vous voilà disant un franc *peccavi.*

— Si vous voyez M. du Bosc et sa fille, daignez être mon interprète et leur faire mes loyales excuses.

— Je compte rencontrer le chevalier aujourd'hui même, ou demain au plus tard, répliqua Marcel avec un soupir. Sur ce, que le Seigneur vous garde, monsieur de Laffin!

— Si jamais je puis vous rendre quelque office pareil, monsieur de Fontaine, soyez assuré que vous avez en moi un cœur dévoué,

L'officier des gardes reprit le chemin du monastère avec Gros-Michel.

— Vous allez vous rendre en Savoie, monsieur de La Noele ? demanda Hubert, pendant qu'il descendait la butte avec ce dernier.

— En Savoie ? Je n'y ai que faire pour le moment.

— Vous ne croyez donc point devoir fuir la France ?

— Fuir ! Et pourquoi ?

— Après l'affaire de cette nuit...

— Ayant été sous les verroux pendant l'attentat, qu'ai-je à redouter ? Ah ! si j'avais été à la réunion, j'eusse combattu ce projet, et, dans tous les cas, je ne m'y fusse pas associé.

L'ancien ligueur tourna vers son compagnon un regard de surprise.

— Vous me regardez ! reprit le gentilhomme. La mission dont je me suis chargé et que m'a confiée le duc de Savoie n'allait point jusque-là... Que voulez-vous? J'aime une joyeuse vie, l'argent pour la bien mener, et le duc m'en baille assez pour que je veuille seconder ses desseins.

— Eh bien ! Matteo Ruffio, son émissaire, était des nôtres.

— Il se peut que ce Maltais ait reçu d'autres instructions que les miennes : nous ne frayons pas ensemble. Moi, je n'ai commission que de mettre dans les intérêts du Piémontais le maréchal Biron, dont je suis l'ami, et j'espère y réussir, pour gagner loyalement les écus du duc.

— Vous voyez pourtant le père Daubigny et le comte de Fuentès ?

— Peuh ! les doctrines du jésuite ne me vont pas. Le Béarnais est un gai luron, aimant la vie comme moi, et je ne vois point pourquoi je chercherais à la lui ôter... Quant à l'Espagnol, je ne dis pas : il a l'or du Nouveau-Monde. Mais si je veux bien, au besoin, d'un roi castillan en France, il n'est point dit pour cela que je tremperais ma main de gentilhomme dans l'assassinat du Béarnais. Ah !

si le Navarrais n'était pas si chiche et si ladre envers les siens, j'aimerais mieux le servir que tout autre.

— Vous êtes pourtant catholique?

— Me faire bien payer, afin de pouvoir jouir de l'existence, servir celui qui me paye jusqu'à concurrence de mon honneur comme homme : voilà toute ma religion et ma politique!

— Servir les ennemis de la France, fit observer ironiquement le ligueur, uniquement pour de l'argent, c'est fort honorable : la pente est glissante dans tous les cas.

— J'ai ma morale à moi, maître Gilles! et ne m'en départirai point. Or ça, nous voici aux Porcherons, et je sais dans certain tourne-bride un petit vin quinquet et un minois appétissant, dont je fus trop privé pendant quinze jours de réclusion, pour que je ne m'empresse d'y fêter un autre saint que saint Léonard, le patron des prisonniers. Si le cœur vous en dit, frère Gilles?

— Merci, vous êtes trop honorable gentilhomme pour que...

— Du persiflage!... Je ne m'en formalise pas facilement, et lorsque, l'autre jour, dans les tavernes de Paris, j'embauchais en chantant quelques bons gaillards pour monsieur Daubigny, qui veut les envoyer en Bourgogne ou en Savoie, mes oreilles durent en entendre bien d'autres de la part de ces grossiers compagnons.

— Le père Daubigny connaît ces soudards?

— Parbleu ! c'est le digne père qui me fait avance d'impériales de Flandres d'or et de réales d'Espagne, au nom du duc de Savoie. Je lui ai présenté mes soudrilles, et il en a pris note, en les payant.

— S'il les paye, ils lui obéissent donc?

— Je n'avais mission que d'embaucher : le reste ne me regarde point.

— Ils ne sont donc pas pour le maréchal?

— Pour le maréchal ou pour le duc, qu'importe, si l'on est d'accord sur le chapitre de la guerre. Adieu !

Laffin, fredonnant un air, s'en alla par un chemin bordé de guinguettes, et Hubert Brassier gagna Paris.

Marcel avait essayé, le matin, de reparler de sa nièce à monsieur de Clignancourt. Mais, au premier mot, celui-ci lui avait clos la bouche.

— Allons ! se dit le jeune homme avec une joie intime, le destin veut que j'épouse Alice.

Et il s'était rendu au couvent.

L'abbesse s'y entretenait avec son bailli au sujet de Laffin, qu'on devait juger et condamner. La générosité naturelle de Marcel lui fit intercéder chaudement en faveur du gentilhomme, et Marie avait fini par signer l'ordre d'élargissement.

En retournant à l'abbaye, notre officier espérait trouver Marie seule, et il se disposait, non sans une certaine appréhension, à la consulter sur son mariage avec Alice.

Mais cette fois l'abbesse était en conférence avec le capucin, père Benoît Canfeld, religieux d'un grand mérite, qu'elle avait fait mander pour être son directeur spirituel. Les bénédictines, qui se promenaient dans le préau, chuchotaient entre elles, et sœur Agathe se montrait la plus irritée.

C'est que ce père Canfeld, au su de tout le monde, était un adversaire des jésuites, tandis que le père Anselme, le visiteur ordinaire, penchait de leur côté.

Jeanne dit à son fils qu'il ne pourrait plus voir Marie de la journée, et ce dernier se vit obligé de remettre au lendemain sa délicate entrevue avec l'abbesse.

Il aurait pourtant voulu, dès ce jour-là, courir rue Bailleul, revoir celle qui occupait sa pensée, et faire en forme sa demande de mariage au chevalier. Il dut patienter.

— Demain, après la messe, avant le déjeuner... viens ! lui dit Jeanne, à laquelle il avait en partie confié ses pro-

jets, que la pauvre femme ne comprit que vaguement.

Le lendemain, il se présenta à l'heure dite.

Marie était dans sa cellule ; elle se sentait indisposée et devait y déjeuner.

Avec elle se trouvaient Jeanne et les deux bénédictines dévouées, Béatrix et Eulalie.

Les autres religieuses étaient au réfectoire.

La réforme que Marie de Beauvilliers avait résolu d'introduire dans sa maison avait fait de grands pas, mais ce ne fut pas sans hostilité de la part des dames bénédictines ; la sourde résistance de celles-ci avait même parfois éclaté en révolte ouverte.

Avec l'esprit tolérant et charitable que nous lui connaissons, Marie était sérieusement catholique, et voulait fermement, puisqu'elle était entrée en religion, faire revivre les mœurs pures des premiers temps et la règle sévère de Saint-Benoît.

Dès le premier jour de son arrivée, dit son historien, la nouvelle abbesse put mesurer l'étendue de la tâche à laquelle elle s'était dévouée.

Elle se voyait chargée de l'administration d'une maison appauvrie et pleine de désordres, où se trouvaient trente-trois religieuses décidées à vivre selon leur volonté, comme elles avaient vécu du temps de Henri III et de la Ligue, alors que (suivant l'Estoile) « les maisons des nonnains estoient lieux de plaisir, visités par la cour et les mignons. »

A l'exception de deux, les plus jeunes, toutes ces dames s'opposèrent au bien que voulait tenter la supérieure.

Par suite des guerres civiles qui avaient désolé les environs de Paris, le couvent de Montmartre était, à l'arrivée de Marie, dans l'état le plus triste. Le jardin était en friche, les murs de l'enclos menaçaient ruine, le réfectoire servait de bûcher, le cloître et le chœur étaient convertis en promenoir; peu de religieuses suivaient les offices; la plupart

prenaient leur repas dehors et souvent ne rentraient point.

Les récoltes étaient saisies : la crosse d'argent de l'abbesse, engagée pour 200 écus, était remplacée par une crosse de cuivre ; les fermes avaient été louées à vil prix. Les revenus, suivant Sauval, n'étaient que de 2,000 livres, tandis que les dettes s'élevaient à 10,000, assez grosse somme pour le temps.

La maison était tombée dans l'oubli le plus complet des règles de son ordre, la clôture n'était plus observée, l'humilité n'existait pas, les entretiens frivoles étaient les seuls auxquels on se livrât.

Nonobstant la misère, quelques-unes de ces dames, qui portaient l'habit blanc comme les chanoinesses, avaient de fines étoffes, de la soie et des dentelles, dont la source peu édifiante n'était un secret pour personne.

La réforme commença par la clôture et les repas en commun, ce qui fit jeter les hauts cris, surtout aux plus âgées. Fidèle au vœu de pauvreté qu'elle avait prononcé, Marie supprima les tapisseries et la vaisselle d'argent à l'usage de la supérieure, et revêtit le costume en bure noire de saint Benoît.

Mais les religieuses crièrent encore plus fort et allèrent se plaindre à l'évêque de Paris, menaçant *d'en appeler au Parlement comme d'abus*.

L'évêque fit alors prier l'abbesse de renoncer à ce changement d'habit : docile, elle se soumit.

Le seul luxe de Marie de Beauvilliers consistait dans la décoration de l'église ; elle n'accepta de présents que pour l'ornement de l'autel.

Toutefois, elle ne voulut plus, dans son humilité, du dais de velours et du magnifique siége abbatial, plus élevé que l'autel de Dieu.

Ce jour-là même, on devait les remplacer par d'autres plus modestes et plus simples.

En outre, elle avait abandonné le beau logement de ses

devancières, pour se renfermer dans une pauvre cellule.

A chacune des réformes ordonnées par Marie, ses religieuses se révoltaient. Elles l'injuriaient, et peu s'en fallut une fois qu'elles ne la maltraitassent.

Deux fois déjà on avait résolu d'attenter à sa vie ; les paroles de sœur Agathe, devant le For-aux-Dames, nous l'ont appris.

Mais, depuis quelque temps, les nonnes montraient une apparente soumission.

Le cellule ou *semnée* de l'abbesse n'a que le simple et strict mobilier nécessaire à une servante de Dieu. C'est la maigre couchette, un coffre, une table grossière, quelques chaises, le prie-Dieu et son crucifix.

Seulement cette cellule est plus spacieuse que les autres, Marie y recevant ceux qui avaient affaire à elle.

Madame de Beauvilliers est agenouillée et élève son âme vers le Seigneur. Sœurs Béatrix et Eulalie font sur la table de bois, sans nappe, les apprêts du frugal repas. L'une d'elles y a posé du pain bis, un coquetier en buis et deux gobelets d'étain. L'autre sort pour chercher les œufs.

Assise sur le coffre, Jeanne prépare dans une buire, d'étain aussi, l'antique hypocras.

Seulement, au lieu de vin pur et d'une dose d'eau-de-vie, la boisson qu'elle fait n'a pour base que de l'eau avec un peu de suresnes aigrelet. Elle n'y fait infuser, en outre, que de la cannelle et des amandes douces, laissant à d'autres le mélange plus raffiné du musc et de l'ambre.

La porte ouverte par sœur Eulalie, sortant pour aller quérir les œufs, montre Marcel arrivant devant la cellule.

— Mon fils ! s'écrie Jeanne, et comme toujours elle court pour l'embrasser, en déposant sur le coffre la buire à l'hypocras.

Marie a tressailli, mais elle continue sa prière. Marcel respecte la pieuse oraison et attend, causant à voix basse avec Jeanne.

Enfin l'abbesse se lève, et avec un sourire ami, demande :

— Quel motif vous amène ce matin, monsieur Marcel?

— Je viens, madame, vous demander la grâce d'un entretien.

— Je vous écoute, dit-elle en montrant une chaise.

— Devant ma mère seulement, je vous prie. Le sujet est grave.

L'abbesse pria sœur Béatrix de se retirer.

Au moment où cette dernière ouvrait la porte, sœur Agathe se présenta, affectant un air ouvert et avenant.

— Est-il vrai, ma mère, demanda-t-elle, que vous soyez indisposée?

— Un peu, ma sœur, répondit l'abbesse.

— Toutes nos dames se montrent inquiètes, ne vous voyant pas descendre au réfectoire. Elles m'ont chargée, comme la plus ancienne, de venir m'informer.

— Vous pouvez les rassurer : ce ne sera rien.

— Cependant vous vous disposez à déjeuner?

— Un œuf à la coque, avec une mouillette et un doigt d'hypocras.

— Prenez garde, ma mère, que cela ne vous fasse mal. En état de jeûne, une indigestion est bientôt prise.

Jeanne s'était rassise sur son coffre, et ne détachait point les yeux de la perfide sœur.

— Bonjour, Jeanne, dit celle-ci avec une voix câline, en s'approchant de la folle, tandis que Marie prenait place devant Marcel, pour écouter ce qu'il avait de si important à lui dire.

Mais Jeanne, à mesure que la religieuse s'avançait vers elle, reculait le haut du corps comme si elle eût peur.

Le coffre était à quelque distance du mur. Dans sa terreur, la pauvre femme n'y prit garde et tomba à la renverse.

Avec la promptitude d'une jeune converse, sœur Agathe, qu'aiguillonnait l'ambition aussi bien que la haine, s'élança

et se pencha, comme pour retenir Jeanne. Mais en réalité elle versa, dans la buire d'étain, le contenu de la petite fiole qu'elle tenait à sa main sous sa large manche.

Puis elle releva la folle avec de doucereuses paroles de commisération.

L'abbesse et Marcel ne s'étaient aperçus de rien. Ils étaient trop occupés du sujet que ce dernier venait d'aborder avec franchise et résolution.

Après quelques mots de banalité, la bénédictine se retira; mais la folle, qui s'était remise sur son séant, la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle l'eût vue disparaître.

Jeanne reprit alors la buire, et tout en chantonnant, sans prêter d'autre attention à ce qui se passait autour d'elle, que pour jeter de temps en temps sur son fils et l'abbesse un regard de tendresse et de dévouement, elle se remit à la besogne, surveillant sa mixtion hypocratique.

Aux premières confidences de Marcel, l'abbesse avait tressailli de nouveau; mais son émotion s'était calmée presque aussitôt, et c'est à peine si, en écoutant le reste des communications du jeune homme, sa guimpe de lin se soulevait plus qu'à l'ordinaire.

Marcel lui ouvrit son cœur en entier; il n'eut quelque tremblement dans la voix que lorsque, ne voulant rien céler de l'état de son âme, il lui avoua que ce mariage, qu'il se croyait imposé par le devoir et la conscience, ne lui coûterait aucun sacrifice.

— J'ai pour cette jeune fille une affection... de frère, dit-il, et puisqu'une barrière éternelle me sépare de vous, madame...

— Ne parlons pas de moi, répliqua doucement l'abbesse. Et levant ses beaux yeux au ciel, elle ajouta : Je ne dois plus songer qu'à Dieu.

— Ah! la fatalité est cause... Que n'ai-je pu revenir à temps?

— Il n'y a point de fatalité, Marcel. La divine Providence

gouverne tout. C'est elle qui a voulu, pour le bien de la chrétienté sans doute, que je devinsse son humble servante, et qu'en cette qualité un grand roi pût me demander quelques conseils, que je puise dans mes longues méditations.

— Vous eussiez pu, sans vous séparer à jamais du monde, conférer avec le roi.

— Non. Vouée tout entière à Dieu, je ne m'inspire que de lui. Il me semble parfois que, par une grâce d'en haut, mon intelligence, débarrassée de tout lien terrestre, plane dans ces régions célestes, d'où l'on voit toutes choses éclairées par une lumière si pure et si éclatante, qu'elles apparaissent sous leur véritable aspect, et non pas sous le faux jour des préoccupations mesquines du temps.

Marcel écoutait et considérait avec un saint respect cette jeune femme que le mysticisme transfigurait, mais chez laquelle, contrairement à l'effet ordinaire produit par cet état anagogique, la raison s'alliait au sentiment.

— Ainsi, poursuivit la jeune inspirée, doivent voir les bienheureux entourant le trône du Seigneur; dans leur sublime ravissement, au sein de l'infini et de l'éternel, ils aperçoivent la vérité indépendamment de la question éphémère de l'époque, des lieux et des doctrines humaines. Pour eux un siècle n'est qu'un moment, un royaume qu'un coin de la terre, et sur cette terre tous les hommes sont embrassés dans l'amour immense d'un même Père céleste.

Elle se leva.

— Marcel! dit-elle d'une voix ferme, faites votre devoir, car c'en est un pour vous d'empêcher qu'une injustice se commette, et que la parente de votre bienfaiteur soit frustrée des biens de sa famille.

— Ainsi, ce mariage...

— Vous y trouverez le bonheur, mon cœur me le présage..... Ne m'avez-vous point dit que vous aimiez cette

orpheline? ajouta-t-elle avec un sourire non exempt de mélancolie.

— Comme... comme un frère, balbutia le jeune homme.

— La jeune épousée fera naître un autre sentiment dans votre cœur. Vous devrez même y aider : l'Écriture l'ordonne.

Sœur Eulalie revenait en ce moment avec le modeste déjeuner, qu'elle posa sur la table.

Jeanne se leva avec sa buire, s'approcha et prit un des gobelets.

— *Para loulou, para loulou*! chantonna-t-elle encore, en versant l'hypocras dans le petit vase d'étain.

Et, suivant l'habitude qu'elle avait contractée, imitant en cela le *chef du gobelet* qui, chez le roi, à cette époque encore, goûtait tout ce qui était servi, elle avala une gorgée de la liqueur.

Quelques secondes à peine s'étaient écoulées, que Jeanne poussa un cri strident, porta la main à sa gorge, puis à la poitrine et à l'estomac, et bondit par la cellule.

— Ça brûle... ça brûle! criait-t-elle.

Marcel, l'abbesse, la sœur s'élancèrent vers la pauvre femme, qui finit par s'affaisser dans leurs bras. On la coucha sur le lit.

— Serait-ce du poison? murmura Marie avec horreur.

Elle sortit avec précipitation de son sein un flacon, qui lui avait été remis par le médecin La Rivière. On desserra les dents de l'infortunée, et l'abbesse lui fit avaler l'antidote.

Heureusement que la folle n'avait pris qu'une gorgée de la liqueur mortelle. Le contre-poison détruisit l'effet funeste; bientôt les spasmes se calmèrent, et Jeanne rouvrit les yeux.

Elle les promena un instant autour d'elle d'un air hagard, puis s'écria avec terreur :

— Sœur Agathe!.... Jetez l'hypocras!

Marie lui mit vivement la main sur la bouche.

— Taisez-vous! dit-elle. Au nom du ciel, taisez-vous!... Marcel, et vous, sœur Eulalie, pas un mot de cela! Que Dieu pardonne aux méchants!

La généreuse Marie de Beauvilliers, dit Sauval, ne voulut jamais qu'on recherchât les auteurs des trames criminelles ourdies contre sa personne. Elle s'opposa à toute information, s'abandonnant entièrement à Dieu, et lui laissant le soin et la disposition de sa vie.

Seulement, à partir de ce jour, les deux sœurs fidèles redoublèrent de surveillance. La nuit, sa porte fut fermée avec soin, et aucune des autres bénédictines ne fut plus admise dans la cellule. Chaque mets y subissait une épreuve, suivant les indications du médecin.

Jeanne fut transportée dans sa semnée. Elle demeura souffrante toute la journée, et Marcel la veilla jusque bien avant dans la nuit, en compagnie d'une des sœurs fidèles.

Le jeune officier ne put ainsi se rendre rue Bailleul, que le lendemain matin, vers dix heures.

La maison était sens dessus dessous. La vieille servante poussait des hélas! sans nombre, et levait les bras au ciel.

— Qu'y a-t-il donc, dame Marthe? demanda Marcel avec inquiétude.

— Las! las!.... Ah! les bandits!

— Parlez! Qu'est-il arrivé?

— L'enfer sera leur récompense.

— Pour l'amour de Dieu, répondez!

— Mon pauvre maître!... Las! las!

— Monsieur du Bosc! Quel malheur l'a frappé?

— Une lamentable infortune!

— Où est-il?

— Dans son cabinet, plus mort que vif... Las! las!

Marcel se précipita vers la pièce indiquée.

Le vieillard était assis devant sa table de travail, le front

dans les mains, pleurant et sanglotant. Il ne parut même pas s'apercevoir de l'arrivée du jeune homme.

Un affreux pressentiment s'empara de l'esprit de Marcel.

— Monsieur le chevalier, demanda-t-il en frémissant, qu'avez-vous? que se passe-t-il donc?

— Ma fille! murmura du Bosc sans bouger.

— Alice!... grand Dieu! qu'allez-vous m'apprendre?

— Le misérable!

— De grâce, monsieur, tirez-moi de cette horrible perplexité, dit encore le jeune homme, en posant sa main sur le bras du vieillard.

A ce contact seulement, du Bosc leva la tête et reconnut Marcel.

— Vous! s'écria-t-il en se dressant. Vous, en ma présence!

— Que s'est-il donc passé? Mademoiselle Alice...

Le chevalier se croisa les bras, et d'une voix tonnante, les yeux fulgurants :

— Qu'avez-vous fait de ma fille? s'écria-t-il.

— Moi!

— Par un infâme guet-apens, par un crime odieux, vous l'avez ravie à mon amour, vous que j'avais admis à mon foyer! Ah! c'est là une action bien digne du favori du Béarnais!

— Monsieur! ces paroles me déchirent le cœur, plus qu'elles ne me blessent.

— Mais il y a des juges au Parlement, et j'aurai raison de vous... Mais qu'en avez-vous fait? Où l'avez-vous menée?... Ah! monsieur, rendez-la moi, je vous en prie, je vous en supplie.

— En vérité, je ne vous comprends point, ou plutôt je ne comprends que trop : on a enlevé Alice!

— Où est-elle?... Conduisez-moi vers mon enfant, dit le pauvre chevalier, dont les larmes coulaient de nouveau. C'était mon seul bien, ma seule affection, mon trésor, la

joie et la consolation de ma vieillesse... Faut-il vous la redemander à genoux? Ayez pitié de ma douleur!

Le vieillard s'était jeté aux pieds de l'officier.

— Relevez-vous, monsieur, je vous en conjure, dit ce dernier, aussi ému que du Bosc. Vous me voyez dans la même affliction que vous, mon cœur est tourmenté par la plus vive anxiété... Alice! Alice!... Mais ne sentez-vous pas aussi couler mes larmes?

— Vous pleurez! s'écria le chevalier. Ah! vous me rendrez mon enfant, n'est-ce pas?

— Vos paroles, monsieur du Bosc, témoignent d'un soupçon qui dénote quelque infâme machination. Je suis innocent de ce crime que vous m'apprenez, et qui remplit mon âme d'une profonde douleur, car j'aime mademoiselle Alice d'un amour pur et honnête... je venais même solennellement vous demander sa main.

— Vous!... Ce rapt n'est donc point votre œuvre?

— Au prix de mon sang, je l'eusse empêché, si j'avais été présent.

— Votre nom a pourtant été prononcé plusieurs fois. On vous a appelé; couvert d'un manteau à l'espagnole, vous vous teniez à l'écart, donnant les ordres.

— Mais où donc et quand cela s'est-il passé?

— Rue de la Tixeranderie, au coin de celle des Mauvais-Garçons... hier soir.

— Qu'alliez-vous faire là?

— Hélas! je n'y étais point.

— Alice allait seule en cet endroit?

— Pour une affaire très-pressée. Elle était mandée dans un hôtel, où l'on avait besoin de son aide à l'effet de corriger une toilette de bal... Ah! je n'aurais pas dû la laisser aller, et je me suis souvenu depuis avoir vu des figures suspectes rôder dans la journée autour de ma maison. Mais le page disait que sa maîtresse était déjà en retard, et qu'elle attendait Alice avec impatience.

— Ce page seul l'accompagnait?

— Avec un laquais pour sûreté.

— La sûreté n'était point grande.

— Je crus qu'elle suffirait... Ne la voyant point revenir, je courus à l'hôtel. On me témoigna la plus grande commisération et une douleur très-vive. Le page et le laquais étaient rentrés tout désolés et débraillés. Plusieurs hommes armés les avaient assaillis au coin de la rue des Mauvais-Garçons, les avaient rossés, et, étouffant les cris de ma fille sous un bâillon, l'avaient emmenée... Mon Dieu! prenez pitié d'elle et de moi!

— Et l'on a prononcé mon nom?

— A différentes reprises, suivant le dire du page. Les ravisseurs vous demandaient vos instructions.

— Il y a là une manigance infernale, dit Marcel, le front plissé et rêveur. J'étais à ce moment à l'abbaye de Montmartre, auprès de ma mère malade.

— Je commence à le croire comme vous... Mais quels étaient ces gens? Que veulent-ils à ma fille?

— Je ne sais. Mais dites-moi, monsieur le chevalier, ce page, à qui appartient-il?

— A madame la marquise d'Entragues.

L'officier fit un mouvement. Ce nom venait de le mettre sur la voie. Mais il ne voulut rien en dire au chevalier, se réservant de percer ce mystère, dût-il faire intervenir l'autorité du roi.

— Monsieur du Bosc, dit-il, je n'aurai de repos que je n'aie remis votre fille entre vos bras.

— Ah! ne perdez pas de temps : mon désespoir est extrême.

— Et quand je vous l'aurai rendue, me permettrez-vous de solliciter sa main?

— Mon Dieu! s'écria le vieillard, qui jusqu'alors avait été si jaloux de sa fille et de son affection, qu'il l'eût refusée à qui que ce fût; mon Dieu! je consens à tout, pourvu que je la revoie... Allez, monsieur de Fontaine, ramenez-moi

Alice, et si vous me permettez de vivre auprès d'elle je bénirai votre union comme un père, bien que...

Le vieillard hésita un moment, mais il acheva avec un soupir :

— Bien qu'elle ne soit pas ma fille.

— Je l'ai deviné, monsieur : c'est l'enfant de Claire de Clignancourt, comtesse de Fuentès.

— Il me fallait bien l'avouer tôt ou tard : mais l'attachement que j'ai pour elle luttait contre ma conscience. Je craignais de la perdre en révélant le secret.

— Vous n'avez jamais cherché à la rapprocher du comte, son père ?

— Dans mon affection égoïste, j'éloignais sans cesse cette pensée. Le comte l'eût d'ailleurs repoussée : il la croit fille de la comtesse et du duc d'Anjou. J'ai su cela par un Espagnol de la suite du comte, et, je vous le confesse, j'en eus une secrète joie.

— Mais monsieur de Cligancourt ? En lui laissant ignorer l'existence de sa nièce, vous priviez cette dernière des biens qu'elle pouvait hériter de monsieur Ligier ?

— Ah ! ne m'accablez point en ce jour. Je suis déjà si malheureux. Oui, j'ai eu tort, je suis coupable d'un sentiment égoïste poussé à l'excès. Mais, désormais, je vous jure... Monsieur Marcel, ne négligez rien ! car moi, je suis impuissant. Tout à l'heure je parlais d'une plainte en Parlement : insensé ! je ne suis point son père...

— Moi, je verrai le roi, et son autorité...

— Je le bénirai. Dites-lui qu'il aura en moi un cœur reconnaissant et dévoué... Déjà, monsieur de Fontaine, vous m'avez ouvert les yeux sur ses qualités, sur les bonnes dispositions qu'il témoigne pour son peuple, sur d'autres grands desseins que vous n'avez pas voulu m'expliquer...

— Je ne le puis, mais un jour vous vous inclinerez devant lui, monsieur du Bosc, en vous écriant : *Voilà l'homme de l'avenir !*

— Dites-lui donc qu'il persévère, que moi et le parti populaire que je représente, nous nous rapprocherons de lui pour le soutenir, ses intérêts devant être les nôtres. Le bien-être du peuple pour le délivrer du joug abrutissant de la misère, l'instruction pour le moraliser, des lois sages et équitables pour lui garantir la liberté individuelle comme la liberté de conscience : voilà le commencement... La liberté politique en sera la conséquence naturelle et nécessaire. Une fois dans cette voie, il aura pour lui, en France comme en Europe, tous les cœurs honnêtes, et les anciens partis se fondront comme la cire sous le soleil... Dites-lui, monsieur Marcel... Ah ! dites-lui surtout qu'il me rende ma fille !

Les sentiments du père revenaient toujours et perçaient l'écorce de l'homme politique. Quelle est la nature la plus âpre, chez laquelle il n'en soit pas ainsi !

Marcel prit congé du chevalier du Bosc, et se rendit immédiatement au Louvre.

Il parvint à voir le roi dans la journée, et lui conta l'événement et sa douleur.

— Ah ! mon fils, lui dit le Béarnais, tous tant que nous sommes nous avons un cœur pour aimer, et ne pouvons nous passer d'une mie... Une de perdue, deux de retrouvées !... Je sais cela.

— Pardon, Sire ! je ne m'attache qu'à une à la fois.

— Ventre-saint-gris ! voudrais-tu, comme Rosny, me faire la leçon ?... Mais je suis bon diable et ne t'en veux pas plus qu'à lui... Or çà, nous allons aviser.

Il fit appeler le capitaine des gardes.

— Monsieur de Vitry ! qu'on m'aille quérir incontinent mon chevalier du guet.

Ce magistrat s'étant empressé de venir, Henri lui apprit de quoi il s'agissait, le gourmandant fort que de pareils attentats pussent encore se commettre contre la sûreté des habitants dans sa bonne ville de Paris.

— Allez, monsieur, acheva-t-il, et faites que pareille chose

ne me vienne plus aux oreilles, ou qu'elle n'y arrive que pour m'apprendre en même temps le châtiment des coupables. Il faut qu'on retrouve cette jeune fille, et qu'on la rende à son père. Entendez-vous au besoin, monsieur le chevalier, avec le *siége de la table de marbre du Palais*, dans le cas où on l'aurait déjà conduite hors Paris, et que la connétablie de l'Ile-de-France, avec les prévôts des maréchaussées des divers gouvernements, se mette sur les traces des ravisseurs... Cette affaire me tient à cœur, entendez-vous bien !

Le chevalier du guet se retira, promettant de mettre tous ses archers à la recherche.

— « Ventre-saint-gris ! dit alors le roi aux seigneurs qui étaient là, je n'enlève point violemment les filles ni les femmes à leurs pères, à leurs maris... C'est bien assez que je prenne les cœurs, et je ne veux pas qu'on aille au delà. »

Henri IV connaissait ses défauts, et il était assez sincère et assez grand pour en convenir.

« On me blâme, écrivit-il à Rosny, d'aimer les dames et l'amour. En tous lesquels discours je ne nierai point qu'il n'y ait quelque chose de vrai ; mais, dirai-je que, ne passant pas mesure, il me devrait plutôt être dit en louange qu'en blâme ; et, en tous cas, devrait-on excuser de tels divertissements, qui n'apportent nul dommage et incommodité à mes peuples, par forme de compensation de tant d'amertumes que j'ai goûtées, et de tant d'anciens déplaisirs, fatigues, périls, dangers par lesquels j'ai passé depuis mon enfance. »

Le guet, la connétablie et maréchaussée eurent beau faire, on ne put retrouver ni Alice ni les ravisseurs.

Seulement on finit par savoir, grâce aux recherches auxquelles se livrèrent les prévôts et présidiaux des gouvernements de Brie-Champagne, Bourgogne et du Lyonnais, qu'un coche, accompagné de plusieurs cavaliers armés,

avait été vu se dirigeant vers la Savoie, et que dans ce coche on avait distingué une femme voilée.

Les communications étaient alors si peu rapides, que, lorsque ces renseignements arrivèrent à la connétablie de l'Ile-de-France, le coche était déjà depuis longtemps au delà des frontières.

Qu'on juge du désespoir du pauvre chevalier et de la douleur de Marcel, en apprenant ces nouvelles !

Ils se mirent eux-mêmes en route, et suivirent les traces du coche jusque sur les limites de la Savoie. Mais là toute indication cessa. En vain allèrent-ils jusqu'à Chambéry, ils ne découvrirent rien.

L'âme affligée, ils revinrent à Paris, où ils confondirent leurs peines dans de mutuels épanchements, entretenant ainsi l'affection l'un de l'autre pour la pauvre enfant, et espérant en Dieu.

Quant aux trois fanatiques saisis dans l'église de Montmartre, et qui étaient, comme on sait, le capucin Langlois, de Toul, et les deux jacobins ou dominicains de Gand, les frères Argier et Ridicoux, ils furent fermes dans les tortures et ne nommèrent aucun de leurs complices.

Seulement l'information montra que c'était l'intrigue espagnole qui, l'année d'auparavant, avait jeté dans le complot les deux jacobins. On les avait, en outre, promenés dans Bruxelles, à Rome, à Milan ; le légat romain Malvezzé avait échauffé leur zèle ; le jésuite flamand d'Hodun, consulté, n'avait trouvé à redire au projet que la chétive apparence du frère Ridicoux, qu'on lui présentait.

— « De pareilles entreprises, avait-il dit, demanderaient des hommes plus robustes. »

Les trois sicaires furent condamnés à la roue et exécutés en place de Grève.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES



